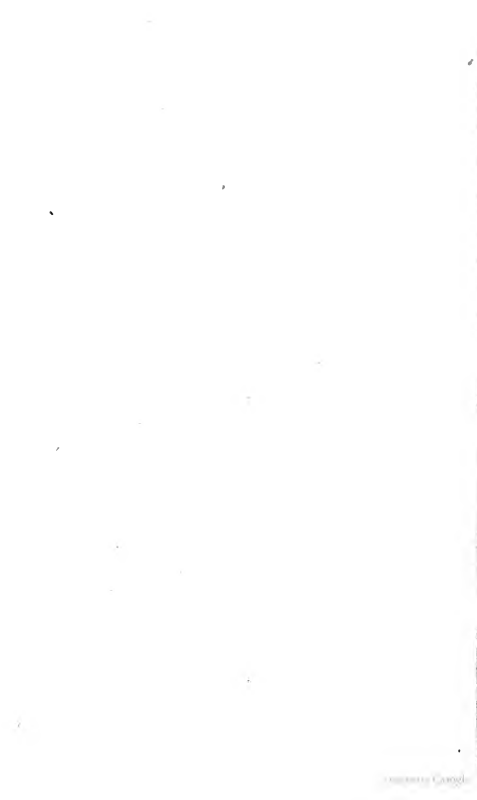




JOURNAL
D'UN BALEINIER

VOYAGES EN OCÉANIE

PAR

LE D^r THIERCELIN

TOME DEUXIÈME

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1866

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE

Rue de Fleurus, 9, à Paris

JOURNAL D'UN BALEINIER

VOYAGES EN OCÉANIE

PAR

LE D^R THIERCELIN

TOME SECOND



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^o

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1866

Droit de traduction réservé



JOURNAL D'UN BALEINIER.

CHAPITRE VI.

L'ILE CHATAM.

I

Arrivée à Chatam. Découverte. État actuel.

Trois mois se sont écoulés depuis notre départ de Chesterfield. Une longue croisière, à l'est de l'Australie, nous porte chaque jour plus loin vers le sud. Nous nous rapprochons de la Nouvelle-Zélande et longeons la côte d'assez près, pour découvrir la grande chaîne de montagnes de Tavaï-Poumanou dont les crêtes sont couvertes de neiges éternelles. Décrire ce que ces cimes, vues de la mer, présentent d'étrange et de pittoresque me serait impossible. Je restai frappé d'admiration, quand, tout à coup, bien haut dans l'air, bien loin derrière les nuages, ces énormes géants se dressèrent couverts de larges plaques blanches, qui réfléchis-

saient la lumière comme autant de miroirs ardents. Là sont les neiges qui ne fondent jamais; ou plutôt, là sont les neiges, dont les couches inférieures s'allongeant sur les flancs des montagnes, fondent toujours pour alimenter les rivières de la plaine, et dont les froides surfaces condensent toujours les nuages des hautes régions de l'atmosphère. Ce spectacle splendide, il faut l'avoir vu, pour s'en figurer toute la majesté, je n'oserais pas même essayer de le décrire.

Vers le 15 décembre nous étions en vue du cap ouest, en avant duquel s'ouvre une des plus belles baies de la Nouvelle-Zélande, la baie Dusky. De là, portant à l'est, nous nous avançons jusqu'au détroit de Fauvau. Laissant porter au sud, nous allons jusqu'aux îlots Suarès. Puis revenant en vue de Stewart, nous nous approchons du port Marion à l'entrée est du détroit. Déjà je fais mes préparatifs de débarquement, persuadé que nous serons au mouillage dans la journée. Mais bientôt on vire de bord et mon espérance s'en va avec le navire qui s'éloigne. Je regrette surtout ce mouillage, parce qu'il me faut renoncer à voir le port Marion. Dans le fond d'une grande baie, s'ouvre, dit-on, un bassin bien régulier, entouré d'arbres dont les branches forment un berceau complètement fermé au-dessus de l'eau.

Aux fréquents changements dans la direction du navire, à ses nombreuses pointes vers le détroit, alternant avec de fréquents retours au large, je devinais toute l'hésitation du capitaine. Il voulait aller à terre; seulement, où irait-il? là était la question. Enfin, le 2 janvier, nous voyons de nouveau la terre. Il nous avait conduits à Chatam. Nous étions à l'entrée de la grande baie de l'ouest, nommée baie du massacre

depuis le terrible drame dont elle a été le théâtre vers 1839.

Le groupe de Chatam situé par 44° latitude sud, et 179° 30' longitude ouest, presque sous le méridien de Paris, se compose de l'île qui lui donne son nom, des Deux-Sœurs dans le nord, de Pitt et la Pyramide dans le sud, et d'un semis de rochers nommés les Cornwallis dans le sud-est. Chatam, les Deux-Sœurs et Pitt sont seules habitées. Le reste sert de retraite à des loups marins.

En 1791, un compagnon de Vancouver, le capitaine Brongton, découvrit ce groupe. L'ayant accosté par la baie du nord, il vint mouiller près de la côte et se fit mettre à terre avec quelques-uns de ses compagnons. A leur aspect, les naturels témoignèrent leur étonnement par de grandes exclamations, et regardant alternativement le soleil et les étrangers, ils semblaient demander à ceux-ci, s'ils ne venaient pas de l'astre qui leur paraissait être l'étape la plus voisine. De taille moyenne, de couleur brun foncé, avec cheveux noirs et frisés, relevés et ornés de plumes, tous ces hommes paraissaient vigoureux et avaient les membres bien faits, pleins et charnus. Leur peau ne portait nulle trace de tatouage. Leurs vêtements se composaient de fourrures de phoques avec le poil en dehors, ou de nattes fines en chanvre soyeux. Bien qu'ils parussent enjoués, ils portaient des armes, lances et massues en bois, qu'ils n'abandonnaient pas en suivant les blancs. Leurs pirogues étaient longues de trois mètres, très-élégantes et assez légères pour que deux hommes pussent les porter facilement. Leurs filets et leurs lignes étaient faits avec le même chanvre que leurs manteaux.

Les relations, assez amicales d'abord, ne tardèrent pas à prendre un caractère menaçant. Les Européens

avaient offert des cadeaux qui furent acceptés sans empressement, et pour lesquels ils ne reçurent rien en retour. Pour étudier le pays, découvrir les cases, entrevoir les femmes et les enfants, ils s'étaient aventurés loin de la mer, et s'imaginèrent bientôt être enveloppés par des ennemis, quand ils n'étaient peut-être qu'entourés de curieux. De la défiance on passa aux voies de fait. Les massues s'abattirent sur les fusils, qui firent explosion. Plusieurs sauvages tombèrent blessés, un resta mort sur la place, les autres s'enfuirent épouvantés. Les Anglais regagnèrent leur canot et leur navire sans avoir pu recueillir la moindre notion, ni sur les coutumes, ni sur la langue de ce peuple.

A mesure que nous continuerons notre esquisse sur Chatam, nous verrons que la population actuelle résulte d'une invasion datant d'une cinquantaine d'années. Les renseignements, qui ont été négligés, avant la dernière conquête ne peuvent plus être pris aujourd'hui, et nous sommes réduits à de simples conjectures pour en établir l'origine probable. Des quelques mots laissés par Brongton sur la taille, la couleur et les formes des anciens naturels, on peut déduire peut-être l'analogie de cette population avec celle de la Tasmanie ; en même temps qu'on peut se demander si cette nation détruite par des Zélandais ne sortait pas aussi de la Nouvelle-Zélande ? Leurs vêtements, leurs filets, leurs canots, semblables à ceux qu'on rencontre dans ce dernier pays, tendraient à le faire croire. Cependant l'absence du tatouage donne une raison de douter, et d'ailleurs la teinte de la peau était ici beaucoup plus foncée que là. On sait, il est vrai, que la Nouvelle-Zélande renferme des hommes de deux races assez distinctes, et on pourrait admettre que les sauvages de Chatam, en 1791, appartenaient à la race inférieure.

Brongton avait pris possession de l'île au nom du roi d'Angleterre. C'était la mode alors. Partout où un découvreur posait le pied, il plantait le drapeau de son pays, et les choses n'en restaient pas moins après comme avant. Chatam resta donc longtemps à peu près ignorée, et c'est seulement depuis l'établissement de la pêche dans ces contrées, que les navires baleiniers et surtout les Américains eurent avec ses habitants des relations assez fréquentes. Ils allaient là faire provision de cochons et de pommes de terre. Depuis quand ces animaux et ces légumes se trouvent-ils dans l'île? qui a porté cette première amélioration de l'alimentation humaine? sont-ce les Zélandais ou les blancs? je l'ignore complètement.

La baie à l'entrée de laquelle nous étions dans la matinée du 2 janvier, est large de quatre ou cinq milles sur une profondeur au moins égale. Ouverte à l'ouest, d'où viennent les vents les plus violents, elle n'offrirait aucun abri si elle ne présentait trois petites anses, une au sud et deux au nord, nous devions gagner la crique du sud, et toutes voiles dessus; nous marchions avec une certaine défiance à la recherche du mouillage. Une muraille de roches à fleur d'eau, s'avancant au large de 100 mètres, devait nous l'indiquer. Un boat envoyé en éclaireur, nous fait doubler les roches, et après quelques moments d'incertitude, qu'on ne manque jamais d'éprouver à l'entrée d'un port qu'on ne connaît pas, nous voyons un brick goëlette mouillé devant nous et allons jeter l'ancre à une encablure sous le vent à lui. Nos voiles étaient à peine serrées, que plusieurs embarcations se détachèrent de la terre pour venir à bord, et une demi-heure plus tard, le pont était couvert de Maourys au milieu desquels se distinguaient trois blancs, tous trois Anglais.

Notre capitaine avait choisi ce point de relâche, pour n'être tracassé par aucune autorité européenne, s'il voulait faire quelques échanges. Il fut donc assez désagréablement surpris quand un des trois gentlemen vint lui annoncer que nous arrivions dans un port anglais dont il était le magistrat. Entrant brusquement en matière, le représentant de la Grande-Bretagne déclara que si nous venions faire du trafic, nous aurions à payer des droits de douanes sur toutes les marchandises importées. Nous sommes habitués à voir nos officiers civils et militaires entourés d'un certain appareil qui inspire le respect. Or, ce monsieur n'avait ni épée, ni soldats. Le capitaine crut à une usurpation d'autorité et dit assez sèchement : « Monsieur, rien ne me prouve que vous soyez magistrat, et je ne sache pas que Chatam soit une colonie anglaise. Je ne veux avoir affaire qu'aux Maourys et vous récusé complètement. » Là-dessus, il lui tourna le dos et le laissa tout courroucé sur le pont.

Je vis cette boutade de mauvaise humeur avec déplaisir, et me demandai si le capitaine avait bien raison de contester une autorité appuyée, à défaut de force armée, sur la sympathie de la population indigène. C'était de gaieté de cœur, risquer une mauvaise querelle et peut-être pour l'avenir, des difficultés gratuites. Ce monsieur se disait magistrat, les indigènes le considéraient comme tel ; il était sage de le respecter autant que s'il eût été entouré de soldats. Les choses pourtant ne s'aggravèrent pas davantage. Le magistrat retourna à terre ; et à notre départ, il nous apporta lui-même une *clarence* pour laquelle il ne réclama pas d'honoraires. La seule petite tracasserie qu'il se permit à notre égard fut de laisser à bord un Maoury transformé en douanier. « Laissez votre douanier si vous voulez, lui dit à ce propos notre capitaine, mais sachez que je n'ai

pour lui ni lit ni diner. » — « Qu'à cela ne tienne, répondit l'Anglais, avec une certaine dignité, je pourvoirai à sa nourriture et il couchera sur le pont. La reine paye et nourrit ses employés, sans recourir jamais à la pitié des étrangers. » Ceci dit, il quitta le bord. Le capitaine resta contrarié de cette discussion et mécontent de lui-même. J'ai rapporté ce fait pour montrer combien les Anglais dédaignent le luxe de représentation, quand un intérêt majeur ne le leur commande pas.

Le magistrat parti, venons à ses deux compagnons. Le premier, capitaine du brick, nous faisait une simple visite de voisinage; l'autre, connu dans l'île sous le seul nom de John, était le commerçant du pays; il venait faire ses offres de services et s'inviter à diner. Les choses tournèrent à son entière satisfaction.

Que d'accolades reçurent nos bouteilles! Que de compliments au *french-wine*, au *french-brandy* et au reste. Nos Anglais auraient glissé sous la table si on n'y eût mis ordre. Le grand John surtout, tout mince, tout efflanqué, était insatiable. Il mangeait et buvait toujours, et cela tout en causant, en chantant même. Loin d'avoir l'ivresse sombre des Anglais, il ressemblait plutôt à un matelot français en goguette. Il répétait à chaque instant qu'il était *half and half* depuis Chrismos-day, qu'il était de la verte Irlande et qu'il se souciait peu de la dignité maussade de son voisin Anglais pur sang.

John habitait Chatam depuis quatre ans. Il y avait ouvert un grog's-shop dont il était le plus grand consommateur. Grâce à ses instincts commerciaux, il faisait de bonnes affaires et vivait à peu près bien. Un jour, il sentit l'ennui de son isolement et pria un caboteur de ses amis de lui amener une compagne choisie parmi

les beautés de Sydney. Trois mois plus tard il recevait une grande et blonde miss, dont il paya le fret et qu'il épousa incontinent. La condition d'homme marié, qui durait depuis deux ans à notre arrivée, lui seyait d'autant mieux que le hasard lui avait donné une femme active et intelligente. Si le passé était couvert d'un voile épais, le présent resplendissait de qualités éminentes. Mme John tenait la maison propre, mettait de l'ordre dans la boutique, détaillait à merveille le rhum et la bière, faisait les puddings et les confitures dans la perfection et supportait l'ivresse de son mari sans se fâcher. C'était une femme modèle. Nous savions toute l'histoire de notre convive quand il quitta le bord, et il ne partit pas sans mettre à notre disposition sa maison, son jardin, ses salades et tous les talents de son estimable compagne.

Le lendemain j'accompagnai le capitaine à terre. On accoste la plage à droite et à gauche de la rivière dont l'embouchure est au sud de la crique. L'atterrage du côté droit n'est possible qu'à haute mer et par beau temps : celui du côté gauche est toujours facile. C'est là que restait notre ami John, c'est là que nous abordâmes.

Cette bande est abritée des vents d'ouest par une falaise à pic assez élevée. Elle se compose d'une bordure de cent mètres de large, sur laquelle s'élèvent cinq à six cases d'indigènes placées au milieu de jardins bien palissadés. Sur la partie la plus saillante de cette espèce de plate-bande, une jolie maisonnette en planches, avec cheminée, porte, fenêtres, vitres et rideaux, attira notre attention. C'était l'habitation de John. Une petite basse-cour située à côté, servait de demeure à une centaine de volailles ; de l'autre côté, un potager nous offrait les laitues et les radis les plus ap-

pétissants. John était venu à notre rencontre. Il nous fit entrer chez lui, et nous dûmes accepter un lunch dont Mme John fit les honneurs avec la plus parfaite courtoisie. Une douce familiarité s'établit vite entre le capitaine et cette famille. Nous étions souvent invités à prendre le thé, et les liqueurs du Gustave contribuaient pour une bonne part à resserrer cette amicale liaison.

Les habitants actuels de Chatam ne sont autres que des émigrants de la nouvelle Zélande; même taille, même élégance de formes, même teint brun jaunâtre. Les cheveux sont noirs et à peine frisés; les yeux larges et expressifs, le nez aquilin, la bouche moyenne et bien meublée, la barbe noire mais peu fournie. Les vieillards seuls sont tatoués, et leur tatouage est le même que celui des Zélandais. Il est produit par des incisions profondes et acquiert par suite un relief considérable. Les courbes concentriques, admirablement dessinées sur les ailes du nez et sur les paupières, en constituent les parties les plus curieuses et les plus difficiles à exécuter. On sait qu'elles prouvaient les quartiers de noblesse, rappelaient les faits d'armes et témoignaient de la position sociale de ceux qui les portaient. Cette circonstance seule peut expliquer la courageuse résignation avec laquelle était supportée la douleur que provoquait cette sculpture sur le vif. Aujourd'hui, je le répète, les vieillards seuls portent gravés sur leur figure ces témoignages d'une illustration d'une autre époque. Ils rappellent ces vieux châteaux féodaux qui portent encore leurs blasons intacts, mais dont les murs sont à demi écroulés. Les hommes d'âge moyen ont à peine quelques linéaments qui sillonnent leur figure; les jeunes gens en sont complètement dépourvus.

Les vêtements sont européens. J'ai vu parmi les ca-

notiers qui vinrent à bord à notre arrivée, de grands gaillards bien vêtus, coiffés de jolis chapeaux de feutre, chaussés de hautes bottes anglaises à fortes semelles, et qui ne différaient des gens du midi de l'Europe que par une supériorité marquée dans leurs qualités physiques. Toute la population n'a cependant pas des vêtements complets, et si on s'éloigne un peu de la baie, on trouve des hommes dont le costume se compose seulement d'une chemise, d'un pantalon ou d'un paletot déchiré. Les vieillards ont conservé presque tous l'usage de la couverture de laine, qui elle-même a remplacé, il y a vingt-cinq ou trente ans, le manteau de phormium.

Les femmes sont loin de pouvoir être comparées aux hommes sous le rapport des avantages plastiques. Condamnées comme autrefois à préparer les aliments et à élever les enfants, elles joignent à ces charges, les travaux de l'agriculture, qui deviennent tous les jours plus rudes. Aussi vieillissent-elles vite, et sont-elles fanées, avant l'âge. Elles sont aussi vêtues d'étoffes importées; mais leurs robes ont une apparence sordide. Elles ne savent plus fabriquer les fines nattes qui paraient leurs mères, et peuvent à peine se procurer les tissus européens que la mode invite à leur substituer. Les hommes dépensent volontiers pour eux. Ils achètent des paletots, des souliers, du linge même, quand ces acquisitions doivent leur profiter; mais que leur importe d'acheter des robes, s'ils ne doivent pas les porter? Il en est pour les enfants de même que pour les mères. Ils sont vêtus à l'européenne, mais avec quels habits! et surtout quelle malpropreté! De cette différence dans la condition des deux sexes, naît tout naturellement leur différence dans la force, la santé et la beauté.

Malgré toutes ces misères qui tiennent surtout à l'état de transition dans lequel se trouve actuellement ce peuple, on peut dire qu'il présente des qualités qui l'élèvent au-dessus de beaucoup d'autres sauvages de l'Océanie, et dont la plupart dépendent du climat qu'il habite. Les pays trop chauds produisent des habitants fainéants et enclins seulement aux excès du plaisir. Pourquoi penser au lendemain quand chaque jour suffit aux besoins et aux jouissances de la vie ? Les pays trop froids en obligeant les hommes à vivre pendant longtemps dans des tanières, limitent leurs rapports réciproques et déterminent une espèce d'atrophie de l'intelligence. Les pays tempérés en éloignant la population de l'un et de l'autre de ces deux extrêmes, la placent dans les meilleures conditions de conservation, de prévoyance et de reproduction. Ainsi, par exemple, la différence de la température des diverses époques de l'année amène l'obligation de porter des vêtements, et un sauvage qui s'habille a déjà fait un grand pas dans la vie civilisée. Elle oblige à conserver les aliments récoltés à un moment donné et devant durer jusqu'à la récolte nouvelle, et ainsi de suite. Si les Maourys se couronnent moins de feuilles et de fleurs que les Taïtiens, c'est parce qu'ils ont moins besoin de s'abriter contre l'ardeur du soleil ; s'ils sont moins disposés à prendre ces bains fréquents et prolongés où les peuples de l'équateur puisent la nonchalance, ils n'en fréquentent pas moins la mer soit pour y goûter les plaisirs de la natation, soit pour y rechercher une nourriture qu'ils n'ont jamais sans travail. Maintenant que la civilisation les frôle, ils touchent à un de ces moments solennels qui décident de l'avenir d'un peuple et même d'une race. Garderont-ils leur place dans le monde, ou bien le progrès doit-il les écraser dans sa

marche rapide ! l'étude que nous allons continuer nous permettra peut-être de le prédire.

II

Le vieux chef et la jeune fille.

Je ne veux pas rester plus longtemps sans parler d'une rencontre qui me fit voir les deux plus étranges échantillons de la population, un vieillard et une jeune fille. Après avoir admiré l'enfant, je me suis dit bien souvent que cette race mériterait, à mille titres, d'être conservée et améliorée.

Un matin que je m'étais fait mettre à terre sur un point isolé de la plage, et que je cheminais à l'aventure, avant de m'enfoncer dans les bois à la recherche des ramiers, un vieillard tout décrépit, tout tremblotant, le corps en deux, s'avança à ma rencontre. Il venait de traverser à gué la barre de la rivière, et tenait encore relevée, pour la préserver des atteintes de l'eau, la couverture rouge dont il était vêtu. Tout cassé qu'il était, il se drapait dans ce modeste vêtement de manière à montrer qu'il avait autrefois porté le fameux manteau du phormium. Malgré son âge et ses rides, je pouvais voir aussi à son tatouage compliqué et artistement dessiné qu'il avait été un puissant personnage. Il s'attribuait même encore une grande autorité, car il m'aborda en me disant : « *Jam King, Jam King.* » Roi ! peut-être, mais fou, certainement : répondis-je en français pour ne pas le blesser dans ses prétentions, et lui prenant la main amicalement, je la pressai un

moment et m'apprêtais à le quitter, quand je remarquai sur son dos, depuis les hanches jusqu'aux épaules, une saillie oblongue que je pris pour un faix de patates, sans réfléchir qu'un noble Maonry serait déshonoré de porter un fardeau. Je me pris alors de pitié pour son âge, pour sa grandeur passée, et pour sa pauvreté apparente. Lui cependant, s'approchant de moi, touchait mes vêtements, admirait mon fusil, me pressait les mains, m'importunait enfin, comme un mendiant à qui on refuse l'aumône ; j'allais même le repousser avec moins de ménagements que je ne l'avais fait jusque là, quand son étrange gibbosité parut s'étendre, se raccourcir, onduler enfin, et que de l'ouverture béante qui se produisit entre la couverture et le cou du sauvage, sortit tout à coup une jolie petite tête blonde tout ébouriffée. Les nombreuses boucles de cheveux dorés qui tombaient en désordre sur un front lisse et sur des épaules brunes et potelées, me firent croire à une apparition fantastique. La figure la plus espiègle, des yeux du plus malicieux regard, des joues rondes et à fossettes, une petite bouche souriante, des dents blanches, comme le sont seulement les dents de sauvages, constituaient l'ensemble le plus séduisant qu'on pût voir. Et puis, cet assemblage d'une charmante petite fée collée au dos d'un sorcier bossu, faisaient une antithèse vivante si prononcée que j'abandonnai mon fusil au vieillard, et étendant le bras, je caressai l'enfant. Séparant ses cheveux fins comme la soie, les rejetant par derrière en grosses ondes, je souriais à cette apparition où je retrouvais toute la finesse d'expression, toute la grâce mutine qu'on admire sur les toiles des maîtres, dans les jolies têtes de bohémiennes. Je ne pouvais pas croire que ce petit chef-d'œuvre fût un simple produit indigène, et je me

demandais où ce vieux démon avait volé ce petit ange ? L'enfant parut comprendre le double sentiment d'admiration et de pitié dont j'étais pénétré, et voulant sans doute me rassurer sur son compte, en même temps que me montrer tout l'empire de sa faiblesse sur la force du vieillard, elle le frappa sur les épaules du plat de ses petites mains, en prononçant quelques mots maourys, le fit s'agenouiller, puis écartant complètement la couverture, elle se dégagea rapidement de sa chrysalide, et sauta sur le sable avec la légèreté d'un brillant papillon. Ses pieds et ses jambes étaient nus, une simple robe d'indienne très-courte et décolletée la couvrait en partie et la petite coquette prenait plaisir à l'étaler, à en effacer les plis, à la faire bouffer pour m'en montrer la beauté. La peau de ses bras paraissait légèrement bronzée par le soleil, ses membres sans être arrondis par un excès d'embonpoint étaient bien modelés et toutes les articulations étaient d'une finesse aristocratique. Elle vint à moi, me prit la main, tendit son front à mes baisers, et parut heureuse et fière de mes caresses. Bientôt rappelant son vieil esclave d'un petit air de reine, elle se blottit de nouveau sous sa couverture, me salua de la bouche et de la main, et fit partir le vieillard, malgré ses grognements de mauvaise humeur.

Que signifiait un pareil spectacle ? qu'était ce vieillard s'appelant roi et servant de monture habituelle à une enfant, qui paraissait être son tyran ! je me promis d'éclaircir ce mystère, d'autant plus curieux qu'il paraissait plus s'éloigner des coutumes du pays. Le soir même, l'occasion se présenta de m'édifier complètement à ce sujet. En rentrant de ma promenade, j'étais allé offrir quelques pièces de ma chasse à Mme John, qui me retint avec le capitaine à prendre le

thé. Nous étions donc attablés, tout en causant et savourant les tartines de notre hôtesse, quand le vieillard entra avec sa même tournure et son même accoutrement ; sans prononcer un seul mot, il alla s'accroupir près du foyer, écarta sa couverture et s'assoupit. La petite fille, mon apparition du matin, sauta sur le parquet avec la même grâce qu'elle avait déployée sur la grève, et bondit sur les genoux de Mme John. Celle-ci la caressa, la peigna, remit un peu d'ordre dans les nombreuses boucles de sa chevelure, et après l'avoir baisée au front à plusieurs reprises, l'avoir appelée plusieurs fois, « ma fille, » elle la fit boire dans sa tasse et lui donna un gâteau. L'enfant recevait tout comme chose due, elle se regardait comme chez elle, dans les bras de Mme John, et tout en lui rendant ses caresses, tout en mangeant sa pâtisserie à belles dents, tout en lorgnant encore d'autres friandises, elle trouvait le temps de me regarder, de me sourire, et de me tendre sa petite main. « Vous connaissez donc ma fille ? me dit Mme John en riant. — Oui, madame, je connais cette petite, mais bien qu'elle vous appelle maman, je ne la crois pas votre fille, car elle n'a pas le même genre de beauté que vous. — Ce qui veut dire, reprit la dame, que vous la trouvez belle, tandis que moi, je suis laide. Vous avez beau vouloir vous récrier, c'est votre pensée ; eh bien, soit, j'en conviens. Cette chère enfant n'est pas ma fille, elle appartient à ce vilain vieillard que vous voyez dormir au coin du feu, et ce vieillard lui-même est le plus grand chef de l'île. Il est riche ; notre maison est une de ses moindres propriétés. Il a des troupeaux de vaches, de chevaux et de moutons. D'après les anciennes coutumes, il pourrait disposer de toute la terre de l'île qui n'est pas en culture, et vous le voyez pourtant misérable-

ment couvert et mendiant presque un morceau de gâteau et un verre de rhum que je vais lui donner. — Comment! un père si laid, a une enfant si jolie! et cela sans nul emprunt, sans un seul regard adressé à quelque bel Anglais de passage; cela paraît impossible. — C'est pourtant vrai, du moins nous le croyons tous ici. Ce chef doit à sa naissance le droit d'avoir plusieurs femmes, aujourd'hui même il en a encore deux, une vieille et une jeune. Or, celle de toutes les épouses qu'il aima le plus et qui fut la plus belle, lui donna pour premier fruit de leur union, l'enfant que vous voyez, puis, elle mourut. Le père reporta sur la fille la préférence qu'il avait accordée à la mère. Mais tandis qu'il était resté le maître impérieux, le tyran jaloux et soupçonneux de l'épouse, il devint l'esclave le plus soumis, le plus servile de sa fille. Ses autres enfants ne sont rien pour lui. Cette petite au contraire a tout son amour. C'est sa vie, c'est le seul bien qui le rattache à la terre. Où elle veut aller, il la porte; ce qu'elle lui demande, il le lui donne; ce qu'elle lui commande, il le fait. Elle voudrait voir brûler votre navire, le vieux séide irait l'incendier; elle voudrait aller à la Nouvelle-Zélande, à Sydney, à Londres, qu'il l'y porterait. Elle voudrait manger un blanc, qu'il tuerait un blanc, vous, mon mari, moi, par exemple, sans hésitation, sans souci de ce qui devrait lui arriver à lui-même, seulement pour faire savourer à sa fille les délices d'un morceau de chair humaine. Un repas de cannibale a tant de valeur à ses yeux et il serait si heureux d'initier son enfant au régal de sa propre jeunesse, qu'il lui donnerait, je crois, ses propres mollets à déjeuner, si elle les lui demandait. Étrange aberration de l'amour paternel, dont la gamine, en vraie sauvage qu'elle est, abuse à chaque instant! heureusement ses caprices ne sont

jusqu'à présent que ceux d'un enfant gâté, dont l'appétit n'a rien de féroce. Une seule personne a de l'influence sur elle, et cette personne, c'est moi. Je lui fais ses robes, je peigne ses cheveux dont elle est très-fière; je la lave, je la tiens propre, je la fais belle enfin, et toute sauvage qu'elle est, elle me sait gré de mes soins, m'appelle sa maman, et met une certaine coquetterie à paraître la plus belle des enfants de sa race. Elle a sept ans, et voilà sept ans que dure sa tyrannie et l'esclavage de son père. A mon arrivée à Chatam, elle était aussi sale que les autres enfants du pays. Grâce à mes soins et aussi grâce au désir de plaire inné au cœur des femmes de toutes couleurs, elle est devenue ce que vous voyez, une petite fée fantasque, volontaire, mais délicate, et que j'aime comme si je l'avais portée dans mon sein. Tout serait pour le mieux, si son bonheur actuel pouvait durer; mais que deviendra ma chère fille, quand le vieillard mourra? Il lui faudra revenir à la condition de femme maoury, et vous saurez bientôt que ces pauvres créatures sont, aux yeux des hommes, placées bien au-dessous des chevaux et des chiens. Si je vis alors, je la prendrai avec moi, elle deviendra tout à fait ma fille, et me tiendra lieu des enfants que Dieu semble vouloir me refuser. — Espérons madame, que vous serez aussi heureuse mère que toutes les blanches qui viennent en Océanie, et que cette petite, si vous l'adoptez jamais, ne sera que l'ainée de vos filles. »

Cette enfant m'avait vivement intéressé. Je la revis souvent et je devins aussi un peu de ses amis, son vieux père même se prit d'une certaine affection pour moi, et c'est en grande partie à lui que je dois les quelques notions historiques, que je vais consigner plus bas sur Chatam.

III

Conquête. Le Jean Bart.

Un soir que nous étions encore, le capitaine et moi, à prendre le thé chez l'ami John, notre vieille connaissance arriva selon son habitude, enveloppé dans sa couverture rouge, et apportant son inséparable tyran sur son dos. Sans pouvoir soutenir avec lui une conversation de longue haleine, nous étions arrivés pourtant à comprendre son langage bigarré d'anglais, de maoury, et de gestes de la plus grande expression. Je savais qu'il avait fait partie de la bande de Zélandais qui avaient conquis Chatam quelque cinquante ans auparavant, et en lui faisant boire deux ou trois verres de rhum, j'arrivai à surprendre au milieu des incohérences d'une demi-ivresse les quelques faits qui suivent.

« Je parle d'un temps bien éloigné, dit le vieillard en interrompant souvent son récit, pour rappeler ses souvenirs. J'étais bien jeune, et dans ce temps-là, on ne voyait dans mon pays natal à *Tavaï pounamou* (île du milieu de la Nouvelle-Zélande), que des hommes de ma race, des hommes au beau tatouage, aux cheveux ornés de plumes, aux manteaux de phormium, armés du casse-tête, de la hache de pierre et de la zagaie, des hommes qui ne vivaient que pour combattre et vaincre. Les blancs n'apparaissaient que de loin en loin dans notre voisinage. Je vis dans mon enfance deux ou trois de leurs grands canots qui sont comme des îles. Je me souviens qu'on tint conseil dans ma tribu, pour sur-

prendre ces étrangers, les tuer pendant leur sommeil, les manger, et jouir de toutes les choses nouvelles, habits, armes, curiosités qu'ils traînaient après eux. Mais les blancs sont défiants. Ils veillèrent; ils échangèrent, contre des pommes de terre, ces armes si redoutables entre leurs mains, qui grondent comme le tonnerre, frappent comme la foudre à leurs moindres désirs, mais qui deviennent muettes quand ils nous les ont vendues. Ils nous apportèrent des habits, des sabres, des marmites. Ils prirent notre phormium, notre jade vert, notre bois en échange, puis ils nous quittèrent; et avec eux, s'envola l'espoir d'un riche butin.

Je me souviens que mon père était un grand chef de Tavaï-pounamou, et que pendant les expéditions je restais dans le Pâ avec ma mère et mes frères, toutes les femmes et tous les enfants de la tribu. Mais un jour mon père revint blessé, et blessés aussi presque tous les guerriers qui l'accompagnaient. Les femmes poussèrent de grandes lamentations. Beaucoup prirent le *tatu* de veuves. On mit le *tapou* sur toutes les provisions de bouche, et pendant une nuit bien noire, par une pluie froide, au bruit du vent qui venait des montagnes de neige, je sortis avec ma mère, avec toutes les femmes, tous les enfants, avec tous les guerriers, mon père en tête, et me rendis au bord de la mer. Là des canots de toutes tailles, de toutes formes, les uns simples, les autres doubles, nous attendaient. Ils étaient munis de racines de fougère et de poissons secs. Nous allions partir. J'allais dire un adieu éternel à ma terre natale, au Pâ que mes ancêtres avaient construit et tant de fois défendu.

Pendant que, nombreux comme un vol de ramiers, nous montions tous dans nos canots et que mon père

distribuait ses trois cents guerriers, de manière à assurer et protéger notre marche, une grande lueur parut dans la direction de notre Pâ, puis la flamme s'éleva jusqu'aux nuages. La forteresse de nos pères était la proie des flammes. Nous partions sans espoir de retour. Il fallait aborder sur une plage hospitalière ou mourir au fond de la mer.

Après des jours et des nuits passés sur l'eau sans rien voir que la mer agitée, sans rien sentir que le vent froid qui venait des montagnes de neige, sans manger rien que des racines de fougère, sans rien boire que l'eau de la pluie que le vent nous chassait dans la bouche, nous allions toujours interroger les secrets de la mer. Nous poussions nos canots vers les contrées où le soleil se lève, sans qu'il parût se rapprocher de nous. Déjà nous manquions de vivres, déjà nous avions sacrifié quelques esclaves pour soutenir les forces des guerriers et calmer la faim de leurs jeunes fils, et la terre ne paraissait pas devant nous. Mon père, le grand chef d'une tribu naguère si redoutable, et alors si affaiblie que nous devions fuir nos ennemis, appela le prêtre qui était dans un canot voisin; il lui commanda de prier le père des dieux, le grand *Nouï-Atoua*, pour que nous vissions la terre; lui promettant, si nos vœux étaient exaucés, autant de victimes humaines que le dieu lui en demanderait. Mais en même temps déclarant que si, sous deux jours on ne voyait rien, l'image du dieu serait outragée et jetée à l'eau, et que lui, son prêtre, il serait tué et mangé. Le prêtre eut peur, il pria, et nos dieux exaucèrent ses prières. Le lendemain nous entrions dans la baie de l'ouest et venions débarquer là-bas tout près de la rivière, en face d'un village que le nôtre devait remplacer bientôt.

Les habitants vinrent à notre rencontre en jetant

de grands cris. Je ne sais s'ils parlaient la même langue que nous ; j'étais si jeune alors. Mais je me souviens qu'ils étaient moins grands que nos guerriers, plus noirs et moins beaux. Leurs figures étaient unies, tandis que celles des nôtres étaient illustrées des plus belles couleurs. Leurs armes étaient moins longues et moins dures que les nôtres. Après un combat de quelques heures, ils s'enfuirent. On les poursuivit dans leurs retraites les plus cachées, et ils ne purent se réfugier dans leur pâ ; ils n'en avaient jamais eu. Le combat du premier jour ne fut que le prélude de nombreux combats. Les habitants de tous les cantons de l'île vinrent joindre leurs efforts à ceux des vaincus de la baie de l'ouest. Mais leurs défaites successives diminuèrent leurs forces en même temps qu'elles augmentaient le courage des nôtres. Chaque jour de nouvelles victoires nous donnaient de nouvelles victimes, et les femmes et les enfants ne se nourrissaient plus que de la chair des vaincus. Quel bon temps que ce temps-là ! Mais comme il est déjà loin de nous !

Toutes les batailles ne furent pourtant pas des victoires. Les ennemis se réunirent en grand nombre, il nous fallut fuir à notre tour, nous rembarquer dans nos canots, gagner de nouveaux points de l'île où les guerriers ne nous attendaient pas, et où nous pouvions égorger à notre aise, les vieillards et les enfants. Il me semble voir encore ces scènes de carnage, boire encore le sang des vaincus du jour, dans le crâne des vaincus de la veille ! Pourquoi ces beaux jours de ma jeunesse ne reviennent-ils plus ? parce que nous avons oublié nos dieux sans doute.

Enfin, après une grande bataille qui dura toute une journée, nous ne vîmes plus d'ennemis debout. Mais nous avions tant et tant de morts devant nous, que

nous ne pouvions les manger tous. Pour les conserver, nous les avons séchés et fumés. — Horreur, m'écriai-je involontairement, en regardant le vieillard avec l'effroi que m'inspirait sa figure de fauve affamée. Pourquoi tuer tous les vaincus, lui criai-je avec une certaine violence? — Pourquoi les tuer? me répondit-il avec calme, mais, pour ne pas être tués par eux. Ils avaient la terre à notre arrivée, nous la voulions. La force décida du droit, et notre tribu si peu nombreuse qu'elle fût, comptait de si vaillants guerriers qu'elle fut victorieuse. Que pouvaient ces misérables noirs, contre des Maourys, tatoués, armés et conduits par mon père! Ils cédèrent, ils fuirent, et quand on les rencontrait seuls ou avec leurs familles, on les tuait et on les mangeait. Puis un jour le carnage parut si grand qu'on ne put tout manger et on les fuma pour les conserver. Qu'eussiez-vous fait à notre place? La guerre avait empêché de planter des pommes de terre; la famine serait venue; il fallait manger pourtant. On mangea les vaincus. A mesure que la faim nous prenait, nous tuions une femme ou un enfant, conservés pour nos besoins futurs. C'est ainsi que nous arrivâmes à la récolte des pommes de terre nouvelles; il nous restait encore à ce moment-là quelques enfants de nos anciens ennemis; nous les avons conservés, et vous pouvez les voir vivre au milieu de nous. Ils sont comme moi, maintenant, ils ont vieilli. Ils avaient vécu esclaves pendant longtemps; mais toutes les bonnes traditions s'effacent; les anciens esclaves sont presque aussi puissants que leurs maîtres. Où sont les temps de ma jeunesse? Où sont nos bons repas où nous buvions le sang chaud des vaincus, où nous avalions son œil, où nous repaissions nos bouches et nos yeux de carnage? Ces beaux temps ne reviendront plus. Le chef n'est

plus chef que de nom. Il ne peut plus boire que de l'eau de feu, qui l'abrutit, manger que les patates, qui l'énervent. Mais la chair pantelante d'un ennemi qui vient de rouler à ses pieds, il doit y renoncer pour toujours. Voilà, voilà les fruits de l'abandon des dieux de nos pères! »

Et le vieillard à moitié ivre, nous regardait tout haletant, et dans ses yeux la soif du sang se lisait encore, malgré l'abrutissement où le plongeait l'alcool. Il me semblait voir une hyène quand elle va déterrer les cadavres. Je ne pouvais regarder ce cannibale sans ressentir le frisson, et je m'éloignai ce soir-là sans caresser sa fille, qui dormait tranquillement sur le sein de Mme John.

La population primitive a donc disparu, comme disait le vieux chef. Les quelques hommes qui ont échappé, grâce à leur jeunesse et à l'arrivée des pommes de terre nouvelles, sont vieux aujourd'hui. Ils présentent encore certains caractères qui les distinguent des conquérants; mais leurs enfants provenant de leur union avec les filles maourys se confondent avec cette dernière race.

Inutile maintenant de se demander encore d'où venaient les habitants détruits par les Zélandais et que Brongton avait trouvés à Chatam en 1791. Il serait à peu près impossible de répondre catégoriquement à cette question. Nous nous en tiendrons donc aux suppositions que j'ai faites sur l'origine de cette population.

Les baleiniers visitent souvent les îles sauvages où ils peuvent se procurer des vivres frais en échange d'étoffes de petite valeur. L'île Chatam était un excellent point de relâche, pour les navires qui faisaient la saison dite de la Nouvelle-Zélande. Ils pouvaient, après une croisière de deux mois par 38° et 40° latitude, venir se

reposer un peu en janvier et terminer leur pêche par une nouvelle croisière au sud de l'île Steward, vers Buonty, et l'île Antipode.

Le baleinier français, *le Jean-Bart*, fidèle aux traditions du métier, vint donc en relâche dans la grande baie de l'ouest. L'équipage avait faim de porc frais et de légumes, mais il avait soif aussi de certaines jouissances qu'une privation de six mois avait transformées en véritable passion. Tout alla bien pendant les premiers jours, et quoiqu'un moraliste, un peu rigide, eût pu trouver beaucoup à redire aux relations par trop intimes de l'équipage avec la population féminine du pays, aucun désordre apparent n'eut lieu d'abord. Les ombres de la nuit voilaient les scènes licencieuses, et dans le jour, on se bornait à procéder aux transactions commerciales, aux échanges de légumes, à l'arrimage du bois et de l'eau. Tout était donc pour le mieux, quand un matin la bonne harmonie cessa tout à coup. Aux relations faciles, aux échanges fréquents, aux plaisirs bruyants et éhontés autorisés par l'habitude, succéda un silence de mort, précurseur de la guerre, mais d'une guerre de sauvages, implacable, sans grâce ni merci. On n'a jamais bien su à quoi devait être attribuée cette rupture si brusque. Tant de versions diverses ont circulé à ce sujet, qu'il est bien difficile de débrouiller ce chaos et d'en faire sortir la vérité. Toujours est-il qu'une scène d'amour plus ou moins coupable, plus ou moins barbare, atroce même, selon certains récits, paraît avoir été le point de départ des hostilités.

Les Maourys sont très-jaloux de leurs femmes. Considérant ces malheureuses créatures comme leur propriété, ils les veulent entières et exclusives, et s'arrogent impunément le droit de punir par la mutilation, par

la mort même, non-seulement l'adultère, mais les seuls soupçons de ce crime. A côté de cet excès de rigueur, règne l'excès de la licence. Les femmes libres des liens conjugaux usent de leur corps avec une liberté que les mœurs encouragent. La jeune fille livre ses charmes aux appétits grossiers des marins, bien avant l'âge où les besoins de la nature pourraient expliquer un pareil libertinage. Les parents, à l'arrivée des navires, viennent à bord, offrent leurs jeunes enfants comme ils feraient d'une marchandise de choix, et, le prix de leur honte en main, ils se retirent, laissant les malheureuses en butte aux outrages d'hommes d'une brutalité révoltante.

Le matelot est prodigue. Il achète volontiers à grands frais des faveurs que la nature permet d'accorder, mais rougit de vendre. Il les paye sans scrupule ; mais quand son argent est compté, il veut user de ses droits quoi qu'il doive arriver. Heureuses encore quand les pauvres victimes de la luxure des uns et de l'avarice des autres ne remportent pas à terre des maladies contagieuses et incurables. On répugne à rapporter de pareilles horreurs, et pourtant il faut dire la vérité, si on veut écrire l'histoire. Ces jeunes filles ainsi vendues et polluées ne s'en marient pas moins plus tard, et, comme elles ne doivent jamais être que des esclaves, les maris les trouvent toujours assez dignes de leur condition.

De toutes les versions sur les actes honteux que la légende reproche aux hommes du *Jean-Bart*, deux surtout paraissent avoir une certaine notoriété. Sont-elles vraies toutes les deux, ou bien ne le sont-elles ni l'une ni l'autre ? je ne saurais le décider.

On raconte donc qu'un chef avait une épouse qu'il aimait par-dessus toutes, et dont la beauté justifiait ses

préférences. Il eut la faiblesse de la conduire sur le navire étranger. Le capitaine la vit, et la désira. Il fit jeter le mari à terre et, malgré la résistance de cette malheureuse, il assouvît sur elle sa passion coupable. D'autres disent que ce fut bien pis qu'un simple adultère, et le fait est si épouvantable que je n'ose, en vérité, pas l'articuler. Une toute jeune fille était échue à un matelot brutal et ivre. Cette pauvre petite, par suite de l'exiguïté de sa taille, ne pouvait répondre à l'horrible passion du monstre qui la tenait dans ses griffes. On dit qu'alors le forcené, fou de luxure et soûl de vin, s'arma d'un couteau, et, par une mutilation sans nom, fraya un chemin aux plus affreux débordements qu'on puisse imaginer. Pour l'honneur de l'humanité, croyons à la fausseté de cette dernière relation.

Quoi qu'il en soit de la cause de la rupture, un matin toute communication cessa entre le navire et la terre; les Maourys se retirèrent dans les bois. Le silence régna sur la plage, silence plein de menaces, précurseur du plus furieux des orages. Si les reproches adressés aux blancs sont fondés, qui ne voit dans la disparition des sauvages, dans leur retraite momentanée, dans l'abandon de leurs cases, les préparatifs d'un acte de représailles terrible? que si, au contraire, les Maourys n'inventent cette accusation infâme que pour masquer leur soif de sang humain, qui ne verra dans leur conduite un horrible complot de cannibales, préparant un repas des plus grands jours de fête?

Il paraît que le capitaine mis ainsi en quarantaine, prévît le danger qui le menaçait et voulut fuir. On vira sur l'ancre, on déferla les voiles, mais le calme fut le complice ou le vengeur des sauvages. Il fallut mouiller

de nouveau, sous peine d'être drossé sur les roches, et l'équipage dut se résigner à passer la nuit, exposé aux coups d'un ennemi qui, pour être invisible, n'en était que plus dangereux. Si quelqu'un avait à se reprocher les atrocités que j'ai rapportées plus haut, si seulement il avait été commis de ces galanteries exagérées qu'on regarde comme innocentes quand les sauvages doivent seules en souffrir, tandis qu'elles seraient punies des galères en France, on dut voir venir une nuit si menaçante avec de bien grandes inquiétudes. Il paraît qu'à tout hasard, chacun s'arma sur le navire, chacun se tint aux aguets et se promit de vendre au moins chèrement sa vie.

Qu'arriva-t-il pendant cette nuit néfaste? on l'ignore; mais on suppose que les Maourys abordèrent le navire en forces suffisantes, qu'ils montèrent à bord par plusieurs points à la fois, qu'il y eut un combat acharné, et que tout l'équipage français périt. Le vieux chef, mon cicérone habituel, se taisait sur ce point ou me disait des mensonges. Il prétendait que les blancs, désespérant de sortir de la baie avec leur navire, l'avaient abandonné, étaient montés dans leurs pirogues et avaient fait voile pour la Nouvelle-Zélande. Cette version ne peut se soutenir, car on a trouvé plus tard, sur la plage, des débris de pirogues qui n'avaient pas pu, par conséquent, être emmenés au large. L'arrivée des sauvages pendant la nuit, le combat, le carnage, la mort de tous les Français, c'est là l'idée à laquelle on doit toujours revenir.

Le lendemain matin, quand le soleil se leva sur cette scène de deuil, le navire était en feu; les Maourys vainqueurs s'étaient retirés sur la plage et jouissaient de leur triomphe, probablement en mangeant les ennemis qu'ils avaient tués. Les blessures des sauvages

sont des témoignages irrécusables d'un combat acharné. Aussi, bien que les habitants actuels prétendent qu'il n'y a eu aucune lutte, que le carnage dont on parle tant, est une supposition faite par les Français, pour excuser les actes de représailles qu'ils sont venus exercer depuis, il reste à peu près constant pour tout le monde, qu'il y a eu un combat corps à corps pendant la nuit, mort d'un grand nombre de Maourys, extermination des Français, enlèvement de quelques provisions et ustensiles, et enfin, incendie du navire.

Certes si on admet que nos compatriotes ont été victimes de la perfidie des sauvages, ce massacre criait vengeance. Si même on reconnaît la vérité du crime que la légende prête à un ou deux hommes du bord, l'expiation fut bien cruelle, puisqu'elle s'étendit à trente-quatre innocents sur trente-six hommes qui étaient à bord. Mais du moins cet exemple terrible devrait rendre les blancs plus prudents, plus circonspects, quand ils abordent sur des pays sauvages. A ces enfants incultes de la nature, à ces hommes qui ont autant d'instincts animaux que de sentiments humains, est-ce que les Européens ne doivent pas, avant tout, des exemples de loyauté, de décence, de moralité ? que leur enseignent-ils cependant le plus souvent ? le vol, la débauche, toutes les passions brutales et honteuses.

Les Américains qui fréquentaient Chatam depuis longtemps déjà, continuèrent de le faire sans avoir jamais à le regretter. Les Français même reprirent plus tard le chemin de cette île ; mais ce fut seulement après qu'une vengeance éclatante eût été tirée des habitants de la baie par un officier d'un grand mérite, le capitaine Cécile. On sait que deux chefs furent emmenés sur la corvette *l'Héroïne*, et que ni l'un ni l'autre

ne revit son pays, l'un mourut de nostalgie, l'autre se suicida. Eh bien ! le vieux chef se félicite d'autant plus aujourd'hui d'avoir échappé aux Français qu'il était le plus grand chef de l'île, qu'il a probablement mangé sa part de l'équipage du *Jean-Bart*, et qu'il est persuadé que ses deux compatriotes ont été mangés par les Français. « Les Français ont pris les Maourys, me disait-il avec son ricanement amer, ils les ont engraisés et mangés. Oui, oui, les Français mangent les Maourys, et par malheur, les Maourys ne peuvent plus manger de Français ! » Et le vieillard grinçait les dents et pleurait de rage.

IV

M. Bockett.

La vie qu'on passe en rade tient de la vie de terre et de celle de la mer. Tous les matins nous quittons le bord, pour y rentrer le soir. Quand je dis nous, je veux parler seulement du capitaine et de moi. Le second est toujours condamné à garder le navire, et j'en ai connu qui ne sont pas restés une heure à terre pendant une relâche de deux mois ; c'est là une des obligations de leur position. Les officiers et l'équipage passent leur temps à faire les corvées du dehors, les travaux intérieurs d'arrimage, les réparations du gréement et à courir *bon bord*, où l'on vend de l'alcool, où l'on rencontre des copies plus ou moins avouables du beau sexe, et où s'échangent librement des coups de poing. Il faut au matelot, pour que l'équilibre se rétablisse

dans son économie, des exercices violents de toute nature. Les excès mêmes auxquels il s'abandonne en relâche, lui donnent une nouvelle vigueur à la mer. Il y a pourtant des hommes qui ne vont presque jamais à terre, par goût, par habitude, ou enfin par punition. Tels cuisiniers, maîtres d'hôtel ou mousses, ont fait le tour du monde sans avoir vu autre chose en dehors du navire, que la jetée du havre au départ et à l'arrivée.

J'ai parlé ailleurs de l'influence de la terre sur la santé des équipages, et je ne veux y revenir ici que pour faire remarquer qu'il suffit d'être sous le vent d'une terre salubre, de recevoir chaque jour quelques provisions fraîches, de respirer, de humer les bonnes exhalaisons des végétaux, pour que des hommes fatigués d'une longue traversée, retrouvent rapidement toute leur énergie et leur vivacité. Nous avions à notre arrivée à Chatam neuf mois de voyage et presque neuf mois de mer. Nos hommes avaient perdu leur entrain et leur bonne humeur. Les chants, les querelles, les rixes ne s'entendaient plus sur le pont ; déjà quelques novices étaient réellement scorbutiques. Pendant notre relâche, qui dura une vingtaine de jours seulement, on administra aux plus malades des bains d'air au soleil et à l'abri des falaises, des promenades sur la grève, de bons sommeils dans l'herbe, quelques gourmandises qualifiées du nom de poussées amicales, et la santé générale était florissante au départ. Les prescriptions médicales ne sont pas, sur un baleinier, précisément de même nature que dans un boudoir de petite maîtresse, et pourtant, on guérit au moins aussi vite et aussi bien.

Pour moi, je m'étais promis d'aller à terre le plus possible, et je me tins parole en y allant tous les jours.

J'y trouvais quelques distractions et quelques sujets d'étude ; d'ailleurs qu'aurais-je fait à bord ?

Ma seconde sortie fut pour le fond de la crique. Le capitaine qui gouvernait la pirogue profita de la haute mer pour doubler la barre sans accident, entrer dans la rivière et me déposer, comme une jeune mariée, le long d'un quai commencé par les Maourys sous l'inspiration du magistrat, et abandonné bientôt comme travail de trop longue haleine. Il y en avait assez pour que je pusse sauter à terre sans mouiller mes souliers. C'était l'important pour moi.

En face de nous, une agglomération de huit ou dix cases pouvait à la rigueur passer pour un village. Seulement les clôtures, les cours, les habitations mêmes étaient tellement enchevêtrés qu'il me fut impossible de découvrir l'apparence d'une rue, et que je ne pus visiter que deux ménages d'indigènes.

Toutes les cases se ressemblent par la forme et l'aspect extérieur, elles ne diffèrent que par les dimensions : parallélogramme allongé ; murs en tiges perpendiculaires de bois sec, juxtaposées et réunies au moyen de tresses de phormium ; toit en plan incliné couvert de roseau ; intérieur sale et noirci par la fumée ; sol en terre battue ; quelques nattes, et des peaux de bœufs dans les coins ; au milieu, un foyer composé de pierres placées en rond et entre lesquels brûle du bois sec cuisant les pommes de terre dans une marmite de fonte ; sur les charbons ardents, de grosses tranches d'anguilles grillant avec un petillement particulier et une odeur désagréable ; voilà la case du Maoury. Autour du feu, la famille est accroupie, occupée à se chauffer, à fumer, à causer, à manger ou à dormir. Les lits se composent de tas d'herbes sur lesquels sont étendues les peaux.

Un simple coup d'œil jeté sur les habitations et leurs rares ustensiles, conduit pourtant assez vite à constater un progrès réel, je dirais presque très-grand, si j'osais, dans l'état social de ce peuple appelé depuis si peu de temps aux bénéfices de la civilisation.

Il y a cinquante ans, les Maourys mangeaient leurs ennemis vaincus. En 1837, ils dévoraient l'équipage du *Jean-Bart* et aujourd'hui encore les vieux représentants de cette époque mangeraient volontiers quelques morceaux choisis de chair humaine en souvenance des repas de leur jeunesse ; mais la population adulte ne parle plus de ces festins de bêtes féroces qu'avec horreur. En 1840, je n'avais pu entrer dans les cases qu'en me traînant sur les genoux. Aujourd'hui on s'y tient debout et on y marche. Les bœufs ne fournissent pas seulement aux besoins de l'alimentation, ils commencent à aider l'homme dans ses travaux agricoles et vont jusqu'à contribuer à la moralisation, en séparant les sexes et les âges pendant le sommeil. Chacun couche sur une peau de bœuf, chacun a par conséquent son lit particulier : de là, tendance à la disparition de la promiscuité. La marmite à elle seule est venue apporter une immense amélioration dans les procédés culinaires. On ne mangeait que des viandes et des légumes grillés, on peut maintenant les manger bouillis. Donc, sans aller plus loin dans l'étude de la vie actuelle et des nouvelles habitudes, à la simple inspection de la case, je puis juger qu'une vraie révolution sociale s'est déjà opérée, dans cette population si sauvage encore. Ce qu'elle regardait naguère comme des superfluités ridicules, elle a commencé par le considérer comme utile, et maintenant tout cela devient pour elle de première nécessité. Otez la marmite, et l'alimentation va perdre tous ses charmes ; enlevez les

fourrures et le même tas d'herbes redeviendra la couche commune à toute la famille. Ainsi marche la civilisation, à petits pas continus ou intermittents; en tout cas, une fois son évolution commencée, elle progresse toujours, à moins d'être noyée sous une nouvelle inondation de barbarie.

Au bout du groupe des cases indigènes, en remontant le cours de la rivière, apparaissait une véritable maison; non pas une maison de grand seigneur, mais cependant une habitation européenne, semblable à celle de John et plus grande qu'elle. Trois ouvertures sur la façade, une porte et deux fenêtres; un appentis par derrière, des fenêtres en mansardes au premier; toute cette disposition appréciable du dehors, faisait supposer à l'intérieur, un logement très-suffisant. Là demeurait le magistrat, et je regrettai encore plus que je ne l'avais fait la veille, en voyant ce frais cottage, la sottise querelle qui m'empêchait de faire plus ample connaissance avec le représentant de l'autorité légale de Chatam. Par suite de ce ridicule mal entendu, je me vis forcé de regarder de loin, de me faire à moi seul et pour moi seul les réflexions suggérées par chacune de mes observations, et de renoncer à prendre le moindre renseignement sur l'administration du pays. Je suppose qu'on administre très-peu, le moins possible, pas du tout peut-être. A la grandeur, à la beauté du jardin qui touchait à la maison, aux arbres fruitiers nombreux, aux légumes de toutes sortes, je jugeai qu'on grattait moins le papier que la terre chez le magistrat, et intérieurement, je lui en adressai mes sincères félicitations.

• Nous n'avions aucun but spécial de promenade, nous ne connaissions rien du pays et il nous importait peu d'aller ici ou là; nous suivîmes donc le premier

sentier qui se présenta à nos regards. Il remontait la rivière en longeant sa berge à droite. Nous avons fait cent pas à peine, qu'un beau troupeau de vaches paissant dans une prairie bien herbue, s'offrit à nos regards. Plus loin, d'autres vaches, des bœufs, des moutons, des chevaux, des juments avec leurs poulains, passaient près de nous sans éprouver ni inspirer de frayeur. Habités au voisinage des hommes, ces animaux semblaient nous dire : « Nous vous connaissons, nous ne sommes pas des sauvages, comme vous le pensiez sans doute, avant votre arrivée. Nous sommes les compagnons, les amis de l'homme ; nous lui donnons notre travail, notre laine ou notre lait ; et lui, il nous prépare ses gras pâturages. » Plus loin je voyais une belle bande d'oies privées, bien propres, bien luisantes, bien grasses ; elles sortaient de la rivière pour picorer l'herbe de la rive. Au milieu de l'eau, de nombreux canards domestiques nageaient, plongeaient et faisaient retentir l'air de leur cri discordant. J'avoue que tout d'abord je fus dérouté. J'avais cru aborder sur une terre sauvage, et dès mes premiers pas, je voyais le témoignage du travail de l'homme de notre époque et de notre pays. Où je ne supposais que la fougère et les pommes de terre pour aliments, je pouvais passer du roast-beef au beefsteak, du bœuf au mouton ; où j'avais cru ne rencontrer que des sauvages infatigables à la course, c'est vrai, mais enfin ne marchant que sur leurs propres jambes, je les voyais caracoler sur des chevaux comme s'ils eussent fait corps avec eux.

On ne saurait se figurer l'habileté que tous les sauvages acquièrent dans le maniement des chevaux. Ils deviennent avec une rapidité extraordinaire d'excellents écuys, et c'est pour eux un immense plaisir de lutter à cheval de vitesse, d'adresse et de force. Tous les jours,

je voyais des courses sur la grève, et ce qui me frappait surtout, ce n'était pas précisément de voir des cavaliers sans éperons, sans chaussures et souvent sans habits, il en devait être ainsi ; mais c'était de voir les chevaux couverts d'une excellente selle à l'anglaise et armés d'une bride en cuir verni. Cette simple circonstance me plongeait dans la stupéfaction. J'avais vu déjà bien des sauvages monter à cheval aux Sandwich, dans l'Amérique du Sud, au Chili surtout où les Indiens excellent dans ces exercices, et je les avais vus partout monter des chevaux, aussi peu vêtus qu'eux-mêmes. Ici il y avait un contraste complet. Les chevaux étaient harnachés comme s'ils fussent sortis de l'écurie d'un gentleman rider et les cavaliers n'avaient pas toujours des fonds de culotte. En sus de cette anomalie qui étonne, il en existe bien encore une autre qui choque. Pendant que les hommes galopent sur leurs montures, en faisant mille évolutions plus ou moins curieuses ou grotesques, la femme est condamnée à faire ses courses à pied et lourdement chargée. Sur son dos, un panier de patates, un enfant par-dessus, deux ou trois autres autour d'elle, et la voilà qui chemine bien péniblement. Arrive souvent à sa rencontre son mari qui retient un moment l'ardeur de son coursier, la gourmande sur sa lenteur, et reprend sa course rapide. Si donc la fée de la civilisation est venue donner la première impulsion à la révolution sociale qui s'opère dans le pays, le sexe faible attend la fée de la justice et l'attendra peut-être encore longtemps.

Je ne puis résister au plaisir de faire des réflexions sur chaque objet nouveau que je vois, au risque de me répéter. Je me demandais donc à quelle puissante impulsion, à quel effort gouvernemental, à quels sacrifices d'argent étaient dus tous les résultats déjà ob-

tenus, et tous ceux que promettait un prochain avenir, et je me donnais cette réponse toute simple : « Le progrès est venu à Chatam, apporté par deux ou trois Européens. Leurs armes furent des outils, leurs coopérateurs des animaux domestiques, leurs imitateurs des sauvages, excités par l'exemple, et déterminés par la persuasion. Jusqu'à présent, ni le sabre, ni l'épaulette, ni la soutane ne sont venus apporter, ni leurs concours, ni leurs entraves. Un seul magistrat assiste à l'évolution du mouvement social, sans le pousser en avant ni l'arrêter dans son essort. Il dépouille volontiers sa magistrature pour tailler ses poiriers, et son exemple, comme jardinier, est plus suivi que son autorité de maître n'est redoutée. Mais, entrons plus avant dans le pays, nous sommes bien loin du terme de notre étonnement. Je devais, quant à moi, aller ce jour-là de surprise en surprise.

Après avoir franchi un bras de la rivière, sur un pont grossier, mais suffisant, nous nous avançâmes dans le delta formé par les deux cours d'eau en suivant toujours le sentier tracé. Là, de véritables merveilles s'offrirent à nos regards. Des poiriers, des pommiers, et tous les arbres fruitiers de l'Europe, admirables de jeunesse et de vigueur, lançaient en l'air de longues branches chargées de fruits. Les allées étaient bordées de fraisiers ; de larges carrés étaient tous pleins de groseilles et de framboises. L'oignon et tous les membres de sa famille s'étaient en longues planches, et pour comble de bénédictions, (car Dieu avait béni ces arbres, ces fruits et ceux qui les cultivaient) au moment où mes yeux ne quittaient un arbre que pour en remarquer un autre, ne cessaient de regarder une pomme que pour mieux admirer une pêche, je me trouvais tout à coup au milieu d'un champ de blé, dont

les tiges vertes encore, s'élevaient assez pour atteindre ma poitrine. Les petites fleurs grises qui frangeaient les épis me rappelaient les champs de nos contrées et je cherchai involontairement les coquelicots et les bluets. Ce blé était pour moi toute une révélation, c'était un miroir où je voyais mon pays, ma France, mes champs, mon nid, et aussi ma couvée. Et puis, on se souvient toujours de ses jeunes années. Enfant de la campagne, j'ai la prétention de m'entendre un peu en agriculture, et me voilà à admirer la régularité des sillons et la propreté du sol, à juger d'après les distances des tiges, de leur nombre et de leur rendement, à approuver ceci, à critiquer cela. J'ignore, en vérité, combien de temps je serais resté à regarder, à admirer, à juger, si je n'avais été détourné de mon observation par une apparition soudaine. Au moment où je fouillais de l'œil au plus épais de cette moisson prochaine, un homme à l'air placide, au regard affectueux, apparut devant moi. Les bras tendus avec amour vers son champ et vers son jardin, il semblait me dire : « Ce que vous admirez m'appartient, mais vous pouvez en prendre votre part ; ces arbres que j'ai plantés, je vous en offre les fruits ; ces légumes que j'arrose, venez les manger avec moi ; venez goûter de ma vie douce et tranquille ; venez partager mon bonheur. » Tout en se laissant deviner par ses gestes, par son affabilité, par la bienveillance que je lisais dans tous ses traits, il formulait ses offres en anglais dont nous pénétrions plutôt le sens que nous ne comprenions les mots. Cependant, et qu'on nie après cela, la sympathie, malgré les difficultés que nous avions à causer, malgré la peine que nous avions à nous comprendre, grâce sans doute au site où nous étions, grâce à nos communes dispositions d'esprit, nous n'étions pas en présence de-

puis dix minutes que déjà nous étions bons amis. Qu'on n'aille pas m'accuser d'entraînement, d'engouement romanesque, on aurait tort deux fois. Le capitaine Gilles, l'homme le plus calme, le plus froid qu'on puisse voir, fut séduit comme moi à première vue.

Le colon chez lequel le hasard nous avait conduits, le propriétaire de tous les beaux fruits que nous admirions tant et qui était si heureux et si fier de notre admiration, paraissait avoir une cinquantaine d'années. Il était *demi-bourgeois, demi-manant*, comme aurait dit la Fontaine. Je ne puis me lasser de répéter combien sa figure était avenante. Sans être précisément beau, il avait l'air si bon qu'il arrivait à un certain idéal de beauté. A cause du dimanche, sans doute, il était rasé de frais, et portait des habits de fête. Ses cheveux blonds encore, tombaient négligemment sur ses épaules, comme ceux des petits fermiers de la Sologne ou du Berry. Son habit tenait le milieu entre le paletot et la veste, et ses poches béantes de chaque côté, annonçaient qu'il y mettait souvent les mains. Une chemise d'indienne à carreaux bien propre, une cravate de couleur retombant par-dessus ; un chapeau à larges bords, de gros souliers et un pantalon bleu complétaient sa toilette. Tout cela était bien simple, mais si propre, si bien brossé, si brillant, si luisant que c'était plaisir de le voir, plaisir de lui donner la main, de marcher à côté de lui. A sa manière de prononcer l'anglais, et surtout à sa tournure, on devinait un Allemand. Il appartenait en effet à la grande famille germanique. Son pays était Stuttgart, son nom Bockett. Ayant appris qu'un navire français était en rade, il se rendait à la plage pour inviter le capitaine à venir se reposer et se rafraîchir chez lui. Notre bonne étoile nous avait donc conduits chez un Européen qui

se dérangeait pour aller nous chercher. Heureux de nous rencontrer à mi-chemin, nous hâtons le pas et traversons le champ de blé, un beau champ de pommes de terre à la suite, puis un pré où l'on fanait du foin récemment fauché, et nous atteignons bientôt la maison de notre nouvel ami.

La cour, vraie cour de ferme, s'étendait en avant jusqu'à la rivière, à laquelle on descendait par un large escalier de quatre à cinq marches ; une embarcation était amarrée à ce petit débarcadère. Des outils agricoles en bois et en fer, témoignaient des efforts du propriétaire pour naturaliser dans son pays d'adoption, les usages de son pays natal. Des poules, des dindons, des canards annonçaient, par leur belle apparence, l'aisance de la famille. Un gros chien de garde vivait au milieu de la volaille sans l'effaroucher. Les veaux étaient habitués au licol, une vache attachée à un piquet attendait qu'on vint traire le lait chaud de sa grasse mamelle. Tout rappelait l'Europe ; et la vie de l'homme autour de ces prodiges se multipliait dans toutes celles des animaux dont il s'entourait et qu'il élevait à son profit. A chaque nouvelle découverte, j'éprouvais une nouvelle surprise ; « Voyez, disais-je ! quel beau coq ! comme ces petits canards sont bien conduits par une poule, et ces poulets qu'un chapon promène ! et ces beaux lapins là-bas ! et tout enfin ! décidément nous sommes dans une ferme d'Europe, et sans l'encadrement du tableau, sans l'aspect sauvage de la montagne, l'illusion serait complète, je me croirais dans une riche province de France ou de Belgique. »

Maître Bockett jouissait de notre surprise, et son sourire bienveillant nous remerciait des compliments que nous ne cessions de lui adresser sur son travail et sur la multiplicité de son industrie.

En examinant des objets aussi différents qu'un canot et une maison, des charrues et des meubles, en apprenant que le même homme avait fait tout cela, en comptant les animaux domestiques qu'il avait élevés, et j'étais loin de les compter tous, en entendant ce campagnard sans prétention parler anglais, allemand, maoury, en constatant qu'il faisait tout de ses mains, je me demandais s'il n'était pas bien supérieur à ces savants théoriciens qui parlent de tout, mais ne font rien. Quel homme pourrait être plus utile aux populations primitives, au milieu desquelles la Providence l'avait jeté ! quel exemple serait meilleur, et surtout quel exemple serait aussi complet que le sien ! s'il était donné à l'homme d'imiter de suite tout ce qui est bon, Chatam serait depuis longtemps déjà transformée en une vaste métairie. Mais les Maourys pour être très-intelligents, n'en sont pas moins des sauvages, et par suite, rebelles tout d'abord aux nouvelles impressions, aux améliorations qu'ils ne pourront comprendre qu'avec lenteur. Ils ont vu M. Bockett à l'œuvre, et leur première opinion sur lui s'exprima par un sourire d'incrédulité. Que signifiaient à leurs yeux des défrichements dont ils ignoraient l'avantage, des plantations dont ils ne pouvaient pas même soupçonner les résultats ? Ils goûtèrent avec dédain les premiers fruits obtenus. Ils ne les aimaient pas. On a besoin de s'habituer même aux meilleures choses. Puis ils envièrent ce que l'étranger savait retirer d'un sol qui ne leur donnait à eux presque rien, et aujourd'hui ils n'en sont qu'aux premières tentatives d'imitation.

La maison avait à peu près le même aspect que celle du magistrat ; même nombre d'ouvertures, même élévation, même grandeur ; au premier coup d'œil, on voyait qu'elle avait été construite sur le même plan et

sous la même inspiration, qu'elle en était la sœur. J'ai su plus tard, que c'était M. Bockett et un autre Allemand son associé et son ami qui avaient été les architectes, les entrepreneurs, charpentiers, maçons etc, de ces maisons, ainsi que de celle de John.

On entre d'abord dans une grande pièce servant d'antichambre, de salle d'attente, de dépôt d'outils et de provisions. Cette chambre d'un usage complexe, répond par sa grandeur aux besoins de toute nature de la profession multiple du propriétaire. Un escalier conduit aux chambres à coucher situées au premier étage. Au fond, une cuisine, garnie de cheminée, avec table au milieu, bancs en bois le long des murs, est habituellement occupée par la famille. C'est là qu'on prépare les aliments et qu'on les mange. A droite, un atelier de menuiserie et de charpente renferme une foule d'outils, d'autant plus précieux qu'il serait impossible de les remplacer, et qu'ils sont indispensables à leur propriétaire. Enfin à gauche s'ouvre le salon, la chambre de cérémonie, celle dans laquelle on reçoit les étrangers, et où se retire le maître pour lire, écrire, réfléchir, faire ses projets, les tracer sur le papier avant de procéder à leur exécution. Un vieux canapé garni en crin, une table en acajou, et une armoire-bibliothèque remplaçaient par une propreté recherchée, le luxe d'un plus riche ameublement. Les murs étaient crépis à la chaux, mais le fini du travail faisait croire à un revêtement de plâtre. Les cloisons étaient en bois, bien rabotées, ajustées et peintes. Les portes à panneaux, bien plantées sur leurs gonds roulaient facilement et sans bruit dans leurs ferrures. Les fenêtres étaient garnies de vitres. Toute la boiserie était peinte en gris, excepté la cheminée dont le chambranle était noir, et dont la vaste capacité per-

mettait d'y placer des bûches dont la grosseur ferait honte aux misérables bûchettes que nous brûlons maintenant en France.

Une fois assis sur le canapé, nous faisons connaissance avec la famille de notre hôte et pouvons constater avec plaisir que Dieu a béni ses travaux de toute sorte. Fidèle observateur des lois sacrées du mariage, il s'est vu renaître dans neuf enfants, sept fils et deux filles. L'ainé des fils, grand garçon de dix-huit ans, capable de dompter un taureau, entra un moment, nous serra la main à nous coller les doigts, et disparut. Le plus jeune était encore au sein de sa mère. Deux jeunes filles de quinze à seize ans, s'occupaient des travaux du ménage, trayaient les vaches, soignaient le lait, faisaient le beurre, le fromage, et trouvaient encore le temps de jouer avec leurs petits frères. Quant aux garçons intermédiaires, ils gardaient les vaches, les volailles et se roulaient sur l'herbe avec leurs chiens. Mme Bockett était une grosse Allemande toute ronde, toute bonne, dépourvue complètement de ce que nous appelons la grâce. Chez elle les qualités brillantes s'effaçaient devant les qualités utiles; heureuse d'occuper dans son ménage la seconde place, que la nature assigne à l'épouse, elle était prévenante de si bon cœur, qu'en obéissant, elle ne paraissait pas obéir. Ajoutons à ses autres mérites celui de la fécondité et nous aurons le portrait d'une femme modèle dans un pays neuf, d'une femme convenable partout, pour que le ménage soit régulier, pour que la famille soit heureuse. C'était plaisir de voir comme cet homme doux et paisible était respecté par sa femme et ses enfants. Un mot de lui les faisait s'approcher; un regard les faisait disparaître. C'était le patriarche des anciens temps, bon sans familiarité, aimant sans faiblesse, ne frappant pas,

mais caressant peu. J'admirais d'autant plus ce type du père de famille qu'il est à peu près perdu chez nous. En France maintenant, les parents sont les serviteurs de leurs enfants ; c'est le monde renversé. Mais que faire à cela ? c'est la mode. Nous savons bien que nous n'aimons pas mieux nos enfants que les Allemands aiment les leurs, mais nous les aimons autrement. C'est sans doute beau de se faire respecter, mais aussi c'est bien bon de se faire aimer, de jouer avec sa petite fille, d'écouter ses caprices, de les prévenir, de voir naître et grandir cette jeune volonté, de partager ses joies, de diminuer ses souffrances, d'essuyer les pleurs que la perte d'une rose, la vue d'un papillon, le désir d'un oiseau font couler. C'est si bon d'assister à l'évolution de cette jeune intelligence où on retrouve les qualités qu'on croit avoir, et les défauts dont on s'imagine s'être corrigé. C'est si bon de se baigner, comme en une mer d'eau de rose, dans ce sentiment si vaste, si sublime qui s'appelle l'amour paternel, qu'on y laisse bien souvent flotter à vau-l'eau sa dignité, sans s'inquiéter du moment où on la pourra rattraper. Pour M. Bockett, il était tout différent de ce que nous sommes, et si je n'enviais pas sa nature, du moins je l'admirais.

Après les compliments, vint la conversation sérieuse. On essaya de se faire un langage compréhensible. Des dictionnaires furent étendus sur la table. Nous nous enhardîmes le capitaine et moi à mal prononcer l'anglais, et notre hôte un peu polyglotte, comme tout bon Allemand, essaya de balbutier quelques mots français. Il nous les faisait prononcer d'abord à plusieurs reprises, puis il les répétait, en les ornant d'un accent qui nous réjouissait fort. Je m'amusais assez de cette double leçon de grammaire ; mais de la part de

M. Bockett c'était une ruse destinée à nous faire prendre patience. En effet avant que nous ayons pu nous ennuier et songer à la retraite, on servait devant nous des gâteaux fumants et du lait couvert de son écume. Comme on avait bien prévenu nos désirs ! nous n'aurions demandé que du lait, et c'était du lait qu'on nous offrait. Nous emplissions et vidions nos tasses avec une prestesse admirable. Le goûter pris, on alla visiter les jardins. D'abord le verger, grand et bel enclos où les arbres fruitiers disposés en allées bien larges, bien régulières, présentaient tous la forme de quenouilles, que les horticulteurs considèrent comme la plus favorable à la bonté des fruits, ensuite le potager où tous les légumes d'Europe se retrouvaient avec leur bonne mine et leur bonne saveur. Le climat se prête à ce qu'on récolte tout ce que nous récoltons en France. Enfin, quelques bordures de fleurs venaient témoigner d'une certaine recherche dans la vie de la famille. *Utile dulci*, me dit en souriant mon hôte. Je répondis du geste et admirai en silence.

Après les jardins, vinrent les champs ; celui de blé, l'orgueil et la joie de l'agriculteur, un autre de pommes de terre, et une vaste prairie fournissant deux excellentes coupes de foin par an. Tout cela, champs et jardins, était entouré d'une excellente palissade qui défiait les déprédations des hommes et des animaux. Que de travail annonçait l'état florissant dans lequel je voyais toute cette propriété, et quand je comparais ces champs bien enclos, bienensemencés, bien assainis, aux marécages, aux bois impénétrables, aux terrains vierges environnants, je désirais vivement savoir depuis combien de temps notre colon modèle habitait le pays, afin de juger du temps nécessaire à l'éclosion d'un véritable progrès parmi les indigènes. M. Bockett

sâtisfit ma curiosité en me racontant son histoire à peu près dans les termes suivants : « J'ai quitté le Wurtemberg ma patrie, depuis vingt-cinq ans environ. J'étais fils d'un cultivateur ; mais, ayant appris l'état de charpentier, dans ma jeunesse, je dus à cette double profession de subvenir plus facilement à mes besoins et de faire pour le compte d'autrui des travaux qui m'ont fourni un honnête salaire. Le point où je posai d'abord le pied, dans les terres australes, fut Akaroa où j'arrivai en 1840. Or vous savez qu'à cette époque, les Anglais venaient de prendre possession de la Nouvelle-Zélande et de ses annexes, en même temps qu'une expédition française venait de s'installer à Akaroa. A entendre vos compatriotes, la presqu'île de Banks n'avait pas assez de terre pour eux. Chaque Français voulait en défricher assez pour créer un vaste domaine. De nouveaux convois d'émigrants devaient, à chaque instant, venir renforcer la colonie naissante. Des navires de guerre en station permanente, appuyaient de leur force et de leur prestige, les prétentions plus ou moins légitimes de leurs concitoyens, en même temps que les Anglais revendiquaient le pays par le droit du premier occupant. Nous autres Allemands, nous nous étions modestement placés dans le fond de la baie qui porte encore notre nom, et nous craignions de nous trouver en cas de conflits, rangés tout naturellement du côté des vaincus ; tout s'arrangea pourtant à l'amiable. Les navires français après avoir bien brûlé de la poudre, bien agité leur pavillon, bien promis aide et protection aux émigrants, s'éloignèrent un jour et ne reparurent plus. Le pays devint définitivement anglais et les colons aussi.

« Pour moi, j'avais eu peur. Je ne me souciais pas de semer pour qu'un autre récoltât, que cet autre fût Français ou Anglais : je résolus donc de quitter Akaroa.

Si j'avais connu un coin de terre complètement inhabité, je m'y serais réfugié. Je crains tant la guerre que j'eusse voulu rencontrer un désert où nul homme n'eût jamais mis le pied avant moi, afin d'être en paix avec mes voisins. Mais les terres qui peuvent nourrir les hommes, sont toutes ou presque toutes habitées. J'avais pourtant entendu parler de Chatam comme d'une île où mes espérances se réaliseraient peut-être, et je vins ici chercher, près des sauvages, une indépendance [qui m'était refusée près des hommes de ma race. Je reconnais aujourd'hui que je me suis fait à ce sujet de grosses illusions : en somme pourtant, je n'ai pas trop à me plaindre, et tel que me voilà, je remercie la Providence de m'avoir conduit ici.

« Je m'étais marié à Akaroa, à une de mes compatriotes, venue là avec sa famille. Tout ce que cette union m'avait promis de bonheur domestique s'est réalisé depuis. Heureux mari, heureux père, j'ai vieilli en voyant mon bonheur s'accroître à la naissance de chacun de mes enfants. J'étais venu d'Allemagne avec un ami d'enfance, que je n'avais jamais quitté. Quand je parlai de partir pour Chatam, il fit son paquet, et, à la fin de 1841, une goëlette qui venait faire des échanges nous déposait sur l'île, ma femme, mon ami et moi. Nous nous étions munis de meubles, de linge, d'outils, de graines de plantes et de ces mille objets dont on est embarrassé en partant, mais qu'on retrouve toujours avec plaisir à l'arrivée. Je parlais un peu maoury. J'accompagnai donc le capitaine dans ses excursions à terre, j'assistai à ses marchés avec les indigènes, et j'obtins du grand chef, grâce à quelques cadeaux, l'autorisation de m'installer dans le pays, de construire une demeure et de cultiver des terres, en me conformant aux usages, à savoir, de respecter les terres marquées du signe de

la possession, c'est-à-dire entourées de palissades, et d'entourer moi-même celles qui me seraient assignées, et dont je deviendrais, par ce fait seul, le légitime possesseur.

« J'étais donc arrivé assez vite au but que je poursuivais. J'avais des terres, ou du moins la possession d'une superficie suffisante. Je devais cette possession à une transaction honnête. Je ne craignais pas de nuire à autrui, puisque personne n'avait jamais possédé mon lot, et que la population indigène, forte alors comme aujourd'hui de six ou sept cents personnes, pouvait se mouvoir en tous sens, sans avoir à regretter un coin stérile à ses yeux, et qu'un étranger pouvait seul se résigner à cultiver. Je pus donc en toute sécurité construire ma demeure, tresser avec le duvet le plus fin le nid où s'élèverait ma couvée, et commencer cette vie douce et laborieuse de cultivateur, de père de famille et de chrétien que je mène ici depuis vingt-quatre ans.

« Chatam, ainsi que vous avez déjà pu le remarquer, est composée de terres assez maigres. Ses montagnes sont peu élevées; ses vallées sont toutes marécageuses, et plusieurs lacs d'eau douce, dont trois surtout ont une assez grande dimension, diminuent encore la surface de la terre arable. Les lacs renferment dans leurs eaux des quantités innombrables d'anguilles, dont se nourrissent les habitants, et leur surface est recouverte d'autant et peut-être de plus de canards sauvages, qui peuvent fournir aux chasseurs du plaisir et de bons diners. Des rivières d'eau vive sillonnent l'île en tous sens et entretiennent partout une humidité favorable à la végétation; sur leurs bords, les arbres sont hauts, paraissent vigoureux, et sont entourés d'arbrisseaux disposés en fourrés impénétrables. Sur les montagnes,

la végétation est moins active, et beaucoup de troncs morts présentent, au milieu de la verdure, leurs longs cadavres comme des témoignages irrécusables de la courte durée des choses.

« Toute cette production forestière présente, en somme, peu de valeur. Le bois résultant de son exploitation n'a pas de solidité et se pourrit vite. On reconnaît à l'user, qu'il a poussé dans un sol ou trop marécageux ou trop maigre pour servir à des constructions sérieuses. Aussi, malgré le grand nombre d'arbres qui croissent dans le pays, devons-nous tirer de la Nouvelle-Zélande les pièces de charpente et de menuiserie de nos maisons.

« Le premier établissement que je fondai à Chatam était à l'est de l'île, à cinq milles de cette vallée. Tout ce que vous voyez ici, je l'avais fait là-bas, et je puis dire que le succès avait dépassé mon attente. Nous avions, mon ami et moi, construit une maison, moins grande que celle-ci, mais aussi commode. Nous avions planté des arbres, semé des légumes, du blé même, comme vous le voyez autour de nous. Et, comme ici, tout avait prospéré à souhait; nous avions même plus de produits, parce que la terre est de meilleure qualité. Je dois avouer pourtant que les vents d'est étaient plus violents, et que nous avions un peu plus à souffrir des variations de la température.

« Toutes les relations que j'avais créées à Akaroa, j'eus soin de les conserver. Grâce aux caboteurs qui visitaient Chatam, je me procurai des volailles. J'avais trouvé des cochons, j'en améliorai la race par d'heureux croisements. Enfin nous reçûmes un jour quelques vaches, un taureau, des moutons, des chevaux et des juments avec leurs poulains. Il y a de cela une douzaine d'années, et cette immigration doit faire

époque dans l'histoire de ce pays. C'est à partir de ce moment que commença à germer dans l'île la vie civilisée. Ces animaux nous venaient de la Nouvelle-Zélande, qui les avait elle-même reçus vingt ans plus tôt de Sydney. Aujourd'hui Chatam exporte à son tour, et nous avons en rade un brick qui vient prendre charge de bœufs, de cochons et de moutons pour les transporter à Otago, dont la nombreuse population de mineurs affame les contrées environnantes. Vous avez pu voir qu'il y a beaucoup d'animaux domestiques dans l'île. Je puis dire, avec une certaine satisfaction, que je suis pour une bonne part dans leur propagation; à nous deux, mon ami et moi, nous possédons en têtes de gros et menu bétail de quoi faire une fortune assez ronde en Europe. Non pas pourtant que les prix soient vils ici, mais enfin ils sont moins élevés que dans notre vieux monde. Un bœuf de moyenne taille se vend de sept à huit livres sterling; une bonne jument poulinière, douze livres; un poulain de deux ans, huit livres.

« Vous êtes étonnés sans doute de me voir ici, quand je m'étais d'abord établi ailleurs, et que je m'y trouvais bien. Que voulez-vous? J'avais fui les tracasseries, et les tracasseries m'ont poursuivi. Mes ennuis me sont justement venus de celui qui aurait dû me protéger et me préserver de la jalousie des autres.

« Jusqu'en 185., les Anglais s'étaient contentés de la souveraineté nominale de Chatam. Certes, les Maourys, et surtout les chefs, étaient loin de penser qu'il y eût dans le monde, en ce qui regardait leur pays, une autorité supérieure à la leur. Ils se croyaient bien les seuls maîtres par droit de conquête. A celui qui leur aurait dit qu'ils dépendaient de la Nouvelle-Zélande, laquelle dépendait de l'Australie, qui elle-même rele-

vait de l'Angleterre, ils auraient répondu que Chatam appartenait aux Maourys au même titre que la Grande-Bretagne appartient aux Anglais. Ils se trompaient pourtant. Un décret de l'amirauté anglaise en avait fait une colonie-annexe, et un jour le gouvernement d'Auckland décida de prendre effectivement possession d'une souveraineté, jusque-là à peu près ignorée de tout le monde.

« On envoya donc un magistrat à Chatam. Seulement on eut soin de ne l'entourer d'aucun appareil militaire, d'aucun insigne qui rappelât la force. Pour les étrangers il devait être le magistrat de l'île, le représentant de l'autorité légale. Pour les naturels il n'était qu'un protecteur, qu'un percepteur de douanes au profit du pays, un missionnaire même appelé à prêcher la religion chrétienne. Les Anglais sont adroits, comme vous voyez. Ils ne voulaient pas exterminer, pour le moment du moins, les Maourys, dont ils ont besoin pour élever les bestiaux. Ils ne sont donc venus leur imposer aucune condition; loin de là, ils sont leurs bons amis; mais attendons la fin.

« Les Maourys accueillirent avec joie le magistrat envoyé par Auckland. Ils reçurent des bibles qu'ils ne savent pas lire, quoiqu'elles soient écrites dans leur langue, mais qu'ils peuvent toujours admirer. Ils se réunirent volontiers le dimanche dans une grande case appelée le temple, où le magistrat fit une lecture et une instruction religieuses. Leurs chefs même acceptèrent les titres d'agents de police et de douaniers. Dans ce village, par exemple, c'est le frère du grand chef qui est le caporal des douaniers; et le camarade est assez fier de son grade.

« Ainsi font les Anglais. Depuis longtemps déjà, ils avaient apprécié la valeur de Chatam. En prenant la

Nouvelle-Zélande, ils avaient résolu de prendre aussi ce petit groupe comme une annexe, bien qu'il soit à près de trois cents lieues de distance des grandes îles. Le courant d'émigration, qui n'a commencé qu'après 1840 à la Nouvelle-Zélande, ne pouvait pas être dérivé de longtemps encore. On attendit donc avec patience. Un jour pourtant, quand l'île commençait à donner des produits alimentaires, et, par cela même, prenait une certaine valeur, on envoya un magistrat sans bruit, sans éclat, sans autres dépenses que son traitement de quatre cents livres. Grâce au bon vouloir des indigènes, ce magistrat isolé peut, au besoin, faire respecter ses droits souverains par les étrangers, témoin l'histoire du *Gustave*, obligé de recevoir un douanier à bord. Mais ce n'est pas tout. Si les Maourys élèvent des bœufs, c'est surtout au profit de la Nouvelle-Zélande, où la consommation dépasse la production. On vient donc ici faire des chargements de bœufs et de moutons. Ce commencement de commerce jette de l'argent dans les cases des indigènes, et cet argent leur sert à acheter les selles, les brides, les éperons dont ils font parade, la vaisselle, les étoffes, les chaussures, tous les produits anglais enfin que les nouveaux besoins ou la seule curiosité font pénétrer chez eux.

« Le plus rigide philanthrope n'aurait pas le moindre mot à dire jusqu'à présent; mais prenons patience : ce qu'on a fait en Tasmanie, ce qu'on fait aujourd'hui à la Nouvelle-Zélande, doit nous indiquer ce qu'on fera ici. Cette déduction est forcée. Revenez dans une dizaine d'années, et vous vérifierez la justesse de ma prédiction. La Nouvelle-Zélande ne tardera pas à verser de son trop-plein de population sur Chatam comme sur toutes les annexes. Le courant d'immigration est si fort, la production humaine est si grande, qu'il semble

en vérité que les vieilles fables grecques deviennent des réalités. Les pierres que nous jetons par-dessus nos têtes paraissent se changer en hommes. Les blancs ne tarderont donc pas à venir s'établir à Chatam. Déjà nous sommes une vingtaine d'Européens, tandis que nous étions restés deux pendant quinze ans. Bientôt les colons obtiendront des concessions du gouvernement. Ils se placeront nécessairement à côté des indigènes; mais vous savez que l'indigène a besoin, pour obtenir une récolte suffisante, d'une surface six fois aussi grande que celle qu'il lui faudrait s'il savait cultiver. On n'en prendra pas moins sur ses propres terres les portions qui ne seront pas en culture, lui laissant celles qu'il ne pourra plus ensemençer l'année suivante. Le pauvre Maoury se trouvera gêné, affamé surtout; et quand il se plaindra, on lui répondra de travailler à notre manière, comme s'il pouvait le faire immédiatement, lui qui ne l'a jamais fait. Ne croyez pas que je cherche à assombrir le tableau, je vous dis ce qu'on fera ici, parce que nous savons qu'on le fait depuis vingt ans à la Nouvelle-Zélande, où une partie de la population meurt de misère et de faim sur les quelques champs qu'on lui a laissés, et où les autres se révoltent contre des envahisseurs impitoyables, vont revendiquer, les armes à la main, la terre de leurs ancêtres, vendue pour un habit, et succombent courageusement sur un sol qu'ils ne peuvent reconquérir. Les acquéreurs ont pour eux la lettre des conventions, la loi humaine peut-être; mais certainement ils n'ont pas la loi de Dieu.

« Au reste, j'ai tort peut-être de prendre en grande pitié l'avenir des Maourys. Cette race, quelque soit sa beauté de formes et son intelligence, paraît condamnée à mourir comme toutes celles de l'Océanie. Le simple

contact d'une race plus forte, plus industrielle et surtout plus féconde parait la frapper d'impuissance et de stérilité. Le dédain, sous lequel les Anglais l'écrasent, ne contribue donc pas plus à son anéantissement que la philanthropie française ne doit aider à la régénération des Nouveaux-Calédoniens. Le simple voisinage des blancs en grand nombre, tue les hommes de couleur, par le seul fait des obligations nouvelles qu'il leur impose. A l'aide d'un tout petit calcul, nous pourrions prédire assez sûrement l'époque de la disparition complète des Maourys à la Nouvelle-Zélande, à Chatam et partout.

« Ces réflexions m'ont éloigné de ma propre histoire. Je reviens donc vite à l'établissement du premier magistrat sur la côte est de l'île. Par malheur pour moi, ce monsieur s'établit tout près de mon domaine; par malheur aussi, cette propriété, où tout était en bon rapport, arbres, terres, prairies, excita son admiration d'abord, et bientôt sa convoitise. Une mauvaise pensée lui vint au cœur : il voulut jouir du travail d'autrui et s'approprier, par des moyens coupables, ce qu'un labeur de quinze années avait péniblement préparé, et qui devait désormais donner des jouissances faciles. Il pratiqua donc à mon égard, une suite de tracasseries qui finirent par me lasser. A l'entendre, ce que j'avais acheté des chefs, je devais l'acheter de nouveau du gouvernement colonial; je devais payer un impôt annuel comme les colons de la Nouvelle-Zélande; je devais payer pour le pacage de mes animaux; payer pour l'eau qu'ils buvaient; payer toujours enfin, et toujours devoir malgré cela. Je vis avec un profond chagrin où mon voisin voulait en venir; bien qu'il n'essayât pas d'employer la force, je le savais plus puissant que moi. Les chefs étaient ses

courtisans ; son autorité , pour être momentanément voilée , n'en était pas moins grande , et pouvait , en définitive , s'appuyer sur la légalité . Je cédai donc devant la force latente de mon implacable ami . Il fut décidé que je quitterais la maison que j'avais bâtie , les terres que j'avais arrosées de ma sueur , les arbres que j'avais plantés , greffés , élevés avec amour , les jardins où mes enfants avaient joué et grandi , mon foyer , que j'estimais plus encore pour ce qu'il m'avait coûté que pour ce qu'il valait réellement . Mon ami C... avait découvert l'endroit où nous sommes . C'était un grand marécage que les indigènes n'auraient jamais pensé à mettre en culture . Nous l'achetâmes du chef et y vîmes faire les premiers travaux d'assainissement et de clôture . De jeunes arbres furent plantés , la maison s'éleva , les champs furentensemencés , et l'époque fixée pour l'abandon de notre chère demeure arrivée , nous partîmes , comme les Hébreux captifs , emportant nos plus jeunes enfants dans nos bras , traînant tristement les autres derrière nous . Nous vîmes recommencer ici toute cette vie de fatigues incessantes , dont nous abandonnions les fruits à l'avidité d'un étranger . Nous avons construit la ruche , pétri la cire , déposé le miel dans les alvéoles , et un frelon allait le manger . Je fus bien malheureux pendant les premiers jours , et je ne dus l'allégement de ma peine qu'à la résignation que nous impose la religion et à l'exagération du nouveau travail auquel j'étais condamné . Aujourd'hui , grâce à nos efforts , grâce surtout aux forces qui nous vinrent de la Providence , nous avons à peu près retrouvé l'aisance que nous avons laissée dans l'est . Pour éviter une nouvelle dépossession , nous avons fait au gouvernement d'Auckland une demande en concession ; mais , jusqu'à présent , nous n'avons reçu aucune réponse . Je

crois qu'on atermoie à dessein ; on attend que la population blanche s'accroisse un peu. D'ici là on respecte le *statu quo*. On nous laisse nous arranger comme nous pouvons avec les naturels, et, à part quelques ennuis, nous n'avons pas trop à nous plaindre de notre position. »

Le récit de notre hôte, s'il nous avait intéressés, avait aussi pris beaucoup de temps ; le jour baissait, il fallait prendre congé de cette admirable famille. Nous allions donc partir quand M. Bockett insista tant pour nous retenir à dîner, que nous ne pûmes nous soustraire à son amicale obsession. « Vous allez voir mon ami, nous dit-il, il ne tarde que le moment de rentrer. D'ailleurs tout est prêt, vos couverts sont mis ; on a fait des gâteaux de fruits à votre intention, et vous ne pouvez pas vous dispenser de les manger. Voici ma fille aînée qui traite une vache pour que vous ayez du lait bien doux ; vous ne voudriez pas faire à ma famille l'injure de paraître dédaigner nos modestes apprêts. Ne nous privez pas du plaisir de vous recevoir. Nous rencontrons si rarement des Européens, et je suis si heureux de vous voir apprécier notre sobriété, aimer notre alimentation modeste, notre boisson tempérante, que je ne crains pas de vous inviter à les partager. Les boissons alcooliques n'entrent jamais chez nous ; je n'en bois pas, et tout naturellement je sympathise moins avec ceux qui les aiment qu'avec ceux qui se contentent de celles qui me sont habituelles. »

Nous dinons donc chez M. Bockett. Je vois son ami, grand Allemand à l'air intelligent, à la figure douce, et à l'abord un peu froid. Je fis depuis plus ample connaissance avec les deux amis, je les comparais souvent en riant, aux célèbres modèles de l'amitié que nous fournit l'antiquité. Je les appelais Oreste et Pylade,

Nisus et Euriale, Thésée et Pirythoüs, Orphée et Jason, etc. Mais je gardai toujours une préférence bien marquée pour celui que j'avais vu le premier.

Nous avons passé vingt jours à Chatam, et je ne pense pas être resté un jour sans aller visiter la jolie maison de la vallée Bockett (c'est ainsi que je l'appelais). Ce n'était certainement pas le point le plus pittoresque de l'île : la vue y était assez bornée. Mais le petit tableau champêtre que j'y avais sous les yeux, était si calme, si serein ; il respirait tant l'innocence et le bonheur ; il me rappelait si bien la campagne où j'avais passé ma première jeunesse, que j'y allais tous les jours avec un plaisir plus grand, et qu'une fois là, je ne pouvais pas en partir.

V

La Chasse.

J'en voudrais bien pouvoir chanter :

J'étais bon chasseur autrefois.

j'en aurais du moins conservé quelque chose. Malheureusement je ne puis avoir cette prétention, ni pour le présent, ni pour le passé. Cependant je savais qu'il y avait beaucoup de gibier dans l'île et je voulais au moins faire preuve de bonne volonté en cherchant à donner à la cuisine du *Gustave* un peu plus de variété et d'abondance. Tous les matins je partais donc armé de pied en cap, et je prenais les airs vainqueurs et la tournure dégagée d'un chasseur émérite.

Tout le gibier est à plumes. Si on laisse de côté un petit perroquet vert à bec noir et le toui, merle chanteur, que je respectais toujours comme l'ornement et l'animation des bois, comme aussi grand nombre d'oisillons qui voletaient dans mes jambes et se seraient volontiers posés sur mon fusil, tant ils comptaient sur mon dédain et sur leur maigre valeur, il reste peu d'espèces à choisir, mais les individus sont innombrables dans chacune.

Les pigeons ramiers ont des saisons de maigreur et d'autres d'enbonpoint. Pendant notre relâche, ils étaient délicieux; plus goûtés que nos pigeonceaux de France, ils étaient aussi plus tendres et plus gros.

Les canards étaient certainement représentés par plusieurs variétés, je ne saurais dire lesquels valaient le mieux, des gros ou des petits, des plus gris ou des plus bleus; nous les trouvions tous bons, seulement quand je pouvais faire râfle d'une jeune famille, j'arrivais à fournir un plat d'une délicatesse extrême, en ayant soin toutefois de séparer la mère de ses petits.

Un oiseau noir à bec jaune, que nous appelions notre poule, à cause de sa taille et de ses allures (pie de mer, je crois), variait un peu nos plaisirs. Il avait surtout pour moi le mérite d'être moins abondant que les canards et de demander un peu plus d'adresse pour être atteint.

Enfin, je crois avoir rencontré des dindons sauvages; même taille, même forme, même couleur et même disposition de la crête que chez les dindons domestiques; mais plus de vivacité dans le vol, et plus d'éclat dans le plumage. On peut, je crois, attribuer leur présence à la fuite de dindons domestiques, ou même à un abandon volontaire. C'est ce qui est arrivé.

pour les porcs, dans toute la Nouvelle-Zélande et même dans Chatam aussi.

Que de poudre j'ai brûlée pendant ma relâche ! que de plomb j'ai envoyé dans l'espace ! que de déchirures j'ai faites à mes habits et à ma peau ! que de bains de pieds j'ai pris jusqu'au ventre ! mais aussi que de beaux succès j'ai obtenus ! comme ma fatigue se dissipait sous le baume des éloges ! comme ma vanité était flattée quand on m'appelait un bon chasseur ! et comme on se fait vite illusion à soi-même ! En revenant le soir à bord, avec cinq ou six ramiers et des douzaines de canards, je finissais par me croire moi-même un tireur de première force ; j'oubliais que c'était à peine s'il m'avait fallu viser pour produire ce vrai massacre des innocents.

Parmi les lieux qui furent témoins de mes exploits, j'en citerai trois qui avaient surtout mes préférences. Les bords du lac, le plateau de la côte ouest de l'île, et la vallée où coulait la rivière de notre ami Bockett.

Pour me rendre au lac, je me faisais mettre à terre dans le fond de la crique à l'est du village. Je suivais la plage, l'espace d'un mille environ ; je grimpais alors sur une petite falaise, je traversais par un chemin battu, une bordure de quelques centaines de mètres de bois et j'arrivais à un immense champ de pommes de terre.

J'ai déjà dit deux mots du signe de la possession, ou de la clôture à l'aide d'une palissade solide et continue. Les habitants ont sans doute apporté cette coutume de la Nouvelle-Zélande, et elle devient plus que jamais une nécessité, depuis que de nombreux animaux ont été importés. Les bœufs et les chevaux jouissent du bénéfice de la vaine pâture. Ils vaguent partout ou l'es-

pace est libre, et l'herbe trouve ainsi son emploi tout naturel.

A mesure, au contraire, qu'on veut labourer, et ensemençer, on entoure sa terre et les animaux la respectent. Cette disposition a même d'autres avantages : elle détermine les limites ; elle habitue les gens à se faire une idée nette de la propriété. Ainsi personne ne passe dans une propriété enclose, à moins d'une disposition spéciale dans la clôture. Le champ auprès duquel j'arrivais était beaucoup trop grand pour appartenir à une seule personne ; on aurait plutôt été porté à croire qu'il était la propriété indivise de tout le village. Il n'appartenait pourtant qu'à quelques habitants, et les copropriétaires avaient tous contribué par leur travail à fabriquer la palissade. Dire que ce champ ainsi enclos, avait cinquante hectares, ne serait pas assez dire. Aussi les propriétaires, s'ils doivent y trouver la base de leur nourriture annuelle, comptent aussi vendre une bonne partie de ses produits. C'est en effet ce qui a lieu tous les ans. Les navires, qui comme *le Gustave*, ont besoin de se rafraîchir viennent acheter des pommes de terre, et on en exporte beaucoup pour la Nouvelle-Zélande.

J'ai déjà dit que les terres étaient maigres et qu'on ne les mettait en culture que de loin en loin. Un canton étant désigné, on y met le feu, et alors, herbes sèches, broussailles et branches d'arbres, tout brûle. Tout, moins les troncs qui résistent à ce premier incendie, et gisent sur le sol comme de grands cadavres sur un champ de bataille. Après la récolte et pendant que la terre se repose, ces arbres morts continuent de sécher et se décomposent jusqu'à ce que, à l'occasion d'un nouvel ensemençement le feu les détruise plus ou moins complètement.

L'enclos que j'avais devant moi était accessible aux piétons grâce à la disposition suivante. Des échelles doubles placées à l'extrémité des sentiers qui le sillonnent, permettaient d'escalader la palissade et d'entrer dans l'intérieur sans craindre d'y laisser les animaux pénétrer après soi. Des barrières mobiles, mais bien fermées au moment où je passai, devaient donner passage aux bandes des ouvriers au moment de la récolte ou de la culture.

A certains intervalles, de petites cases faites avec une certaine recherche me parurent d'abord être des habitations humaines : en m'approchant je vis que ce n'était que des magasins. Ils ressemblaient à certaines habitations de la côte d'Afrique, où l'on tient à vivre à une certaine hauteur au-dessus du sol. Un plancher placé à un mètre du sol en faisait des espèces de grands coffres placés sur de forts pieux fichés en terre et abrités des injures de l'air, de l'humidité de la terre, et de la voracité des insectes.

Après avoir traversé le champ dans son petit diamètre, je m'enfonçai dans un sentier qui se perdait bientôt dans la forêt, et me glissai plutôt en rempant qu'en marchant vers l'autre bordure du bois. Inquiété par des bruits de reptation, le bris des branches mortes et des grognements assez bruyants, je ne fus complètement rassuré qu'après avoir aperçu des troupes de cochons que ma promenade dérangeait, et qui me prouvèrent, par leur fuite précipitée, qu'ils avaient encore plus peur que moi. Leur frayeur me rendit tout mon courage ; je m'avançai en redoublant d'efforts et un moment plus tard, j'étais sur le bord d'un grand marais. C'est là que je vis les premiers dindons sauvages ; ils étaient perchés sur les branches d'un arbre très-élevé. J'approchai assez doucement.....

pour les faire partir, avant de les avoir à portée de balles.

Je me retournai vers un gibier moins apparent, mais plus abordable. Deux ou trois pies au bec rouge sautillaient dans les arbustes qui bordaient les flaques d'eau du marais. Je m'avançai avec précaution, j'ajustai, et, au moment de tirer, je perdis mes oiseaux de vue; ils disparaissaient en jetant un petit cri aigu, et semblaient s'abîmer dans la vase. Après une ou deux minutes je les voyais un peu plus loin recommencer leur manège, comme s'ils eussent voulu se moquer de moi. J'eus recours, les jours suivants, à un artifice qui me réussit mieux : je me mis à l'affût; les oiseaux s'approchèrent sans défiance, et je pus les tirer à mon aise.

Au milieu des herbes aquatiques, se prélassait et barbotait une bande de quinze ou vingt canards. C'était sans doute une famille; mais les petits avaient atteint la taille de la mère; tous étaient superbes. Cette insouciance, en présence du danger, me piqua au vif. Je pris mes mesures, je visitai mon fusil et m'avançai lentement en m'effaçant derrière les touffes d'arbustes afin de commencer ma journée d'une manière brillante. Posant délicatement les pieds sur les herbes glissantes, je me trouvais parfois dans un équilibre si instable que je courais le risque de tomber dans une fondrière; mais j'avançais toujours, toujours me baissant, toujours regardant, et voyant toujours mes canards cancanant dans la plus grande sécurité. Arrivé à quatre-vingts pas environ, je m'arrêtai. J'étais bien loin encore, mais je ne pouvais avancer davantage sans être vu, et puis je comptais sur la bonté de mon fusil, et plus encore, sur le hasard. Je tirai donc dans le tas, et l'air se remplit de messieurs les canards qui se sau-

vaient à tire-d'aile, en chantant leur discordante chanson. Ils ne s'envolaient pas tous pourtant; un d'eux ne pouvait plus demander son salut à la voie rapide; il avait l'aile cassée. Le malheureux nageait en désespéré, pour rencontrer au moins quelque trou où il pourrait échapper au barbare qui venait de le blesser. Mon premier coup de fusil n'était pas brillant; mais enfin, c'est quelque chose que de blesser un canard. Seulement, ce n'est pas tout, il faut encore le prendre et le mettre dans son sac. Alors l'instinct de chasseur s'exalta en moi; le canard était à moi; je l'avais marqué de mon plomb; il me le fallait coûte que coûte; je courus donc le chercher. Oubliant toute prudence, dédaignant les plus simples précautions, je saute, l'œil en feu, tout hâletant, d'une motte sur l'autre, d'une talle d'herbe au pied d'un arbrisseau, et par des efforts de gymnastique dignes d'un acrobate, j'arrive enfin près de ma victime. A ma vue, le malheureux canard pousse des cris d'effroi; il se débat, il saute, il retombe, il me demande grâce; mais je n'entends rien; je ne connais ni la pitié ni la prudence, je ne vois que ma proie, je la touche presque; et, prenant un dernier élan, je voltige dans l'air, et retombe juste.... à côté du but désigné par mes yeux. Mes deux pieds glissent en même temps et disparaissent dans la vase; les jambes, les cuisses, le corps, tout enfin suit la même route, et j'eusse pu traverser le globe avec une vitesse s'accéléraut en raison directe du carré de la distance parcourue, et me retrouver aux antipodes de Chatam, c'est-à-dire vers le midi de la France, si je n'eusse instinctivement allongé les bras. Mon brusque voyage *transglobéen* s'interrompit; je m'appuyai péniblement à droite et à gauche sur les monticules qui s'élevaient au-dessus de l'eau : mes bras, mes poignets, mes ongles, mon fusil même me

servirent de points d'appui et de leviers. Pendant que je patageais avec l'énergie d'un homme qui craint de se noyer, il me sembla que de longs serpents s'enroulaient autour de mes jambes et s'efforçaient de m'entraîner dans l'abîme. Je sentis la sueur perler sur mon front; je jetai un cri suprême, et par un effort dont j'étais loin de me croire capable, je me trouvai accroupi sur un mamelon couvert de roseaux et de nénufars, libre des reptiles qui n'étaient autre chose que des anguilles. Ruisselant d'eau, recouvert d'une épaisse couche de vase noire et infecte, je respirai enfin; mon fusil me servit de balancier, et j'échappai à une chute nouvelle.

Je dois à mon honneur de dire qu'aussitôt sauvé, je cherchai mon canard; ce fut ma première et ma seule pensée. Que m'importaient le désordre de ma toilette, la vase dont mes poches étaient pleines, l'aspect piteux de tout mon corps s'égouttant péniblement sur la berge? Que me faisait tout cela? Rien absolument. Mais mon canard, l'objet de tant de soins, la cause de tant de maux, j'y tenais avant tout; je le voulais; il m'avait bien coûté assez cher. J'étendis donc la main où il se débattait naguère; je fouillai les herbes; je remuai la vase; je cherchai partout, et ce fut en vain: mon canard avait disparu; il s'était prudemment esquivé en voyant ma mésaventure. Du fond d'une retraite que je ne pouvais atteindre, il me regardait sans doute avec une certaine satisfaction; il triomphait des misères qu'il me voyait endurer; et s'il est mort de sa blessure, tout en maudissant le barbare qui a porté le fer et le feu dans sa patrie si calme avant mon invasion, il a eu du moins la consolation de mourir où il était né, où il avait vécu. Moi, j'étais furieux; j'eusse voulu réduire le canard en cendres, et pourtant, de quel côté était le bon droit?

Pourquoi troubler ainsi cette honnête famille de palmipèdes? et pourquoi me plaindre, quand il m'arrivait un malheur que j'avais cherché? J'eus tout le temps de faire de belles et bonnes réflexions philosophiques pendant que je cherchais à regagner un point plus solide, et que je me débarrassais de l'enduit visqueux dont j'étais enveloppé comme d'un épais manteau. Un officier du bord, qui m'avait accompagné, vint me laver et m'essuyer. Grâce à lui, j'eus des munitions sèches, et nous primes bravement notre course vers le lac.

Il fallait d'abord traverser le marais tout entier. Ce n'était plus rien pour moi; j'en connaissais désormais les profondeurs les plus secrètes. Après cela, nous devions traverser encore un bois plus épais, plus impénétrable, plus fangeux que celui que nous avions dépassé. Nous nous risquons néanmoins dans cette espèce de cloaque où chaque pied enfoncé dans le sol fait sourdre des jets de gaz fétide et d'eau noire qui s'étale sur nos vêtements. C'est ainsi que les anciens se figuraient les abords des demeures des morts; et malgré soi, quand on s'avance sur un sol ainsi détrempé, au-dessous d'une voûte de feuilles assez épaisse pour que le soleil ne la traverse jamais, quand on ignore où l'on va, et que la direction qu'on suit ne dépend que de l'inspiration, on n'est pas sans une certaine inquiétude; on peut craindre de se perdre, de rester tout le jour, toute la nuit et d'autres jours encore sans se retrouver, et enfin de mourir de faim. J'espérais bien ne pas en arriver là; cependant je ne voyais pas sans un certain ennui que nous étions au moins égarés. Nous tournions dans le même cercle sans avancer. Nous rencontrions à chaque instant de gros arbres morts dont nous faisions des points de repère, mais que nous confondions bientôt avec d'autres arbres aussi gros et

aussi bien morts. Dans toutes les parties voisines des lacs, il paraît que la végétation a le même aspect : vigueur extrême d'abord, exubérance dans la production des tiges inférieures, croissance très-rapide ; et puis, quand le tronc acquiert une certaine dimension, il sèche et meurt ; il est remplacé alors par de nouvelles tiges qui repoussent du pied.

Décidément nous étions perdus et nous ne savions plus si nous devions aller en avant ou reculer. Mon compagnon prit alors une grande détermination : il avisa un arbre et se mit à monter dessus. « Victoire ! victoire ! s'écria-t-il quand il fut à cinq ou six mètres au-dessus du sol, nous touchons au lac ; encore quelques pas et nous y sommes. » En disant ces mots, il allongeait la main dans la direction que nous devions prendre ; mais dans ce mouvement d'indication, le corps se porta trop en avant, et l'arbre qui ne tenait debout que soutenu par les tiges voisines cassa net et tomba lourdement sur les arbrisseaux qui l'entouraient, entraînant dans sa chute l'imprudent qui l'avait occasionnée. Un juron aussi énergique que peu parlementaire m'annonça que mon camarade se tirait à peu près sauf du lit de branches, de feuilles et de boue dans lequel il avait d'abord été enfoui. Je le plaignis de son accident comme il avait fait du mien, quelques moments plus tôt, en me moquant de lui, et grâce à ses indications, nous étions après cinq minutes sur les bords du lac, où nous fûmes grandement indemnisés de toutes nos misères passées.

Le lac me parut avoir plus d'un kilomètre de diamètre ; les parties de ses rives, que je pouvais voir, étaient toutes bordées d'arbres. La brise était légère et venait de l'est ; un petit clapotis faisait chatoyer sa surface, qui me parut limpide. Le niveau ne devait pas

être très-différent de celui de la mer ; son éloignement en était seulement de quelques centaines de mètres dans certaines parties ; le sol me paraissait très-perméable, et pourtant l'eau en est douce, tandis que celle de la mer est ce que chacun sait.

Tirer des canards n'est pas la grande difficulté quand on a pénétré jusqu'à leurs retraites cachées. Il suffit de se mettre en embuscade derrière un arbre, derrière un fourré de branches, et on fusille à vingt-cinq, trente et quarante pas des compagnies qui s'en viennent sans défiance vers des plantes aquatiques qui leur fournissent une abondante pâture. Mais ce gibier mort, on ne l'a pas encore ; il reste sur le champ de bataille, au milieu de l'eau ; et bien souvent il nous fallait nous jeter à la nage pour ramasser nos morts et nos blessés. Le soir, quand nous racontions à table nos misères et nos succès, on nous plaignait en riant, et on applaudissait à nos beaux faits d'armes en mangeant les vaincus.

La chasse dans la plaine qui domine les falaises de la côte sud-ouest de la baie, était bien plus facile, mais bien moins productive, et, il faut le reconnaître, elle était moins attrayante, par cela même qu'elle offrait moins de dangers.

En partant de la maison de John, je gravissais la falaise qui dominait toute cette bande et constituait partout une côte roide et escarpée. Arrivé au point culminant, je découvrais une grande plaine dont la forme générale est celle d'une vallée à pente douce dont le grand diamètre court de l'ouest à l'est. Le milieu de cette large gouttière est occupé par un ruisseau venant des parties les plus élevées de l'ouest, et partageant dans un cours capricieux cette immense étendue en deux bandes à peu près égales. Je suivais ce ruis-

seau l'espace de plus d'une lieue, et partout j'entendais son murmure plus ou moins clair, quand il frôlait des cailloux, plus ou moins sourd, quand il coulait à travers des tiges de cresson qui lui barraient le passage. A mesure qu'il marche, ce ruisseau creuse son lit, augmente le volume de ses eaux et devient plus babillard. Dans le dernier mille qu'il parcourt, il est encaissé dans un véritable vallon escarpé, large de huit à dix mètres et tout plein de végétaux formant saillie au-dessus de la plaine. C'est lui qui, se rendant dans un petit bassin arrangé par les Maourys, tout près de son embouchure, fournit de l'eau douce aux indigènes et aux étrangers. C'est là que nous avons fait notre eau.

La plaine est couverte de troupeaux de vaches et de juments poulinières; l'herbe en est drue et fine; les animaux y vivent aussi bien que dans nos bons herbages de France; ils y paissent tout le jour et vont passer la nuit dans les bois ou bien dans des enclos faits à leur usage, selon qu'on tient à les avoir dans un état plus ou moins éloigné de la domesticité. La bande sud de cette plaine est fermée par un bois dont presque tous les grands arbres sont couronnés, mais dont la végétation inférieure n'en offre pas moins des lacis inextricables de verdure. Toute la bande du nord s'étage en trois rangées de petites collines, séparées par des vallées boisées. Tout cela est cultivé. Vingt ou trente cases de Maourys, disséminées sur cette lisière au milieu des champs, et entourées de palissades solides, annoncent de nombreux habitants. La terre paraît ici bien supérieure à ce qu'elle est près des lacs, et la culture y est plus commune. Il reste moins de troncs d'arbres gisant dans les champs.

Je n'ai pas l'air de m'occuper beaucoup de chasse,

et je parais plutôt flâner et musser derrière chaque buisson. Que faire à cela? Il me faut bien voir le pays et faire connaissance avec lui. Ainsi, toute cette plaine encadrée par ces collines et ces bois, partagée dans sa longueur par le ruisseau au cresson, m'a paru un des points les plus favorables à la culture européenne. Quand le courant d'immigration sera bien établi, c'est surtout vers ce point qu'on se portera; et le magistrat actuel le sent si bien, qu'il va se faire construire une maison sur la bordure de cette plaine, au haut de la falaise qui commande la rade.

Je ne me bornais pourtant pas à admirer les sites, à calculer les avantages d'un établissement colonial; j'avais encore autre chose à faire. D'abord, tuer des pigeons et des canards, que je trouvais, les uns dans les arbres qui bordaient le ruisseau, et les autres dans les petits étangs qui naissaient des inégalités du terrain. J'avais ensuite à me garer du voisinage assez gênant des bœufs et même des taureaux que je rencontrais. A l'air rogue et parfois même menaçant dont ces ruminants me regardaient, je comprenais mon indiscretion, j'élargissais la courbe qui m'éloignait d'eux, et, à un moment donné, je m'échappais prudemment par la tangente.

J'ai laissé pour la dernière, la chasse sur les bords de la rivière, parce que je veux en parler un peu plus longuement. C'est d'elle que j'ai gardé le meilleur souvenir.

M. Bockett, chez qui j'allais à peu près tous les jours, sachant que j'aimais la chasse, et me supposant tout simplement un Nemrod, me dit un jour: « Si vous voulez tuer des canards en grand nombre et sans fatigue, venez vous installer ici et y demeurez. C'est le soir et le matin que vous rencontrerez le plus de gi-

bier; il se mêle souvent à mes propres volailles; et, soit que vous veuillez aller en bateau, soit que vous veuillez choisir un poste que mes enfants vous indiqueront, vous serez certain du succès. Seulement, je vous le répète, il vous faut coucher ici. » Accepter son invitation pour toute la relâche, eût été une indiscretion que je ne voulais pas commettre; mais je ne pus résister au plaisir de coucher au moins une nuit à terre. J'arrivai donc un soir chez lui dans l'intention d'y rester jusqu'au lendemain, et me disposai immédiatement à entrer en exercice de ma nouvelle profession.

Nous pouvions disposer de trois heures avant le dîner. Il fut décidé que j'en profiterais pour aller à la recherche des pigeons, et je partis en compagnie du fils aîné de mon ami. Je m'acheminai à travers le vallon, où je trouvai partout les terres dans l'état où le colon avait pris les siennes. Les parties les plus basses étaient de vrais marais, avec de larges flaques d'eau et des touffes d'herbes et de broussailles. Les points les plus élevés étaient ombragés d'arbres d'une assez belle venue, mais qui présentaient le même défaut de solidité que ceux de toutes les autres parties de l'île.

Je marchais avec précaution et déviais souvent de la ligne droite, arrêté par de nombreuses plantes qui me barraient le passage. Ce qui abondait surtout était une plante monocotylédone, qui ressemblait à nos iris, si ce n'est que chaque pied était plus gros et chaque feuille plus large et plus longue. J'avais devant moi le *phormium tenax*, ou chanvre de la Nouvelle-Zélande. On peut diviser les feuilles en une infinité de filaments déliés, les tordre et en faire des fils d'une grande ténuité. Les indigènes préparent ce textile de manière à le rendre très-soyeux. J'ai vu en 1840 des manteaux dont le tissu avait le brillant de la soie, des lignes de

pêche, des filets et des nattes qui joignaient l'élégance à la solidité.

Cette plante vient sans culture et donne une récolte par an; elle pousse dans les plus mauvaises terres, et des surfaces relativement petites pourraient fournir des produits très-abondants. Quand les Européens virent les objets fabriqués avec ce chanvre, ils s'empressèrent de s'en procurer, pensant avoir mis la main sur un heureux succédané du chanvre d'Europe. Les Anglais tentèrent les premiers cette spéculation. Une fois rendu en Angleterre, ce chanvre fut peigné, cardé, filé et tissé; il se transforma en toile et en cordages. Tout alla si bien qu'on chantait partout victoire. L'illusion ne fut pas de longue durée. Les fibres de cette plante sont composées de petits vaisseaux en hélices soudés bout à bout par de la gomme. L'eau, et surtout l'eau chaude, dissout la gomme, et le tissu, si résistant d'abord, tombe positivement en bouillie après une courte macération. Ce vice constitutionnel a fait abandonner le phormium, si ce n'est pour de petits travaux de simple curiosité. Mais ce qui m'a surtout étonné, c'est que les Maourys eux-mêmes aient renoncé aussi à une plante qu'ils employaient jadis à de si nombreux usages. Leurs engins de pêche et de chasse, leurs vêtements, leurs nattes, leurs cases, lui empruntaient leur solidité, leur forme, leurs ornements. Ils la dédaignent aujourd'hui pour des nouveautés qu'ils achètent bien cher aux Européens. Tel est l'empire de la mode, qui triomphe à la fin des plus vieilles habitudes.

J'allais gravir une rampe assez rapide, au haut de laquelle, dans un bois bien épais, nous comptions rencontrer des pigeons, quand mon compagnon me fit remarquer une jolie fougère à feuilles déchiquetées, et dont les nervures avaient un reflet d'un rouge violacé :

c'était la fougère comestible. Encore une idole renversée, encore une plante de première nécessité autrefois, et qu'on rejette aujourd'hui comme une non-valeur. Au moment de la découverte, la fougère et le poisson sec étaient la base de la nourriture des indigènes. Les petits cétacés et les phoques étaient déjà des mets de luxe, et si la chair humaine figurait sur la table des chefs et des prêtres, ce n'était qu'aux grandes solennités. Tout a changé depuis. La fougère, qui était le vrai pain du pays, est détrônée par la pomme de terre, et maintenant on ne la montre plus aux étrangers que comme une curiosité, comme une relique des temps passés.

J'avais arraché une de ces racines, je l'avais bien lavée dans une flaque d'eau, je la mâchai pour juger de sa saveur, que je trouvai peu agréable. Je me baissais de nouveau pour ramasser de la menthe poivrée et de la menthe aquatique aux fortes senteurs, à la saveur brûlante, quand, en levant la tête, je me vis au milieu d'un troupeau de vaches, et droit en face du taureau. Celui-ci me regarda de travers et s'avança à ma rencontre avec la mauvaise humeur d'un mari jaloux. Je n'avais nul désir d'engager une lutte avec un adversaire de cette taille ni de cette force. Je puis respecter les torrédadors sans les estimer beaucoup; mais je ne voudrais pas les imiter. D'ailleurs, je n'enviais ni la pâture ni le breuvage de ce tyran ombrageux; je n'avais nul désir de troubler son bonheur domestique, et si je me trouvais chez lui, c'était par pur hasard. Je fis donc une feinte adroite, je me jetai de côté et mis un arbre entre nous deux. Le fils Bockett, qui vit ma manœuvre savante, l'approuva en souriant et me dit : « Ne craignez rien, c'est le taureau de mon père; il me connaît, et surtout il craint mon chien. » En effet,

il lança son bouledogue. Toute la bande s'éloigna en sautant, et, pendant quelques minutes, je ne vis plus que des queues de vaches vibrant dans l'air au-dessus du phormium. Je me promis bien, en m'éloignant, de ne jamais m'aventurer seul sur les domaines du pacha qui m'avait regardé d'un si mauvais œil.

A mesure que je montais la pente de la colline, je remarquais de grands espaces entourés de palissades à demi ruinées. Quelques cases de Maourys se voyaient de distance en distance; mais la terre était muette, les cases inhabitées, les portes ouvertes, et nul être vivant, pas même un chien, qu'on trouve dans toutes les cases maourys, ne faisait entendre sa voix. « Ces champs étaient cultivés l'année dernière, me dit Bockett, et les cases étaient toutes habitées. Leurs propriétaires sont maintenant sur d'autres points de l'île; ils reviendront ici quand la terre sera suffisamment repösée. Voilà pourquoi de larges cantons paraissent abandonnés, et on pourrait même croire à une diminution récente dans la population. Il n'en est rien. Le nombre des indigènes reste stationnaire; mais, avec leur mode de culture, il faut que chaque famille soit un peu nomade. Ils ont besoin de cinq à six fois autant de terres qu'il leur en faudrait s'il savaient cultiver, fumer et varier la nature des ensemencements. Voilà pourquoi jusqu'à présent, les Européens ne peuvent acquérir que les terres dont les Maourys ne savent que faire. Mon père voudrait bien acheter une partie de celles que vous voyez incultes; pour rien on ne voudrait les lui vendre. »

Nous nous étions enfoncés dans le bois, et ma première pensée fut de m'y reposer. Pour chasser, la chose me parut impossible; au milieu de toutes les plantes enchevêtrées les unes dans les autres, je ne

voyais pas plus loin que mon nez. Heureusement, mon compagnon y voyait pour deux. Il m'indiqua un premier pigeon, que je pus tirer du lieu où j'étais assis, puis un autre, et un autre encore. Je m'arrêtai quand je jugeai que mon guide était assez chargé. Mon mérite était si petit, que je n'osai pas m'en vanter. On me tint compte de ma modestie, et ma réputation s'en accrut.

Je devais retourner après diner. Pour varier mes plaisirs et diminuer une fatigue que ma course de la journée avait déjà fait naître, il fut décidé que je remonterais la rivière en bateau.

Vers le soir, je pris donc place à l'avant du canot de M. Bockett, excellente embarcation qu'il avait faite lui-même et avec laquelle il pouvait aller en rade et même traverser la baie en tous sens. L'ami F.... et le jeune Bockett s'armèrent chacun d'un aviron et s'apprêtèrent à remonter le courant. Après une centaine de brasses, la rivière s'élargit et forma au-dessus de l'eau un berceau de verdure d'un aspect délicieux. Je restais frappé d'admiration devant un pareil spectacle. La fraîcheur de l'eau, le silence du bois, troublé seulement par quelques touïs dont les chants se répétaient dans les profondeurs de ces solitudes, comme ceux des rossignols de nos forêts, tout me portait à la rêverie ; et, bien que j'eusse en main mon fusil tout armé, j'avais oublié le but de notre excursion ; je restais les yeux écarquillés devant ces fongères arborescentes, hautes comme des palmiers, devant ces géants des bois qui possédaient une vigueur que je n'avais vue à aucun arbre de leur espèce dans toutes les autres parties de l'île, devant ces lianes qui montaient jusqu'aux sommets des arbres et retombaient ensuite en longs festons au-dessus de nos têtes. En vérité, c'était splen-

dide, et pendant que je regardais tout cela, immobile et bouche béante, j'aurais pu passer pour la statue de l'Étonnement et de l'Admiration. Pour ce qui était des canards, j'ignore s'il y en avait ou non. Je voyais bien ça et là quelque chose remuer sur l'eau ; j'entendais bien quelques petits battements d'ailes sur le rivage, mais cela faisait partie du magnifique tableau qui se déroulait comme un décor mobile, à mesure que s'avavançait le canot. M. F.... vit mon espèce d'extase et il la respecta un moment. A la fin pourtant, prévoyant que nous ne ferions pas une riche récolte s'il m'abandonnait ainsi à mes rêveries, il me rappela à la réalité en me disant à demi-voix : « Attention, docteur, à vous devant le boat. » Je m'éveillai en sursaut et vis un gros oiseau traverser l'espace, d'un vol assez lourd à trente pas environ de nous. J'ajustai et tirai sans savoir à qui j'adressais mon plomb. L'oiseau tomba au milieu de la rivière et, pendant que la détonation allait rebondissant d'écho en écho et produisait comme un roulement de tonnerre, une volée de canards se leva en criant, et s'enfuit bien loin d'un si bruyant chasseur. M. F.... me regarda alors en face et me rit au nez. « C'est bien tiré cela, me dit-il, c'est très-bien, seulement vous avez négligé l'utile pour l'agréable. Vous pouviez tuer cinq ou six canards au posé, et vous avez tiré au vol un.... simple cormoran. C'était vrai, j'avais tué un oiseau pêcheur, que les chasseurs dédaignent, et j'avais laissé partir le vrai gibier que nous poursuivions. Je me moquai moi-même de mon choix maladroit. Je rechargeai mon fusil et promis de ne plus prendre désormais des oreilles d'âne pour un lièvre.

Une demi-heure plus tard nous avions une douzaine de canards dans la pirogue, et nous avançons toujours.

L'obscurité était venue ; j'avais déposé mon fusil à côté de moi ; et, renonçant à troubler désormais par des bruits indiscrets, les paisibles habitants de ces charmantes solitudes, je me livrais tout entier aux charmes de cette délicieuse soirée. Le cours de la rivière est plein de sinuosités gracieuses, et quand on a parcouru une lieue sur l'eau, on n'est pas encore à un mille de la maison par terre. A chaque coude, l'aspect de cette grande voûte de feuillage change sans cesser d'être admirable. Et puis, ces innombrables feuilles qui tremblaient à la brise du soir, ces petites percées à travers lesquelles nous voyions le ciel où s'allumaient déjà des milliers d'étoiles, et ce grand silence que rompaient seulement les rares battements d'avirons, tout cela me rappelait le pays des fées. A chaque proposition de retour, je répondais toujours : « Encore un peu, encore un peu. C'est si joli, ce bois, cette eau, cette obscurité même, et ce calme qui règne ici. Et puis écoutez donc, j'entends un petit bruit de cascade, et je la voudrais bien voir. » Mon bon Allemand, habitué sans doute à ces petits paysages bornés par l'espace et l'ombre, ne comprenait pas, à ma manière, la poésie de ce doux recueillement ; mais il tenait à me faire plaisir, et il nous poussait toujours en avant par de petits coups d'avirons bien cadencés. La pirogue glissait doucement sur l'eau, sans se heurter contre aucun obstacle. Mon conducteur connaissait la rivière dans tous ses recoins ; il savait éviter les arbres morts qui auraient arrêté la marche de tout autre ; il côtoyait tantôt une rive, tantôt une autre, selon qu'il y trouvait plus d'eau ou moins de courant, et nous avançons toujours, moi charmé, lui résigné, quand tout à coup nous nous trouvons dans un bassin circulaire de cent pas de diamètre environ. Des arbres plus grands que

ceux que j'avais vus jusque-là, formaient, en s'élevant au-dessus de nos têtes, une véritable coupole de verdure. Des ramiers, perchés sur les plus hautes branches, suivaient en dormant le doux balancement que le vent imprimait à leurs lits mobiles. Tout, jusqu'au bruit de la cascade prenait dans ma pensée un charme que je n'aurais pu définir, mais que je ressentais profondément. Le murmure dont les mouvements des cailloux faisaient varier à chaque instant l'intensité et le ton, devenait une véritable mélodie. Un moment je crus être dans le palais d'une nymphe des eaux, et pour en pénétrer les mystères, je m'approchai avec un respect mêlé de crainte, du rocher où l'eau perlait d'abord, pour suinter et couler ensuite. Bientôt je découvris le petit filet qui sortait des veines de la pierre, et qui tout en sautant, se perdait dans le bassin sur lequel nous naviguions. Je m'étonnai qu'une rivière relativement si grande, naquît d'une si petite source. « Nous ne sommes pas à la naissance de la rivière, me dit M. F.... A travers les roseaux que vous voyez là-bas, il y a encore passage, et l'on pourrait même remonter à deux lieues d'ici. Seulement le volume d'eau diminue, et plus haut le canot ne peut plus éviter. Nous reviendrons une autre fois, puisque cette promenade vous intéresse. Je vous conduirai jusqu'au pont vivant, qui se compose d'un arbre placé horizontalement et sur lequel nous passons pour traverser la rivière, ce qui ne l'empêche ni de végéter ni de grandir. »

Il était près de dix heures quand nous fûmes de retour à la maison. Ma journée avait été assez bien remplie. L'instant du repos était venu. Le salon avait été transformé en chambre à coucher à mon intention. De nombreuses couvertures de laine bien moelleuses me constituaient un lit plein de bonnes promesses. Un

de ces lavabos de je ne sais quelle époque et qui se composent de trois pièces, se pliant et s'ouvrant en portefeuille, avec glace au milieu, boîte à parfums à droite, objets de toilette (brosses, peignes) à gauche, etc., était recouvert d'une cuvette et d'un pot à l'eau en porcelaine anglaise aux dimensions gigantesques, mais aux formes commodes. Du linge bien blanc, un morceau de *windsor's soap*, de l'eau de Cologne même, complétaient un ensemble de délicatesses qui me rendirent positivement plus heureux qu'un roi. Quoi ! la vie d'Europe ! les douceurs de la maison ! ce petit luxe d'objets, dont la nécessité n'est que conventionnelle, mais dont la privation est d'autant plus dure que l'habitude en est plus ancienne ! Je ne pouvais pas voir ce reflet de ma vie passée, sans me reporter aux dures privations que la vie de mer m'avait imposées depuis neuf mois, et sans jouir doublement de petits soins qui m'eussent paru tout naturels dans une autre occasion. Je procédai à ma toilette de nuit avec un tel raffinement de sybaritisme que la plus fameuse petite maîtresse n'eût pas pu mieux faire. J'essayai ma cuvette et mon savon, je me peignai à plusieurs reprises, je me mirai, je fis cent et cent tours, et quand j'eus épuisé toutes ces jouissances d'intérieur, dont on ne sent le prix qu'alors qu'on n'en jouit plus, je me couchai avec un redoublement de bonheur, pensant que cette nuit-là, du moins, je ne serais bercé ni par le vent, ni par la mer.

Je venais à peine de m'étendre sur mon lit, quand mon attention fut distraite par des chants religieux qui, partant de l'étage supérieur, revenaient frapper mon oreille avec une intensité d'autant plus grande que justement il manquait un carreau à la fenêtre au bas de laquelle j'étais couché ; M. Bockett et sa fa-

mille chantaient la prière du soir. A la voix grave, et je puis dire, solennelle du père, se mariaient admirablement les voix pures et éclatantes de ses jeunes filles. J'ignore si l'impression que je ressentis, tenait surtout à ma disposition d'esprit, mais ces accents doux et un peu monotones me venant d'en haut, au milieu de la nuit, me firent un moment l'effet d'un concert d'êtres immatériels dont le siège serait dans les nuages. Puis je me rappelai mes lectures sur les pratiques religieuses des protestants, les misères qu'ils bravaient, les précautions qu'ils devaient prendre, alors qu'ils risquaient leurs têtes, pour adorer Dieu selon les inspirations de leur conscience. Heureusement, au beau milieu de mes réflexions, je m'endormis; sans cela je serais arrivé à des considérations philosophiques aussi élevées sans doute que peu amusantes.

La grande raison, ou plutôt le prétexte de mon séjour à terre, était la nécessité de partir de grand matin pour la chasse. Je devais donc me lever plus tôt que le soleil et aller faire carnage de pigeons et de canards avant même qu'ils eussent secoué de leurs ailes la rosée de la nuit. Admirable projet sans doute et plein de justesse ! à la condition pourtant qu'en dormant dans un joli petit salon, sur de bonnes couvertures, sans le moindre roulis, sans bruit au-dessus de ma tête, je fusse capable de m'éveiller tout seul, car pour être réveillé par mes hôtes, je n'y devais pas compter ; ils s'en seraient bien gardés ; ils se seraient plutôt condamnés au silence et aux pantoufles à tout jamais. Il arriva donc que je dormis la grasse matinée. Le soleil, qui ne savait rien de mes projets sans doute, ne m'attendit pas. Il se leva à son heure, éclaira toute la vallée, et m'envoya même un de ses rayons en plein visage, comme pour se moquer de moi. J'ouvre enfin

les yeux avec peine ; je m'éveille rougissant de ma paresse et je sors honteux et confus dans la cour. M. Bockett tout en me pressant la main me dit : « Les canards l'ont échappé belle ce matin. — En effet, répondis-je, je ne chasserai pas, je ne me suis pas levé assez matin. »

La vie de la campagne est toujours délicieuse, quelque emploi qu'on en fasse, quand on est dans la belle saison. Or, nous étions au mois de janvier ; c'est comme on sait l'été de l'hémisphère sud. Je fus donc me promener avec M. Bockett, et nous recommençâmes une de ces nombreuses visites qui ne finissent pas aux jardins, aux arbres et aux fruits. Je ne me lassais pas de faire des questions ; mon interlocuteur ne se lassait pas de me répondre. Dans les conversations intimes, on se laisse aller à parler de tout ce qu'on souffre et de tout ce qu'on espère. M. Bockett, profondément religieux, me prêcha la résignation, et au bout de toutes mes souffrances, il me montra les joies du retour, le bonheur de la réunion et me répéta de sa voix douce et persuasive, que Dieu règle tout dans sa sagesse infinie, et que nous n'avons rien à faire dans le monde qu'à nous incliner devant ses décrets, à suivre la voie qu'il nous a tracée. Cette parole douce, endormait ma douleur comme les chants monotones de la nuit avaient endormi mes sens, et je me surprénais, m'attachant de plus en plus à ce brave homme, que je devais quitter quelques jours plus tard pour ne revoir jamais.

La conversation revint bientôt sur notre sujet favori, nous parlâmes de Chatam et des Maourys. « Que pensez-vous de ce pays, me dit-il, comment le trouvez-vous ? — Plus joli que bon, répondis-je ; les terres sont maigres, la végétation cache sa faiblesse sous une

apparence éclatante, et les naturels ne peuvent cultiver le même champ qu'après cinq ou six ans de repos. — Sans doute, reprit mon ami, une culture continue, de la même plante, sans engrais, sans amendement mènerait droit à la stérilité et à la famine. Mais s'ils voulaient, une bonne fois, débarrasser leurs terres des troncs d'arbres morts qui arrêtent les hommes et les bœufs, s'ils voulaient faire ce que je fais, parquer les bestiaux de nuit, faire du fumier et l'épandre sur le sol, s'ils voulaient assainir les terres humides et irriguer les sèches, ils ne craindraient jamais la famine ; car la terre est un bon débiteur ; ce qu'on lui prête en travail, elle le rend toujours en produits. — Mais, cher monsieur, vous voudriez les Maourys civilisés, et hier encore ils étaient anthropophages. — Non, non, je ne leur demande pas trop, je voudrais seulement qu'ils nous imitassent, et j'estime assez haut leur intelligence pour me persuader qu'ils arriveraient bien vite à un état de bien-être suffisant pour supporter sans mourir, les durs frottements des hommes civilisés. Moi, par exemple, j'ai peu de terre, mais je la laboure avec soin, j'ai soumis mes bœufs au joug et je leur fais partager mes travaux. De l'autre côté de cette petite montagne que vous voyez à l'ouest, il y a un Anglais qui laboure aussi avec des bœufs et qui, cette année même, a un champ de blé beaucoup plus grand et plus beau que le mien. Pourquoi les Maourys, qui ont les meilleures terres, qui ont les plus grands espaces, ne font-ils pas encore ce qu'ils nous voient faire depuis des années déjà ? Pourquoi ? je vais tâcher de vous l'expliquer.

« Une société quelconque, blanche ou noire, civilisée ou sauvage, pour qu'elle ait des conditions de durée, doit être bien équilibrée. Il faut que les positions relatives de l'homme et de la femme soient bien définies

et justes. Si l'organisation est vicieuse, si surtout la différence est trop grande dans la condition des sexes, si l'un d'eux est sacrifié à l'autre, l'équilibre est détruit, et la population ne progresse pas comme elle doit le faire. Alors la société est sur une pente fatale. Que survienne une nouvelle cause d'affaiblissement, et elle va mourir.

« Tous les peuples de la Polynésie portent en eux ce germe de dissolution prochaine. Un peu plus ici, un peu moins là, il n'en existe pas moins partout, et il consiste dans la position misérable que ces peuples font à la femme.

« Vous avez vu quelques hommes. Ils sont en général assez bien faits ; quelques-uns même sont grands et forts. Depuis qu'ils ne se tatouent plus, ils ont perdu cet aspect féroce qu'on ne retrouve que chez les vieillards. En élevant des animaux, ils perdent leurs habitudes guerrières pour prendre celles des pasteurs ; mais ils ne se mettent nullement à cultiver. Quand l'homme était toujours armé, toujours prêt à l'attaque ou à la défense, on conçoit que la femme fût obligée, elle, de soigner les enfants, de préparer la nourriture, d'aller même la chercher soit dans l'eau, soit dans la forêt. Mais à présent les hommes ne font plus la guerre, ici du moins, et les femmes remplissent toujours leur même tâche. Que dis-je ? elles travaillent plus que jamais. Jadis elles arrachaient la fougère, maintenant elles arrachent la pomme de terre ; mais elles l'avaient plantée d'abord, cultivée et sarclée, puis récoltée, emmagasinée, et chaque jour elles l'apportent à la case, où elles la font cuire et l'offrent à leurs puissants seigneurs. Ceux-ci cependant montent à cheval, galopent et vivent sans nul scrupule du travail de leurs malheureuses compagnes. A part les soins de son troupeau,

à part la pêche de quelques petits cétacés (*crompers*) qui viennent s'échouer dans la baie, ce qui lui rappelle sans doute les guerres d'autrefois, à part la pêche des anguilles, le Maoury ne fait absolument rien. Or pensez-vous que, si au lieu de cultiver mes terres de mes propres mains, j'en eusse imposé la tâche à Mme Bockett, mes terres fussent aussi bien cultivées qu'elles le sont ; et croyez-vous surtout que nous fussions entourés de nos neuf enfants, dont quelques-uns déjà partagent nos travaux.

• Ce que nous faisons, nous le croyons bon, et c'est pour cela que nous le faisons. Laissez-moi donc vous dire comment nous avons pris la meilleure voie pour que nos familles prospèrent et pour que notre race s'accroisse.

« Le Maoury traite la femme comme une esclave, et celle-ci s'affaiblit vite, arrive promptement à une vieillesse anticipée, se flétrit à l'âge où elle devrait encore être jeune, donne peu d'enfants, et des enfants faibles dont un grand nombre meurt en bas âge.

• Le Français affecte de considérer la femme comme l'égale de l'homme ; il lui attribuerait volontiers les mêmes droits sociaux qu'à lui-même ; il en ferait un citoyen s'il l'osait. Déjà elle est chef d'établissement commercial, chef d'institution, artiste, écrivain, tout enfin, moins la mère de neuf ou dix enfants. Elle serait la risée du monde, si elle acceptait ce rôle que nous regardons nous autres comme sacré. Bien plus, dans certaines classes de la société française, la femme commande ; la femme est l'idole du sexe fort, elle le soumet à ses caprices, elle le ruine par son luxe, et ensuite elle l'abandonne bel et bien à son désespoir et à ses créanciers.

« Nous autres Allemands, nous nous tenons, je crois,

dans une juste mesure. Nous aimons et respectons nos femmes ; mais nous leur commandons ; nous travaillons plus qu'elles et pour elles, mais nous leur demandons un juste et loyal concours. Dans toutes les classes de la société, une dame allemande sait faire un gâteau, soigner son ménage, et donner beaucoup d'enfants à son mari. Là est l'équilibre, là est le bonheur. Ne laissons jamais nos femmes devenir nos égales ; car le lendemain de ce jour-là, nous serions leurs valets, elles nos tyrans. »

Les enfants nous annoncèrent que le déjeuner attendait, et nous regagnâmes la maison tout en devisant sur le libéralisme du système français et sur les vrais avantages du système allemand.

C'est ainsi que se passa ma relâche de Chatam, partie à courir le pays pour l'étudier, et partie à prendre des renseignements sur tout ce qui pouvait m'intéresser. Le jour du départ arriva pourtant, et je me surpris au moment de partir à me dire : déjà !

On virait sur l'ancre, quand je reconnus encore le canot de mon ami Bockett qui venait, une dernière fois, nous serrer la main. Sous prétexte que nous lui avions laissé quelques souvenirs, le cher homme nous força d'accepter de nouvelles provisions, des cochons, de la volaille et des fruits. Il nous aurait donné toute sa maison si nous l'avions laissé faire. Nous étions en vérité confus de cet excès de bonté, uni à une si grande délicatesse.

Avant de nous quitter il prit le capitaine à part et lui dit : « Je serais heureux de faire un voyage en Europe, promettez-moi de venir me prendre quand votre pêche sera faite. » Le capitaine le promit de grand cœur, ne sachant pas qu'il allait bientôt s'arrêter lui-même dans sa course et qu'il ne devait jamais revoir

la France. Ce premier point obtenu, notre digne ami me prit par le main et se rapprochant du capitaine il lui dit avec une voix douce de solliciteur : « J'ai encore une autre proposition à vous faire et elle est très-importante. Le docteur n'est pas marin, il ne peut donc vous rendre de services à la mer. Qu'il reste avec nous, il vivra de notre vie ; il partagera nos bons et nos mauvais jours ; il enseignera le français à nos enfants ; moi, je lui enseignerai l'anglais et l'allemand. Il étudiera l'île dans tous ses replis et pourra en parler plus tard avec la conscience de son savoir. Pendant ce temps-là, vous ferez votre pêche et vous reviendrez plus tard nous prendre ici tous deux. Dites oui, et nous allons mettre tout le bagage du docteur à terre. Il sera installé chez moi dans une heure, et ma maison sera sa propre maison. »

Cette invitation si simple, si franche, me toucha profondément. Je ne pouvais l'accepter, mais je l'en remerciai avec effusion et nous étions déjà loin l'un de l'autre que nous nous saluions encore de la main.

Là se bornent les souvenirs que je puis consigner sur Chatam. Je ne puis rien dire sur la religion, sur les cérémonies du mariage, des funérailles, ni des naissances avant l'introduction du christianisme. Je crois qu'il existait de grandes ressemblances sinon une identité complète, entre ces coutumes à Chatam et celles de la Nouvelle-Zélande.

Aujourd'hui la population jeune n'a pour ainsi dire aucune religion ; cela tient à deux raisons très faciles à concevoir. Elle se rend, il est vrai, tous les dimanches, au temple où le magistrat fait une instruction religieuse ; mais les idées purement métaphysiques ne la frappent pas, à beaucoup près, autant que le faisait la matérialité des dieux qu'elle adorait autre-

fois. D'autre part elle est en rapports fréquents avec des Européens de religions diverses. Chacun dit du mal des religions qui ne sont pas la sienne. Il en résulte que les sauvages qui poussent la logique à l'extrême, comme les enfants, se disent : « Les blancs ne sont pas d'accord dans leurs croyances ; ils s'attaquent les uns les autres ; beaucoup ne pratiquent pas même la religion dans laquelle ils sont nés, donc ces religions, si hostiles les unes aux autres, sont également fausses, » et ils n'y croient pas.

M. Bockett et sa famille appartenaient à la réforme luthérienne. Ce brave père de famille était le ministre de ses enfants. Il avait pour lui, la foi puissante d'un homme qui ne met jamais la religion en discussion, et pourtant il m'a toujours paru très-tolérant à l'égard de ceux qui ne pensaient pas comme lui.



CHAPITRE VII.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

I

Contrée en voie de transformation.

La Nouvelle-Zélande, située dans l'hémisphère sud, entre les 34° et 48° degrés de latitude et les 163° et 177° degrés de longitude est, occupe une surface à peu près égale à celle de la France, et présente les conditions climatériques les plus favorables à l'homme, aux animaux qu'il a réduits en servitude, et aux plantes qu'il cultive pour son agrément ou ses besoins.

Son grand diamètre, dirigé dans ses deux tiers inférieurs du sud-ouest au nord-est, s'incurve à gauche dans son tiers supérieur, forme une courbe concave à l'ouest et finit par courir sud-est et nord-ouest. Ce grand diamètre, comprenant environ 14 degrés, fournit des climats très-différents les uns des autres. Au sud, règne habituellement la température un peu froide et humide des départements de l'ouest de la France, tandis que dans la zone supérieure, le ciel est

presque toujours pur et le soleil brille comme dans le midi de l'Europe. Un simple coup d'œil jeté sur la carte, montre que ce pays se compose de deux grandes îles séparées par un détroit, et d'îles annexées parmi lesquelles compte le groupe de Chatam que nous connaissons. Certains géographes considèrent cependant l'île Steward comme île constituante de l'archipel au même titre que les deux supérieures, bien qu'elle soit moins grande qu'elles. Pour eux, la Nouvelle-Zélande se compose de trois îles, Ika-na-ma-wi, au nord, Tavaï Poumanou au milieu, et Steward au sud. Des deux détroits qui séparent ces diverses parties du pays, le plus au nord est le détroit de Cook, l'autre celui de Fauvenu.

J'ai visité la Nouvelle-Zélande à deux reprises, et mes deux voyages ont été séparés par un intervalle de vingt-quatre ans. Chacun de mes séjours a été de peu de durée; cependant, comme j'ai eu la bonne fortune de retourner à mon second voyage sur le point que j'avais déjà observé au premier, j'ai pu juger, *de visu*, des changements survenus dans l'intervalle d'un quart de siècle.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir ici l'importance que pourrait avoir l'étude approfondie d'un pays où la civilisation née d'hier, marche à pas tellement rapides qu'il constituera avant cinquante ans, je ne dirai pas une des plus belles colonies, mais bien une des plus puissantes nations du globe. Simple essaim de la Nouvelle-Galles du Sud, il est tout prêt à essaimer à son tour. Sa population se multiplie dans une telle progression, grâce aux naissances et au torrent d'immigrations, que les colons établis depuis quelques années se plaignent de l'arrivée trop pressée de ceux qui les suivent. On sait bien que la colonie ne peut devenir puissante

qu'à la condition d'y voir affluer un grand courant d'hommes de toutes nations ; mais le mouvement est si rapide que les nouveaux venus ne trouvent rien de préparé pour les recevoir. En vain la production décuple-t-elle d'année en année, la consommation la suit toujours, et les produits conservent une grande valeur. Ce sont là des signes d'une puissante vitalité, et si les colons se plaignent, c'est de l'excès du bien. Les bœufs qu'ils élèvent, le blé qu'ils cultivent, ils vendent tout de manière à s'enrichir avec une rapidité prodigieuse.

Ce pays, aujourd'hui couvert d'une race industrielle qui en fait une seconde Europe, qu'était-il il y a cinquante ans ? Que dis-je cinquante ans ? Qu'était-il quand je visitai Akaroa il y a vingt-quatre ans ? Contrée sauvage, couverte de forêts impénétrables où rôdaient quelques Maourys vivant de racines de fougère. Avec quelle rapidité l'évolution s'est faite ! Combien il serait important d'étudier avec exactitude les moteurs de cette immense révolution ! de bien signaler aux nations qui veulent coloniser, les procédés mis en œuvre, afin qu'on sache une bonne fois sous quelles influences doivent naître les colonies pour fleurir vite et vite fructifier. Un long séjour, une connaissance bien complète des hommes et des choses, et une étude sérieuse des récits des voyageurs depuis Tasman jusqu'à Dumont Durville, mettraient à même d'écrire une histoire complète du pays et de ses productions naturelles dans les trois règnes, des habitants primitifs, de leur origine probable, de leurs coutumes, leur langue, etc., enfin de la colonisation qui, si jeune encore, est déjà si vigoureuse. Quel beau livre on pourrait faire ! mais en même temps quel livre long et difficile !

Je ne puis à nulle titre avoir de telles visées. J'ai mis les pieds sur la Nouvelle-Zélande, j'en ai vu

quelque chose et je vais le raconter. J'ai connu des colons, et je vais rapporter ce qui m'a paru avoir quelque intérêt dans leur conversation. Enfin, sur ce pays en voie de formation, j'ai remarqué ce grand et double fait, que deux races étant en présence, il y a d'un côté une végétation humaine exubérante, et, de l'autre, atrophie progressive et menace d'une disparition prochaine. Je désire entretenir un moment le lecteur et de cet affaissement et de cet épanouissement contemporains et corrélatifs. Si de mon récit il ressort quelques lumières sur les hommes de ces contrées et leurs destinées, sur les événements, leurs causes et leurs effets, je croirai avoir atteint le but que je poursuis.

Appelé pour la seconde fois à juger la colonisation des Anglais, je n'hésiterai pas plus ici que pour la Tasmanie à blâmer de toutes mes forces, à flétrir même le sans-façon avec lequel ils repoussent, compriment et enfin suppriment les populations indigènes; mais en même temps à admirer les procédés simples et rapides avec lesquels ils implantent sur un point, si éloigné qu'il soit de leur pays, une population active et industrielle à laquelle ils fournissent, en un moment, les éléments d'une subite aisance et d'une richesse prochaine.

Le voyage de Chatam à la Nouvelle-Zélande n'est qu'une promenade en été. Le vent régnant vient du sud-est, la mer est belle, le ciel est pur, la brise maniable, et la traversée se fait en quatre ou cinq jours. Partis le 22 janvier 1864 de la baie du Massacre, nous voyions la baie d'Akaroa le 28, et nous aurions pu entrer ce jour-là dans le port, si le capitaine n'eût, selon son habitude, péché par excès de prudence. Profitons de ce petit temps d'arrêt pour jeter un regard rapide sur l'histoire de la découverte de la Nouvelle-

Zélande et des diverses reconnaissances qui l'ont suivi. Après cela, je dirai deux mots de mon voyage en 1840, et nous irons ensuite visiter la baie d'Akaroa, une des plus belles d'un pays si bien partagé en ports naturels.

En 1642, Tasman découvrit cette terre qu'il prit pour le prolongement de la terre des États. Il se trompait de toute la largeur de l'océan Pacifique; mais alors on ne connaissait pas notre globe comme nous le connaissons aujourd'hui. Le hardi navigateur hollandais est un des premiers qui se soient frayé une route à travers cette immensité inconnue; et si je rappelle son erreur, ce n'est pas pour la lui reprocher, mais bien, au contraire, pour montrer qu'il avait des idées exactes sur les positions relatives de ces deux terres, et qu'il savait, sans en avoir parcouru le chemin, qu'en se portant à l'est, il trouverait, soit par terre, soit par mer, l'extrémité sud de l'Amérique.

Croyant pénétrer dans une baie, il entra, en septembre de la même année, dans le détroit qui prit depuis le nom du marin qui l'étudia le premier avec exactitude. Le nom qu'il donna à la baie dans laquelle il mouilla (baie des Meurtriers) prouve que ses relations avec les naturels ne furent pas purement amicales. Eh bien ! si nous consultons tous les récits des voyageurs qui l'ont suivi, nous verrons qu'il en a presque toujours été ainsi. Chaque fois qu'un navire s'est mis en communication avec les Nouveaux-Zélandais, il en est résulté des collisions. On s'est hâté de les accuser d'être pillards et perfides, sans se demander si les blancs qui les visitaient étaient eux-mêmes des hommes bien justes. Certes, je suis loin d'affirmer que les Maourys aient toujours été doux comme des agneaux; mais je tiens ici, comme partout, à rendre hommage à la vérité, et à montrer que si, bien souvent, les relations établies

entre les Européens et les sauvages ont été troublées par la guerre, les agresseurs n'ont pas toujours été ceux qu'on serait d'abord tenté d'accuser. Citons un ou deux faits entre mille. Surville, en 1769, commet un acte de piraterie en enlevant un chef qui avait donné à ses matelots malades des soins qu'on demanderait bien souvent en vain à des blancs. Le chef mourut de misère et de nostalgie à bord du navire français. Cook lui-même, le voyageur modèle, n'en a pas moins commis de grandes imprudences. Il avait reconnu cette population pour être fière et belliqueuse, et il n'en laissa pas moins ses équipages s'exposer en petit nombre et souvent sans officiers au milieu de peuplades curieuses et avides. Qui ne voit, dans ce contact trop intime, des causes forcées de collisions, surtout quand les blancs se croient tout permis, et quand les sauvages ne voient, entre le désir et la possession des objets de leur convoitise, que la simple suppression de quelques étrangers importuns. Du propre aveu du célèbre navigateur, le détachement de Furnaux qui fut tué et mangé dans le canal de la Reine-Charlotte avait provoqué la querelle qui amena cette sanglante catastrophe. Si la fin malheureuse du capitaine Marion Dufrêne inspire d'abord de l'horreur, on l'explique cependant en songeant que les Nouveaux-Zélandais considéraient la vengeance comme une vertu, et que le chef qui attira notre compatriote dans le guet-apens où il devait trouver la mort, était ami et même parent de celui que Surville avait traîtreusement enlevé quelque temps auparavant.

Si des navires de guerre où règne une sévère discipline, on passe à l'examen des navires de commerce où le désordre est trop souvent la règle, ce sera bien pis encore. On se demandera même souvent comment les

sauvages ont été assez bons pour souffrir un pareil voisinage, pour supporter sans de plus nombreuses représailles, ces visites audacieuses où quelques étrangers exigeants et déloyaux venaient prendre des provisions sans les payer, imposaient du travail sans rémunération, réclamaient des complaisances auxquelles nul penchant ne poussait, et qui n'excitaient que la juste jalousie des maris irrités. Combien de malheureux Océaniens, trompés par de belles promesses, se sont embarqués sur des navires où ils comptaient, en retour de leur travail, recevoir des gages, des habits et une nourriture suffisante, qui, la saison du travail passée, se sont vus abandonnés loin de leur patrie sans argent, sans habits et sans pain. L'histoire de *Douara-tara* emmené ainsi par les baleiniers Baden et Frédérick, montre à quelle odyssée de misère, ce fils et neveu de chefs, chef lui-même d'un rang assez élevé, fut condamné pour avoir cru aux perfides promesses des blancs. Ces enlèvements de sauvages et ces abandons, sans scrupules, sans remords, se voient depuis qu'on fréquente l'Océanie ; ils ont encore lieu tous les jours, et on ferme les yeux, pour ne pas voir de pareilles infamies. Certains capitaines, après avoir ainsi complété leurs équipages, et s'être ensuite débarrassés de bouches devenues inutiles, reportent à leurs ports d'armement les produits de leur pêche, avec la conscience tranquille, et regardent comme une opération économique ce qui n'est qu'un horrible abus de confiance. Après cela, on vient accuser les sauvages de perfidie : c'est de faiblesse plutôt qu'ils sont coupables. Pour en revenir aux Zélandais, n'avaient-ils pas un pressentiment secret du sort que leur réservaient ces terribles visiteurs blancs, quand ils virent leurs premiers navires aborder sur leurs côtes ? Et n'est-ce pas par un simple

instinct de conservation qu'ils repoussaient leurs feintes amitiés et leurs dangereux présents ?

Assistons par la pensée à la première entrevue entre Européens et sauvages, et voyons quels sentiments vont se développer. Pour le sauvage, l'être qui vient dans des circonstances si extraordinaires sur ces grands châteaux flottants, avec ces habits si divers, ces armes si terribles, ces figures si pâles, est-il un homme, est-il un dieu ? Il ne saurait le dire, et s'il est timide, il a peur et s'enfuit. Il n'y a rien là qui nous doive étonner. Je me souviens du temps de ma jeunesse où la seule apparition d'un détachement de soldats jetait l'épouvante dans les villages. Nous autres enfants, nous n'étions pas les seuls à fuir ; les femmes et certains hommes mêmes nous suivaient ; pourtant les soldats étaient Français et les villages aussi. Tous les sauvages ne sont pas timides ; c'est même l'exception, et le Nouveau-Zélandais, habitué à la guerre, est courageux par nature. A son premier étonnement succède donc la curiosité ; il veut voir, étudier et connaître ces êtres étranges qui le viennent visiter. S'il devine des armes aux mains du blanc, il s'en inquiète médiocrement ; il a les siennes aussi, et quand il aura bien reconnu que le nouveau venu n'est qu'un homme, il sera plus tenté de faire connaissance avec lui par une lutte qui puisse lui faire juger des forces des deux parties en présence, que par des témoignages d'amitié adressés à un homme qu'il connaît à peine. C'est ainsi que les animaux courageux agissent les uns à l'égard des autres. La force dans l'état de nature impose le respect, et la force doit d'abord se prouver. Les blancs pourraient toujours ou presque toujours éviter les malheurs d'une première entrevue, en faisant preuve de force sans en faire jamais abus, en ne prenant rien sans payement, en res-

pectant et faisant respecter la justice dans leurs échanges. Je ne veux certes pas me dissimuler les difficultés du rôle des Européens, s'ils tenaient à le remplir convenablement. Ils devraient d'abord réprimer des appétits augmentés par de longues privations, se baser, dans leurs transactions, sur le sentiment de la plus stricte justice, deviner les coutumes du peuple chez qui le hasard les porte, et remplacer par une mimique expressive le langage parlé qui est nul entre gens dont les idiomes n'ont aucun point de contact. Les choses sont loin de se passer ainsi : le blanc arrive, des cadeaux à la main. Le sauvage, enchanté, accepte et croit bientôt pouvoir prendre même ce qu'on ne lui offre pas. Il désire tant posséder les nouveautés qu'il voit ! On ne sait pas mettre une barrière entre ce qu'on veut bien donner et ce qu'on doit conserver ; on se blesse en cherchant à s'expliquer ; on dissimule tant qu'on se croit le plus faible, et on attaque à tort ou à raison quand on compte sur le succès. Tous les hommes sont susceptibles ; les blancs, plus éclairés, devraient l'être moins, et le sont plus que les sauvages. Ceux-ci, par le fait de leur propre ignorance, sont plus enclins à la ruse, et ils cachent, sous un apparent oubli des injures, le plus grand désir de la vengeance. De là des rixes, des vols, des meurtres où chaque parti croit avoir raison, et où il serait bien difficile de dire de quel côté sont les premiers torts.

Si j'avais besoin de plus de preuves pour démontrer que les sauvages sont plus belliqueux que féroces, plus vindicatifs que perfides, je les trouverais dans les conditions qu'ils font en général aux missionnaires qui vont s'établir parmi eux.

M. Marsden va à la Nouvelle-Zélande en 1810 ; il y est suivi par MM. William, Kendall, etc., et si la

propagande religieuse ne marche pas avec toute la rapidité désirable, si les conversions ne répondent pas toujours aux vœux des propagateurs de la foi chrétienne, on peut affirmer du moins que jamais, ou presque jamais, aucun danger sérieux ne plane sur la tête des missionnaires. Il en est de même pour la mission catholique. L'Évêque P.... qui est resté de longues années au milieu des sauvages, qui a envoyé des catéchistes dans les tribus les plus farouches, n'a jamais eu à craindre pour sa vie, et je doute que les missions de la Nouvelle-Zélande comptent un seul martyr. A quoi tient donc cette immunité, dont ces hommes complètement étrangers à l'emploi de la force, ont toujours joui dans des contrées si dangereuses pour d'autres ? Tout simplement à ce que les missionnaires n'agissent que par la persuasion. Je sais que le blanc, qui va vivre au milieu de ces enfants incultes de la nature, doit déployer une grande adresse. Il lui faut flatter les chefs, éviter de faire naître l'envie dans la distribution des cadeaux, témoigner beaucoup de bonté à tout le monde, et surtout ne pas afficher la possession d'objets qui puissent inspirer la convoitise. Ce rôle est facile au prêtre. Il agit surtout par la parole, et son talent d'orateur est d'autant plus estimé, que tous les Océaniens aiment l'éloquence ou du moins la loquacité. Le missionnaire se présente donc près des sauvages avec de douces paroles : homme sérieux, il apprend vite la langue du pays, s'il l'ignorait en arrivant ; il agit en vertu de contrats librement consentis par les chefs, et fidèlement exécutés par lui. Sa conduite régulière, sa bonne foi, sa modération imposent le respect, et les conseils hygiéniques ou médicaux qu'il ne manque pas de donner lui concilient la bienveillance générale.

Que le sauvage se convertisse ou non, il ne conteste

jamais la réalité du dieu que le missionnaire lui annonce. Polythéiste depuis son enfance, il croit volontiers à la puissance du dieu de l'étranger en qui il reconnaît une grande supériorité. C'est un dieu qu'il ajoute à la liste des siens, sans que ces nouveautés théologiques changent quoi que ce soit à son culte superstitieux. Croyant aux sortilèges, aux bonnes ou mauvaises aventures survenant par l'intervention des sorciers, il est toujours disposé à craindre celui qu'il croit l'intermédiaire des puissances occultes, et le missionnaire, quand il sait tirer parti du respect qu'il inspire, de l'affection qu'on lui témoigne et de la crainte dont la superstition l'entoure, finit par conquérir au milieu des sauvages, une position égale, quelquefois même supérieure à celle de leurs propres chefs.

En 1810, M. Marsden achetait deux cents acres de terre pour douze haches. Il fondait un établissement, attirait près de lui quelques naturels, qu'il retenait par un salaire très-modique, c'est vrai, mais au moins payé exactement. Il élevait des enfants qui devenaient plus tard des apprentis, des ouvriers et des agriculteurs. Il évangélisait, il donnait de bons conseils. On l'écoutait, on profitait à son école, et en définitive on travaillait pour lui et il s'enrichissait. Vingt ans plus tard, le voyageur Earle pouvait reprocher, avec quelque apparence de vérité, à la mission, de posséder de vastes établissements, de nombreux troupeaux, d'immenses champs de blé, et de ne faire aucun accueil aux voyageurs qui allaient la visiter. Je ne veux pas rappeler à ce sujet *le rat retiré du monde*. La question pour nous n'est pas de savoir si les missionnaires de la Nouvelle-Zélande vivent heureux ou non, pauvres ou riches, travaillant de leurs mains ou se contentant de commander, ceci ne nous importe pas pour le moment.

Je veux seulement insister sur ce point, qu'ils ont toujours beaucoup moins à craindre que les blancs de toute autre condition.

Si les sauvages, tout en se convertissant très-peu, souffrent si volontiers le voisinage des missionnaires, si même ils les respectent et les aiment, quand ils pourraient facilement assouvir leur passion pour le vol, en leur enlevant des richesses relativement très-grandes, et celui du meurtre en s'attaquant à des hommes sans défense, ils sont donc moins méchants qu'on se plaît à le répéter. C'est dans des rivalités, dans des susceptibilités exagérées, dans l'ostentation avec laquelle le sauvage fait parade de sa valeur, dans son horreur pour l'oppression, son dégoût pour la lâcheté, en même temps que dans la défiance du blanc, son injustice, son affectation à montrer sa supériorité, qu'il faut chercher les causes des conflits, des guerres, des massacres survenus si souvent au contact des deux races. En résumé, si on explique certains actes de représailles sanglantes par le sentiment de la *vendetta*, si commun encore dans quelques parties de l'Europe, si on se souvient de la constitution féodale de toutes ces petites tribus constamment en guerre les unes contre les autres, si enfin on se demande combien l'immixtion des prisonniers échappés de l'Australie a pu augmenter leurs instincts sanguinaires, on s'étonnera moins des défauts que présentent les indigènes, et on admirera un peu plus leurs qualités natives.

La presqu'île de Bancks est située à la partie moyenne de la côte est de Tawaï-Poumanou. Tout fait croire que cette terre était primitivement isolée, et que l'isthme qui la relie à la grande île, n'est formée que par des alluvions apportées par la mer. Vue du large, toute cette côte a une apparence de grandeur

qui frappe d'étonnement. Les montagnes de l'intérieur sont toujours couvertes de neige, et restent souvent cachées dans les nuages qu'elles attirent et condensent. A mesure qu'on approche, l'horizon diminue, mais ses diverses parties deviennent plus distinctes. Les montagnes du littoral cachent celles du fond, et sont elles-mêmes d'une élévation très-respectable, variant entre mille et douze cents mètres. La côte noire est dentelée et comme fendue à coups de hache. Ces fentes assez régulières la font ressembler à une roue en fer, dont les engrenages seraient à intervalles égaux. Chaque sillon est l'entrée d'une baie, et au fond de chaque baie existe un village. Tous les baleiniers des beaux temps de la pêche ont visité *Marth-bay*, *Long-bay*, *Pigeons-bay*, etc, où l'on trouvait quelques cases de Maourys habitées quelquefois, le plus souvent abandonnées, et des quantités innombrables de pigeons, auxquels on faisait une guerre acharnée.

Aujourd'hui, toute la côte est occupée par des villages européens. A la place des grands arbres de *Pigeons-bay*, une belle plaine couverte de moissons, entoure une véritable ville nommée Littleton. C'est le centre commercial et politique de la presqu'île. Un steamboat y touche régulièrement toutes les semaines et y porte la correspondance d'Europe. Un journal local donne des nouvelles du monde entier, et on peut à la rigueur, malgré l'éloignement, se tenir au courant de toutes les affaires politiques, commerciales, littéraires même, bien que placé aux antipodes des foyers principaux de lumière.

La plus grande et la plus belle de toutes les baies de la presqu'île est sans contredit celle d'Akaroa. Tout pouvait faire croire aux premiers navigateurs que la ville principale de la contrée ne manquerait pas à un

si favorable emplacement. Il n'en a rien été jusqu'à présent. Littleton a usurpé la suprématie qui revenait à Akaroa, sans qu'on puisse assigner une seule bonne raison à cette singularité. Le port est moins grand, moins beau et moins sûr ; les terres ne sont pas meilleures, enfin rien ne justifie cette préférence, sinon les caprices inexplicables des courants de population.

L'entrée de la baie d'Akaroa est au sud-est. Elle est indiquée de chaque côté par d'assez hautes montagnes, entre lesquelles se distingue surtout, au sud, la plus haute de toutes, dont les deux pitons supérieurs affectent, entre autres formes variables selon ses points de vue, celle d'une selle de cheval. Bientôt la fente du rocher inférieur s'élargit, et le regard pénètre dans la baie à trois milles de profondeur environ. Deux petites roches, placées comme deux sentinelles, rétrécissent l'entrée du chenal de manière à ne lui laisser que trois quarts de mille de largeur. Puis le canal s'élargit un peu dans la première moitié de sa longueur, jusqu'à avoir deux milles d'une rive à l'autre. Sa direction, jusque là sud-est et nord-ouest, s'infléchit vers le nord et la baie se prolonge en s'élargissant et s'irradiant en trois divisions principales, l'espace de cinq à six milles eucore, de manière à avoir une profondeur totale de trois lieues marines.

Après un intervalle de vingt-quatre ans, je retrouve les mêmes rochers noirs et abrupts que j'avais vus alors ; mais cette belle végétation qui m'avait surtout frappé d'admiration, je la cherche en vain. Les forêts imposantes qui couraient sur les falaises, semblaient vouloir combler les vallées, montaient sur les collines et couronnaient même les plus hautes montagnes ; elles ont disparu. Autrefois, je ne voyais partout que du bois ou au moins des fougères arborescentes ; aujour-

d'hui ma vue se repose sur une grande plaine verte au milieu de laquelle, en regardant bien, je vois se mouvoir des points blancs et roux qui sont autant de vaches et de bœufs paissant et ruminant dans de gras pâturages. Les bois ne figurent plus qu'à l'état de bouquets réservés pour abriter une ferme, fournir un but de promenade, ou comme souvenir du vêtement de la terre, alors qu'elle était encore vierge. De longues raies blanches et sinueuses tournent autour des mornes, plongent dans les vallées et m'annoncent que les habitants actuels ne se contentent pas des moyens de locomotion donnés par la nature. Où la terre ne prenait il y a vingt-quatre ans que l'empreinte d'un pied nu, se gravent aujourd'hui les traces des chevaux, des voitures même. Les fermes vues de la mer me paraissent toutes neuves et élégantes. Des murs bien blancs, des toits en bois peint, des enclos faits avec soin, des bouquets de bois protégeant l'habitation des vents qui soufflent avec le plus de force, tout annonce la vie civilisée. Involontairement je me reporte à vingt quatre ans en arrière et me demande : « Mais où sont donc les Maourys ? » Les Maourys ne répondent plus à mon appel. En vain, armé de ma longue-vue, j'interroge les anfractuosités des rochers où je les voyais autrefois comme suspendus au-dessus de l'abîme ; en vain je cherche les sentiers par où j'avais vu des guerriers armés déboucher de la forêt et explorer le rivage et la mer. Les guerriers, les sentiers, les forêts, tout a disparu. De Long-bay, je me rappelle avoir vu sortir une pirogue double, remplie d'hommes et de femmes armés de lances et de pagaies. Deux chefs étaient debout occupés à commander la manœuvre ou à nous considérer. Le manteau de phormium flottait sur leurs épaules ; leurs mains tenaient l'une la hache de pierre,

et l'autre la longue lance en bois à pointe d'os humain. Leurs chevelures étaient noblement retroussées et retombantes en forme de casque, et quand ils étendaient les bras vers nous, quand ils nous adressaient la parole en lançant à l'air les sons gutturaux de leur dur dialecte, bien que je ne compris pas un mot de leur langage, je crus reconnaître qu'ils nous parlaient en maîtres. Ils semblaient nous dire : « Nous sommes rois ici ; ces rochers, ces bois sont à nous, qui vous a donné le droit de venir nous déranger ? » Nous n'avions pas lieu de nous préoccuper beaucoup de leur parole emphatique, de leurs gestes quasi-menaçants, et le navire confiant dans sa masse, s'avancait majestueusement sans se soucier de cette espèce de défi. Les sauvages tournèrent à plusieurs reprises autour de nous, puis, ne recevant pas de réponse et ne pouvant pas toujours nous suivre malgré l'ensemble des mouvements de leurs pagaies, ils rebroussèrent chemin et disparurent bientôt à nos regards. Nous venions de voir une pirogue de guerre et les naturels qui la commandaient étaient les deux chefs de Long-bay. Ces doubles pirogues, composées de deux embarcations longues, étroites et effilées se comportaient très-bien à la mer. Réunies au moyen de deux fortes traverses elles devenaient solidaires et à peu près insubmersibles ; leurs extrémités se recourbaient avec grâce et présentaient des sculptures grossières, où des faces grimaçantes de divinités fantastiques semblaient avoir été fichées là pour imprimer la terreur. C'est surtout avec des flottes de pirogues semblables que les Maourys se faisaient la guerre ; ils les conduisaient également bien à la pagaie et à la voile, et ils ne craignaient pas de s'aventurer au large, sur des esquifs qui nous paraissaient ne présenter aucune garantie contre la tempête.

La brise qui pousse dans la baie règne surtout le matin. A mesure que le soleil s'élève à l'horizon, le calme se fait, et dans l'après-midi, le vent vient presque toujours de terre. Cette circonstance se présenta pour moi à mes deux voyages. En 1840, le capitaine voyant le calme, fit amener les pirogues et nous fit touer jusqu'au mouillage. En 1864, les bordées furent disposées pendant trois jours de manière à ce que nous fussions à l'entrée de la baie le soir et chaque jour il fallait virer de bord. Je pus donc à plusieurs reprises voir la côte, la fouiller en tous sens et y chercher tout à mon aise, à l'entrée de Long-Bay, la double pirogue, les chefs maourys, les femmes aux pagaies, les hommes aux manteaux de phormium que j'avais vus autrefois ; je ne vis rien pourtant. Tout avait tellement changé que je me demandais parfois si un nouveau pays n'avait pas poussé, à la place de celui qui s'était gravé dans mon souvenir. En reportant mes regards de la mer vide et muette sur la côte où de nouveaux étonnements m'attendaient à chaque pas, j'aperçus un cavalier galopant sur la route que j'avais entrevue comme un ruban sinueux quelques minutes auparavant. Ce cavalier avait une redingote, un chapeau rond, un pantalon retroussé par le mouvement de sa monture, des bas blancs, de gros souliers et un bâton à la main. C'était un fermier faisant sa tournée dans son domaine. Je le vis bientôt s'arrêter en face d'un espace qui me parut jaunâtre, et qu'à son aspect onduleux je reconnus pour un champ de blé. Évidemment, il se demandait en examinant ces tiges flexibles, ces épis retombants, quand son blé serait mûr, et quand il devrait y mettre les moissonneurs. « Décidément, me disais-je, un peu dépité, je ne suis plus à la Nouvelle-Zélande, je vois encore les montagnes, les coupures des falaises, l'entrée de la baie,

mais comme tout cela a perdu sa couleur locale ! Si le théâtre est le même, comme les décors sont différents ! Le sauvage géant a dépouillé l'invariable manteau de feuilles dant il se parait tous les ans. Il revêt maintenant des vêtements nouveaux, taillés, peints et cousus à la mode européenne. J'ai beau me frotter les yeux pour mieux y voir, je ne le reconnais plus. J'admire ce jeune produit de la civilisation, mais je regrette un peu, je l'avoue, le vieux mais pittoresque état de nature.

Je faisais toutes ces réflexions pendant que nous étions pris de calme à l'entrée de la baie et que nous attendions la brise du soir pour reprendre la bordée du large. C'est ainsi que nous vécûmes trois jours, nous approchant le matin, nous reculant le soir et nous ennuyant toujours. Qui pourrait dire combien le temps qu'on passe ainsi à se morfondre est ennuyeux ! Il faut avoir sur le cœur l'épaisse couche d'insensibilité, dont certains marins sont enveloppés de longue main, pour le supporter sans maudire. Un bien grand intérêt m'appelait à terre ; j'espérais y trouver des lettres de ma famille, et quand je voyais se passer ainsi les jours, sans rien changer à l'anxiété qui me tourmentait, je me surpris à désirer de m'éloigner, de fuir ce vrai supplice de Tantale. Lire et écrire m'eût été complètement impossible ; manger, c'est à peine si j'y pensais ; dormir, je l'essayais vainement ; je ne pouvais faire qu'une chose, et encore en maugréant : aller, venir sur le pont, regarder la côte et me souvenir. Je vais donc pour un moment reporter le lecteur sur le navire *la Ville de Bordeaux*, dont j'étais médecin. Grâce à cette digression, *le Gustave* finira peut-être par pénétrer dans la baie.

II

Akaroa en 1840.

Nous venions de nous faire remorquer au mois de janvier 1840 dans l'intérieur de la baie, à trois milles à peu près de son entrée. Un navire français, *l'Heva*, qui nous y avait précédé, nous indiqua le mouillage en face d'un village maoury perché dans un repli de la montagne. Ce fut pour nous une vraie bonne fortune de pouvoir partager avec des compatriotes les promenades, les fruits de notre chasse, ceux de la pêche, les provisions fraîches, enfin tous les plaisirs de la relâche. Tout fut mis en commun ; par suite, tout se trouva doublé.

Nous étions à peine mouillés quand vint à bord un canot monté par des indigènes. Le chef du village venait nous faire sa visite. C'était un homme d'une quarantaine d'années, à l'allure débonnaire, à la physionomie commune, sans aucun caractère remarquable. Tatoué comme tous les hommes de condition noble, il laissait cependant deviner par le petit nombre de courbes qu'il portait au-dessus des yeux, qu'il n'était pas d'un rang élevé. En effet, il obéissait au chef de Long-Bay, qui relevait lui-même d'un grand chef, guerrier redoutable dont la résidence était, disait-on, à Otago. C'était une espèce de maire de village. Il avait, pour flatter sans doute les Anglais qui le viendraient visiter, pris le nom de John. Il parlait un peu anglais et ne manquait jamais, à l'arrivée des navires, d'offrir ses

services, de répéter les quelques mots anglais qu'il savait et de montrer les certificats que lui avaient donnés tous les capitaines qui l'avaient connu et dont il se disait l'ami. C'était en somme un bon garçon. Il n'avait rien de belliqueux dans toute sa personne. Le ton obséquieux même, avec lequel il parlait, en faisait une véritable exception parmi ses compatriotes. Le contact des blancs l'avait poli; peut-être aussi l'avait-il un peu gâté. Il était affable, prévenant, servile même, dans l'espoir sans doute de recevoir des cadeaux et d'obtenir un nouveau certificat qu'il pût ajouter à ceux qu'il avait déjà. Le capitaine lui offrit à dîner et lui fit même si bon accueil que le bon John se dévoila tout à fait au dessert. Il fit des offres, qui n'étaient sans doute à ses yeux que flatteuses et innocentes, bien qu'un puritain eût pu s'en scandaliser. Pour nous qui étions tolérants, nous ne fîmes que rire du rôle officieux que M. le maire jouait dans des relations habituellement secrètes et dont le mystère fait surtout le prix. Il s'agissait tout simplement de procurer à chacun de nous, des compagnes fidèles pour tout le temps de la relâche. Il offrait en particulier, au capitaine, une grosse fille d'une trentaine d'années, bien portante, avenante, et d'une laideur qui devenait de la beauté, comparée à celles des suivantes qu'il lui avait données. Or, cette donzelle était sa sœur. Il la proposait sans scrupule, la vantait sans discrétion et devait recevoir sans honte le prix de son courtage. J'ignore si l'honnête entremetteur a fait ses frais, mais je sais que sa sœur devint presque notre commensale habituelle. Elle fut de toutes nos promenades dans la baie; nous dûmes souvent à sa connaissance des lieux et à sa complaisance des renseignements utiles et de véritables services. Cette grosse et rieuse commère avait arrangé sa vie de manière à

avoir la plus grande somme de biens possible. Sachant que le mariage maoury l'eût soumise à un dur esclavage et à une fidélité dont l'oubli valait la mort, elle avait jusque-là renoncé à un lien sérieux, pour prendre, quitter et reprendre des liaisons passagères qui lui procuraient du plaisir, du repos et une nourriture supérieure à celle de ses pareilles. Je n'ose y joindre l'espoir des cadeaux, car je crois bien qu'ils retourneraient tous à son estimable frère ; mais le reste lui faisait une existence de favorite de grand seigneur, et elle y tenait. Comme il n'y a pourtant pas de médaille sans revers, elle retombait pendant ses moments de veuvage, dans une position pire peut-être que celle d'une légitime épouse, et puis, il faut bien le reconnaître, quelques-uns de ces maris d'occasion, pour être des blancs et même des capitaines, n'en étaient pas moins des ivrognes et des brutes. Mais que faire ! On ne peut pas tout avoir, dans ce bas monde, même à la Nouvelle-Zélande.

Le village était situé sur le versant d'une colline appuyée elle-même le long de montagnes plus élevées. Un petit ruisseau d'eau bien limpide s'en venait des hautes régions couvertes de bois, en sautillant de roche en roche, de caillou en caillou. Il longeait quelques cases, serpentait dans les parties les plus déclives du repli qui constituait sa vallée et semblait à la fin se jeter à regret dans la mer. C'était tout simple, il allait y mourir. Son lit était garni de sable fin et blanc dans l'intervalle des cascades, et du bord, je suivais ses méandres en devinant la pureté de ses eaux et le plaisir que nous aurions bientôt à y faire notre provision. Les cases, au nombre d'une trentaine, étaient étagées les unes au-dessus des autres, à distances inégales, sans aucune symétrie, sans aucun alignement. Elles ne pa-

raissaient pas s'élever à plus de quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. Plusieurs même étaient plus basses encore et ressemblaient assez à des moitiés de tonneaux coupés dans leur longueur, et qu'on mettrait bout à bout de manière à avoir une demi-circonférence pour toit et parois latérales, et le sol pour plancher. A une des extrémités, un trou large d'un pied et haut de deux, servait d'entrée; on ne pouvait y pénétrer qu'en rampant et on n'y restait que couché. Ces palais, que nous autres raffinés nous aurions tout au plus trouvés convenables pour nos chiens, ne servaient, du reste, que de chambres à coucher, et on pouvait voir les familles accroupies au dehors, à l'abri d'un petit auvent et entourant un foyer en plein air, où elles s'occupaient à manger et à chanter. Leur vie se passait donc bien plus au dehors de la case qu'en dedans, et nous verrons même que les circonstances où nous croirions que les sauvages y dussent chercher un plus tranquille refuge sont justement celles où ils en sont tout à fait éloignés. Une seule habitation placée plus près de la plage et de la rivière que toutes les autres, se distinguait par un peu plus de hauteur et d'étendue. John nous l'avait indiquée, avec un certain orgueil, comme étant à lui. *It is my house*, nous disait-il souvent. Nous pûmes constater en effet que c'était là le véritable château du seigneur du village. De l'autre côté de la rivière, une cabane analogue, mais où on pouvait reconnaître, au-dessus d'un pignon en maçonnerie, un petit cône par où s'échappait une colonne de fumée, annonçait la présence d'habitants d'une autre nature. Cette maisonnée abritait en effet deux Anglais. Ces deux exilés vivaient là seuls, sans communication avec les naturels, qui les supportaient près d'eux, plutôt par dédain que par sympathie. Ce qu'ils étaient ? d'où ils

venaient? Personne n'eût pu le dire. Nous supposâmes qu'ils avaient eu quelques démêlés avec la justice en Angleterre, qu'ils avaient été conduits en Australie aux frais de l'État, et que, par délicatesse sans doute, n'ayant pas voulu manger indéfiniment le pain que le gouvernement colonial leur octroyait, ils s'étaient esquivés un soir très-discrètement, sans prendre congé de personne. Cette supposition nous vint surtout à la vue des figures presque patibulaires des Anglais, et pourtant nous nous trompions peut-être. Qui sait s'ils n'étaient pas des exilés volontaires, des amoureux de la nature sauvage, de simples misanthropes fuyant les vanités et les douceurs du monde civilisé ! Quoi qu'il en soit, ils étaient arrivés un jour sur un navire qui venait faire de l'eau, ils avaient débarqué sur la plage leur petit bagage (fusils, couteaux, chaudière, etc.) et le navire était reparti. Nos deux Robinsons avaient construit leur habitation, installé leur ménage et s'occupaient, pour vivre, à disputer aux oiseaux de proie la graisse que renfermaient encore autour de leurs intestins les baleines mortes que le vent conduisait dans la baie. Les Maourys avaient commencé à voir en eux de dangereux rivaux. Mais ce qu'ils aimaient surtout à prendre étaient les chairs, et les Anglais leur laissaient scrupuleusement leur part; la bonne harmonie s'était donc vite rétablie. Sur toutes les côtes voisines des lieux de pêche on peut ainsi rencontrer de semblables industriels qui arrachent aux cadavres les éléments d'une vie misérable : on les connaît sous le nom caractéristique de *carcassiers*. Ils préparent de l'huile de basse qualité, la conservent dans de vieilles barriques et l'échangent ensuite, contre quelques provisions de bouche, des munitions de guerre et des vêtements.

Je m'étonnai d'abord de la possibilité d'une pareille existence à côté d'une population sauvage, mais j'appris bientôt qu'il venait souvent des navires anglais dans la baie, que les naturels ne se souciaient pas de se faire un mauvais parti avec leurs visiteurs, en supprimant des voisins qui, en définitive, ne les gênaient pas. De plus, je sus qu'ils avaient fait des cadeaux au grand chef et lui payaient un petit tribut annuel; enfin, je me souvins que le Zélandais n'attaque en général que celui qu'il suppose fort, et qu'il dédaigne la chair du blanc à cause de la saveur salée qu'elle conserve. Il y avait donc mille raisons, pour que nos Anglais vécussent tranquilles dans leur ermitage, et je ne les ai jamais vus exprimer le moindre souci relativement à leur sécurité.

Si on visite toutes les îles de l'Océanie, on trouve presque partout de ces épaves humaines jetées de place en place comme des jalons d'essai, comme des sentinelles perdues, chargées par la Providence sans doute de donner aux sauvages l'idée d'hommes nouveaux apportant des habitudes nouvelles. Quelques-uns de ces pauvres diables sont tués et mangés, c'est vrai, mais bon nombre deviennent les favoris, les conseillers des chefs et chefs eux-mêmes.

Le lendemain de notre arrivée fut un jour de grand travail à bord. C'est ainsi que commencent toutes les relâches. Dès le point du jour on avait fait une longue drôme de pièces vides et deux embarcations s'étaient rendues, entraînant leur chapelet près de la rivière dont j'avais admiré la veille les cascades à travers les fentes des rochers. Tout allait pour le mieux, les embarcations furent traînées sur la plage; les pièces roulées dans le lit de la rivière gagnèrent un petit bassin où il était facile de les remplir. On allait même pui-

•

ser les premiers seaux d'eau, quand une douzaine d'indigènes s'en vinrent, avec des gestes énergiques, faire une opposition formelle au début de l'opération. Bientôt toute la population du village se trouva mêlée aux hommes de l'équipage. Les matelots, avec leur sang-eûne habituel, répondirent par des rires ironiques et de brusques bousculades aux remontrances pacifiques, mais obstinées des naturels. Ils se firent de la place en renversant les obstacles et puisèrent l'eau. Alors les Maourys prirent une détermination suprême. L'idée d'employer la force pour empêcher cette violation du droit de propriété, leur vint peut-être ; mais que faire en présence de deux équipages formant un contingent de plus de cent hommes valides, quand toute la population masculine du village atteignait à peine la moitié de ce chiffre ? Ils eurent alors recours à un moyen autrement puissant que la force, et ils en obtinrent un succès complet. Ils prirent les femmes accourues au bruit et dont le caquetage augmentait encore le tumulte ; ils les étendirent toutes en travers dans la rivière, de telle sorte que les matelots ne pouvaient faire un pas, remuer une barrique sans fouler le corps d'une d'elles. Le Français est galant, dit-on, et il le prouva une fois de plus dans cette occasion. Tous nos hommes s'éloignèrent en riant. Le chef John, qui survint, expliqua, en mauvais anglais, qu'on ne prenait jamais d'eau sans payer un droit ou, au moins, sans donner un cadeau. L'incident fut rapporté au capitaine, et une demi-heure plus tard, deux ou trois magnifiques foulards de coton, donnés à propos, avaient rétabli la plus entière concorde. Les naturels prêtaient leur concours aux matelots, et quand la drôme revint à bord, la moitié du village l'escortait.

Le capitaine aurait certes bien pu prendre par force

cette eau défendue un moment avec tant d'ardeur. Avant que la population des environs eût été prévenue de cet affront et se fût mise en mesure d'en tirer vengeance, le navire aurait eu le temps de reprendre la mer ; mais cette action eût-elle été juste ? eût-elle surtout été politique ? Si nous n'en avions pas souffert, d'autres n'auraient-ils pas payé pour nous plus tard ? Avec quelques mouchoirs valant quatre ou cinq francs, nous étions devenus les amis de tous les habitants du village. Supprimons le cadeau, et chaque sauvage fût resté l'ennemi particulier de chacun de nous ; nous eussions dû craindre pour notre vie et pour la sûreté du navire pendant toute la relâche. Vingt-quatre ans plus tard, à Chatam, je voyais un capitaine puiser, sans payer, l'eau d'un bassin fait de main d'homme, et cela impunément. D'où vient donc cette faiblesse actuelle du Maoury ? Où est le noble sentiment de fierté qui lui faisait exiger ce qui était juste ? Ne sait-il plus résister maintenant à une usurpation ? A mesure qu'il se civilise, qu'il s'adoucit, sa force s'en va. Il oublie ses droits pour ne se rappeler que la puissance de ses oppresseurs.

Je descendis à terre pour la première fois dans l'après-midi de ce premier jour. J'allai d'abord visiter la rivière, témoin d'une protestation aussi ingénieuse que grotesque, et où le rôle joué par les femmes me prouvait le peu de cas qu'on faisait d'elles. Je ne pus remonter longtemps le cours de l'eau, l'escarpement augmentait à mesure que je voulais gravir. La végétation présentait un lacinextricable et je redescendis à regret, mais assez vite. Si rapidement que je sois passé sous bois, ce ne fut pas sans juger pourtant de la familiarité des oiseaux ; je m'approchais d'eux jusqu'à les toucher, et quand je les chassais d'une branche, ils sautaient sur la branche voi-

sine. De petites perruches rouges et jaunes, au bec court, gros et recourbé attendaient qu'on les frappât pour s'envoler. Nous ne manquions pas d'abuser de cette imprudente confiance. Instruits par les indigènes, nous pouvions faire des lacets, les attacher au bout d'un bâton, et les appliquer au cou des perruches qui s'enlajaient d'elles-mêmes en s'envolant. Nous avions une cinquantaine de ces prisonnières à bord, le jour de notre départ. Nous leur avions donné le carré pour demeure et comptions bien en conserver au moins quelques-unes; malgré nos soins, nous les perdîmes toutes, dans le premier mois de notre traversée.

John m'avait vivement engagé à l'aller voir. Je me rendis donc chez lui. Sa case n'avait rien de bien remarquable, sinon qu'on pouvait s'y tenir debout. Les parois latérales étaient faites de morceaux d'écorces larges comme la main et longs de deux ou trois pieds. Des poteaux fichés dans la terre à un mètre d'intervalle donnaient de la solidité à tout l'édifice. Intérieurement il régnait deux cloisons semblables aux murs extérieurs, d'où résultaient trois pièces distinctes. Dans la première, était le foyer et quelques ustensiles de ménage (couteaux et marmites), armes du pays, haches, casse-tête, javelots suspendus à côté de deux fusils, dont un sans batterie. Les deux autres étaient des chambres à coucher. Un clayonnage formé de morceaux de bois écorcé, placés horizontalement à trente centimètres du sol, offrait un abri contre l'humidité. Quelques nippes jetées dans un coin formaient toute la garde-robe du maître. Dans un autre coin, des morceaux d'étoffes pour robes attestaient que sa sœur avait déjà recours aux nombreuses recherches du luxe, et qu'elle possédait au moins deux robes et le reste à l'avenant. Devant la case, sur un petit carre-

four, un foyer flambait sous une marmite pleine de patates. John était le richard du lieu ; il avait dit adieu à la vie de nature ; il s'habillait, mangeait chaud, commençait à dîner avec une fourchette, ne pouvait plus marcher sans souliers ni s'exposer au soleil sans chapeau. Les jouissances imposent des obligations, et ce n'est que justice. John devait donc faire face à ses nouveaux besoins, et de là des habitudes si différentes de celles de ses concitoyens. Enchanté de sa maison, de ses habits, de ses armes, et surtout de sa personne, il me reçut avec une bonne figure, me fit asseoir sur une bûche qui figurait assez bien un canapé, profita de ma blague pour charger sa pipe, m'offrit du feu et s'étendit près de moi pour savourer mon tabac. L'inventaire de la case terminée, ce qui ne fut pas long, j'en fis autant que lui et me bornai à fumer, à m'étendre sur mon banc et à écouter mon ami John, me répétant à chaque instant que notre navire était *oui, oui*, notre capitaine *oui, oui*, et nous tous autant de *oui, oui*. Je ne sus que plus tard ce que voulait dire ce mot si souvent répété, et qui, à mes yeux, n'avait aucun sens.

Afin que le lecteur ne reste pas aussi longtemps que moi dans l'ignorance, je vais indiquer l'origine de cette appellation. Malgré les ennuis qu'ils allaient y chercher, malgré les dangers qu'ils bravaient chaque jour, les visiteurs furent nombreux à la Nouvelle-Zélande depuis le célèbre Cook. Or, la grande majorité était anglaise, ou du moins parlait anglais. De là l'introduction rapide de l'idiome anglais dans le pays. Il n'est pas un Maoury qui ne connaisse quelques mots de cette langue, et quelques-uns la parlent et l'écrivent couramment. Il est bien loin d'en être ainsi pour le français : on ne le parle pas plus qu'on ne l'entend ; c'est pis qu'une langue morte pour le Maoury ; c'est un

idiome mort-né. Les Français sont connus cependant ; et comme au milieu de leur conversation familière ils laissent échapper souvent le mot *oui*, qu'ils affectent de répéter pour lui donner plus de force sans doute, les sauvages se contentent de les appeler *oui, oui*. C'est grotesque, c'est ridicule, mais c'est général ; on tuerait un Maoury avant de lui persuader que ces mots peuvent nous agacer les nerfs.

Je désirais bien visiter le village, mais ne savais comment faire. Une occasion vint lever toutes les difficultés. Un vieillard très-malade avait subi inutilement toute la médication qu'on administre aux indigènes dans les occasions les plus solennelles. On avait commencé par le retirer de sa case ; la case ne reçoit que des gens bien portants ; on l'avait couché, à l'abri de quelques arbrisseaux sur un lit composé d'herbes aromatiques ; on lui avait fait manger un fruit d'une vertu héroïque ; on lui avait fait boire un suc de plantes qui guérit toutes les maladies ; on avait fait enfin tout ce que la sagesse et la science humaines peuvent suggérer à Akaroa, et malgré cela le vieillard n'avait pas guéri ; le mal s'aggravait même tous les jours. Le médecin, prêtre et sorcier, espèce de cerbère à trois bonnets, celui du savoir, celui de la puissance divine, celui de la prescience, consulté une dernière fois sur l'issue de la maladie, avait prononcé son arrêt. Toutes les invocations, tous les enchantements étaient désormais inutiles ; le prophète avait parlé, le malade devait mourir. Les parents se souvinrent alors que les navires français ont un médecin à bord, et comme en définitive il ne pouvait rien arriver de plus grave que la mort, on s'adressa à moi en désespoir de cause, comme un noyé se rattrape à la plus pourrie de toutes les planches. Je dûs à cette délicate préférence de voir le vieillard et

le village. Les parents s'adressèrent à John; on lui parla longuement avec force gestes et en me désignant à plusieurs reprises. Quelques minutes plus tard, je suivais à travers les buissons de fougère un petit sentier tortueux qui me conduisit près du malade.

En avant d'une petite case à demi-cachée sous des broussailles, se tenait un groupe de femmes qui s'entr'ouvrit à mon approche. Je pus voir alors un vieillard étendu sur un lit de feuilles sèches avec une pierre pour oreiller. Un examen sommaire me fit voir que j'étais devant un moribond, et que tout serait terminé dans quelques heures. Je fis entendre qu'il n'y avait aucun espoir de salut, et mon diagnostic se trouvant d'accord avec celui du sorcier, je conquis tout d'un coup la sympathie des habitants et la réputation d'un homme habile.

Quand je retournai à terre le lendemain, le vieillard était mort. Chacun avait l'air de me dire que les choses s'étaient passées comme je les avais prédites, et je devins presque l'égal du médecin indigène. Libre de visiter les cases, je procédai à un examen d'autant plus minutieux qu'il y avait moins de choses à voir. Elles étaient faites avec des branches d'arbres flexibles, fichées en terre à leurs deux extrémités, et dont la courbe formait une demi-circonférence. Des tiges plus minces enlacées avec les premières complétaient une surface à peu près régulièrement ronde et procuraient un abri suffisant contre la pluie et le vent. A l'intérieur, rien de particulier, ne se présentait, qu'un tas d'herbes sèches servant de lit, et une ou plusieurs pierres qui faisaient l'office d'oreillers. Quelquefois je voyais des naturels, surtout des enfants, couchés et endormis. Devant chaque case était un petit espace de deux ou trois mètres carrés assez bien nivelé, entouré de sièges

en terre battue ou en pierre. Au milieu de ce petit carrefour, un foyer composé de pierres et garni de cendres, indiquait le lieu où se cuisaient les aliments. Un petit tas de bois sec attendait sur l'herbe qu'on le fit, morceau à morceau, contribuer à l'entretien du feu. Pour des ustensiles de cuisine, je n'en voyais nulle part; seulement une pierre plate et un maillet en bois reparaissaient à peu près sur chaque carrefour. A quoi pouvaient servir ces objets? je n'en avais aucune idée, quand j'en eus tout à coup l'explication. Au moment où je montais et descendais sur le plan incliné où le village était perché, et pendant que j'examinais et comptais les habitations et les petits champs où des essais de culture me semblaient loin de mériter de grands éloges, j'entendis un cliquetis se répétant d'un bout à l'autre du village; je m'étonne, m'arrête et regarde. Alors je vois toutes les femmes tenant d'une main un paquet de racines sèches dont chaque brin est gros comme le doigt, et de l'autre, battant ces racines sur la pierre à coups précipités. C'était un travail analogue à celui par lequel on commence la préparation du chanvre dans notre pays. Les racines battues se réduisent en une espèce d'étoupe; les parties dures et ligneuses sont séparées et éliminées. Sur l'invitation d'une des travailleuses, je pris un petit paquet de l'étoupe obtenue, je la goûtai, la mâchai, et en suçait le produit de la mastication, j'obtins dans la bouche, après avoir rejeté les fibres insolubles, une matière fade et douceâtre, qu'à la rigueur je pouvais avaler. J'avais goûté le pain du pays, la base de la nourriture des indigènes et la seule ressource qui ne leur fasse pas défaut quand toutes les autres provisions manquent, en voyage, pendant la guerre, ou dans l'exil; la racine de la fougère comestible. J'en ai dit

quelques mots en parlant de Chatam où nous l'avons déjà rencontrée; eh bien! elle est bien plus commune encore à la Nouvelle-Zélande, et on ne saurait faire un pas dans les bois sans mettre le pied dessus. Les femmes ne se bornent pas à battre cette racine; elles doivent d'abord la chercher, l'arracher, ce qui demande de l'adresse et quelquefois l'aide d'un long bâton pointu, l'empaqueter, la laver, la sécher et quelquefois même la torréfier. Nous avons en France une racine qui présente un peu de ressemblance avec celle de la fougère, bien que sa saveur soit plus douce et son produit plus aqueux. Cependant on peut se faire idée de ce qu'est la fougère battue, en se représentant un morceau de racine de réglisse auquel on aurait fait subir la même opération.

Cet aliment figurait naguère à tous les repas, et aujourd'hui même, il reste comme dernière ressource quand manquent les aliments nouveaux. Le Zélandais affamé, et dans l'impossibilité d'assouvir son immense appétit; se met un morceau de fougère dans la bouche, le mâche, le suce, le tourne cent et cent fois, et la faim se trouve apaisée. Unie aux coquillages, aux poissons secs, à la viande même, elle fait l'office du pain. Cependant son usage se perd ici comme à Chatam, et elle n'est plus guère récoltée aujourd'hui que par les malheureux insurgés qui, dans l'île du Nord, se débattent contre les horreurs de l'usurpation.

Déjà, en 1840, les vêtements européens avaient pénétré à la Nouvelle-Zélande. Ainsi John était vêtu d'un pantalon et d'une chemise de laine. Quelques hommes remplaçaient déjà le manteau indigène par la couverture blanche ou rouge qu'ils achetaient aux Anglais, et que l'usage dans un pays humide et boueux mettait dans un état de malpropreté difficile à concevoir, im-

possible à décrire. Si la couverture avait déjà envahi le pays à cette époque, et je dirai plus tard comment, elle n'avait pourtant pas encore fait disparaître le vêtement national ; elle lui faisait seulement concurrence et on pouvait deviner qu'elle le supplanterait probablement bientôt complètement.

C'est au phormium que les Zélandais empruntaient les éléments de leurs nattes, de leurs filets, de leurs lignes et enfin de leurs vêtements, dont la pièce principale était le manteau. Je l'ai vu sur les épaules des deux sexes, avec une longueur et une ampleur variables, mais avec une forme et une contexture constantes. Long, en général, comme ce que nous appelons en France le petit manteau espagnol, il partait du cou et tombait jusqu'à mi-cuisses, en s'élargissant à mesure qu'il s'abaissait. Il n'avait pas de collet et se serrait autour du cou à l'aide de ficelles ajustées aux extrémités de l'encolure. Son tissu était serré et imperméable, grâce surtout à une épaisse peluche dont chaque brin avait de 12 à 15 centimètres. Quand ce manteau était neuf, quand le phormium avait tout le brillant dont il est susceptible, il ne manquait pas d'un certain éclat. Mais combien il était rare de le voir dans des conditions, je ne dirai pas de splendeur, mais même de propreté supportable ! Le plus souvent, il était plein de boue et répandait une odeur fétide. Au-dessous du manteau, un pagne se tournait autour des hanches ; souvent même cette partie manquait, et alors les jambes et les cuisses apparaissaient dans toute leur vilaine nudité.

Les enfants que je voyais grouiller dans les cases ou sur le carrefour voisin étaient en général nus ; quelques-uns étaient pourtant enveloppés dans des morceaux de tissus de phormium. Tout cela ressemblait assez à des petits chiens recouverts de paillassons.

L'examen des cases, de la fougère et des vêtements, m'a éloigné de mon client de la veille, qui n'était plus ce jour-là qu'un cadavre; j'en dirai pourtant quelques mots.

Le vieillard étant mort dans la matinée, il avait été procédé à sa toilette funèbre avant mon arrivée. On avait disposé le cadavre comme s'il eût été vivant encore et endormi. Son lit de feuilles avait été secoué, et en partie renouvelé. On avait relevé son buste, soutenu sa tête et croisé ses bras sur la poitrine. Il était à moitié assis ou accroupi; son manteau de phormium lui couvrait les épaules; ses cheveux étaient relevés comme en un jour de fête ou de combat; quelques plumes se mêlaient à la touffe qui retombait tout au tour de sa tête; sa figure couverte de tatouage, annonçait qu'il avait eu pendant sa vie une certaine illustration, et pour dissimuler sans doute les empreintes de la mort, elle était peinte en rouge et en jaune nuancés selon des règles qui m'étaient inconnues, mais qui produisaient un effet tant soit peu diabolique; une couverture de laine couvrait ses jambes; les femmes qui l'entouraient la veille de très-près s'étaient éloignées; je ne pus moi-même l'approcher qu'à une certaine distance. Il était *tapu* ou sacré; personne ne pouvait le toucher, que deux femmes qui avaient procédé aux apprêts funèbres et qui, par ce fait seul, se trouvaient aussi tabouées; elles restaient accroupies à côté de lui, répétant à intervalles égaux des chants lugubres qui se terminaient par de grands éclats de voix et des lamentations. Elles faisaient, comme on voit, l'office des pleureuses. Derrière lui et presque à le toucher, sa veuve était accroupie aussi et prenait part aux lamentations en ayant soin de les exagérer. Le reste de l'assistance se tenait beaucoup plus éloigné, allait, venait, se renouvelait sans

ordre, jetait quelques cris de deuil et disparaissait tout à fait. Toute la journée, ce manège se continua, et chaque fois que je passai à la distance où il m'avait été permis d'approcher, je pus juger du religieux scrupule avec lequel chacun exécutait sa partie dans ce triste concert, de la patiente résignation et du calme avec lesquels les sauvages se soumettent aux cérémonies que les coutumes leur imposent.

La nuit, ce fut bien pis encore. J'étais retourné à bord à l'heure du diner et j'e ne pus assister de près à tous les actes qui s'exécutaient dans l'obscurité; mais il se fit un tel tapage que j'en restai toute la nuit sans dormir. Les chants étaient plus continus que pendant le jour, les voix plus nombreuses, les cris plus aigus et plus prolongés, et de temps en temps, nous entendions quelques détonations d'armes à feu, en même temps que des bruits de pierres frappées sur des pierres et de branches d'arbres battant les buissons qui environnaient le mort. On m'avait prévenu de tout ce vacarme, et j'y comptais un peu, sans prévoir qu'il dût être aussi insupportable. La grande raison qu'en donnant les sauvages, c'est que si on laissait le mort pendant la nuit sans faire tout ce tintamarre, les mauvais génies ou démons viendraient l'enlever pour le porter en enfer, et on ne le retrouverait plus le lendemain matin. Quoi qu'on fasse, il arrive presque toujours des accidents, car là-bas, comme ici, le diable est bien fin. Souvent, quand le jour apparaît, le pauvre mort a les mains et les pieds à moitié rongés. Quelquefois même les orbites sont vides, les yeux ont été enlevés. Ce sont de grandes calamités pour les familles, n'annonçant rien moins que le transport de l'âme du mort dans les lieux de supplices destinés aux damnés. Des incrédules ou simplement des gens qui voudraient examiner le

fond des choses, feraient peut-être observer qu'il y a beaucoup de rats dans le pays; que ces rats sont très-gros et très-voraces et que le diable qui mange les morts n'est rien qu'une bande de ces terribles rongeurs. Le bruit qu'on fait les éloigne d'abord, mais ils finissent souvent par s'enhardir; le mort est alors profané et la famille plongée dans la désolation.

A la fin pourtant le bruit cessa. Je pus m'endormir et ne m'éveillai qu'assez tard dans la matinée. Je courus à terre pour voir quelque chose des funérailles, mais tout était terminé; le cadavre avait disparu. Aux premières lueurs de l'aube, la famille l'avait emporté pour le déposer dans une terre ignorée de tous ceux qui lui étaient étrangers. Il devait rester là un certain temps, dépendant de son importance et de l'état politique de la tribu, puis être exhumé pour aller rejoindre ses ancêtres dans le tombeau ou la grotte de la famille. Comme je ne suis pas resté jusqu'à l'exhumation, je ne puis pas parler de cette cérémonie, pas plus que de la momification des têtes de chefs et surtout de celles des ennemis tués dans les batailles, têtes que l'on conserve comme trophées de victoire et qu'on vend aux Européens comme objets de curiosité.

Quelques jours plus tard, je revis la veuve; mais grand Dieu! dans quel état! Comme j'eus bien l'explication des torrents de larmes qu'elle versait pendant l'agonie de son mari, et des cris perçants que j'entendais pendant la nuit où elle avait veillé le mort, quand je vis dans quel état l'avait mise le *tatu* ou tatouage de veuve!

J'ai déjà parlé à plusieurs reprises du tatouage, et je vais revenir, pour la dernière fois, sur cette opération chère aux sauvages de tant de contrées, et qu'on retrouve même chez les gens de certaines classes en

Europe, ce qui tendrait à prouver qu'il y a des sauvages partout.

Le tatouage se distingue en deux classes distinctes : le tatouage à petit grain par simple inoculation de substances tinctoriales au moyen de pointes acérées, et le tatouage en relief, obtenu au moyen d'incisions plus ou moins profondes, allant quelquefois jusqu'à diviser le derme dans toute son épaisseur ; incisions dans lesquelles on fait couler des teintures qui laissent sur la peau des stigmates indélébiles, en même temps que se forment des *sillons* dont le relief est plus ou moins prononcé. Les outils employés pour cette sculpture sont des coquilles dont la cassure est très-acérée, ou bien des ciseaux enfoncés à coups de marteau. J'ai seulement vu l'emploi des coquilles.

Le tatouage à petits grains, celui qui fleurit encore dans nos prisons, où il semble qu'il veuille imprimer un cachet ineffaçable d'opprobre, celui que de mauvais drôles s'amusaient encore à infliger à des nigauds de recrues dans l'armée et dans la marine, est aussi le plus répandu chez les sauvages. Les dessins qu'il représente et dont les principaux rappellent des arbres, des cases, des points de vue du pays où ils s'exécutent, sont-ils des hiéroglyphes qu'on pourrait lire en étudiant leurs significations ? J'en doute fort et crois tout simplement aux caprices de ceux qui les font et de ceux qui les souffrent. Il est à remarquer que cette variété de tatu se rencontre surtout dans les pays très-chauds où on porte peu de vêtements et où, par conséquent, il en tient lieu et contribue à l'ornement. Le corps et les membres, surtout aux parties antérieures, sont les sièges habituels de ce tatu. La figure est, en général, épargnée ; j'ai vu surtout ce tatu aux Sandwich, aux Marquises et aux îles de la Société. Il existe très-

peu à la Nouvelle-Zélande, où je l'ai rencontré seulement sur quelques femmes. Un petit piqueté bleu, pratiqué sur la moitié de la lèvre inférieure, m'a été indiqué sur quelques jeunes filles, comme un signe d'esclavage.

Le tatouage en relief ou à sillons est bien moins répandu que le précédent; je ne l'ai rencontré que dans deux pays, à la côte d'Afrique dans l'île de Fernando-Po et à la Nouvelle-Zélande. J'ai parlé du tatu de ce premier pays, où j'ai montré qu'il était pratiqué comme mesure hygiénique, je n'y reviendrai pas. A la Nouvelle-Zélande, il est considéré comme ornement ou plutôt comme marque de la nationalité et du degré d'illustration des guerriers. Des dessins réguliers, et qui ne variaient que selon certaines règles, ornaient les visages des Maourys en même temps qu'ils désignaient la tribu, le rang, le degré de puissance et de gloire de celui qui le portait. Tout le monde connaît maintenant ce tatouage, et chacun peut voir dans les collections de curiosités, des têtes de chefs momifiées, où les dessins ont conservé leur relief, leur forme et leur couleur. Si à première vue, on croit reconnaître les mêmes dispositions de lignes et les mêmes couleurs, on est assez vite détrompé, et avec un peu d'étude on arrive à voir qu'il existe dans les dessins du tatu une analogie très-grande avec ceux du blason.

Appliqué aux hommes seulement, le tatu n'était pas administré avant l'âge de la virilité. A cette époque, le jeune homme recevait le signe de la tribu, consistant en deux ou trois grandes lignes ayant des directions, des formes, des couleurs variables selon les tribus, mais identiques, sur chaque membre d'une même tribu. C'est là le tatu du commun des martyrs, c'est l'uniforme des soldats, si je puis m'exprimer ainsi. Vien-

nent ensuite les marques particulières à chaque famille, conservées aussi intactes et aussi exclusives que les signes de la tribu, mais ne s'appliquant qu'aux membres légitimes d'une même famille. Enfin vient le tatu rappelant les batailles où l'on a assisté, les ennemis qu'on a tués, la position qu'on a conquise. Cette partie du tatu est individuelle, elle ne se transmet pas de père en fils; c'est une décoration à vie et non héréditaire. Ces signes glorieux rappelant les faits d'armes, et les événements remarquables, étaient placés sur les ailes du nez, au-dessous des paupières et sur le front. Il était donc facile de juger de l'illustration d'un guerrier en lui regardant la figure; plus facile encore de savoir à quelle famille et à quelle nation ou tribu il appartenait, à la simple inspection des grandes lignes de son tatu. Certains hommes célèbres à l'occasion d'un grand événement, pouvaient ajouter quelques lignes à leur tatu de famille, il en était de même des familles cadettes. Comme on le voit, l'analogie est complète entre le tatu et le blason, seulement le sauvage portait son blason gravé sur sa figure, tandis que le chevalier le portait sur son écu. Il y a même jusqu'à la dégradation qui pouvait être inscrite aussi d'une manière indélébile. Nous avons vu que le petit tatu de la lèvre chez la femme était un signe d'esclavage. Pour ce qui était des hommes esclaves, ils n'étaient pas tatoués, attendu qu'un guerrier tatoué n'était jamais fait prisonnier. Il était toujours tué et mangé. L'enfant qui suivait la femme en esclavage ne prenait pas le tatu à l'époque de sa virilité à moins d'être adopté par son maître, et l'esclave pouvait passer ainsi d'une tribu dans l'autre sans causer d'embarras, sans amener la moindre perturbation. N'étant pas un individu, il ne portait son individualité nulle part. Main-

tenant que le tatu nous est connu, nous concevons quelle importance il devait avoir pour les Zélandais. Il contribuait plus que toute autre institution à la conservation politique de la tribu et de la famille. Il conservait intacte la distinction des classes; il empêchait à un esclave fugitif de devenir membre d'une tribu ennemie de celle où il avait été esclave, et nous nous expliquons facilement les souffrances qu'on endurait pour le subir et l'habileté que certains artistes acquéraient pour le pratiquer.

Qu'un sauvage trace sur du papier, sur une feuille de tapa ou grave sur le bois ou la pierre les dessins de son tatu, cela se concevra sans peine; quel est celui de nous qui ne connaît son nom et qui ne sait l'écrire? Quand à la lecture du nom d'un guerrier zélandais, elle se comprend encore mieux que le reste. Son chiffre se compose de celui de la tribu connu de tout le monde, de celui de la famille très-connu aussi et enfin d'une ou de deux lignes particulières que l'on connaît d'autant plus vite que le guerrier a plus de réputation.

Quand j'ai dit que la femme ne recevait jamais l'ornement du tatu en relief, à sillons ou à côtes, je n'ai pas voulu dire qu'elle n'y fut jamais condamnée; au contraire, elle le subit quelquefois, mais alors, c'est en signe de deuil. A la mort du mari, la femme prend le tatu de veuve; c'est encore un reste de la tyrannie de l'homme, qui s'impose même après sa mort. En effet, au moment où le vacarme des lamentations remplit l'air et couvre les cris que de nouvelles douleurs peuvent lui faire jeter, la pauvre veuve reste accroupie au chevet du mort et deux de ses parentes armées de coquilles aigues, lui font de longues entailles dans la peau du visage, des seins, du ventre, etc., en affectant d'atta-

quer surtout les parties du corps qui ont attiré de préférence les caresses du mari. Toutes ces plaies, que les médecins appelleraient de longues scarifications, sont verticales; le sang coule de partout; la patiente pousse des cris déchirants, et on conviendra qu'il y a bien de quoi. Pour témoigner d'un deuil éternel, les bourreaux femelles font couler dans chaque plaie une liqueur corrosive qui en teint les lèvres en noir; la victime est désormais frappée du signe du veuvage. Si elle ne reste pas inconsolable, elle reste du moins avec les apparences d'un chagrin qui ne doit pas finir, et elle ne peut devenir légitime épouse une seconde fois. Si les hommes ont renoncé aux avantages réels du tatu à cause de ses difficultés d'exécution et des perturbations apportées dans leur état social, on conçoit que les femmes ont dû renoncer avec un grand plaisir à leur tatu de veuve. Celle que j'ai vue en 1840 était peut-être une des dernières qui se soient soumises à cette coutume barbare à Akaroa. Les jeunes femmes d'à présent se contentent d'obéir à leurs maris vivants, sans s'astreindre aux caprices sanguinaires de ceux qui ne sont plus.

Je reviens à l'examen du village des Maourys au moment des repas. Leur cuisine, en 1840, était bien simple encore, à Akaroa du moins, et les aliments étaient peu variés. Quand le mari allait prendre sa nourriture, il s'asséyait commodément sous l'auvent de la case et attendait qu'on le servit. Sa femme lui apportait alors la racine de fougère fraîchement battue, du poisson sec et des pommes de terre qu'elle retirait de la cendre chaude au moment de les servir; elle allait chercher un peu d'eau dans des bouteilles qui venaient des navires européens, et le repas se faisait d'un bout à l'autre sans que le mari lui adressât un

mot ni d'affection ni de remerciement. C'était là un repas sans cérémonie, le dîner des petits jours, ce que nous appellerions la fortune du pot. Les jours de gala venaient dans certaines occasions. Je fus témoin d'un de ces banquets pantagruéliques qui eut lieu dans la circonstance suivante.

Un petit vent du large avait fait entrer dans la baie une troupe nombreuse de marsouins. Aussitôt deux canots se détachèrent du rivage et allèrent à la chasse d'une proie à laquelle les naturels paraissaient attacher la plus grande importance. Des harpons faits avec des os bien ajustés sur des manches en bois et amarrés aux embarcations à l'aide de lignes en phormium, constituaient les premiers engins de cette guerre. Chaque canot, composé d'un arbre creusé assez grossièrement et sans sculpture à ses extrémités, était monté par deux hommes et deux femmes. Tout l'équipage était armé de pagaies, moins le chef qui se tenait en avant le harpon à la main. Les deux pirogues s'avancèrent lestement et sans bruit à la rencontre des petits cétacés qu'ils convoitaient. Bientôt, au moment où un marsouin venait souffler en avant d'un des canots, un harpon partit rapidement et s'attacha aux flancs de l'animal. Grande animation alors parmi les sauvages. De chaque embarcation partirent de nombreuses lances en bois, destinées à tuer le marsouin blessé. Seulement la tâche était difficile : l'animal plongeait souvent et ne venait souffler à la surface de l'eau que par moments très-rapides. Les pêcheurs changèrent alors de tactique ; les pagaies furent rentrées, et deux femmes se jetèrent bravement à la nage un pieu à la main ; elles eurent en peu de temps criblé la pauvre bête de nouvelles blessures. Un moment après, on put passer un *langui* ou nœud coulant au-

tour de sa queue, et il fut remorqué en triomphe jusque sur la plage où il rendit le dernier soupir. Je courus à terre pour voir ce qu'on allait faire d'une si riche dépouille. A mon arrivée, le marsouin était déjà éventré; les femmes en avaient retiré les intestins et les lavaient à la rivière; d'autres avaient allumé un grand feu, et sur les charbons ardents, elles plaçaient, sans grandes précautions, des morceaux de chair toute saignante. Les hommes étaient déjà assis en rond avec de petits paquets de fougère battue et des bouteilles pleines d'eau à côté d'eux. Quand la chair avait chauffé un moment et qu'un simple changement de couleur faisait croire à sa cuisson, une femme la retirait, la donnait à son mari, allait activer le feu et y placer un nouveau morceau, qu'elle venait de tailler avec une coquille de moule. Un petit bâton et les doigts remplaçaient les assiettes, les plats et autres ustensiles de table. L'ami John, en qualité de chef, avait été le premier servi; mais tous les hommes assis à ses côtés étaient entrés en fonction aussitôt qu'il avait eu commencé. Ils étaient peut-être là douze ou quinze; ils mangèrent pendant une demi-heure environ, et une bonne partie du marsouin y passa. Il fut absorbé, pendant que je regardais, de cinquante à soixante livres de viande. A la fin, pourtant, les convives se trouvèrent repus ou plutôt gorgés; ils se levèrent avec peine et se traînèrent vers leurs cases où ils allèrent comme de véritables boas digérer en dormant. Les femmes et les enfants partagèrent alors les reliefs de ce splendide festin; tout disparut, même les intestins, et les enfants s'en disputaient souvent des portions qui étaient à peine restées une minute sur le feu. Ce repas me donna une idée de l'appétit féroce des Maourys, de leur peu de délicatesse, et en même temps de la grande

distance à laquelle ils tenaient encore leurs femmes et leurs enfants.

A quelques jours de là, je me promenais sur le bord de la petite rivière et me disposais à aller visiter la maison des carcassiers, lorsqu'en suivant un sentier tracé à travers les fougères, je vis au milieu des herbes et abrité seulement par des branches fraîchement coupées et fichées en terre, quelque chose qui grouillait et poussait des grognements à intervalles égaux. Je crus d'abord à la présence d'un animal qu'une blessure ou une maladie clouait au sol. Je m'approchai par curiosité et découvris à mon grand étonnement une pauvre femme en travail d'enfantement. Elle m'arrêta du geste et de la voix au moment où je m'approchais pour lui offrir mes soins, en me disant avec un certain effroi : *Tapou, tapou*. Je m'éloignai en la regardant avec pitié, et j'allai voir les Anglais à qui je parlai de ma rencontre. « Toutes les femmes en couches sont tapou ou sacrées, me dit l'un d'eux. Au moment où elles ressentent les premières douleurs, elles s'éloignent du village, où elles ne peuvent retourner qu'après leur délivrance, avec leurs enfants dans leurs bras. Pendant toute la durée du travail, leurs parents ne les approchent pas, et c'est à peine si on leur jette quelques morceaux de fougère, ou bien si on leur tend quelques autres aliments au bout d'une perche ; celle que vous avez vue là, y est déjà depuis deux jours ; elle y restera peut-être encore aussi longtemps, peut-être même y mourra-t-elle sans secours et sans grand espoir d'inhumation. » Décidément, me disais-je en regagnant le navire, nos Françaises auraient tout à perdre et rien à gagner d'échanger leur position contre celle des Maourys ; pourtant elles se plaignent bien souvent de leur sort. J'appris deux

jours plus tard que cette malheureuse était enfin retournée à sa case portant son enfant nouveau-né dans un pan de son manteau ; elle avait été délivrée après trois grands jours de douleurs, et, une semaine plus tard elle n'en préparait pas moins le dîner de son seigneur et maître, qu'elle servait aussi lestement que si elle n'eût pas été malade.

Nous allions souvent nous promener vers différents points de la baie où nous n'avions nulle chance de rencontrer des êtres humains ; mais la pêche nous attirait ici, la chasse là, et le besoin de changer d'air nous entraînait un peu partout.

Un matin, nous étions partis avec notre pirogue pleine de provisions : pain, vin, beurre, viande, rien n'y manquait ; nous allions passer toute la journée dans une petite anse opposée au village maoury, où nous savions trouver d'excellentes moules. Nous avions emporté quelques-uns des gros homards qu'on pêchait chaque nuit dans les rochers avoisinant l'entrée de la baie. Nous comptions joindre aussi quelques-uns de ces beaux poissons (espèce de mulets) que nous pêchions par centaines, ainsi que d'excellentes petites sardines les plus délicates que j'aie mangées de ma vie ; enfin nous voulions tuer quelques oiseaux. Nous allions donc faire un festin de rois, et puis flâner et dormir sur l'herbe au beau soleil de janvier. Nous avions, comme on voit, beaucoup de choses à faire, et partis le matin, nous ne pensions pas rentrer sur le navire avant la nuit fermée. Nous voilà donc débarquant tout notre attirail, depuis nos personnes jusqu'à la marmite, ustensile indispensable dans de semblables fêtes, ramassant le bois, pêchant les moules, disposant tout enfin pour faire la partie aussi complète que possible, quand, au moment d'allumer le feu, nous nous

apercevons qu'on a oublié l'amadou. Les allumettes chimiques n'étaient pas alors aussi communes qu'elles le sont aujourd'hui ; nous ne les connaissions que de nom à bord, et d'ailleurs nous aurions pu les oublier aussi. Comment faire, pauvres gens civilisés que nous étions ? Tirer un coup de fusil à poudre sur un tas d'herbes sèches, et ne pas réussir encore ; renvoyer la pirogue à bord ; mais il fallait plus d'une heure pour aller et venir. Grand était donc notre désappointement. Heureusement la sœur de John, notre fidèle compagne dans toutes nos courses, était avec nous. Elle vit notre désarroi, se rit de nos vains projets, et nous fit signe qu'elle allait nous tirer d'affaire. Après une recherche d'une minute, elle ramassa deux morceaux de bois secs dont l'un me parut plus dur que l'autre : elle tailla le premier en forme de coin et cassa le plus gros pour lui laisser une longueur de vingt centimètres environ, se mit à genoux, plaça le gros morceau entre ses jambes comme entre les mors d'un étau et prenant le morceau pointu à deux mains, elle le frotta longitudinalement sur l'autre, d'un mouvement uniforme d'arrière en avant et d'avant en arrière. Son mouvement, lent d'abord, s'accéléra peu à peu ; un petit sillon se produisit dans le bois immobilisé par ses jambes. A la partie antérieure de cette rainure il se ramassa un petit tas de poussière, et après un certain nombre de ces frictions régulièrement accélérées, une petite colonne de fumée s'éleva du monticule de poudre. La nouvelle Prométhée avait tiré le feu, non pas du ciel, mais du bois échauffé par le mouvement. Elle cessa alors de frotter, ramassa toute la poudre en un petit cône, enveloppa son morceau de bois d'un paquet d'herbes sèches, balança le tout dans l'air avec une certaine vivacité, et la flamme jaillit.

Son brandon, placé au-dessous du foyer préparé à l'avance, alluma les branches que nous avions entassées, et quelques minutes plus tard, un feu vif et pétillant cuisait nos moules et devait le rôti de notre repas. Cette expérience m'avait intéressé plus que je ne saurais dire; j'avais mille fois entendu parler de la manière dont les sauvages obtenaient le feu par frottement; j'avais lu qu'on faisait tourner entre les mains un morceau de bois conique dans le trou d'une planchette placée horizontalement; j'avais essayé cent fois de ce procédé, et cent fois j'avais parfaitement.... échoué dans mes tentatives; je venais enfin d'être témoin de l'emploi d'un procédé un peu différent de celui-là, mais qui avait réussi à merveille; j'étais donc enchanté, et, séance tenante, je résolus de répéter l'expérience et de profiter au moins de la leçon que cette sauvage venait de nous donner, tout en se moquant de nous. Je cherchai donc deux morceaux de bois semblables à ceux que j'avais vu employer. Par malheur, j'eus beau chercher, je n'en trouvai pas; force me fut de m'adresser à mon nouveau professeur. Les morceaux trouvés, taillés, bien disposés entre mes jambes et dans mes mains, me voilà frottant et frottant en vain; la poudre se formait à peine, se ramassait mal en avant de ma rainure et ne s'allumait pas. La sauvage, cette fois, m'accabla de son mépris; elle haussa les épaules, prononça à haute voix une foule de mots qui ne devaient certes pas être à mon honneur; et pour me montrer une seconde fois la supériorité d'une sauvage sur un bachelier, voire même, sur un docteur, elle prit les deux outils si inutiles entre mes mains, s'accroupit de nouveau, frotta comme elle avait fait d'abord, et, comme la première fois, la poudre s'alluma. Se levant alors, avec un air de dédaigneuse

hauteur, elle me montra ce qu'elle avait obtenu, souleva de nouveau l'épaule et jeta les deux morceaux de bois dans le feu. J'étais battu et confus. Je voulais au moins conserver ces deux témoignages de sa puissance et de ma défaite; mais je ne pus les retrouver; la fantasmagorie sauvage ne voulut jamais m'en procurer de nouveaux.

Un autre jour, j'étais allé me promener dans la baie où devaient, quelques mois plus tard, s'établir des colons français, et le fusil sur l'épaule, je guettais les pigeons et les perroquets fulgors dont le bois était plein, et qui devaient être bientôt autrement chassés de leurs demeures, par les bruits d'une colonie naissante, qu'ils ne l'étaient alors par un chasseur de mon espèce. Je flânais donc en ayant l'air de chasser, quand apparut tout à coup à mes yeux au tournant d'un petit promontoire, une tente en toile blanche, autour de laquelle régnait une barrière en corde maintenue par des piquets. Au moment où je me demandais d'où pouvait sortir cette invention européenne, la toile se souleva et une femme blanche parut à mes yeux. Je voudrais pouvoir dire que cette soudaine apparition me séduisit par la beauté de son teint, la douceur de son regard, la nuance dorée de ses cheveux, etc., mais on doit être véridique avant tout, et la vérité vraie, c'est que la personne qui se présenta si inopinément à mes regards, n'appartenait plus guère que par le souvenir au sexe dont elle n'avait jamais dû faire l'ornement. Vieillie et ridée par une existence aventureuse, elle ressemblait aux femmes de saltimbanques qui passent leur vie sous la tente que chaque jour ils plantent et lèvent pour satisfaire aux exigences de leur vie errante. J'approchai pourtant de ce souvenir de l'Europe, si fugitif qu'il fût, et j'appris bientôt que M. et Mme Green, arrivés depuis une quinzaine de jours d'Australie, ve-

naient s'installer à Akaroa avec un troupeau de vaches, qu'ils comptaient s'y établir définitivement, y faire du fromage, y engraisser des porcs, même y cultiver la terre et récolter du blé. Ils se considéraient tout à fait comme en pays anglais, attendu, me dit Mme Green, que l'Angleterre devait prendre très-prochainement possession de la Nouvelle-Zélande, si elle ne l'avait déjà fait. Cette brave dame était bien informée, et sans le savoir, nous étions sur une colonie anglaise depuis le 1^{er} janvier, jour où des navires de guerre étaient allés planter leur pavillon à la baie des îles et prendre possession au nom de la reine, de toute la Nouvelle-Zélande et de ses dépendances. J'ignorais cette circonstance et m'étonnais fort de voir une famille si peu nombreuse (deux hommes et une femme) exposer, au milieu des sauvages, des animaux, des ustensiles, des vases pour la récolte du lait, des outils de culture et plus que tout cela, leurs propres personnes.

Les montagnes avaient dans cette baie une pente bien plus douce qu'en face de notre mouillage, mais elles étaient couvertes de forêts aussi épaisses et aussi impénétrables. Je ne pus m'aventurer sur le penchant des premières croupes, qu'en suivant le lit des rivières dont deux surtout, qui descendaient parallèlement à peu de distance l'une de l'autre, avaient un certain volume. C'était bien là la forêt dans son état de primitive virginité. Aucun sentier n'annonçait même la fréquentation des Maourys, et s'ils venaient sur cette plage, ils devaient y venir par eau. Je ne fis ni une longue promenade, ni une chasse abondante dans ces fourrés où les grands arbres se touchaient presque et où leurs rares intervalles étaient occupés par des arbrisseaux de toutes tailles et surtout par des fougères de toutes variétés.

Après avoir accepté une tasse de lait de l'hospitalité de Mme Green, je remontai dans la pirogue pour revenir dîner à bord. Le premier colon d'Akaroa, celui qui osa avant tous les autres se risquer en plein pays sauvage, fut donc M. Green, sorte de petit vieillard tout cacochyme, tout perclus de rhumatismes. Il fut aidé dans sa tentative hardie par un seul domestique et une femme qui atteignait la cinquantaine. Il paraît pourtant que cette famille a réussi et a conquis rapidement une certaine aisance.

A cela se bornent mes souvenirs d'Akaroa, en 1840, à part la petite aventure par laquelle je vais terminer ce récit.

J'avais gardé la chambre un jour que le capitaine était allé dîner à bord de *l'Héva*, et par suite de certains changements dans la composition de l'état major, le capitaine parti, je me trouvais à peu près seul maître du navire. On m'annonça donc une embarcation de Maourys qui avait le cap sur nous. Je montai par simple curiosité et vis une pirogue de guerre admirablement faite avec ses extrémités relevées et ornées de sculptures. Les faces des idoles représentées, avaient les yeux et les dents en coquillages bien brillants. Ce qui donnait encore à tout cet ensemble un aspect plus sauvage, les naturels, au nombre de quinze ou vingt, étaient presque tous couverts de tissus de phormium d'une propreté douteuse ; mais ils pagayaient avec un ensemble et une énergie tels que la pirogue volait sur l'eau. Je ne pensais pas que je dusse pousser plus loin la connaissance et j'étais retourné dans ma chambre, quand on m'annonça un chef maoury. Un moment après, entra dans le carré un naturel d'une taille vraiment colossale : il avait bien six pieds. Il me salua par les mots anglais suivants : *Good morning captain, J-am*

King, give, my some brandy. Cet homme à la taille si élevée, à la figure tatouée jusque dans ses moindres replis, me parut en effet être un véritable chef d'une grande importance. Il était enveloppé dans une de ces interminables redingotes de drap blanc, de fabrique anglaise, qu'on ne portait déjà plus guère à cette époque. Le collet dur, épais et inflexible, dépassait ses oreilles, et les basques tombaient presque jusqu'à ses pieds nus. Sous cet immense vêtement, il n'y avait que la peau. Un large chapeau de paille affichait des prétentions européennes, mais il tenait si mal sur cette tête habituée aux plumes, que le sauvage ne pouvait l'assujettir qu'à grands renforts de coups de poings. Son assurance, son grand air, la morgue même qu'il affectait et qui rappelait celle de certains habitants du pays d'où lui venait son splendide vêtement, tout me fit croire que j'avais devant moi un haut et puissant seigneur. En effet, c'était le roi d'Otago. Il venait faire sa tournée périodique dans ses États, et comme nous étions dans les eaux de son empire, il pensait bien prélever à bord un tribut d'eau-de-vie et de poudre de chasse; Aussi parut-il s'étonner de n'être pas servi aussitôt qu'il avait eu parlé. Je lui fis comprendre que s'il était roi, je lui en faisais compliment; mais que moi je n'étais pas capitaine, et ne pouvais en conséquence disposer de rien à bord. Il se retourna alors tout d'une pièce et quitta le navire en vociférant des imprécations contre moi. J'appris le lendemain, par les Anglais de la baie, qu'il avait été dans une grande fureur, et qu'il avait été un grand bonheur pour nous qu'il n'eût pas eu ses guerriers sous la main. Il nous eût probablement fait un mauvais parti. Je sus en même temps qu'il était puissant et d'humeur peu commode. Six semaines auparavant, à la suite d'une bataille qu'il avait gagnée

sur une tribu voisine, il avait largement festiné avec les morts des vaincus. On disait même qu'il avait tué plusieurs prisonniers pour rendre le repas plus copieux. Mais ce qu'on lui reprochait, par-dessus tout, c'était d'avoir fait préparer pour son usage personnel une jeune captive de dix-sept ans. C'étaient jeux de princes alors que de tels régals, et pourtant déjà les Maourys, à qui nous parlions de ces actes de cannibalisme, s'en défendaient comme d'une action honteuse. Un vieux penchant les poussait encore à ces horribles festins, mais le respect humain les retenait. Ils désavouaient leurs propres appétits et ne s'y livraient qu'en secret. C'était un des premiers résultats de leur contact avec les Européens.

Le capitaine ne me fit pas compliment de la réception que j'avais faite au roi d'Otago; et quelques jours après, il eut soin de compenser la mauvaise impression due à mon économie, par de grandes démonstrations amicales qu'il fit au fils du même roi. Ce jeune chef était peu tatoué bien que fils de roi. Sa carrière militaire était sans doute à peine commencée. Pourtant il avait déjà perdu un œil à la bataille. Le capitaine l'hébergea à bord pendant deux jours, lui et sa jeune épouse, la plus jolie Maoury que j'aie vue. Il l'avait, disait-on, enlevée à une tribu voisine, et avait, par conséquent, d'une esclave fait sa femme légitime. J'ignore ce qu'il y avait au juste de légitimité dans cette union, mais je sais que toute femme de chef qu'elle était, elle portait sur la lèvre inférieure le tatou de l'esclavage.

J'allai à la chasse avec le jeune chef, et je remarquai qu'il ne savait pas encore se servir d'un fusil avec adresse. C'était une arme toute nouvelle pour lui. Il l'admirait, la portait avec bonheur, mais il ajustait mal les pigeons et ne tuait rien. Depuis cette époque, les

Maourys paraissent avoir fait d'immenses progrès dans le maniement des armes à feu. Venu à Akaroa pour percevoir la taxe que son père avait imposée au village, il ramassa les pommes de terre qui composaient le tribut et partit. Il nous fit, avant de nous quitter, mille protestations d'amitié et nous assura qu'au récit de sa réception, son père reviendrait certainement de toutes ses préventions à l'égard du navire *Oui Oui*.

Je n'ose rapporter au sujet de la visite de ce jeune chef, un épisode qui montre combien les femmes maourys respectent les devoirs du mariage. Ce fait, s'il dénote la légèreté française, prouve cependant aussi qu'ils ne dépassent pas toujours les bornes d'une galanterie tolérée.

J'avais été, sans le savoir, complice de projets de trahison conjugale, quand j'emmenai le jeune chef à la chasse. Sa femme resta seule de son sexe à bord, et notre absence dura plusieurs heures. Ce qui se passa, je ne puis au juste le dire, puisque je n'y étais pas. Cependant ce qu'on m'a rapporté avait une telle apparence de véracité que je ne l'ai pas mis en doute. Il paraît que cette jeune femme, sollicitée par une galanterie excessive, avait opposé à toutes les tentatives de séduction une résistance si froide et si opiniâtre qu'on avait dû renoncer assez vite à toute espérance. Aux colliers, aux foulards, à toutes les belles choses qui lui étaient offertes en échange de complaisances coupables, elle répondait tout simplement ces deux mots : *Tapou, tapou*, et regardant la partie du bois où son époux était à la chasse, elle le représentait plein d'une juste fureur et lui coupant le cou tout nettement. Que faire devant une vertu si vraie et surtout si bien défendue par la peur ? se retirer. C'est ce qu'on fit en abandonnant même les cadeaux qui furent noblement rejetés

par elle. Le beau de l'aventure, c'est qu'au retour, le mari la força de les accepter. Les maris acceptent toujours. Celui-là ne savait pas sans doute combien son honneur avait couru de risques par la tentation de ces vaines frivolités.

III

Akaroa en 1864.

En arrivant à Akaroa le 1^{er} février 1864, je cherchais à bien rappeler mes souvenirs, afin de comparer ce que je voyais alors avec ce que j'avais vu jadis et de juger des changements survenus pendant les vingt-quatre ans qui venaient de s'écouler. Déjà j'avais été frappé de la différence de l'aspect extérieur. Aux forêts, aux sentiers, aux sauvages de la côte, avaient succédé des champs, des prairies, des routes, des troupeaux, des fermiers trottant sur leurs chevaux. Avec un pareil changement, j'avais besoin de fermer les yeux pour retrouver le pays d'autrefois. Aussi m'attendais-je à tout, quand, après trois grands jours d'hésitation et de tâtonnement, le capitaine se décida enfin à donner dans la baie un dimanche matin par une jolie brise de sud-est, avec vent sous vergues jusqu'au mouillage.

Je reconnus d'abord les deux petites roches de l'entrée, puis les rochers à pic qui forment comme les grands murs d'un chemin creux, au fond duquel nous avançons doucement, puis enfin le village des Maourys. Mais comme il avait changé, ce pauvre village,

comme il avait vieilli ! Involontairement je fis un retour sur moi-même et me dis : « Si les habitants de 1840 me voyaient aujourd'hui, ils diraient sans doute de moi ce que je dis de leur pays. Ainsi va le monde. Tout passe ; tout finit. Bientôt le village ne sera plus qu'un souvenir, et moi bientôt je ne serai plus rien. Mais les grands hommes et les grandes villes ont bien disparu, à plus forte raison un obscur voyageur et un village de sauvages. »

Je croyais que nous allions nous arrêter à mon ancien mouillage ; il n'en fut rien. Le navire passa et je ne pus voir qu'à la dérobée ce site où vingt-quatre ans plus tôt je m'étais tant promené, où j'avais tant fureté d'une case à l'autre, où j'avais tant épié les mouvements des sauvages pour deviner leurs coutumes, leurs mœurs, leurs natures. La case de notre ami John n'existait plus. Sur son emplacement croissait un joli bouquet de fougère. L'habitation des Anglais était détruite aussi. Qu'étaient devenus leurs hôtes ? Avaient-ils été chassés par la faim, par de nouveaux travaux, de nouvelles habitudes ? Peut-être sont-ils maintenant dans l'intérieur, laboureurs ou bouviers, à moins que leur pèlerinage d'ici-bas ne soit fini. Il y a tant de changements en vingt-quatre ans ! De tous les habitants du village, je n'en reconnaîtrais pas un et ne serais reconnu par personne.

Toutes les montagnes qui dominaient la colline étaient déboisées. La culture avait gagné en étendue et en méthode. Mais comme la scène avait perdu de son pittoresque ! Le ruisseau qui s'en venait autrefois si leste, si frétilant sous l'ombrage des épaisses ramées, est maintenant à moitié desséché ; ses eaux filtrent péniblement à travers des herbes parasites, qu'il n'aurait certes jamais souffertes autrefois dans son lit. Une

dizaine de cases remplacent les trente de ce temps-là. Elles sont plus hautes que leurs devancières; mais quelques-unes gisent déjà à demi effondrées. A peine si j'aperçois une ou deux femmes nous regardant passer du seuil de leurs demeures; les hommes manquent complètement. Ils sont sans doute à la pêche ou à la chasse, au travail enfin; car maintenant pour vivre il leur faut travailler; et le travail leur est si pénible, qu'ils sont pris de nostalgie sur le sol même de leur patrie absente. Ils se laisseraient volontiers mourir pour revenir à leur repos d'autrefois.

La vue de ce village en ruine me reporta encore, en souvenir, sur *la Ville de Bordeaux*. Je me rappelai comme quoi le capitaine avait réuni un jour une douzaine de femmes maourys à bord. On avait choisi, je ne dirai pas les plus belles, mais du moins les plus jeunes. La sœur de John s'était chargée de préparer la fête. Après qu'on les eut fait asseoir à table au grand scandale des maris, qui considéraient la plaisanterie comme une profanation du plus mauvais augure, après qu'on eut servi à ces dames tout ce qui pouvait flatter leur goût et troubler un peu leur raison, je me souviens que le capitaine fit tout enlever dans le carré pour leur donner la liberté de danser et chanter. C'était un spectacle qu'il avait décidé de nous donner, et jamais peut-être je n'en vis un qui m'intéressât davantage. Il me semble que j'y suis encore. Nous étions tous assis sur la banquette qui terminait la chambre, John et quelques notables étaient à côté de nous. Les femmes commencèrent par s'asseoir toutes en rond, et une d'elles préluda par un chant monotone, nasillard, où le mot de *maoury* revenait à chaque instant. Ce chant se composait de stances, et à la fin de chacune d'elles, toute l'assistance répétait en chœur un petit

membre de phrase, en chantant à l'unisson avec la soliste. Le tout se terminait par un rouflement qui avait sans doute des prétentions aux soupirs. En somme, ce n'était pas trop désagréable; mais je prévoyais que le concert deviendrait vite ennuyeux, s'il continuait longtemps sur le même ton. Il n'en fut rien. Le système changea bientôt, la voix devint plus gutturale; la chanteuse tenant sa tête baissée semblait pleurer en exhalant péniblement des sons d'une tristesse à donner le spleen. Le chœur alors poussa de véritables sanglots dans son accompagnement. Le capitaine sensible comme un roc, secoua la tête et demanda quelque chose de plus gai. « Ce sera bon pour notre enterrement, ceci, dit-il en riant, chantez autre chose, buvez, mais chantez bien. » Les chanteuses n'en firent pas trop tirer l'oreille pour obéir à l'ordre de boire, et sans la présence de leurs maris, elles n'auraient certainement pas attendu l'invitation. Mais les chants recommencent. Cette fois on a encore changé de mouvement, et la chanteuse, petite femme maigre et laide, entonne un chant de guerre, d'un ton rauque et criard qui me paraît être le summum de l'épouvantable. Je me trompais pourtant, et à la fin de chacun des couplets où l'on passait sans doute en revue les combats, le carnage, le massacre des vaincus, les actes du cannibalisme et tout le reste, je frissonnais réellement en entendant de véritables rugissements poussés en même temps, avec une certaine cadence, par les douze lionnes qui grinçaient les dents devant nous. A chaque émission de ces bruits sans nom, les cheveux de chaque tête semblables à une crinière hérissée, se rejetaient sur la figure dans un affreux désordre, retournaient sur le cou pour revenir encore en avant. Nous avions assisté au récit de leurs drames sanglants, et en vérité, pour mon

compte, j'en avais été terrifié. La scène changea une dernière fois, et une jeune chanteuse commença d'un ton doux et bien mesuré des chants d'amour. On aurait peut-être pu adresser contre ces derniers accents le reproche de monotonie, si le chœur et la chanteuse elle-même, n'eussent joint la mimique la plus expressive à leurs chants. Ces mouvements cadencés du corps, de la tête et des bras constituèrent même la seule danse dont j'aie été témoin. On ne pourrait comparer cela à ce que j'avais vu aux Sandwich, c'était plus brutal, plus cynique, par suite plus dégoûtant. Il y eut pourtant certaines phases de cette pantomime qui nous amusèrent beaucoup. Les chanteuses s'approchant de nous, nous exprimaient par leurs gestes les sentiments que chacun de nous leur inspirait. Ainsi, à l'un elles envoyaient un baiser, devant un autre, elles plaçaient les doigts successivement sur les parties dont elles paraissaient demander le rapprochement, et quelquefois de leurs provocations, des suppositions bizarres qu'elles faisaient sur les goûts et les aptitudes de chacun, il résultait le tableau le plus comique et le plus extravagant qu'on pût voir. Nous riions tous comme des fous, excepté les Maourys, qui conservèrent toujours leur gravité et qui firent partir les femmes aussitôt que la représentation fut terminée.

Comme ces chants étaient déjà loin de moi ! Où étaient les femmes qui vingt-quatre ans plus tôt, nous les chantaient avec tant d'entrain et de plaisir ? Tout cela n'existait plus que dans ma mémoire, et en regardant ce village mourant, cette muette surface, où les enfants ne jouaient plus, n'existaient même peut-être plus, je me sentais ému de pitié. Quoi ! ce peuple dont les temps héroïques datent d'un jour, doit donc disparaître si tôt dans une décadence prématurée ! Inhabile à goûter

les fruits de la civilisation moderne, il n'est donc destiné qu'à en subir les dures exigences.

Pendant que je philosophais ainsi tout seul, le *Gustave* s'avancait toujours. Bientôt je perdis de vue le quartier maoury, et à un mille au delà, s'ouvrit à mes regards la baie au fond de laquelle j'avais trouvé Mme Green, et les forêts impénétrables qui avaient arrêté ma promenade. Quel changement encore ! Mais comme ce changement était différent de l'autre ! Quelques bouquets de bois sur les flancs des montagnes, de simples bosquets dans les vallées, remplaçaient les gigantesques forêts que j'avais vues autrefois. D'immenses champs de blé n'attendaient plus que la faux du moissonneur ; de riches pâturages s'animaient de la présence de nombreuses vaches et de milliers de moutons. Tout cela me donnait un spectacle que j'avais pressenti, mais qui dépassait pourtant toutes mes prévisions. C'était une campagne d'Europe, avec un air de jeunesse, de vigueur et de brillant désordre qu'on ne trouve pas dans nos vieilles terres. Tout le fond de la baie était bordé par une large digue destinée à arrêter les empiétements de la mer. Les collines qui formaient le premier plan de ce vaste panorama étaient toutes occupées par d'élégantes habitations à demi perdues dans des massifs d'arbustes d'agrément ou d'arbres fruitiers. Un débarcadère en bois, s'avancant d'une cinquantaine de mètres dans la mer, servait de péristyle à l'entrepôt de la douane. Des hôtels, des magasins dont on voyait les enseignes, tentaient par leur bonne apparence la coquetterie du beau sexe ou l'appétit des voyageurs. Une église avec clocher et cloche même dont les sons remplissaient la baie, témoignait positivement que le christianisme avait suivi dans leur nouvelle patrie, les enfants de la vieille Eu-

rope. Enfin c'était une suite de merveilles. Malgré tout ce qu'on m'avait dit, malgré tout ce que j'avais pu me figurer, la réalité m'éblouissait encore ; je craignais d'être le jouet d'un rêve, et je me figurais que le réveil me rendrait mon Akaroa sauvage de 1840. Je ne devais être convaincu qu'après avoir vu de près, touché de mes mains, pressé de mes pieds tous ces objets qui me paraissaient les produits d'un enchantement. Aussi me hâtai-je de m'affaler dans la pirogue, quand le capitaine m'eut invité à descendre à terre avec lui.

Tout était bien vrai, tout était bien réel. Le meilleur pour moi fut de voir, d'entendre des Français, et de penser que nous allions chez des compatriotes. Sur la baie même, nous fûmes croisés par une embarcation d'où on nous héla en français. C'était le capitaine Greaves, directeur de la douane, qui nous donnait des nouvelles, nous en demandait, mettait sa maison à notre disposition et poussait jusqu'au *Gustave* pour satisfaire à une règle de service, tout en ayant l'air d'aller faire une simple promenade et une visite amicale. Sans vouloir conclure de ce fait particulier, que des rapports aussi faciles nous auraient attendus dans tous les ports de la colonie, je me disais que partout on est obligé de garder le bord jusqu'à ce que les officiers du port aient accordé la libre pratique. Cette formalité quelquefois si ennuyeuse, je la voyais complètement abandonnée. A peine descendus sur le môle, nous recevions les saluts de compatriotes, qui se hâtaient de nous remettre les lettres arrivées à notre adresse, et que, par prévenance, ils étaient allés chercher à la poste. Prendre celle qui m'était destinée, me sauver à l'abri des regards curieux ou indifférents, m'absorber dans ma lecture, me transporter par la pensée à Paris, près des miens, pleurer avec eux, res-

ter plongé dans une réflexion douce et pénible, voilà comme je passai les premiers moments de mon séjour. Dire combien de temps je restai ainsi étranger à tout ce qui m'entourait, me serait impossible. Je vivais d'une vie rétrospective, et j'aurais pu rester indéfiniment dans cette espèce d'extase somnambulique. Le capitaine, ordinairement si froid, s'était laissé aller aussi à toute la douceur des émotions que les lettres qu'il venait de recevoir excitaient en lui. A la fin pourtant il secoua la tête, essuya son front et ses yeux, et me frappant sur l'épaule, il me rappela des antipodes où je m'étais envolé, pour me faire juger un peu des beautés d'une relâche que j'avais tant désirée. Bientôt tout en causant encore de ce que nous venions de lire, nous marchions côte à côte vers le quartier français, situé dans le nord-ouest de la baie, et séparé de la partie anglaise par une petite rivière et une chaussée de trois à quatre cents mètres de longueur. Attendons un peu et l'espace se comblera, les deux parties se souderont, et la ville présentera dans tout son hémicycle, la vie et l'animation qui accompagnent toujours les grandes agglomérations d'habitants.

Le premier compatriote qui reçut notre visite, nous fit l'accueil le plus cordial. Il se nomme M. Goriot, je crois. C'est un ancien colon de 1840. Il nous offrit les fruits de son jardin, le vin de sa vigne, ses pêches, ses prunes, ses poires et tout ce que la saison lui permettait de nous donner. Occupés, lui et sa femme, à prévenir nos désirs, ils n'attendaient pas qu'un fruit fût mangé pour nous en offrir un autre. Nos mains pleines, on bourrait nos poches; on eût coupé les arbres pour nous les faire emporter. Il nous fallut, pour partir, promettre de revenir le lendemain et tous les jours suivants. De là, nous fûmes chez un autre

colon de la même époque, vieil ami aussi du capitaine, chez qui nous attendaient le même accueil, la même bienveillance débordante. Le bon père Malmanche, vrai patriarche saintongeois, avait élevé une famille nombreuse comme celles des temps bibliques. Il vivait dans l'aisance, entouré d'une partie de ses enfants, en même temps que quelques-uns étaient établis et pères de famille déjà, et que d'autres étaient encore dans des pensions de France.

Cette première journée me promettait une relâche bien remplie. Nous ne devons rester que peu de jours à Akaroa, je le savais, mais je désirais bien employer le temps. J'irai voir des fermes, me disais-je, des stations d'animaux, des chantiers de scieurs de bois ; j'apprendrai à faire le fromage de la contrée, dont la réputation est déjà si grande ; je visiterai la baie des Allemands, peut-être même irai-je jusqu'à Littleton. C'est si facile ! Bonne route, bons chevaux, des voitures même. Chaque jour de nombreux cavaliers font ce trajet pour leurs affaires ou leur plaisir.

Je faisais tous ces beaux projets en retournant à bord avec le capitaine à qui je les soumettais. Le cher homme souriait à cette longue énumération. Il doutait fort que je pusse exécuter la moitié de mon plan ; mais il m'engageait fort à me mettre en route dès le lendemain matin. Tous ces beaux projets devaient pourtant se résoudre en fumée, comme des rêves qu'ils étaient. Un événement terrible, sans être tout à fait imprévu, vint me clouer à bord pour huit jours. Puis il fallut partir, presque sans avoir rien vu.

Le capitaine était malade depuis huit ou dix ans peut-être. Très-docile en apparence aux conseils des médecins, il n'exécutait jamais leurs prescriptions, et un catarrhe pulmonaire qu'il aurait pu guérir à son

début, s'était aggravé de toutes ses imprudences, des obligations de sa profession, et du temps qui se passait sans qu'il lui donnât aucun soin. Pour moi, je l'avais toujours vu malade ; je lui avais toujours conseillé une médication appropriée à son état ; il avait toujours paru goûter mes conseils et n'en avait jamais tenu compte. A Chatham, je le trouvai si malade que je lui conseillai de gagner un pays tiède et d'y rester. Il comptait sans doute sur sa force d'autrefois, mais tout lui faisait défaut, la santé et la jeunesse. Une catastrophe était donc depuis longtemps imminente ; elle survint foudroyante à notre arrivée à la Nouvelle-Zélande.

A la suite d'une contrariété et d'un séjour prolongé sur le pont, le capitaine descendit dans sa chambre vers minuit, plus oppressé que d'habitude et atteint d'un léger frisson précurseur d'une maladie aiguë. Il se coucha pourtant sans rien dire ; mais je fus éveillé dans la nuit par ses accès de toux. Je courus près de lui, je le trouvai haletant et horriblement oppressé. Il avait une pneumonie double ; les saignées, l'émétique, etc, etc., tout fut mis en œuvre pendant huit jours qu'il passa ainsi entre la vie et la mort, et tout fut inutile. A la fin, quand il sentit que tout allait finir, il me dit : « Mon cher docteur, merci de vos soins, mais il me faut mourir. Écrivez à M. Bossière (notre armateur), dites-lui que je suis mort à mon poste. » Quelques minutes plus tard il expirait, sans nous rien dire sur ce que nous aurions à faire. Nous restions donc, mon ami Vaupré et moi, avec une lourde charge que nous ne savions pas trop comment ajuster sur nos épaules.

La mort de notre capitaine fut pour toute la population française une nouvelle occasion de faire éclater la sympathie qu'elle éprouvait pour nous. Aux offres

de toute espère, faites pendant la maladie, succédèrent les offres pour les derniers honneurs, et quand nous conduisîmes notre pauvre chef à sa dernière demeure, nous étions accompagnés par tous nos compatriotes et par beaucoup d'Anglais. Le magistrat de la commune, le capitaine Graves, les notables négociants, tout le monde enfin nous témoigna sa sympathie par sa présence.

Le ministre protestant, invité à joindre ses prières aux nôtres, se fit un devoir de venir donner une certaine pompe à cette dernière solennité. Il savait notre capitaine catholique, mais il savait aussi qu'il n'y a qu'un Dieu au ciel, et que de quelque manière qu'on le prie, les prières montent vers son trône.

Pour faire connaître l'homme avec lequel j'ai vécu près d'un an, et dont la valeur comme pêcheur et comme marin était très-grande, je vais rapporter les paroles que j'ai prononcées sur sa tombe au moment de nous séparer de lui. Ce portrait peut être mal fait, mais j'affirme qu'il est fidèle.

« Messieurs,

« Si quelque chose pouvait adoucir l'amertume de nos regrets, ce serait de voir, autour de cette tombe, un tel concours d'amis français et étrangers. Au nom de notre pauvre capitaine, que nous confions à cette terre lointaine, au nom de sa famille absente, au nom de nous tous du *Gustave*, qui formions pour lui une seconde famille, je vous remercie.

« Quand, il y a dix mois, nous quitions la France, pleins d'espoir dans l'avenir, nous étions loin de prévoir le malheur qui nous attendait ici. L'idée de cette relâche nous souriait au contraire à tous égards. Nous espérions y trouver des lettres de nos familles, et nous

étions sûrs d'y rencontrer des visages amis, des Français, un reflet de notre patrie. Comme notre joie fut de courte durée ! A peine avions-nous mis le pied à terre, à peine avions-nous salué quelques-uns de vous, qu'une maladie subite et invincible venait s'abattre sur notre pauvre capitaine, et mettait, dès la première heure, sa vie dans le plus grand péril. Il vécut ainsi sept jours, dans l'attente continuelle de la mort. Mais quelle vie de souffrances ! Et cependant, durant cette longue agonie, pas un mot amer ne s'échappa de ses lèvres. Les seules paroles qu'il prononça furent : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » Et c'était avec une si douce expression de résignation, qu'on pouvait reconnaître que le pauvre malade se recueillait pour se confier aux décrets de la Providence. Il sentait qu'il allait mourir, il acceptait sa destinée, et s'il regrettait de ne pouvoir embrasser sa femme et ses enfants avant de quitter ce monde, c'était sans aucune amertume. Il fut, dans ce moment solennel, où l'on quitte un monde qu'on aime par les jouissances et les peines qu'on y a endurées, pour s'élançer vers l'inconnu, il fut, dis-je, ce qu'il avait été toute sa vie, un vrai sage, un philosophe.

« Je voudrais pouvoir, messieurs, passer en revue la vie entière de notre ami ; nous n'y trouverions que de bons sentiments, que de bonnes actions. Quel homme fut plus discret, plus sobre, plus conciliant ! Jamais un mot de médisance ne sortit de sa bouche, même par plaisanterie. Loin de là ! si, devant lui, un absent était attaqué, il prenait sa défense et savait imposer silence aux mauvaises inspirations, aux allusions déplacées, enfin à tout ce qui pouvait nuire à son prochain. Peu expansif même avec ceux qu'il estimait, il n'en était que plus sûr ami. Bienveillant avec tout le monde, il choisissait lentement ses affections et n'en changeait

jamais. Sévère pour lui-même avec excès, il savait maintenir autour de lui une discipline sévère, mais juste. Que vous dirais-je enfin de lui que vous ne sachiez déjà ? Beaucoup de vous le connaissent depuis longtemps, vous l'avez donc apprécié à sa juste valeur, et vous savez que, sous une écorce rude, il y avait un cœur d'or.

« C'est ici même, et à l'occasion d'un malheur semblable à celui que nous déplorons, qu'il devint capitaine. Son chef venait de mourir ; il prit le commandement provisoire du navire ; puis son titre devint définitif, et il navigua pendant de longues années pour la même maison, dont il eut toujours la confiance. Il me serait impossible de le suivre dans sa longue carrière de labeurs et de dangers continuels. Nous pouvons nous figurer cependant tout ce qu'il eut à endurer des rudes travaux de son métier, des périls d'une navigation si aventureuse. Eh bien ! à quelque époque de sa vie que nous l'envisagions, nous le voyons toujours le même, avec la même conduite exemplaire, la même probité proverbiale, la même réputation d'honnête homme, qu'on a pu lui envier, mais jamais lui contester.

« C'est ici qu'il devait trouver le terme de ses travaux. Depuis longtemps déjà il se sentait décliner, et annonçait qu'il allait mourir. Mais esclave de ses devoirs, exagérant même ses obligations, il voulait rester à son poste tant qu'un souffle de vie l'animerait. Semblable à nos vaillants soldats, il voulait vivre, combattre et mourir à l'ombre du drapeau français. Il en fut ainsi. Malheureusement l'heure de sa mort sonna trop tôt pour ceux qui le connaissaient. A lui le repos de la tombe, aux autres les regrets.

« Plus tard, quand sur la terre natale, sa compagne

et ses enfants apprendront le malheur qui vient de le frapper, ils trouveront, j'en suis sûr, un motif de consolation dans la pensée que celui qu'ils ont tant aimé, fut, du moins, conduit à sa dernière demeure par des compatriotes, que de temps en temps un regard ami se tournera vers le tertre qui va s'élever, et que son souvenir vivra longtemps parmi vous.

« Pardonnez-moi, messieurs, si j'ai mal exprimé les sentiments que m'inspire cet événement solennel. J'ai le cœur plein de sanglots, et il me reste à peine la force d'adresser un dernier adieu à notre ami commun.

« Adieu donc, homme juste ! que cette terre te soit légère ! Adieu, homme vertueux, qui sus toujours remplir tes devoirs sans ostentation, mais avec la ferme volonté de bien faire. Tu nous as quittés, c'est vrai, mais il répugnerait à nos cœurs de croire que tout est fini entre toi et nous. Non, tu es mort sur terre, mais tu vas vivre dans un monde meilleur ; tu es déjà dans le séjour des âmes justes. De là tu jettes sur nous un regard de bienveillance et d'amour. Tu nous encourages à parcourir valeureusement ce qui nous reste de chemin à faire avant d'aller te rejoindre. Adieu donc pour tes amis de France ! Adieu pour ta femme, qui ne t'a perdu ici-bas que pour te retrouver là-haut ! Adieu pour tes chers enfants ! Adieu pour nous tous ! »

Le lendemain 10 février, nous quittons la baie d'Akaroa et faisons voile pour Taïti, où nous comptons trouver aide et protection près des autorités françaises du protectorat.

IV

Colonisation de la Nouvelle-Zélande.

Je ne veux pas reprendre la mer sans chercher l'explication des changements survenus à Akaroa entre les deux visites que j'y ai faites. Ceci me mènera à discuter, à attaquer et admirer le mode de colonisation des Anglais en Océanie. Or, nos honorables voisins sont de grands maîtres ; nous aurons donc à retirer de cette étude quelques enseignements à notre usage, si nous voulons bien toutefois en profiter.

Longtemps avant 1840, dix, quinze, vingt ans peut-être, les Anglais avaient jeté un regard de convoitise sur la Nouvelle-Zélande. Ces îles étaient si tempérées, la terre y paraissait si fertile, les ports si nombreux, la position si belle relativement à l'Australie, qu'ils durent former le projet de s'en emparer, quand ils mirent le pied dans leur grand continent océanien. Seulement il ne s'agissait pas d'aller tout simplement s'installer sur cette terre et de chasser devant soi la population indigène comme des bandes de fauves. Ce qui avait parfaitement réussi à la Nouvelle-Hollande, où les natifs avaient été regardés comme inférieurs aux hommes les plus dégradés, aurait certainement échoué en face d'une population nombreuse, intelligente et guerrière. On dut donc recourir à d'autres procédés ; seulement dans un cas comme dans l'autre, et sans s'expliquer catégoriquement sur ce point, on poursuivait le même but, la substitution de la race anglo-saxonne, ou au

moins de la race blanche à la race de couleur indigène, et voici comment on procéda ; c'est un point important, je tiens à l'expliquer en détail.

On commença d'abord par tenter des relations tout amicales. On jeta au milieu de ces cannibales quelques aventuriers de petite valeur, au risque de les exposer à être mangés. Il fallait bien que le Maoury entendit parler l'anglais, apprît quelques mots d'une langue qui s'implantait dans toute l'Océanie, vît les étoffes anglaises pour les désirer, et ainsi de suite pour les objets et les coutumes que les Anglais portent partout avec eux. Puis vinrent les missionnaires qui, en même temps qu'ils semaient des germes de croyances chrétiennes sur ce sol réfractaire, commencèrent à y faire des transactions commerciales. Les achats de phormium, de bois, de patates, etc., les ventes de couvertures, d'habits, d'ustensiles de cuisine, établirent le premier courant d'affaires. Un va-et-vient de navires s'établit, lent d'abord, et ensuite de plus en plus fréquent. Tout paraissait être pour le mieux des intérêts de tous. La guerre étant continuelle entre les diverses tribus, on offrit aux chefs des moyens de destruction perfectionnés, des fusils, de la poudre et du plomb, et tout cela en échange de peu de chose, de moins que rien, pour la simple cession de terres dont les habitants ne faisaient rien, pour des forêts qui les embarrassaient, et où on n'irait que pour couper quelques arbres. On ne le ferait peut-être même jamais. Par le fait, on donnait pour rien ces belles étoffes dont se paraient les chefs, ces belles armes qui donnaient une si grande supériorité sur le champ de bataille. Quand un navire, pour satisfaire à toutes les demandes, à tous les désirs des Maourys, s'était vidé complètement de ces produits européens précieux par leur beauté ou leur utilité, il

ne remportait que de simples morceaux de papier griffonnés en présence des chefs avec un petit bâton pointu chargé de peinture noire, et au bas desquels ceux-ci s'étaient empressés de tracer le tatou de leur figure, signe représentatif de leur signature. En vérité, les étrangers blancs étaient bien naïfs et surtout d'une bonté excessive. Ils apportaient d'admirables curiosités, de sublimes inventions, des objets devenant du jour au lendemain d'une nécessité indispensable, et ils se contentaient de remporter en retour des chiffons de papier barbouillés ! Décidément, c'était une bonne fortune pour la Nouvelle-Zélande. Les Anglais furent donc accueillis partout avec sympathie, quelquefois même avec enthousiasme. Lors de mon premier séjour en 1840, les chefs, si petits qu'ils fussent, parlaient anglais, avaient des armes anglaises, des vêtements anglais, voire même, de la vaisselle anglaise. Dire que pendant l'établissement de toutes ces relations, il n'y eut jamais de difficultés, jamais de conflits, jamais de malheur particulier, ce serait beaucoup trop dire. On tua bien quelques gentlemen, on en mangea même un peu, mais ce sont des fortunes de guerre fréquentes en pays cannibale. A part ces petits ennuis, tout alla à merveille. L'arrivée fréquente des navires faisait croire aux sauvages que l'Angleterre était à leurs portes ; ils n'osaient pas attaquer des étrangers que leurs compatriotes ne manqueraient pas de venger le lendemain. Et puis, en définitive, les Anglais étaient leurs amis, leurs bienfaiteurs. Où donc acheter de la poudre, si on les éloignait par des attaques impolitiques ? Grâce aux méthodes nouvellement importées pour faire la guerre, ils avaient souvent à manger quelques-uns de leurs ennemis naturels, à savoir, leurs compatriotes. On trouvera peut-être ces raisonnements pitoyables. Je l'admets

volontiers, et pourtant il faut reconnaître que l'*histoire des frères ennemis* est de tous les pays et de tous les temps. Plutôt que de se réunir contre les envahisseurs, les voisins rivaux immiscent les étrangers dans leurs querelles, et préparent eux-mêmes, par leurs divisions, par leurs guerres, leur propre ruine.

Quelques Français vinrent aussi à la Nouvelle-Zélande, mais pour y faire surtout de la propagande religieuse. Leur action fut si bornée qu'ils restèrent inconnus de la plupart des naturels. Une mission de prêtres catholiques s'y établit pourtant. Elle était dirigée par un évêque dont la bonté était proverbiale, et qui vécut là bien longtemps, si même il n'y est pas encore, sans se faire un seul ennemi, mais aussi sans conquérir la moindre influence. On l'écouta volontiers, on entendit la messe, on reçut le baptême, en même temps que de petits cadeaux qui le faisaient désirer, et puis on retourna aux vieilles coutumes, aux vieilles croyances et aux anciens dieux. Dans cette lutte, où deux peuples rivaux opposaient croyance à croyance, autel contre autel, presque Dieu contre Dieu, la victoire ne pouvait rester ni aux idées ni aux croyances abritées par notre drapeau. Les missionnaires catholiques prêchaient, catéchisaient, promettaient le paradis, mais c'était là tout. Leur vie était tellement en dehors de la vie de famille, qu'elle ne pouvait être offerte en exemple, ni prise pour modèle. Tandis que leurs rivaux faisaient cause commune avec les commerçants et les marins de leurs pays, tandis que tous marchaient avec un ensemble parfait, poursuivant le même but par les mêmes moyens, ayant tous la même allure, les mêmes habitudes, les mêmes familles, les mêmes manières de voir, de faire et de s'exprimer, les catholiques ne pouvaient même pas s'appuyer sur les rares repré-

sentants de leur communion qu'ils rencontraient par hasard ; car ces coreligionnaires sont au moins indifférents, si même ils ne sont pas tout à fait hostiles à l'idée religieuse.

Quelques capitaines baleiniers français, en voyant les procédés continuellement mis en usage par les Anglais pour conquérir des terres et de l'influence, essayèrent pourtant aussi d'obtenir, des chefs zélandais, leur part des contrées que ceux-ci abandonnaient en véritables enfants prodiges. Parmi eux, je citerai surtout le capitaine Langlois, qui, depuis, dut à une loterie une trop grande célébrité, mais qui n'en était pas moins un homme actif et honnête, malgré les calomnies auxquelles il a été en butte. Son intelligence lui avait fait voir tout le parti que les Anglais devaient tirer un jour de leurs nombreuses acquisitions. Il voulut goûter aussi un gâteau qu'il voyait si friand, et il eut surtout la bonne pensée de partager sa spéculation avec ses compatriotes, et même de doter la France d'une colonie admirable comme pays de production et point de relâche. Il acheta donc, du chef principal de la presqu'île, tout le terrain bordant le fond de la baie où se trouve aujourd'hui la ville d'Akaroa. De retour en France avec son titre, simple énoncé de la vente écrit par lui-même et au bas duquel figurait la signature ou le tatou du chef, il parvint, avec l'autorisation du gouvernement et même avec sa participation, à constituer une société de colonisation connue sous le nom de *nanto-bordelaise*. Le capitaine Langlois devait non-seulement fournir les terres aux premiers émigrants recrutés par la société, mais il devait encore les conduire sur un navire construit à deux fins, la pêche et l'émigration. Des navires de guerre devaient se rendre à Akaroa pour faciliter l'établissement des colons, prendre possession de la souve-

raineté de la presqu'île au nom du roi, enfin fonder une colonie.

Tout le monde s'en allait donc leste et joyeux. Chacun devait trouver un lot de terres suffisant pour ses premiers travaux. Les navires de guerre devaient pourvoir aux premiers besoins, et de la tente où il s'abriterait le jour du débarquement, le colon verrait flotter le pavillon français. C'était superbe; seulement M. Langlois, sa compagnie, et la France elle-même, avaient compté sans les Anglais.

Depuis bien longtemps, comme je l'ai déjà dit, nos voisins lorgnaient la Nouvelle - Zélande. Ils avaient acheté dans toutes les îles, mais surtout dans l'île du Nord, le plus de terres possible. Ils entraient partout, en amis, en pourvoyeurs; ils exploitaient les bois pour livrer ensuite la terre à une culture européenne; ils vivaient côte à côte avec les Maourys dans d'excellents termes. Je crois même que sans l'expédition française, ils seraient restés un certain temps encore dans cette situation, sans prendre possession d'une souveraineté, qui impose toujours des charges pour être sauvegardée. Mais ils nous surveillaient, et pour rien, ils ne voulaient être prévenus par nous. Le 1^{er} janvier 1840 leur parut donc la limite du *statu quo*. Ils savaient qu'une expédition française allait arriver, et ils firent acte de souveraineté au nom de la reine de la Grande-Bretagne. Ils arborèrent leur pavillon en même temps sur plusieurs points à la fois, mais surtout à la baie des Îles, qui fut d'abord le centre de leur domination, et où ils pensaient établir leur capitale. Ils installèrent une force militaire peu nombreuse, mais suffisante pour faire respecter les faits accomplis.

Les chefs maourys virent les couleurs anglaises flotter sur leurs îles sans comprendre l'importance de cet

acte. Ils avaient vendu des terres; l'acquéreur s'amusa à déployer au-dessus la bannière, qu'il déployait journellement à la corne de ses vaisseaux. Que leur importait à eux ce caprice de leurs bons amis? Ils n'y firent aucune attention et ne comprirent la gravité de leur position que lorsqu'ils voulurent aussi faire ce qu'ils voyaient faire aux étrangers, arborer des couleurs, avoir un pavillon national. On leur démontra alors un peu durement qu'ils n'avaient jamais constitué une nation, et que désormais ils vivaient sur une terre anglaise, où on leur permettait de rester par simple tolérance.

Pour ne pas anticiper sur les événements, je reviens aux Français de la colonie Langlois. Le navire *le Comte de Paris* mouilla à Akaroa au mois d'avril 1840. A son arrivée, et au moment où on allait arborer à terre les couleurs françaises et les appuyer de salves d'artillerie, un Anglais se présenta : un simple magistrat, sans épaulettes, sans uniforme, un homme tout uni, que nous regarderions en France comme un garde champêtre qui aurait oublié sa plaque. Il déclara aux Français que la Nouvelle-Zélande tout entière était anglaise depuis le 1^{er} janvier, que la prise de possession avait été faite selon les us et coutumes des puissances civilisées, et que dans le moment même où il parlait, cet acte devait être dénoncé au roi des Français par l'ambassadeur de Sa Majesté Britannique. « Du reste, déclara le digne magistrat, mon gouvernement reconnaît la validité de tous les contrats faits avec les chefs, et si M. Langlois est propriétaire de tout ou partie de la presqu'île, qu'il présente son acte de vente aux autorités supérieures de la baie des Iles, et il obtiendra des titres, lui assurant la paisible possession de sa propriété. Seulement, je vous le répète, la terre est dé-

sormais anglaise, et les hommes qui y vivront seront soumis à la loi anglaise. »

Si l'allégation du magistrat était vraie, il n'y avait absolument rien à répondre. Ce que nous avions voulu faire pour un petit point, nos voisins, plus hardis, mieux avisés, mieux préparés surtout pour un succès ultérieur, l'avait fait pour la totalité. C'était un échec pour nous; nous étions battus, mais la guerre était bonne guerre. Il n'y avait absolument rien à faire qu'à se retirer ou à s'établir dans une colonie anglaise. Il y avait bien encore un autre parti à prendre : contester l'allégation de l'Anglais, passer outre, comme on fait pour un blocus qui n'est pas effectif, et s'établir, en se considérant comme premier occupant et sans tenir compte des prétentions des autres. Ce moyen réussit assez souvent, quand on l'appuie sur la force, et dans pareilles affaires, c'est le plus fort qui a le plus de droits. C'est à ce parti qu'on eut recours. On rit au nez du magistrat anglais. C'était facile, il était tout seul. On lui déclara formellement qu'on ne croyait pas un mot de ce qu'il venait de dire, et qu'on se regardait comme libre de prendre Akaroa comme ses compatriotes avaient pris la baie des îles, qu'on allait hisser le pavillon et qu'il pouvait venir l'abattre s'il l'osait. Le digne monsieur s'en garda bien. Il s'éloigna tranquillement, et on le laissa partir comme un mauvais plaisant. On croira peut-être que les navires anglais mouillés à la baie des îles, en apprenant le sans façon des Français, jetèrent feu et flamme et vinrent demander raison d'une violation de territoire? Pas du tout, ils restèrent tranquilles, et attendirent les événements avec leur flegme habituel. Les navires français, au contraire, frémissaient jusqu'à leur quille. On voulait aller jeter un défi aux voleurs d'îles qui prenaient tout pour eux.

« Au moins, disait-on, devrait-on partager : aux Anglais l'île du Nord, à nous celle du Sud, et tout sera bien. Mais rien pour la France, c'est trop peu, et le gouvernement français n'en souffrira jamais pareille injustice. » Voilà ce qu'on se répétait l'un à l'autre, et bien d'autres choses encore. Les Anglais laissaient dire.

Cependant, la petite colonie française s'installait : les officiers de marine faisaient de l'autorité ; on mettait d'abord le pauvre Langlois aux arrêts pour usurpation de pouvoirs, et on l'obligeait ensuite à reprendre la pêche de la baleine, métier qu'il eût volontiers abandonné pour celui d'organisateur et de grand propriétaire. Sous prétexte de protection, de réglementation, on soumettait les colons au régime militaire ; on prescrivait ceci, on défendait cela ; on fit tant enfin, on infligea tant de ces petites tracasseries, de ces coups d'épingles qui éloignent la population des colonies naissantes et qui empêchent le courant d'immigration de s'établir, que non-seulement il ne vint plus personne, mais qu'une partie des premiers venus se retira. Je ne veux pas me faire l'écho de toutes les plaintes des colons de ce temps-là, de tous les griefs qu'ils articulaient contre les officiers qui commandèrent Akaroa pendant les premiers temps de l'occupation ; mais il faut bien que ce gouvernement ait inspiré une grande répulsion pour qu'on s'en souvienne encore aujourd'hui avec effroi. On rapporte que tel commandant, par exemple, trouvait toujours moyen de mettre aux fers, sur son navire, les maris dont les femmes étaient jolies. On dit même qu'un jour une de ces veuves temporaires ayant répondu un peu trop haut aux paroles de consolation qu'on lui adressait, alla partager pendant quelques heures le sort de celui qu'elle ne voulait pas déshonorer. Je crois bien que

tous ces rapports sont exagérés, faux même si on veut; mais ils n'en prouvent pas moins que les dépositaires du pouvoir, les magistrats armés, comme on les appelle, se conciliaient assez mal l'affection de ceux qu'ils étaient chargés de protéger. De tous les tiraillements qui divisèrent les chefs de l'opération commerciale et les représentants du pouvoir, des vexations dont se plaignaient à tort ou à raison les colons, il résulta un redoublement de rigueur et une véritable dépopulation de ce petit noyau d'établissement. Heureusement les choses changèrent; la position se dessina nettement, et si les colons perdirent la protection française, ils trouvèrent, du moins, la tranquillité, la sécurité, et plus tard la fortune. Voici ce qui arriva :

Ce que le magistrat avait dit était vrai; le gouvernement anglais nous dénonça sa prise de possession de la Nouvelle-Zélande en date du 1^{er} janvier 1840. Tout avait été fait régulièrement; la France le reconnut, céda, et fit bien; elle avait été devancée et ne pouvait faire rien autre chose que ce qu'elle fit. Mais où elle eut tort, ce fut de ne pas exiger qu'on reconnût la validité des droits de M. Langlois. Celui-ci, soutenu d'abord par des navires de guerre, avait dédaigné le conseil du magistrat relativement à l'enregistrement des titres qu'il tenait des chefs. Quand il voulut plus tard faire valoir ses droits en Angleterre, on lui répondit qu'ils étaient périmés. Or, sa part dans la propriété commune comprenait une partie de la ville actuelle, et M. Langlois pouvait avec raison accuser le gouvernement de juillet d'avoir sacrifié ses intérêts, sans égard pour ses travaux et par simple dépit d'avoir fait un pas de clerc.

A Akaroa, tout allait de mal en pis, quand un navire de guerre arriva, déclarant que le gouvernement se désistait de toute prétention, et que dans un délai pro-

chain tout navire protecteur s'éloignerait. Les colons auraient alors à opter entre un retour en France à leurs frais et une existence tolérée dans un pays anglais. Les Français, las du régime sous lequel ils vivaient, ressentirent plus de joie que de peine en apprenant cette nouvelle. Ils ne virent certainement pas s'abaisser le pavillon national sans un serrement de cœur ; mais ils étaient si fatigués, si tracassés, qu'ils saluèrent avec joie leur délivrance. Du moins, disaient-ils, nous ne serons plus ni tant gouvernés ni tant protégés.

Les vaisseaux partis, le magistrat revint. Il s'était passé plus d'un an depuis sa première visite ; mais les Anglais sont patients et persévérants ; ils ont là deux grandes qualités que nous ne connaissons guère. Il trouva les colons en possession de leurs lots de terre et les invita à se faire délivrer des titres par les autorités coloniales. Tout le monde l'écouta. Il leur dit que la protection anglaise était acquise à tous ceux qui habitaient le sol anglais, mais qu'elle serait plus efficace pour des citoyens que pour des étrangers, et tous les colons étaient naturalisés au bout de deux ans.

Notre règne n'avait pas été long à la Nouvelle-Zélande, et le dernier navire de guerre parti, tout fut terminé. Nous avions été dupes de notre légèreté ; nous avions fait de grandes démonstrations inutiles, et nous laissions aux antipodes une population française qui s'était expatriée sur la foi de nos promesses, comptant retrouver au bout du monde une seconde patrie. J'espère au moins que pour justifier cet injustifiable abandon, les officiers de marine n'auront pas dit : « Que voulez-vous qu'on fasse avec ces colons d'Akaroa ? ils sont ingouvernables. » S'ils allaient les voir aujourd'hui, ils les retrouveraient tous, eux ou leurs descen-

dants, riches, considérés, et à la tête de grandes et belles exploitations. Ils ont été, il est vrai, très-peu gouvernés ; mais en sont-ils plus mal aujourd'hui ? Loin de là : leurs nouveaux compatriotes les ont habitués à une intelligente initiative. C'est dans ce sentiment qu'ils ont puisé leurs forces et leur fortune.

J'ai visité une seule ferme : elle est située à un kilomètre de la ville et appartient à un Français. Il était venu en 1840, et travailla d'abord pour le compte de la compagnie en qualité de forgeron. A la mort de celle-ci, il se trouva sans argent et sans ouvrage. Il fut successivement scieur de bois, bouvier et fabricant de fromages. Au bout de quelques années, il obtint une petite concession. Il acheta des vaches, et devint laboureur. Il est riche aujourd'hui de plus de 20 000 livres sterling. Joignons à cette fortune une belle famille de huit enfants, et nous aurons une idée de ce qu'on peut faire là-bas avec du travail seulement et de la liberté d'action.

J'abandonne maintenant la question au point de vue français, pour revenir à la colonisation anglaise, et étudier la position que les Anglais ont faite à la population indigène. Si nous n'avons pas à enregistrer ici des actes de haute philanthropie, nous n'en aurons pas moins à constater des faits d'un grand intérêt.

Avant tout, je crois pouvoir certifier que les chefs zélandais, quand ils vendirent leurs terres aux étrangers, ne savaient pas ce qu'ils faisaient ; ils n'avaient aucune idée de la propriété perpétuelle, transmissible par succession comme nous l'entendons en Europe. Jusqu'à l'arrivée des blancs, ils prenaient dans le territoire commun les terres qu'ils voulaient cultiver, les déboisaient par l'incendie, et les ensemençaient jusqu'à ce que le sol, fatigué, cessât de rémunérer leur

travail. Abandonnant alors le champ épuisé, ils s'en allaient en prendre un autre. Ils ne connaissaient donc que la possession. Le chef recevait un faible tribut en nature, qui constituait la réserve publique : on la renfermait dans des forteresses nommées Pâs, et, en cas de guerre, c'était là que la partie de la population, qui ne tenait pas la campagne trouvait le vivre et le coucher ; à l'abri des surprises de l'ennemi, elle n'en sortait qu'au retour de la paix. Par suite des guerres continuelles, l'étendue des terres était immense relativement au nombre des habitants. Dumont-d'Urville estime la population à cent cinquante mille âmes dans l'île du Nord et cinquante mille dans celle du Sud. Par suite de l'introduction des armes à feu, ce chiffre était peut-être diminué de moitié dix ans après cette estimation. Les chefs croyaient donc pouvoir vendre sans péril des terres inutiles, quand ils recevaient en échange de beaux habits, des ustensiles de cuisine, des objets de luxe et surtout des armes qui décuplaient leurs forces. Il arriva pourtant un moment où ils avaient tant vendu de ces terres vagues, que leurs sujets n'eurent plus, aussi facilement que par le passé, le moyen de cultiver un nouveau champ. Bien plus, leurs vieilles forêts se déboisant tout autour d'eux, ils trouvaient plus difficilement encore la racine de fougère, leur aliment de première nécessité ; ils ne rencontraient plus qu'avec peine les arbres destinés à se transformer en canots de pêche ou de guerre ; ils se sentaient enfin trop pressés entre les bras de leurs nouveaux amis. Ils revinrent alors sur les marchés qu'ils avaient consentis.

Leurs anciennes propriétés leur redevenant indispensables, ils se crurent en droit de les reprendre. Cette fois, les Anglais les arrêtrèrent, et ils avaient le

droit écrit par eux ; seulement ce droit, les Maourys ne le comprenaient pas : de là conflit, de là guerre. Les naturels étaient plus nombreux ; ils furent cependant battus ; ils avaient affaire à des gens plus unis, mieux disciplinés, sachant mieux se battre. Ils comprirent la signification de ce drapeau qu'ils avaient pris d'abord pour un simple jouet d'Européens. Ils voulurent se réunir, avoir aussi une bannière nationale, mais il était trop tard ; on avait semé des germes de division entre les chefs, disposés de longue main à se jalouser les uns les autres ; on flattait les uns pendant qu'on battait les autres. Décidément, ils n'avaient plus de patrie. Ils occupaient sur une colonie anglaise des terres qu'on leur laissait par grâce, qu'on allait bientôt leur mesurer avec parcimonie, qu'on finirait par leur enlever tout à fait. La lumière se fit alors dans leurs esprits ; ils reconnurent les fautes passées ; mais que faire ? Dissimuler, attendre, conspirer en secret. Pendant qu'ils cherchaient à éteindre leurs querelles particulières, à s'entendre, à se réunir pour chasser l'étranger, le courant de l'immigration s'établissait ; tous les jours de nouveaux colons arrivaient de l'Australie, de l'Angleterre, de toute l'Europe, et pendant qu'ils apprenaient à se servir de ces nouvelles armes qu'ils avaient payées si cher, le nombre de leurs ennemis augmentait tous les jours ; ils ne trouvaient même plus à acheter ni fusils ni munitions, et leurs révoltes partielles étaient toujours comprimées par une puissance supérieure. La guerre dura longtemps pourtant, elle dure même encore, et ne finira qu'avec le dernier Maoury. On est arrivé maintenant à la période d'extermination.

Quelque temps avant notre arrivée à la Nouvelle-Zélande, nous avons appris qu'une grande expédition

se complotait dans l'île du Nord, où la population indigène est encore estimée à quarante ou cinquante mille âmes. Les Maourys de l'île du Sud et de Steward sont maintenant si peu nombreux qu'ils sont condamnés à l'inaction et à des vœux stériles pour leurs frères de Ikana-mawi. On disait donc que les guerriers Zélandais s'étaient réunis sur des montagnes inaccessibles, qu'ils avaient acquis une grande justesse de tir, qu'ils tuaient tous les soldats anglais qui s'aventuraient à leur recherche, et qu'ils devaient, à un jour donné, descendre dans la plaine, incendier Auckland, la nouvelle capitale, exterminer tous les blancs et promener la flamme et le fer dans toutes les possessions. C'était une régénération qu'ils allaient tenter, et bientôt la terre de leurs ancêtres ne serait plus couverte que d'hommes de la race maoury. Leur désir de vaincre était si grand qu'il leur faisait voir la victoire dans un prochain avenir. Si nous, que la question intéressait médiocrement, nous connaissions les projets des naturels, à plus forte raison les Anglais en étaient-ils informés. La résistance fut en rapport avec l'attaque présumée. On enrôla de nombreux volontaires dans l'île même, en Australie, en Angleterre, partout enfin.

On mit à l'enrôlement un appât qui ne devait pas manquer son effet. Tout enrôlé devenait propriétaire de la terre du Maoury qu'il aurait tué ou fait prisonnier. Les cadres se remplirent vite, les forces anglaises furent redoutables, et le résultat ne pouvait être douteux que pour ceux qui allaient en souffrir. Pendant notre relâche à Akaroa, nous apprenions qu'une grande bataille avait été donnée, que beaucoup de sang avait coulé, que bien des Maourys étaient morts sur la place et que cent trois grands chefs avaient été faits prisonniers. Voilà donc la nation décapitée; affaiblie par les

guerres précédentes, elle a reçu son coup de grâce dans cette dernière bataille. Les chefs pris seront déportés, ils mourront en exil loin de leur sol natal. La guerre ne sera plus désormais qu'une guerre de buissons, une chasse aux Maourys. Elle durera peut-être longtemps encore, car le Zélandais a la vie dure. Il est courageux, il est vindicatif, et il exercera, avant de mourir, des actes de représailles qui jetteront l'épouvante parmi tous les blancs. Mais, quoi qu'il fasse, il mourra, et dans un avenir plus ou moins prochain, on le cherchera aussi inutilement sur sa terre qu'on chercherait maintenant un Tasmanien sur la terre de Van-Diémén.

L'extermination est donc passée à l'état de système dans les colonies anglaises du Pacifique. Ce système est radical et il réussit bien. Si on objecte que c'est un retour à la barbarie, qu'on pourrait améliorer, civiliser les sauvages qu'on supprime, que la force ne fait pas le droit, je m'inclinerai devant ces raisons dont la valeur est incontestable et ne chercherai pas à défendre une mauvaise cause en justifiant le système anglais. Cependant je ferai observer que si on trouve bon que les nations européennes créent des établissements coloniaux dans les pays lointains, il faut bien qu'elles aient les moyens de le faire. Toutes les fois qu'une nation civilisée envahit un pays primitif, quelque nom qu'on donne à son occupation, elle fait une conquête et brise plutôt qu'elle n'use les obstacles à sa domination. Le peuple conquis regardera toujours comme son plus grand ennemi le peuple conquérant, quelque traitement qu'il en reçoive, et la haine ne s'éteint jamais que dans le mélange du sang, quand ce mélange est possible.

Notre ennemi c'est notre maître, a dit la Fontaine,

et la vérité de son temps est encore celle d'aujourd'hui.

Que faire donc pour favoriser l'expansion de la race supérieure sans nuire aux races de moindre valeur, et même en favorisant leurs améliorations ? C'est un problème à proposer aux philanthropes. Pour moi, quand j'aurai jeté un coup d'œil rapide sur une ou deux autres contrées de l'Océanie où la civilisation se développe sous des influences différentes de celle que je viens d'examiner, je chercherai à déterminer quel serait le moyen le plus équitable pour conserver et améliorer ces races qui avaient certainement de grandes qualités naturelles, mais qui, au contact des Européens, ont perdu presque tout ce que la nature leur avait donné de bon, sans nous prendre autre chose que nos défauts et nos vices.

Je n'ai pu revoir mes Maourys d'Akaroa dans leur village. Le temps m'a manqué pour cette excursion que j'aurais tant désiré faire ; mais j'en ai vu une famille dans la ville. Ils étaient une dizaine, hommes, femmes et enfants, tous étaient habillés. Une jeune fille avait même un petit chapeau rond en paille, comme les anglaises en villégiature. Comme toute cette famille paraissait abrutie ! Tous accroupis devant un *public-house*, ils buvaient de l'eau de-vie et cherchaient sans doute dans l'ivresse l'oubli de leur grandeur passée et de leur misère actuelle.

Les étrangers reprochent aux Anglais d'empoisonner ces malheureux en empoisonnant les liqueurs qu'ils leur vendent. C'est une calomnie, certainement. Mais les liqueurs par elles-mêmes, ne suffisent-elles pas pour abrégier une vie que si peu de bonnes influences tendent désormais à prolonger ? Les restes de la tribu d'Akaroa ont, en toute propriété, 400 acres de terres

autour de leur village. Ce serait bien suffisant pour faire vivre un nombre d'Européens égal au leur; mais à la condition de travailler et surtout de savoir travailler. Pour eux qui ne savent et ne veulent pas s'occuper, ils se contentent de cultiver une partie de leur terre, d'aller à la pêche dans la baie, de rôder près des étrangers pour en obtenir quelque chose, et en définitive de mourir de faim. Il en est de même de toutes les tribus de *Tawai-poumanou* et de *Steward*, de sorte que pour ceux-là on n'aura pas besoin de les tuer, ils mourront d'une mort lente, mais naturelle. Depuis que la découverte des mines d'or d'Otago a attiré une nombreuse population blanche dans l'île du Milieu, ils sont dans une proportion si minime qu'on les abandonne sans plus s'en préoccuper que s'ils n'appartenaient pas à l'espèce humaine.

M. G..., avec qui j'étais quand je vis la famille qui m'a inspiré les réflexions précédentes, me faisait à l'égard des Maourys un aveu qui me surprit fort dans la bouche d'un Anglais, bien qu'à mes yeux il fût l'expression de la plus entière vérité. « Vous autres Français, me disait-il, vous êtes des philanthropes et vous avez l'air de tenter chez les Océaniens une régénération que vous savez vous-mêmes impossible. Pour nous, nous sommes plus positifs, nous voyons les choses à deux points de vue qui tendent au même but pratique, et nous agissons en conséquence. Tout se résume pour nous dans ces deux propositions : Est-il plus avantageux pour l'humanité que toute la surface de la terre soit habitée par une race supérieure que par une race dégradée? Sommes-nous supérieurs, nous Anglo-Saxons embellis encore pas notre passage en Australie, aux Maourys fainéants, cannibales et presque stériles? La réponse affirmative à ces deux questions

commande notre conduite. Dans un mémoire que j'ai publié à l'occasion de ma candidature à la représentation d'Akaroa dans l'assemblée législative de la colonie, j'ai soutenu la thèse suivante avec un grand succès : Dieu a donné à la race anglo-saxonne, entre autres qualités, celle de la fécondité. Or, la surface de notre patrie étant très-limitée, Dieu nous a donné implicitement le droit de nous établir partout où nous trouvons des places vacantes ou mal occupées ; ceci est incontestable. Quant aux Maourys, quoi qu'on fasse pour eux ou contre eux, leur nombre diminue tous les jours. Ils ont laissé tarir la source de la fécondité que Dieu leur avait accordée comme à nous. Désormais, la fatalité pèse sur eux. Ils doivent mourir ; encore un peu de temps et leur race aura disparu. La terre qu'ils occupent sans la féconder, qu'ils parcourent sans lui demander aucun de ses trésors, étant foulée, remuée, retournée par une race jeune et féconde, étalera des richesses inépuisables et contribuera pour sa part au grand concert du progrès que les Européens implantent maintenant dans tout le globe. » J'aurais pu répondre à M. G..., que si la force d'expansion de l'Angleterre avait pu jusqu'à présent se produire sans nuire à la population de la mère patrie, il y avait peut-être à craindre pour l'avenir ; que déjà l'Irlande était par endroits un peu abandonnée ; qu'une ruche ne peut pas trop essaimer impunément ; que bien des peuples s'étaient tués eux-mêmes en exagérant l'émigration ; que nous devions tous nous souvenir de l'Espagne, dont la décadence aurait pu être pressentie au moment de sa plus grande splendeur quand elle chassait les Maures, persécutait les Juifs et envoyait de nombreuses expéditions en Amérique. J'aurais pu lui dire que les Maourys appartenaient à la plus belle race océanienne

dont ils étaient la variété la plus vigoureuse; que si une nation européenne charitable leur avait seulement conseillé d'améliorer la condition de la femme, ils pouvaient redevenir féconds et nombreux; que leur intelligence leur donnait le droit de conserver leur place au soleil en apprenant à l'occuper; que dans bien des contrées qui ont subi des invasions, la force vive actuelle de la population provient des croisements des envahisseurs avec les races aborigènes. J'aurais pu lui dire enfin que les Anglais affichant une grande dévotion, devraient se souvenir que l'Évangile prêche l'égalité de tous les hommes; que les promoteurs de l'émancipation des nègres devraient, pour être conséquents, respecter les Australiens, les Zélandais, les Tasmaniens, au moins à l'égal des habitants du Congo; que ce n'est pas une raison suffisante pour détruire une nation que d'alléguer qu'elle est jaune, qu'elle cultive mal ses terres et qu'elle fait peu d'enfants. J'aurais pu dire une foule de belles choses, et j'aurais eu certainement raison, sinon dans la forme, du moins dans le fond. Mais il aurait fallu discuter, et la discussion n'est pas mon fort. Je me contentai de lui répondre : « Ce que vous dites est peut-être vrai; en tout cas, c'est l'opinion de tous vos compatriotes, bien qu'ils n'aient pas tous la franchise de l'avouer. Pour ce qui est de la fatalité qui pèse sur les indigènes, elle est représentée par un homme grand, mince, roide, aux cheveux blonds, aux favoris rouges, aux dents longues, au menton pointu, à l'œil bleu et au regard impitoyable. » M. G.... sourit et ne me répondit que les mots suivants avec une petite moue ironique : « Philanthrope de Français ! »

L'immigration blanche a marché à pas de géant dans la Nouvelle-Zélande. Ce qu'on m'a raconté de l'île du Nord me fait croire qu'elle est encore plus

peuplée que celle du milieu où je suis allé. Voici comment on a favorisé jusque dans ces derniers temps l'établissement des émigrants; la mesure est facile et immédiatement profitable à la colonie et aux colons.

Si un individu quelconque, Anglais ou étranger, nouvel arrivant ou non, possède une somme suffisante pour acheter quelques vaches, il va dans l'intérieur à la recherche d'un *run* ou emplacement pour y créer une station. Il faut aller loin maintenant, parce que tous les bons endroits sont pris depuis longtemps. Enfin il en trouve un où il pourra élever des bestiaux, mettre des terres en culture et créer une ferme. Il le marque et va faire sa demande de concession à l'autorité. Cette concession n'est jamais refusée, si elle n'empiète pas sur celles des voisins. Elle est limitée et arpentée par un agent du gouvernement, et le colon entre immédiatement en possession, moyennant un impôt annuel très-modéré, mais qui doit être payé d'avance, sous peine d'expropriation immédiate. Ces concessions ne sont que temporaires, ou plutôt c'est un fermage avec bail pour tant d'années. Dans l'île du milieu, elles doivent durer jusqu'en 1872. Ce système n'a que des avantages, parmi lesquels je ferai surtout remarquer les suivants : 1° le gouvernement n'aliène pas les terres pour toujours et peut profiter plus tard de leur plus-value; 2° il retire immédiatement un petit revenu; 3° il ne fait de concessions qu'aux gens qui sont sur les lieux, qui doivent immédiatement faire fructifier leurs terres sous peine de se ruiner, et enfin qui présentent, en outre de l'impôt qu'ils doivent payer d'avance, la garantie du capital représenté par le bétail. Quelle différence entre ces concessions limitées pour chacun par ses besoins, la mesure de ses forces et la rondeur de sa bourse, et ces concessions ridicules

faites dans les ministères des métropoles, à des gens qui n'ont ni la connaissance du pays ni de l'argent pour rien créer, ni de courage pour rien faire, et qui fondent leur espoir de fortune sur la réussite de sociétés aux gros capitaux qui ne réussissent jamais. Quant à établir des colons pauvres en leur fournissant une maison, une ou deux vaches, des outils, de la nourriture pour un an, etc., on considère ce procédé comme une utopie qui pourrait avoir des chances de succès dans un roman, mais dont la réalisation est impossible dans la vie positive. Celui à qui l'on ferait de pareilles *avances*, les mangerait et se trouverait au bout du compte un peu moins riche qu'au premier jour. La terre ne peut donc être donnée à ferme ou vendue qu'à celui qui a de l'argent. Ceci est un point capital que les Anglais n'oublient jamais. Est-ce à dire pour cela que l'homme qui n'a pas de capital, mais qui se sent de la force, du courage et de la volonté, ne pourra pas venir dans la colonie? Pas du tout. C'est au contraire le cas où se trouve le plus grand nombre des émigrants. Mais celui qui arrive sans argent se place chez celui qui possède et travaille pour le compte d'autrui; ouvrier, laboureur, berger, il se loue à tant par mois ou par semaine, et les gages étant élevés, il gagne vite de l'argent. Cependant il faut le reconnaître, le courant d'émigration ne doit pas être supérieur aux besoins qu'on a de bras dans les fermes et les établissements industriels, et quelquefois quand les arrivages sont trop nombreux, il y a trop plein et malaise.

Je reviens aux concessionnaires. Pendant toute la durée de leur bail, ils peuvent acheter de gré à gré, à l'exclusion de tous autres, tout ou partie de leur concession. C'est en général dans l'achat des meilleures de leurs terres qu'ils placent leurs économies. En 1872

toutes les concessions cesseront, et les terres seront vendues par adjudication. Le colon fermier aura encore la préférence à prix égal sur tout concurrent étranger. Et d'ailleurs que lui importera qu'alors une partie de sa concession soit vendue? N'aura-t-il pas fait son choix pendant sa jouissance? N'aura-t-il pas acheté ses meilleures terres, celles qui seront le plus à sa convenance? Le reste, il le laissera échapper sans regret. Ce système est bien simple et réussit à merveille. Grâce à lui, la Nouvelle-Zélande se couvre de nombreuses familles blanches qui s'enrichissent promptement. Je ne crois pas qu'on puisse faire mieux, je doute même qu'on fasse aussi bien ailleurs.



CHAPITRE VIII.

TAITI.

I

Arrivée à Taïti.

Le capitaine mort, comment reprendre la mer? Qui conduira le navire? Le second n'entendait rien à la science navale, il ne savait que le métier de matelot; les deux autres officiers étaient plus ignorants encore : tout le monde se tourna donc vers moi. On suppose volontiers un médecin bon à tout. C'est si facile, bourdonnait-on à mes oreilles. Il suffit d'observer le soleil, de calculer un peu, de pointer la carte et de donner la route. A entendre les ignorants il n'y a de difficultés nulle part. Tout ce qu'ils voient faire à d'autres, ils le feraient en se jouant, n'était qu'ils ont oublié de l'apprendre. Pour ceux au contraire qui doivent à une longue pratique de faire journallement un calcul de longitude, c'est toute autre affaire. Leur savoir est le *nec plus ultra* des connaissances humaines. L'homme étranger aux pratiques de la marine, qui veut appren-

dre, mais qui aurait besoin de conseils, se trouve entre l'ignorant dédaigneux qui ne lui tient compte d'aucun de ses efforts, et le faux savant plus dédaigneux encore, qui croit sa science inabordable. Voilà comment tels médecins ont passé des années sans prendre une seule hauteur, sans faire un calcul. J'en étais à peu près là en fait de connaissances théoriques, quand on fit appel à ma bonne volonté. Aussi me déclarai-je incompetent, et refusai-je d'assumer sur moi seul une si lourde responsabilité.

Il y avait bien dans l'équipage un matelot sachant calculer la latitude à midi, mais là se bornait sa science; nous avions besoin de mieux. Je proposai, pendant que le navire resterait à l'ancre, de sortir de la baie sur une embarcation, d'observer et voir à quel degré de justesse nous arriverions. La crainte des désertions nous fit renoncer à ce projet, et nous dûmes chercher un officier de route. Vint d'abord un vieux capitaine plein de qualités, mais dont un tout petit défaut nous éloigna. Au moment où nous le cherchions pour le conduire à bord, nous le trouvâmes étendu dans un fossé et tellement absorbé dans les difficultés d'une digestion pénible, que nous dûmes renoncer à l'idée de l'enlever à ses réflexions alcooliques. Ici encore le capitaine Greaves nous vint en aide. Au moment où nous étions résignés à nous contenter de notre savoir, si incomplet qu'il fût, il nous présenta un ancien baleinier d'assez bonne figure. Quelques heures plus tard nous partions en l'emmenant avec nous.

A la mer, nouveaux ennuis. Notre homme était malade et les observations devenaient impossibles. Pendant cette indisposition que nos inquiétudes exagéraient et dénaturaient peut-être même, je m'étais mis à l'étude. Je lus deux ou trois livres élémentaires,

et travaillant avec le matelot que j'avais trouvé un peu lettré, je fis mon cours de navigation et parvins à faire le point au complet. Quand notre Anglais s'éveilla, le quatrième jour, il trouva en moi un rival et un contrôleur de ses travaux. Désormais riches en observateurs, nous pouvions nous avancer avec sécurité à travers tous les archipels de l'océan Pacifique. Après vingt-neuf jours d'une navigation douce et uniforme, nous accostions Taïti sans erreur de longitude. J'étais fier de mon succès, et tout le monde m'appelait capitaine.

Loin de moi la pensée, à propos d'un aussi petit voyage fait sans encombre, de déprécier les connaissances nécessaires pour conduire un navire.

Je sais tout ce qu'il faut à un bon capitaine d'intelligence et de savoir ; seulement il y a autre chose que des calculs dans sa profession. Il doit avoir étudié les sciences exactes sur lesquelles s'appuie la navigation, connaître la construction et la manœuvre du vaisseau, pouvoir juger les hommes qu'il doit commander, enfin et par-dessus tout, acquérir une trempe d'esprit particulière que donne seulement le temps. Toutes ces connaissances peuvent être approfondies ou effleurées par lui. Dans un cas on a devant soi un homme supérieur, dans l'autre, un simple manœuvre.

Quant à nous, marins d'occasion, pour arriver, avec une intelligence moyenne, à une instruction suffisante, voici en définitive ce qu'il nous faut à peu près de travail et de temps. Un mois et une ou deux heures par jour. Certes on n'aura pas un bien gros bagage théorique, mais on en saura assez pour déterminer le point du globe où l'on se trouvera ; cela suffit. Pour que le lecteur puisse du reste se rendre compte de la nature des opérations usuelles, je vais les passer en revue en

m'abstenant de pénétrer dans un sanctuaire dont j'ai à peine soulevé le voile. Profane, j'écris pour des profanes, et je pourrais mettre pour épigraphe à mon œuvre :

*Cours de navigation, par un homme qui l'ignore,
A l'usage de ceux qui ne veulent pas l'apprendre.*

Estime. Quand on va d'une terre à une autre terre, à travers une étendue plus ou moins grande de mer, la première préoccupation est de connaître la route ou l'aire de vent qu'on doit suivre. L'inspection d'un routier, ou grande carte à petits points, suffit pour donner ce premier renseignement. Quand, depuis le départ jusqu'à l'arrivée, la mer est libre et le vent favorable, on suit la ligne droite comme la plus courte. Quand, pour éviter des parages dangereux, pour profiter des brises constantes ou pour toute autre raison, on est obligé de faire des circuits, de suivre une ligne brisée, il existe une grande règle dont on ne doit jamais se départir, celle de faire la longitude par la plus grande latitude possible, afin que les degrés en soient moins longs.

Comment peut-on connaître la direction du navire? Cette question paraît naïve, et chacun me demande peut-être : Pour qui donc me prenez-vous? Cependant elle demande quelques mots d'explication.

La boussole ou compas se compose d'une aiguille aimantée collée sur une rose des vents transparente et posée en équilibre sur un pivot. Ses pôles se dirigent vers les pôles opposés du monde. L'angle que forme le grand diamètre du navire avec la pointe du compas qui regarde le nord, indique l'aire de vent suivie. On peut donc savoir à chaque instant, sans rien voir que le compas, quelle route on suit à la mer; reportant cette

route sur une carte, on apprécie le degré de sécurité qu'elle inspire. On doit cependant tenir compte de la variation de l'aiguille par rapport au nord vrai du monde, pour rectifier la route. Cette variation se nomme déclinaison. C'est l'angle que l'aiguille fait à droite ou à gauche du nord vrai et qui prend les noms de déclinaison nord-ouest, ou déclinaison nord-est, selon le côté où se tourne l'aiguille. Cette déviation se calcule facilement surtout au lever et au coucher du soleil; mais on se contente le plus souvent de consulter les indications qui sont inscrites sur les cartes. Nulle dans le plan du méridien magnétique, elle est en général nord-ouest dans l'hémisphère nord, et nord-est dans l'hémisphère sud. Très-faible près de l'équateur, elle augmente avec la latitude, et quand on s'approche des pôles magnétiques, il se produit sur l'aiguille, par suite des actions combinées de la déclinaison et de l'inclinaison, un affolement qui rend ses indications infidèles et la bonne tenue du cap plus difficile.

Si connaissant bien la route du navire, nous pouvons estimer sa vitesse, nous en déduirons facilement l'espace parcouru. Or, avec un peu d'habitude, on évalue, à très-peu près, la marche du navire. On regarde du côté de sous le vent, le long du bord, et à la vitesse avec laquelle l'eau paraît glisser au niveau de la flottaison, on sait s'il file trois, six ou dix nœuds, c'est-à-dire trois, six ou dix milles à l'heure. Quand l'estime est toujours faite par la même personne, elle arrive à une assez grande justesse.

Dans la navigation baleinière on se contente ordinairement de cette appréciation. Il en existe cependant une autre, et si elle n'est pas beaucoup plus exacte, elle est du moins très-ingénieuse. Elle consiste dans l'emploi du loch. Le loch se compose d'un petit flot-

teur qu'on jette à l'eau où il reste sensiblement à la même place, pendant que le navire continue sa marche. La distance du flotteur au navire, après un temps donné, est évaluée par une corde garnie de nœufs à égales distances, et qui se déroule avec une rapidité en rapport avec la vitesse de progression. L'espace parcouru pendant un quart de minute, multiplié par le nombre de quarts de minute contenus dans une heure, donne l'espace qu'on parcourt pendant cette même heure. En répétant souvent ce mesurage et en prenant une moyenne quand la vitesse varie, on arrive à une évaluation aussi exacte que possible.

La vitesse et la direction étant connues, si on suivait toujours la même aire de vent, tout serait pour le mieux, mais il n'en est pas souvent ainsi. Habituellement on suit forcément des routes diverses qui sont les composantes de la route définitive. A l'aide d'un quartier de réduction, ou avec des tables, on ramène toutes ces routes à deux résultantes, dont l'une nord et sud donne la latitude, et l'autre est et ouest indique la longitude. Quand on a fait disparaître les causes d'erreurs déterminées par la dérive et les courants, on fait glisser deux compas sur une carte par la latitude et la longitude indiquées, l'endroit où les deux compas se rencontrent se nomme le *point*, c'est-à-dire le lieu du globe où se trouve le navire. C'est là le premier pas dans l'art de la navigation ; avec de l'exercice, tout le monde peut arriver assez vite à ce degré d'instruction.

Point calculé. Les calculs servent à déterminer les rapports qui existent entre la terre et les divers corps célestes, par la mesure de certains angles, soit de l'angle fait par un astre avec l'horizon, soit de l'angle de deux astres entre eux, avec le point de l'observation comme sommet. L'instrument employé se nomme cercle, oc-

tant, ou sextant, selon qu'il représente la circonférence entière, ou bien un segment de la huitième ou la sixième partie de cette courbe.

La latitude s'obtient par différents calculs. Le plus simple est celui de l'observation méridienne, c'est-à-dire l'observation du soleil au moment où il passe au méridien du lieu et où par conséquent il marque midi.

Pour observer, on applique l'instrument en avant de l'œil de manière à ce que le soleil se réfléchisse sur un miroir placé à l'extrémité d'une alidade mobile. On s'arrange pour que le miroir renvoie l'image à l'horizon. Tant que cette image s'élève, le soleil monte, quand elle reste tangente, il est immobile, et quand elle se noie, il commence à descendre. L'angle formé par les lignes allant du miroir à l'astre et à son image, se trouve mesuré par l'arc de cercle compris entre le zéro du limbe et l'alidade, et indique la hauteur méridienne. D'autre part, la connaissance des temps donne pour chaque jour la déclinaison du soleil, c'est-à-dire sa latitude par rapport à l'équateur céleste. Avec ces données et la distance du soleil au zénith, en faisant une addition ou une soustraction, selon qu'on se trouve dans le même hémisphère que l'astre ou dans l'hémisphère opposé, on obtient la latitude du lieu, c'est-à-dire, la distance à laquelle on est de l'équateur terrestre.

La longitude se calcule aussi de différentes manières. La plus simple consiste à déterminer rigoureusement l'heure du bord, à la comparer à l'heure d'un méridien quelconque, servant de zéro, ou point de départ. On l'appelle calcul d'angle horaire. D'après ce que j'ai dit de l'observation du soleil à midi, on y trouverait les éléments d'un calcul de longitude, s'il était possible de déterminer exactement le moment où le soleil cesse de monter et ne descend pas encore. Comme la précision

nécessaire ne peut être atteinte, on choisit le moment, matin ou soir, où le soleil est à peu près à vingt degrés au-dessus de l'horizon. En même temps qu'on suit sa marche, on observe celle d'une montre marine, ou chronomètre marquant l'heure du méridien *zéro degré*, on stope en même temps les deux instruments, on calcule l'heure du bord, on la compare à celle du chronomètre, et la différence donne la longitude en temps. Pour fixer dans l'esprit ce qu'on appelle longitude en temps, il suffit de se souvenir que la terre décrit dans son mouvement diurne une circonférence ou trois cent soixante degrés. Supposons une observation donnant douze heures de différence avec le méridien zéro, nous en déduirons la longitude égale à cent quatre-vingt degrés, et ainsi de suite. L'observation, grâce à l'usage du chronomètre, donne donc très-vite la longitude. La latitude étant déjà connue, on obtient le point à l'aide des compas qu'on fait glisser sur une carte comme je l'ai déjà indiqué.

Rien n'est donc bien difficile, ni dans l'estime, ni dans les calculs, et si un de mes lecteurs veut en tenter l'expérience, qu'il se mette à l'œuvre, et au bout de huit jours il sera maître passé.

Je m'arrête sur cette pente, car j'aurais peur de glisser dans des obscurités. J'ai voulu seulement expliquer comment on peut extraire des choses les plus ardues en apparence, des applications immédiatement pratiques.

Avant de parler de Taïti, terre à demi française, j'ai besoin de me débarrasser d'une autorité provisoire, pour laquelle je n'étais pas plus fait qu'elle n'était faite pour moi. A notre arrivée, M. Vaupré était malade, et je dus faire à terre toutes les démarches auxquelles sont astreints les capitaines. Je me tirai d'affaire grâce aux

conseils des employés de l'administration. Après une douzaine de jours, je pouvais voir repartir *le Gustave* avec un équipage un peu mutilé, mais suffisant encore, mon ami Vaupré pour capitaine, et un officier de route. Pour moi, j'avais fait ma tâche, je dis adieu à la pêche. Quelques jours plus tard, je prenais passage sur un navire de commerce pour retourner en France.

Me voilà donc à terre, ou plutôt commensal habituel du capitaine Bedat, commandant *le Ferdinand de Lesseps* de Bordeaux, chargé de me rapatrier. J'ai trouvé en lui un bon compagnon. Aussi, depuis que je le connais, n'ai-je qu'à me féliciter des relations que j'ai eues avec lui.

Quand on accoste Taïti par le sud-est, c'est-à-dire par le côté du vent, on reste frappé d'admiration. A l'encontre de presque toutes les terres qui n'offrent aux vents régnants qu'une surface ravinée et privée de végétation, Taïti présente de tous les côtés l'aspect d'un bouquet de verdure. Ses montagnes sont très-élevées ; il y a surtout un pic qui de loin figure le clocher d'une grande cathédrale. Ces hauteurs, vues d'une grande distance, sont noirâtres ; mais à mesure qu'on approche, elles se revêtent d'une teinte verte de plus en plus agréable. Depuis les sommets noyés dans les nuages jusqu'à la plage qui se baigne dans la mer, des plantes de tailles diverses, mais toujours bien vivaces, cachent le sol sous une couche épaisse de branches, de feuilles et de fleurs. Je ne trouvais rien dans mes souvenirs que je pusse comparer à Taïti, si ce n'est Fernando-Poo, dont j'ai déjà parlé et où j'avais rencontré le même luxe de végétation.

Au moment où ce splendide panorama devenait plus distinct, grâce à l'arrivée du jour et à notre voisinage de la terre, tout en admirant les sinuosités d'un torrent

qui tombait, par grands bonds, des hauteurs vers la plaine, je me reportais, en souvenir, au temps où Cook nommait cette île la perle de l'Océanie. Un siècle s'est bientôt écoulé depuis que le célèbre navigateur admirait tant la végétation, le climat, toutes les beautés du pays. S'il revenait aujourd'hui, il retrouverait la même végétation, les mêmes montagnes, les mêmes cascades, les mêmes récifs. Mais les naturels dont il avait fait des tableaux si flattés, les trouverait-il les mêmes? nous le saurons plus tard. Nous pouvons cependant déjà pressentir que non, car si un siècle est peu de chose dans la vie d'une terre, c'est beaucoup dans celle d'un peuple, surtout lorsque pendant ce siècle, des événements de la plus grande importance sont survenus.

Nous étions par le travers de la pointe venus. Nous n'avions plus qu'à laisser porter dans la passe de l'est de Papeete, capitale du protectorat français. Une balise nous désigna le point où nous devons mettre en travers, et une heure plus tard un pilote français montait à bord. Quand on a franchi une étroite échancrure du récif, on s'engage dans une passe sinueuse où il faut toute l'habileté d'un homme pratique pour éviter les bancs de corail qui semblent surgir à chaque pas. Moi qui ne connaissais pas ce labyrinthe de pierre, j'étais à peine rassuré sur un danger évité, que je craignais de tomber sur un autre. Nous fîmes bonne route cependant, et une fois sortis de ce périlleux défilé, nous nous trouvâmes dans une espèce de grand lac dont l'eau calme, profonde et transparente paraissait être une immense glace à surface diamantée. Depuis la sortie de la passe jusqu'au mouillage, le navire ne parut poussé par un aucun souffle; les voiles battaient les mâts; l'eau était si unie que je croyais au calme le plus parfait; cependant nous marchions tou-

jours, mais sans bruit, sans oscillations, sans qu'on entendît le moindre murmure, le moindre soupir, ni de l'air, ni de l'eau. En face de nous, un îlot vert se détachait aussi bien taillé, aussi élégant qu'une île du bois de Boulogne. C'était l'ancien ermitage de Pomaré II ou Pomaré le Grand. C'est là qu'il traduisit en taïtien tout le Nouveau Testament, en même temps qu'il se condamnait par l'abus de l'alcool à une maladie incurable et à une mort prématurée. Au moment de la dernière guerre de l'indépendance, les Français avaient établi une batterie sur l'îlot Pomaré, avec une garnison de matelots. Heureusement la guerre est terminée ; les feuilles ont repoussé, et l'empreinte laissée par les canons a disparu. Le fortin s'est transformé en un jardin délicieux. Il y a encore l'habitation du roi, seulement elle est entièrement cachée sous les orangers et les pandanus. A notre gauche et à mesure que nous avançons, se découvraient des navires, grands, petits, pontés ou non pontés, mouillés près de terre où échoués sur le rivage. Le quai demi-circulaire s'élevant d'un ou deux mètres au-dessus de l'eau, paraissait comme un long liseré pointillé d'arbres. Par derrière, des maisons, des magasins longeant le fond de la baie formaient le premier plan d'un tableau véritablement admirable. Nous pûmes, à bout de bord, mouiller à portée de voix de la plage. Nous voyions circuler les habitants parmi lesquels nous nous plaisions à distinguer les Français, des étrangers et des indigènes. Le bord de la mer est le centre de la vie commerciale. On s'y rend pour voir arriver les navires, pour les voir partir, pour entamer des affaires, ou simplement s'enquérir des affaires faites par d'autres.

Les formalités remplies pour la libre pratique, je descendis à terre, et dès le premier jour, je pus me

former une idée de Papeete. Je parcourus d'abord la rue ou quai dont je viens de parler. Sa longueur d'une extrémité à l'autre est d'environ deux milles. Quelques-uns des arbres dont elle est plantée sont hauts et bien garnis de feuilles ; les autres sont jeunes et ne peuvent que promettre de l'ombre. Les navires, amarrés près de terre, opèrent les mouvements de leurs cargaisons le long de petits débarcadères dont la profondeur de l'eau a rendu l'installation facile. La ligne de maisons est presque continue ; sans présenter aucun édifice remarquable, elle récrée la vue par des différences de formes et de destination. A l'extrémité est, s'élève l'arsenal sur la pointe *fare-ûte*. Là sont les chantiers de radoub, une cale pour le halage des navires, des magasins de charbon, des matériaux, etc. Le commerce peut, dans une certaine mesure, profiter des agencements que le gouvernement colonial a surtout faits pour les navires de l'État. L'établissement est grand et commode ; les ouvriers y sont nombreux, les travaux, dit-on, bien exécutés. J'ignore si on trouverait dans une colonie anglaise de cette importance un établissement semblable, créé par le gouvernement ; mais à coup sûr, il y en aurait plusieurs appartenant à des spéculateurs, et où le commerce pourrait faire à sa guise ce qu'on ne fait ici, dans l'arsenal de l'État, qu'après mille formalités.

Des magasins de nouveautés français, des restaurants de petite catégorie, des public-houses alternent avec quelques belles constructions, parmi lesquelles je citerai une école communale tenue par des Frères, et où j'ai vu un personnel de maîtres annonçant de bien nombreux élèves ou de bien grands loisirs. Viennent ensuite les maisons de quelques négociants anglais, celle du consul américain, une pharmacie et quelques

maisons bourgeoises. Dans un endroit admirablement choisi et bien abrité, derrière de grands arbres, près d'un magasin qui à lui seul est tout un arsenal, M. Brander a construit la plus jolie maison qui existe jusqu'à ce jour à Taïti. Du reste, qui serait bien logé s'il ne l'était pas ? C'est le premier négociant, presque le roi du pays ; j'en parlerai plus loin avec quelques détails. Plus à l'ouest, après avoir dépassé une aile des ateliers d'artillerie, on se trouve au pied d'une lourde construction de trois à quatre étages nommée le magasin général. Puis des maisons encore, l'hôtel Georget, l'église catholique, le temple protestant, le consulat anglais, des terres vagues, des arbres, de l'herbe, et enfin en face de *fare-ûte* et à l'autre extrémité de l'arc que nous venons de parcourir, le camp de l'Uranie, où se trouve un parc d'artillerie. Ce fort fut construit et occupé par les marins du navire qui lui donnèrent son nom. Il commande le port dans toute son étendue.

Plusieurs rivières viennent se jeter dans la baie en traversant la ville. La plus importante est celle du camp de l'Uranie. Une autre passe dans un égout en avant de la maison Georget, et une troisième est captée au profit des navires. Là encore existe une installation commode dont tout le monde jouit gratuitement. On met les tonneaux sous une manche, on ouvre un robinet et les tonneaux se remplissent. Plusieurs cours d'eau se perdent sans usages spéciaux, à mesure qu'on s'avance vers l'arsenal ; mais on a ménagé à tous un chemin souterrain pour qu'ils se rendent à la mer. Cette abondance de rivières se retrouve à chaque pas à Taïti. Les montagnes sont hautes, les nuages s'y rassemblent et s'y condensent ; il en résulte de nombreux ruisseaux qui deviennent d'abord des cascades, et plus bas de véritables rivières.

L'emplacement de Papeete est assez grand pour qu'une population de quinze ou vingt mille âmes puisse s'y loger aisément. Tout ce qu'on voudra y faire de joli, de coquet, de frais en plantations, canaux, bassins, jets d'eau, sera possible et facile. J'ai déjà parlé du port capable de contenir des milliers de navires; il s'avance dans les terres de manière à dessiner une courbe longue et gracieuse. Le terrain qui le borde est partout de niveau, et s'étend, dans sa largeur, de la mer à la montagne; à l'est, il est limité par l'arsenal de Faré-ûte et les marais qui l'encadrent; à l'ouest, par le camp de l'Uranie et une croupe de montagne qui borde le chemin circulaire de l'île. Il se compose de bonnes terres, traversées par de nombreux cours d'eau, sans être trop humide pour cela, et peut satisfaire à tous les besoins, à tous les caprices des habitants. Aujourd'hui déjà, la ville est jolie, ses rues sont bien alignées; de belles clôtures, en bois peint, les bordent où il n'y a pas de maisons; des arbres vigoureux, quoique jeunes, y jettent de l'ombrage, et malgré les constructions, on y voit encore, par endroits, les beautés végétales naturelles au pays. Elle pourra plus tard, à mesure que les habitudes modernes s'y implanteront, paraître plus belle aux yeux des amateurs de hautes maisons, de réverbères et de trottoirs. Moi, je la préfère telle qu'elle est, avec un habit européen incomplet et avec quelques restes de ses charmes primitifs.

Du quai s'élève, à angle droit, une dizaine de rues transversales de moyenne largeur qui traversent la grande rue ou rue Impériale. Ces voies secondaires n'ont rien de particulier, sinon qu'elles vont en pente douce vers la montagne. Une d'elles conduit au marché, place assez régulière avec halle couverte où tous les matins se vendent les fruits des environs. Une

autre, à un nom sympathique joint une réputation misérable : on l'appelle la Petite-Pologne. Presque toutes ses maisons sont des cabarets français ou anglais. Le soir, on peut voir se promenant, dans toute son étendue, un mélange de matelots, de soldats et de Taïtiennes entre lesquels se fait un échange continu de baisers et de coups de poings. C'est le marché au plaisir et à la débauche.

La rue parallèle au quai est le centre aristocratique de la ville. Elle est appelée à devenir, comme on dit en France, l'artère principale, le boulevard intérieur, le siège de la puissance. Ce n'est pas qu'elle soit pour le moment complètement garnie de maisons ; mais il y a presque des monuments. Le nombre s'incline devant la qualité. Ainsi, en partant de l'ouest, on peut compter la gendarmerie, la prison, le trésor, le palais législatif des indigènes, les bureaux de l'inscription maritime, le palais du gouverneur, celui de la reine, le cercle des officiers, les ateliers de l'artillerie, le joli chalet de l'ordonnateur caché dans les fleurs, la maison du médecin foyer scientifique du pays et quelques autres habitations toutes entourées de massifs verts et odorants.

J'ai laissé pour la fin une place d'une assez grande étendue où sont en projets un vaste bassin circulaire et plusieurs belles rangées d'arbres. Je n'y avais d'abord rien vu, attendu que les projets ne se voient pas. Cependant, de gros tas de pierres parmi lesquelles quelques-unes taillées, m'avaient intrigué, et je me demandais pourquoi on avait détaché du récif ces immenses blocs de corail pour les amonceler ensuite dans un pareil désordre. A la fin pourtant, je découvris, au milieu des décombres de matériaux neufs, des pans de mur qui s'élevaient de trois ou quatre mètres au-dessus

du sol, et dans lesquels s'ouvriraient des portes et des fenêtres. Aux formes de ces ouvertures, je devinai une église en construction ; seulement les travaux n'ont pas l'air de marcher bien vite. Déjà les plantes parasites atteignent le sommet du mur et lui donnent les apparences d'une vieillesse anticipée ; on voit qu'il y a eu d'abord une vive impulsion qui s'est vite ralentie. J'ai peur que la ruine vienne avant l'achèvement. Cet édifice, s'il est continué, coûtera cher, car il sera grand, et les travaux ont été interrompus, dit-on, par manque de fonds pour les continuer. Un simple calcul de statistique arrête peut-être aussi les premiers élans d'un enthousiasme exagéré. Le nombre des catholiques est très-limité. A part les missionnaires, les frères instituteurs, les religieuses et quelques-unes des femmes des employés français, on ne saurait où les recruter. Les militaires et les agents du gouvernement colonial vont à la messe quand un ordre du jour le leur prescrit ; le reste du temps ils s'endorment dans une douce indifférence. Les résidants, à tort ou à raison, se plaignent des prétentions du clergé, et fuient l'église de parti pris. Quant aux étrangers, la plupart Anglais, ils sont tous d'ardents protestants, allant au temple régulièrement, mais très-peu disposés à changer leur manière de prier Dieu. La population indigène, la reine en tête, est protestante. On dit qu'elle n'a pas de grandes convictions religieuses, et je le crois assez ; mais elle tient à ses pratiques, et elle les abandonnera difficilement. Supposons maintenant la cathédrale terminée et livrée au culte. Les quelques catholiques qui viendraient entendre la messe s'y compteraient et pourraient s'y perdre. Son ouverture donnerait donc la preuve de son inutilité, ou du moins de son inopportunité. La chapelle où se dit actuellement la messe est

petite, elle est rarement remplie, et suffit grandement aux besoins du moment.

Les rues principales sont macadamisées; les autres sont tapissées de l'herbe qui y croit naturellement, et n'en sont que plus agréables. Les fortifications qui entourent la ville et la séparent de la montagne se composent d'un large fossé et d'un talus avec chemin de ronde, épaulement, etc., etc. Invention éminemment française, ces fortifications paraissent faire le bonheur des officiers d'artillerie et du génie qui habitent Papeete. Si on essayait de leur démontrer que de pareils travaux ne peuvent arrêter les balles venant de la montagne, ils crieraient à l'ignorance et à l'envie. Ces messieurs doivent leurs positions aux fossés, aux redoutes, aux canons, à la guerre enfin. Supprimez la guerre et ses engins, et ils n'ont plus de raison d'être; aussi cette seule pensée les met-elle en fureur; ils ne veulent pas admettre qu'ils seraient autre chose s'ils n'étaient pas soldats. Ils sont comme les médecins qui seraient au désespoir de voir disparaître la maladie. On m'a raconté une anecdote relative aux fortifications, et je ne la crois pas trop déplacée ici. La mission avait un beau jardin placé derrière le palais de la reine. Un beau jour, ou plutôt dans un vilain jour de pensées belliqueuses, on décida d'entourer la ville de fossés. M. X..., supérieur de la mission, ne demandait pas mieux. La force plaît assez aux prêtres; mais il voulait qu'on respectât son jardin. De fait, c'était bien la plus belle propriété du pays; tout y était bien planté, bien venant et en plein rapport; c'était un meurtre de gâter une pareille création; je ne l'aurais touchée pour rien au monde. Le génie n'était pas du tout de cet avis; il voulait ses fortifications creusées selon les règles de l'art; au besoin, il aurait bien accepté une

petite déviation dans son tracé, mais à la condition de gêner un peu plus MM. les missionnaires. Quant à ne pas couper le jardin en litige, il n'y fallait pas penser. Papeete eut été en danger si on n'eût pas fait enrager, un tant soit peu, les bons pères. C'est là la règle. Le jardin fut donc coupé, et les missionnaires en exhâlèrent leur tristesse en lamentations, protestations, et, je le crains bien, excommunications. Ce fut une cause de division ajoutée à tant d'autres. Sur ces entrefaites, M. le supérieur partit pour la France. Il resta longtemps, priant sans doute pour ceux qui l'avaient tourmenté. Il est maintenant de retour, et certainement la paix est revenue avec lui; seulement, le gouverneur est rappelé. De mauvaises langues prétendent que ce rappel a un rapport direct avec le voyage de monseigneur. On dit même que ce n'est pas la première fois que les choses se passent ainsi. Je ne sais, bien entendu, ce qu'il y a de vrai dans tout cela; cependant il me semble qu'à Taïti, comme en Calédonie, comme dans toutes ou presque toutes nos colonies où l'autorité militaire et les missionnaires sont en présence, l'entente est très-médiocrement cordiale.

Si nous nous reportons vers l'ouest jusqu'au trésor, nous rencontrons un délicieux petit chemin vert nommé la rue Sainte-Amélie. On le voit, cette rue date d'un autre règne. A son entrée à gauche se voit l'imprimerie, puis le palais de justice, grande maison boîteuse qui se soutient sur de nombreuses béquilles. En face se pavane une jolie caserne. Au-dessus de celle-ci, un nouvel atelier d'artillerie occupe un large emplacement qu'on couvre progressivement de constructions. J'y ai vu fonctionner une locomobile, une scierie et d'autres *machines-outils* d'invention toute moderne. J'ai vu aussi une salle d'armes où les plus meurtrières inventions

étaient rangées de manière à dissimuler leurs intentions homicides sous le doux et poli des plus brillantes surfaces.

Une fois qu'on a dépassé le jardin du gouvernement, la rue se transforme tout à fait en un frais berceau où la vanille et l'orange se disputent l'honneur de flatter l'odorat. On marcherait volontiers toujours dans cette allée silencieuse si elle se prolongeait toujours. Quelques maisonnettes à demi-cachées dans le feuillage se montrent une à une à mesure qu'on s'avance. Dans un détour où les orangers barrent le passage, on entend un petit bruit de voix : on hâte le pas, et on découvre dans la même maison, quelquefois même dans la même chambre deux ou trois jeunes Français qui s'habillent les fenêtres ouvertes, en échangeant une foule de plaisanteries, et surtout en affectant de laisser percer leur vie à jour. Le mystère du foyer n'existe guère pour nous, et par la porte qu'ouvre notre imprudence, l'indiscrétion entre tout à son aise. A un autre détour, on est charmé d'entendre et de voir un beau filet d'eau froide qui s'échappe d'une borne et tombe dans un large bassin destiné au blanchissage. La première idée qui vienne est de se placer au-dessous de ce petit arc liquide et d'en recevoir les jets sur la figure ou au moins sur les mains. Il fait si chaud ! J'ai suivi la rue Sainte-Amélie tant que j'ai vu des maisonnettes, tant que j'ai pu me rafraîchir à l'eau des ruisseaux voisins, tant qu'un passage assez large m'a permis une promenade facile. Mais hélas ! tout finit, et la jolie rue m'a paru trop courte ! A son extrémité, un fossé profond est creusé en travers. Il y a encore là une intention militaire que je n'ai pas devinée. Plus loin, les sentiers se bifurquent à l'infini pour escalader la montagne. Je me serais bientôt perdu si j'eus voulu les suivre. Je

revins donc sur mes pas et étudiai un peu les maisons que je n'avais fait d'abord qu'entrevoir. Toutes étaient à peu près sur le même modèle et à la même distance entre elles. Elles ne paraissaient pas vieilles, et pourtant deux ou trois n'étaient déjà plus habitées et menaçaient ruine. Voici leur histoire. L'administration, prévoyante à l'excès, les avait construites pour y loger de petits employés et même des colons qui y trouveraient le couvert sans payer de loyer. Eh bien ! les locataires dédaignèrent bientôt le bienfait de la gratuité. On dut renoncer à des cadeaux coûteux qui ne satisfaisaient pas même ceux à qui on les offrait.

C'est encore un échantillon de la méthode française. Prévoyance officielle, avances gratuites qui, loin d'inspirer l'amour de la propriété, éloignent d'un bien qui n'a demandé aucun travail et poussent à son abandon quand la fée qui a pourvu aux besoins de la veille, cesse de pourvoir à ceux du jour. Ne bâtissez donc de maison pour personne. Laissez à chacun le soin de se construire la sienne. Laissez-le suer en la faisant. Il l'aimera ensuite pour tout le mal qu'il se sera donné à la faire.

Un peu plus à l'ouest que la rue Sainte-Amélie s'ouvre celle de l'Hôpital, qui s'arrête à une petite croupe dont la terre ocreuse ne paraît pas fertile. J'ai retrouvé cette nature de sol dans bien des endroits, et cependant toute la terre est couverte de verdure. L'hôpital est un bâtiment bien situé, bien aéré, avec salles au rez-de-chaussée et au premier, communs à droite et à gauche, jardin tout à l'entour, une maison de plaisance, sinon qu'on y va conduit par la maladie et épié par la mort. On ne saurait se plaindre si les portes en étaient ouvertes à toutes les souffrances. Mais non ; c'est un hôpital militaire. Les hommes étrangers à l'armée n'y

entrent qu'à grand'peine et en payant une pension de dix francs par jour. C'est le prix moyen de la journée d'hôpital d'un soldat. Il faut des frais généraux énormes pour qu'il en soit ainsi, et on n'y peut croire qu'après avoir additionné toutes les dépenses. On reconnaît alors que pour un nombre habituel de dix ou douze malades, on doit loger, nourrir, vêtir et payer un personnel fabuleux ; j'en citerai une partie seulement. Deux médecins, dont un interne, quatre infirmiers, cinq religieuses, un pharmacien, un commissaire, des cuisiniers et le reste. Si les malades ne guérissent pas, ce n'est ni faute de soins, ni faute de gens.

A mon arrivée, j'eus des rapports de service avec quelques notabilités de la colonie. Le gouverneur, M. de la R..., me parut un homme plus affable que ne le sont ordinairement les marins. Comme on ne plaît jamais à tout le monde, il avait la réputation d'affecter une douceur exagérée et un peu factice. Certains résidents se plaignaient d'avoir été victimes de ses travaux de nivellement, de redressement et d'embellissement. Les administrateurs ont beau faire, les administrés trouvent toujours quelque chose à blâmer. Il s'occupait beaucoup, disait-on, de la colonie, avait conçu des espérances superbes sur son avenir, voulait, à toute force, faire le bonheur des indigènes, même malgré eux, et voyait déjà les terres produire du café, du coton et du sucre assez pour fournir à un courant régulier d'affaires entre la France et Taïti : c'était là son rêve et la gloire future de son administration. Je souhaite que ses projets ne soient pas des chimères ; je souhaite que les industriels qui auront partagé ses espérances ne payent pas un jour les frais de ses illusions.

L'ordonnateur m'a surtout paru un homme actif et pratique. Toutes les affaires reposaient sur lui, et ce

n'est pas peu de chose qu'une administration française. Il y a tant à écrire, à transcrire, à retranscrire, que pour signer seulement ce qui sort des bureaux, il faudrait les cent mains de Briarée. Ajoutez à cela l'impulsion à donner à la machine, les recettes et les dépenses à vérifier, à contrôler, le personnel à surveiller, et tout ce que je ne dis pas encore. Comment se fait-il donc que les Anglais écrivent relativement si peu dans leurs colonies et qu'ils n'en fassent que plus de besogne? C'est tout simplement, peut-être, parce qu'ils écrivent peu. Si M. l'ordonnateur m'a donné aussi, à moi qui lui étais étranger, des écritures à faire, il a du moins facilité mon travail par ses conseils et a tenu bon compte de mes observations, dans les mesures prises à l'égard du *Gustave*.

L'employé que j'ai le mieux connu est le commissaire de l'inscription maritime, M. B.... Ma besogne de capitaine nous rapprocha assez vite pour qu'au bout de quelques jours nous fussions de bons camarades, presque de vieux amis. M. B.... est jeune encore, mais il a l'esprit sérieux, et il ne craignit pas de se lier avec un compatriote à barbe grise. Il habitait, à Sainte-Amélie, une petite maison perdue dans le bois. Son ermitage se composait de deux chambres. Il m'en offrit une, et j'acceptai. Chaque soir, nous nous retrouvions là, quand nous ne nous y rendions pas ensemble. Après une promenade commune, nous nous asseyions sous la varanda. Nous causions pendant des heures et des heures. Le lieu se prêtait si bien à une causerie intime, à des souvenirs de loin, que nous nous y serions volontiers oubliés jusqu'au lendemain! De nos chambres ouvertes s'échappaient deux rayons de lumière qui glissaient en tremblottant dans le feuillage où ils allaient mourir. Au-dessus de nos têtes, les branches

d'orangers formaient un dôme à travers lequel brillaient les étoiles. A nos pieds, des rosiers aux innombrables fleurs nous faisaient un tapis vert émaillé de rouge.

Derrière ce premier plan un lacs de lianes s'enroulait dans les fougères et dans les arbres chargés de fruits. Plus haut, quelques grands cocotiers frémissaient dans leurs longues feuilles larcéolées, au soupir de la brise, et les pandanus semblaient vouloir s'élancer de la terre pour gagner le ciel. (Un pandanus est un arbre monté sur des échasses.) Enfin au bout de notre petit horizon, et cachée derrière un fouillis d'arbrisseaux, la rivière, où chaque matin nous allions faire nos ablutions, remplaçait, par son murmure, le chant des oiseaux qui manquait à l'harmonie de cette scène. Quel plaisir, après une journée brûlante, des courses au soleil, une heure de lazzis au cerle, en compagnie de bruyants officiers, quel plaisir, dis-je, de fumer tranquillement le dernier cigare de la journée, de causer à mi-voix, de voir la lune marcher au ciel, d'entendre le ruisseau sautiller d'un caillou sur l'autre, de recevoir parfois de bonnes bouffées d'air frais chargées des parfums des vanilleries voisines ! En vérité, si ce n'eût été qu'il fallait se coucher pour nous relever le lendemain et reprendre le cours de notre vie habituelle, nous serions restés là toute la nuit à moitié endormis dans la plus délicieuse des flâneries. Nous parlions bien aussi raison par moments ; nous passions en revue toutes les questions de science, de politique et d'industrie à l'ordre du jour. Nous allions en France, à Paris, pour revenir à Taïti, aux Canacks et à la position sociale que le protectorat leur fait. Presque toujours revenait la grande question de la colonisation. Rarement nous étions d'accord ; cela se conçoit. M. B...

appartient à l'administration, il n'en voit que les beautés; moi qui lui suis étranger, je n'en vois peut-être que les défauts; de là dissidence forcée. Nous discussions par moments bien fort, mais tout en nous faisant de mutuelles concessions, et nous n'allions nous coucher qu'à deux ou trois heures du matin.

Deux fois par semaine, M. B.... réunissait chez lui quelques jeunes gens de son âge. Le prétexte de ces réunions était le jeu du vingt-et-un. Le but véritable était de passer le temps dans une douce familiarité. J'étais bien vieux pour ces soirées de garçons, et pourtant j'y prenais plaisir; la gaieté est contagieuse, et avec des jeunes gens je me sentais rajeuni. Et puis, il faut bien le dire, j'avais été si longtemps sevré de la société de mes pairs, que je retrouvais avec bonheur mon milieu social, le reflet de ma vie passée. Je dois donc à M. B.... d'avoir passé mon temps à Taïti d'une manière agréable et lui en suis sincèrement reconnaissant.

II

Paradoxes sur l'histoire ancienne.

Un soir qu'il y avait foule chez mon nouvel ami, la conversation, après avoir sauté et trébuché sur cent sujets divers, tomba sur Taïti, et M. B.... nous parla à peu près ainsi :

« Taïti est la métropole des îles de la Société. Située par 17° 30' latitude sud, et 152° longitude est, elle se compose de deux îles soudées par un point de leur périmètre. L'une est Taïti proprement dite,

l'autre Taïarabu. Ce sont deux cercles tangents, et le point de tangence forme l'isthme de Taravao, où nous avons un fort et une garnison. C'est là que mon ami le lieutenant ***, ici présent, tient souvent sa cour d'amour et meuble ses tablettes et son cœur de souvenirs qu'il effeuillera plus tard dans les garnisons de France.» A ces mots, le lieutenant interpellé posa doucement ses cartes sur la table pour n'en pas déranger la symétrie, et dit : « Messieurs, il est vrai que j'ai commandé le fort de Taravao plusieurs fois; il est vrai que je suis très-bien avec les chefs du voisinage et que toutes les jeunes taïtiennes aiment à se faire peindre par moi ou à entendre les accords du cornet à piston qui charme ma solitude; mais que prouve tout cela, sinon mon goût pour les beaux-arts? — Lieutenant, répondit un enseigne en souriant, cela prouve encore que vous êtes aimable et que les taïtiennes ont le bon esprit de le reconnaître. — Amen, reprit B..., je reviens à nos îles :

« Pendant longtemps, l'eau a dû passer à travers l'isthme et isoler les îles l'une de l'autre; mais le travail constant des polypes, qui a entouré toutes les terres océaniques de récifs, a dû nécessairement combler le vide qui les séparait. Puis est venu le sable apporté par le vent, et elles se sont soudées. C'est ici comme dans toute l'Océanie : squelettes de rochers volcaniques dont les cimes s'élèvent parfois à de très-grandes hauteurs. Le mont Aaraï a 2 064 mètres, l'Onohena en a 2 236; vous voyez que ce sont là des élévations respectables. La force émergente a été ici assez puissante pour que les cratères aient donné lieu, dans les parties supérieures des montagnes, à des vides immenses, à des gouffres au fond desquels on découvre des lacs d'une grande profondeur, qui nourrissent de nombreux pois-

sons et surtout des anguilles monstrueuses. De ces lacs partent les rivières que nous voyons tomber en torrents impétueux et se subdiviser à l'infini avant de se jeter à la mer. Si les polypes n'ont pas fait naître Taïti, ils lui ont cependant apporté leur appoint, en construisant sur ses affleurements leurs barrières calcaires. Grâce à leurs travaux, les terres basses sont protégées contre les vents et les courants. Il s'est formé des bassins où le poisson et les coquillages vivent et se reproduisent en paix, tant que l'homme ne les tourmente pas trop. Quelques coupures de ces digues vivantes donnent entrée dans d'excellents ports dont Papeete vous présente un bel exemple. Cinq ou six ports semblables existent autour de l'île.

« Quand j'attribue la naissance des îles de l'Océanie à des soulèvements volcaniques, je n'exprime qu'une opinion particulière. Certains savants pensent, au contraire, qu'à la place de l'Océan pacifique il y avait un grand continent et qu'un déluge a tout submergé. Les sommets des plus hautes montagnes et leurs habitants auraient seuls échappé à ce cataclysme et seraient restés comme de petits échantillons de ce qui existait autrefois. A vous parler franchement, je ne sais, de ces deux opinions, laquelle est la vraie. — Moi, je les crois fausses toutes deux, interrompit un officier de marine, en chassant majestueusement une bouffée de fumée. Si les îles étaient les restes d'un continent submergé, les survivants au cataclysme seraient placés par contrées circonscrites dans chacune desquelles se retrouveraient des hommes semblables. Il n'en est rien. Entre deux groupes où se trouvent les hommes d'une même race, s'élève quelquefois une seule île où on rencontre une race toute différente. D'autre part, si les terres avaient été vomies par des volcans, comment les hom-

mes y seraient-ils venus, quand de vastes mers les séparent des continents habités? J'aime bien mieux le *statu quo*. Je trouve les choses très-bien comme elles sont, et ce qui existe aujourd'hui doit avoir existé hier. Les hommes remplacent leurs pères auxquels ils ressemblent, et ainsi de suite. Je m'inquiète fort peu du comment et du pourquoi de la poussée des terres et de la venue des populations. Je suis enchanté d'habiter Taïti; j'y flâne avec délices sous ses ombrages; je parle Canack avec les jeunes taïtiennes; je leur vole, quand je puis, une des fleurs dont elles se couronnent, et j'attends, dans une douce quiétude, qu'un nouveau grade me pousse plus loin. Mais hélas! il n'y a qu'une *nouvelle Cythère* dans le monde, et en quittant Taïti, j'aurai feuilleté une des plus belles pages de mon livre de Loch. » Cette tirade avait été débitée avec tant de volubilité que M. B.... en fut interrompu. Tout le monde rit et l'on se remit à jouer aux cartes. Quelques minutes plus tard, je hasardais sur l'origine des terres et des races océaniques les rêveries suivantes : « Avant la présence de l'homme sur terre. — Avocat, passez au déluge, exclama l'aspirant D.... en riant. — Prenez patience, j'y serai bientôt. » Et montant ma voix à un diapason plus élevé : « Avant que l'homme pût habiter notre globe, Dieu l'avait infesté, à bonnes intentions, d'acide carbonique. Il voulait que la végétation qu'on nomme antédiluvienne acquit des proportions colossales et condensât tout le carbone en excès dans l'atmosphère. Plus tard, grâce aux cataclysmes qui bouleversèrent l'écorce terrestre, les forêts se transformèrent en charbon et nous préparèrent ces immenses dépôts de combustibles indispensables à nos navires, à nos locomotives, voire même à notre modeste pot-au-feu; car, vous le savez, la cuisine se fait maintenant partout au char-

bon de terre, et, grâce à ce progrès économique, elle devient chaque jour plus mauvaise. Mais ce n'est là qu'un détail, et je le passe. Dans le même temps, la nature, pour s'essayer et se faire la main, s'amusait à créer ces animaux gigantesques, dont le génie de Cuivier, leur second créateur, a réuni les membres épars. Tous ces êtres fantastiques n'étaient que des ébauches en rapport avec le milieu, qu'ils devaient purifier, chacun pour sa part. C'étaient les précurseurs d'œuvres plus parfaites.

« Le déluge arriva. — Vivat! vivat! s'écria de nouveau D..., nous sommes au déluge, je vous en fais mon compliment. Mais continuez, j'ai hâte de savoir comment vous gagnerez le mont Ararat, et j'espère bien dormir avant que Noé sorte de l'arche. — Soit; dormez, mais laissez-moi parler. Il ne s'agit ni de Noé, ni d'arche. Je parle du déluge qui a précédé la naissance de l'homme, de celui qui se borna à ensevelir les forêts et les animaux dont les débris fossiles font aujourd'hui les délices des paléontologistes.

« Le temps que dura ce déluge, je l'ignore. Comme il faut pourtant que tout prenne fin, les soupapes du ciel se fermèrent; les eaux supérieures se contentèrent de rester dissoutes dans l'air ou de voyager à l'état de nuages. Les eaux inférieures rentrèrent dans le bassin des mers et la terre émergea. Le soleil tua le serpent Python, qui couvrait le sol de sa bave vaseuse. Une nouvelle création naquit; l'herbe poussa, les animaux respirèrent, la terre entra dans une nouvelle phase de sa longue existence. Il faut bien savoir cependant que toute sa partie habitable ne sortit pas de l'eau en même temps. Un coin de l'Asie pointa d'abord, qui devait plus tard devenir la plus haute montagne du globe; puis toute l'Asie vint prendre sa place au so-

leil. Dieu l'avait désignée pour être le berceau du genre humain, et avec l'amour qu'inspire seule la paternité, il en avait fait un jardin plein de fleurs et de fruits, un *Éden* enfin, où il devait plus tard faire naître son chef-d'œuvre. Une fois né, l'homme devait suivre une marche déterminée sur le globe; il marcherait comme le soleil, de l'Est à l'Ouest. Pour que cette expansion fût possible, Dieu prépara donc les étapes à l'avance. Il tira successivement de l'abîme l'Afrique, l'Europe et enfin l'Amérique. Les deux grands continents furent séparés par une vaste mer, afin de permettre un jour l'invention de ces immenses véhicules flottants qui font le tour du monde, de ces puissants moteurs qui triomphent de tous les obstacles, de ces conducteurs de la pensée à travers l'espace sur les ailes de la foudre. L'Océanie ne naquit que longtemps après les autres terres; elle devait être habitée la dernière; on n'avait donc pas besoin de se presser pour la créer.

« A quelle époque de la vie de la terre Dieu a-t-il créé l'homme? Le fit-il à son image? Se borna-t-il à améliorer un quadrumane déjà créé? Souffla-t-il seulement une âme, imprégna-t-il d'une parcelle d'intelligence divine une des nombreuses brutes enfantées par le hasard? On l'ignore et on l'ignorera toujours, malgré notre esprit d'investigation, malgré toute l'ingéniosité des systèmes d'anthropogénie. On dit qu'il avait mis d'abord les deux sexes sur le même individu et fait les androgynes. Il les sépara bientôt pour éviter les querelles de ménage. On prétend qu'il prit des bancs de harengs pour en faire des armées humaines. Ici, il fait l'homme avec de la terre jaune, là, avec des pierres. Ailleurs, c'est un ange déchu; plus loin, c'est le fils d'un Dieu; plus loin encore, ce n'est plus que le

fils du diable : partout, hélas ! ce n'est qu'un pauvre diable. Quoiqu'il en soit de son origine et de sa destination, toujours est-il qu'il fut créé. Seulement, le premier jet ne fut pas heureux. Par malheur, par accident, ou par vouloir exprès, il fut noir. La bonté était sa grande qualité, mais elle était souvent obscurcie par la colère. Ses appétits étaient vulgaires, sa mémoire courte, son intelligence bornée, bref, c'était presque une œuvre manquée, un être peu susceptible d'éducation, et surtout peu susceptible d'éducation de l'espèce ; c'était un homme destiné à rester toujours un grand enfant. On lui donna pourtant de l'espace pour fournir sa carrière : l'Afrique lui fut ouverte. Il s'y répandit, la peupla de milliers et de milliers de ses enfants, la traversa toute entière ; mais quand il eut rencontré l'Océan, il s'arrêta. Sa pensée ne pouvait pas traverser les mers, il ne voyait pas au-delà de l'horizon.

« Ce premier-né ne pouvant répondre aux sublimes projets du Créateur, Dieu comprit qu'il pouvait mieux faire. Il se recueillit donc, et donna la vie à l'homme blanc. Cette fois, il trouva sans doute son œuvre bonne, puisqu'il s'en est tenu là. Vous me direz peut-être que le blanc est encore loin d'être parfait ? J'en conviens ; mais la perfection n'est pas de ce monde, et il faut savoir se contenter.

« Pouvons-nous, d'après ce qui précède, nier la fraternité du blanc et du nègre ? Non, certes ; seulement les deux frères ne sont pas de la même époque, de la même éclosion, du même lit enfin. Si l'homme blanc, dans son tour du monde, a semé sur sa route les produits de son travail et de son génie ; s'il a arrosé son chemin de sa sueur et souvent de son sang ; s'il a inscrit son nom partout en caractères ineffaçables ; s'il a élevé avec amour la fille de son génie, la civilisation qui l'ac-

compagne partout, un flambeau à la main, il a eu aussi ses moments de faiblesse. Au lieu de respecter son frère aîné le nègre, et de le laisser libre d'agir dans la mesure de sa capacité, il l'a souvent combattu, vaincu et asservi. Le sentiment de justice, dégagé de tout amour de soi, lui est venu si tard, que si nous consultons tous les temps, historiques ou fabuleux, réels ou imaginaires, chaque fois que nous voyons le blanc et le noir en présence, nous voyons un maître et un esclave. Il a fallu aux hommes de notre temps une conscience bien dégagée des préjugés qu'on puise dans l'étude de l'histoire et des traditions de tous les peuples pour arriver à l'idée juste de la fraternité humaine. C'est là l'œuvre des penseurs du dix-huitième siècle. Avant eux, toutes les constitutions, toutes les religions admettaient l'esclavage comme une condition normale dépendant de la différence des organisations. Aujourd'hui, on le flétrit comme un crime de lèse-humanité. Honneur donc aux temps modernes pour avoir enfanté cette bonne pensée, pour l'avoir fait croître et mûrir !— Votre système est tout simplement magnifique, interrompit de nouveau l'aspirant D... ; seulement il n'est pas plus neuf que vraisemblable. Si l'Océanie et l'Amérique avaient été créées exclusivement pour la race blanche, Christophe Colomb et compagnie eussent trouvé ces contrées sans habitants. Loin de là. En Amérique vivaient les peaux rouges, en Océanie des peaux jaunes, des peaux brunes, noires, enfin des peaux de toutes les couleurs, moins la plus belle, que nous avons été chargés d'y acclimater. Vous confinez vos nègres en Afrique ; vous faites tourner les blancs autour de la terre comme un écheveau de fil qu'on enroule sur une pelote. C'est peut-être ingénieux, mais par malheur ce n'est ni vrai ni complet. D'où viennent

tous ces hommes si différents les uns des autres, depuis le Patagon aux formes athlétiques jusqu'à l'Australien au corps biscornu et aux bras en pattes d'araignée ? Dites-nous tout cela si vous pouvez et nous vous pardonnerons la longueur de vos périodes. — Si vous ne m'aviez pas interrompu, vous le sauriez déjà, et je vais immédiatement vous le dire.

• Des rapprochements volontaires ou forcés, qui ont eu lieu entre les deux extrêmes des couleurs, le blanc et le noir, des frottements des deux races entre elles, il résulta les métis jaunes, rouges, bruns, etc., dont les types se fixèrent par un long isolement. Mais sachons-le bien, ce ne sont pas là des races primitives. Il n'y en a que deux ; seulement j'affirme qu'il y en a deux. En effet, nous pouvons facilement concevoir comment, par une suite de dégradations amenées par des mélanges de sang à divers degrés, on peut arriver à toutes les nuances et à toutes les formes intermédiaires ; mais sauter du blanc au noir, et dire que l'un vient de l'autre, je crois qu'on ne pourra jamais le prouver.

« Il arriva aux races secondaires, ou races par métissage, qu'elles firent tout le contraire des races primitives. Au lieu de marcher en avant, elles marchèrent à reculons. Après s'être répandues dans l'Asie, et avoir peuplé la Chine, le Japon et le reste, elles traversèrent le détroit de Bering et se répandirent dans l'Amérique. D'autres s'en allèrent d'île en île, des mers de l'Inde jusqu'aux derniers rochers de l'Océan Pacifique. Elles ont donc tenté le tour du monde à rebours. Dans certaines contrées, elles ont même eu un commencement de civilisation ; elles ont ébauché des empires. Mais elle n'en attendaient pas moins la reine de la création, la race blanche. A son aspect, elles s'inclinent ; à son contact, elles s'anéantissent. — *Amen!* dit-on partout.

— Si cette théorie n'est pas vraie, elle n'est pas même probable, » cria un incrédule, et le choc des verres fit bientôt oublier les propositions hasardées, écloses dans le feu de l'improvisation.

Nous n'étions cependant pas au bout de nos divagations. M. Y..., officier distingué, qui n'avait que le défaut de s'occuper un peu trop des phénomènes célestes au préjudice de ses affaires d'ici-bas, prit la parole à son tour : « Messieurs, dit-il, puisque la conversation prend un tour assez sérieux pour que, négligeant les misères du wisth et de la bouillotte, vous alliez jusqu'à rechercher l'origine du monde, permettez-moi de vous dire aussi mon opinion sur un sujet si important. Je n'ai pas la prétention d'avoir inventé le système que je vais exposer. Je l'ai peut-être lu dans quelque livre ou entendu développer dans une de ces lectures, d'invention anglaise, qui ont aujourd'hui tant de succès en France. Si donc vous trouvez, dans ce que je dirai, des propositions qui courent les rues ou de grosses erreurs, souvenez-vous que nous sommes à Taïti, bien loin du foyer des lumières, que les nouvelles ont le temps de vieillir pour arriver jusqu'ici, et que la vérité doit peut-être se voiler pour faire un si long voyage. — Lieutenant, dit l'enseigne P..., ce que vous allez dire doit être bien énorme, bien exorbitant, car vous le faites précéder d'un long exorde. Ne craignez rien, dites toujours. Si vous répétez des axiomes de Bezout ou de Legendre, vous aurez moins de chances de nous induire en erreur ; si, au contraire, vous cotoyez seulement la vérité, vous vous sauverez par de savantes manœuvres. Pour moi, je suis tout oreilles. J'étais venu jouer ma solde pour la doubler, et je viens de perdre ma dernière piastre à l'écarté. Me voilà condamné à la ration du bord pour le reste du mois.

C'est bien le moins que je me repaisse de science, si creuse qu'elle soit ! — Taisez-vous, gamin, reprit le lieutenant, je commence :

« Vous avez étudié, dit-il, la terre avant le déluge ; mais avant d'être un monde, même à l'état de chaos, qu'était-elle ? Là est la question. S'il est vrai, comme l'a dit l'immortel Lavoisier, que *rien ne se crée, rien ne se perd*, mais que tout se transforme, d'où vient notre terre ? qu'était ce globe avant d'être ce qu'on appelle une planète ? Cette question a bien un certain intérêt. Car enfin si on désire savoir où on va, on n'est pas fâché de savoir aussi d'où l'on vient : c'est ce que je vais vous dire.

« Le soleil, centre d'un grand système autour duquel tournent des satellites, est composé d'un noyau froid, dit-on, et d'une atmosphère ignée. Il se passe à sa surface des phénomènes électriques d'une telle puissance que l'espace en est éclairé dans une immense étendue. Pour suffire à un pareil éclairage, il doit s'opérer des combustions en rapport avec les effets produits ; de là, nécessité de nombreux et gros combustibles. L'astre, en vertu de sa puissante force d'attraction, attire d'abord, puis appréhende et enfin avale tous les globes imprudents qui s'aventurent dans sa sphère d'action. Quand ces globes se plongent dans ce foyer si largement incandescent, ils fondent, brûlent, se décomposent en leurs parties élémentaires et perdent leur individualité en se confondant dans l'astre central. De ces combustions naissent tous les phénomènes que nous voyons et sentons : lumière et chaleur. Quelques-uns brûlent avec résignation, et tout se passe sans catastrophe, comme dans un creuset où un métal est tenu en fusion par une chaleur constante. D'autres se révoltent, font explosion et produisent des conflagrations telles, que

certaines portions de matière sont lancées dans le vide avec une force de projection incommensurable. Elles sortent alors du centre d'attraction de l'astre, et voyagent dans l'espace pour leur propre compte et d'un mouvement particulier. Ces corps, dont les noyaux sont composés de corps simples, métalloïdes et métaux en fusion, et derrière lesquels brille une longue atmosphère incandescente, constituent les comètes. Ce n'est pas sans effroi qu'on admire ces éclats du soleil, au centre lumineux, à la fulgurante chevelure; car on ne sait jamais où ils vont. A mesure pourtant qu'une comète marche, son mouvement se régularise, sa queue se raccourcit, l'attraction rappelle les gaz autour du noyau et son atmosphère devient ronde. Le globe trouve alors sa place dans un système ou dans un autre. Après avoir couru la pretontaine pendant les milliers de siècles de sa jeunesse, il se range à mesure que l'âge lui vient. Il obéit à la loi générale des satellites, qui consiste à faire, à peu près, le lendemain ce qu'il a fait la veille, toujours le même tour autour du centre commun, la même cour journalière au maître. Il devient planète enfin. Il en prend les qualités et les défauts.

« Grâce à de nouveaux siècles, la planète se refroidit encore. Son enveloppe gazeuse se resserre, se condense et passe en partie à l'état liquide : l'eau est créée. Les métaux de sa surface se figent graduellement de manière à pouvoir s'oxyder. Il se forme une croûte d'oxydes de potassium, sodium, calcium, fer, cuivre, etc. L'eau, condamnée d'abord à circuler à l'état de vapeur autour d'un centre incandescent, devenue liquide, tombe sur le globe et se dépose dans les parties les plus déclives. L'atmosphère reste alors composée surtout de gaz permanents. A mesure que le refroidissement de

la croûte se continue, il naît des végétaux qui fixent quelques-uns de ces gaz, et la croûte ainsi refroidie, condensée, combinée, finit, à la longue, par devenir très-solide. Seulement il lui faut beaucoup de temps. Il arrive alors que le feu intérieur, comprimé comme de la poudre dans une bombe, acquiert une grande force d'expansion et produit des convulsions, des explosions, des tremblements. Les volcans, en donnant issue aux gaz en excès, font l'effet de soupapes de sûreté, et tout en conservant à l'ensemble la forme sphéroïdale, ils créent ici des montagnes, là des vallées, des différences de niveau partout. Tout cela se fait par intermittences, par secousses suivies de repos. Ces intervalles constituent des époques, des phases de naissance, de développement et d'existence. — De sorte que, s'écria D... en bondissant, nous habitons une ancienne comète? — Oui, monsieur, nous habitons une comète qui s'est détachée du soleil, qui a eu sa vie de jeunesse, qui a pris ensuite des habitudes régulières, qui est entrée dans la classe des satellites obéissants et attentifs, qui déjà, à plusieurs époques, a nourri des êtres vivants à sa surface; qui a eu ses déluges, ses conflagrations intérieures, ses bouleversements, ses refroidissements successifs, ses dépôts de glace aux pôles, ses formations de calottes polaires dont le poids déplace le centre de gravité, fait basculer le globe et change la ligne équatoriale de place. — Grâce, cher monsieur, grâce, où allons-nous? où sommes-nous? reprit D... avec un effroi comique. Au train dont vous nous menez, nous ne saurons bientôt plus sur quel pied danser. Est-ce un volcan embrasé, est-ce une fondrière sans fond que notre pauvre terre? Dites-nous au juste ce qui en est. Rassurez-nous surtout, car je commence à éprouver une furieuse peur. Si nous devons être ou noyés ou

rôtis, je demande à m'en aller. Je préfère vivre dans la lune. — Que feriez-vous, malheureux, dans la lune ? Comment y pourriez-vous vivre ? La lune est morte et morts sont tous les êtres qui l'ont habitée. Il n'en fut pas toujours ainsi. Comme la terre, elle fut une brillante comète, puis elle devint planète comme elle, et comme elle, planète vivante. Elle se couvrit de végétaux et d'êtres vivants ; des fleuves coulèrent dans ses vallées ; des mers remplirent ses immenses bassins ; de l'air circula autour d'elle, et dans l'air se promenaient des nuages, les grands moteurs de l'eau et de l'électricité. Tout cela a existé des années et des années, mais en s'usant bien entendu, en se fixant jour par jour, siècle par siècle. A la fin, tous les métaux se trouvèrent oxydés ; les gaz avaient disparu. Entrés dans les combinaisons, ils étaient devenus de la nature morte. Les eaux aussi s'étaient combinées, usées, perdues ; elles étaient passées à l'état de sels, dans ce gros bloc desséché. La lune mourut quand disparurent son dernier atome d'air, sa dernière goutte d'eau. Elle n'est plus rien maintenant, rien qu'un échantillon de minéralogie. Elle tourne dans l'espace par habitude. Cependant le soleil la lorgne déjà et l'attire. Un jour ou l'autre, elle se plongera de nouveau dans le feu éternel, elle l'alimentera, elle y puisera une vie nouvelle pour être de nouveau lancée dans l'espace. — Mais la terre, notre chère terre, notre *sweet-home*, comme disent nos voisins, où en est-elle de sa vie ? que doit-elle devenir ? et que deviendrons-nous avec elle ? — Rassurez-vous, elle durera autant et plus que nous. Elle vivra encore assez pour que les enfants de nos enfants élèvent leur progéniture jusqu'à la génération N., multipliée par un nombre de facteurs inconnus. Cependant elle mourra aussi. Déjà la quantité de ses eaux diminue ; toutes

ses terres se dessèchent; son atmosphère se rapetisse, sa croûte augmente tous les jours. Son feu intérieur, vif encore par endroits, s'éteint dans beaucoup d'autres. Elle a passé l'époque de la jeunesse, je la crois dans son âge mûr. Mais gare aux hommes qui l'habiteront dans sa décrépitude ! Tant qu'elle contiendra des combustibles et des comburants, tant qu'il restera quelque chose à oxider, elle vivra; mais quand tous les corps auront atteint leur summum d'oxidation, sa vie aura atteint son terme, elle aura vécu. Elle passera à l'état de lune, ne servant plus que de miroir réflecteur, tournant toujours dans le grand tourbillon, jusqu'à ce que, nouveau phénix, elle aille puiser dans le feu une nouvelle existence. — Je ne m'étonne pas, dit D.... avec une expression d'admiration ironique, si vous êtes si savant, vous regardez tous les jours dans le ciel à travers vos lunettes, et vous finissez par n'y plus voir que du feu. » Un verre de grog arrêta la réponse du lieutenant attaqué, et la discussion reprit bientôt sous une nouvelle allure.

M. B.... revenant à la question de la Polynésie, prit la parole. « Je suis bien porté à croire, dit-il, que l'Amérique, que nous nommons le Nouveau-Monde, est en effet un continent moins vieux que notre vieille Europe. Les tremblements de terre y sont fréquents, les volcans en pleine ignition, les fleuves ressemblent à des mers, et la terre y est en croissance. Mais une autre partie du monde est plus jeune encore. Cette dernière née, c'est l'Océanie. Si vous le permettez, je vais vous rappeler en quelques mots l'histoire de ses habitants. — A merveille ! Bravo ! Silence ! vociféra D...; B.... a la parole. Surtout ami, n'en abusez pas, ne remontez pas à la naissance du monde; c'est assez d'un déluge par soirée. » Là dessus il se rassit, alluma

une petite pipe parfaitement culottée, posa sa tête sur sa main, étendit les jambes et fit semblant d'écouter. Je crois qu'il s'endormit. M. B... commença en ces termes : « Les Mahorys ou Maourys, ou Canacks constituent la grande race jaunée de la Polynésie. De quel croisement provient cette race secondaire ou tertiaire, je ne saurais trop le dire. Tout ce que je puis conjecturer, c'est que le nègre a passé par là ; toutefois son influence est médiante. Il en est de même du blanc, qui ne peut être considéré que comme un ancêtre éloigné. Ses parents immédiats paraissent être les Hindous et les Malais. C'est donc un métissage de métis. Quoiqu'il en soit de son origine et de son ancienneté, cette race est répandue dans un grand nombre de groupes du Grand Océan. Sur chacun d'eux, elle a pris des caractères physiques, des habitudes, des modifications de langage, qui indiquent une séparation d'autant de loin. En fouillant au fond de toutes ces différences, on reconnaît la même religion, la même langue, les mêmes formes, le même peuple. D'où vient ce peuple ? et comment s'est-t-il disséminé sur des îles si éloignées les unes des autres ? Il vient certainement de l'ouest ; c'est du moins l'opinion générale. Je ne rappellerai que deux des arguments donnés pour l'appuyer. 1°. Si au moment de la découverte, on interrogeait les habitants de chaque île, sur l'histoire du pays et des hommes, on remarquait qu'ils connaissaient toujours les îles situées à l'ouest de celles qu'ils habitaient, tandis qu'ils ignoraient complètement celles qui étaient à l'est. Ainsi Chatam connaissait la Nouvelle-Zélande et en était ignorée. Taïti connaissait les îles de sous le vent et ignorait les Pomotu dont la population connaissait ce qu'elle avait laissé en arrière, mais ignorait ce qui était devant elle. 2°. La seconde raison dépend

de la direction des vents, et a été bien développée dans un mémoire de M. de Bovis. Les vents régnants, sous les tropiques, sont de la partie de l'est. Se basant sur ce fait, certains auteurs avaient pensé que l'émigration devait venir d'Amérique. Mais il est difficile d'admettre un voyage d'un si long cours sur des pirogues où pourrait se placer si peu de vivres. Sans rappeler que les races américaine et océanienne sont différentes, il est plus naturel d'admettre que les émigrants se dirigeaient vers l'est avec les vents variables, qui soufflent quelquefois, dans la pensée de revenir sur leurs pas, au retour des vents alisés, s'ils ne découvraient rien.

« De quelque part qu'ils soient venus, les premiers hommes de race jaune qui peuplèrent les Iles de la Société, s'établirent d'abord à Raïatea et à Borabora : considérées encore comme les Iles Saintes. Toutes les théogonies, qui ont cours en Océanie, s'accordent à faire descendre un premier dieu sur une de ces îles, ou à le faire sortir des profondeurs de la mer pour les habiter. Quelquefois un de ces dieux pêche l'île au fond de l'Océan avec une ligne céleste ; un autre change son canot en une terre ; un dernier pousse son embarcation contre un rocher, qui se brise et donne naissance à un archipel. En tout cas, c'est toujours là que se passent les premières aventures des hommes devenus dieux. De ce point de départ, la race s'irradie au nord vers les Sandwich, au sud vers la Nouvelle-Zélande, à l'est dans tout le groupe de Taïti, aux Marquises, aux Pomotu, etc. L'histoire ancienne s'appuyant sur des traditions orales, sur les récits des prêtres orero, se plonge vite dans les obscurités d'un passé inconnu. Je vous renvoie pour apprendre le peu qu'on en sait, aux voyageurs qui ont écrit sur ce sujet. Moi je ne voulais insister que sur ce point capital,

que les Taïtiens, les Hawaïens, les Zélandais et autres appartiennent à la même race, et que leur séparation est très-ancienne.

« Tous les hommes de cette race sont grands et bien faits, quelques-uns même atteignent une taille très-supérieure à la taille ordinaire des Européens ; et ce sont en général les chefs. Que cette supériorité physique dépende d'une conquête ou d'une longue prépondérance de position, qu'il y ait là des traces de diverses émigrations successives ou bien que la sélection seule ait amené ces différences dans la nature, la beauté, les aptitudes, c'est ce qu'il est difficile de décider. Toujours est-il que les hommes du peuple sont plus petits, plus noirs et moins bien faits. Ils ont le nez plus épaté, les cheveux plus frisés, l'intelligence plus obtuse. Les chefs au contraire sont plus jaunes, quelques-uns mêmes se rapprochent du blanc, leur nez est aquilin, leur front élevé, l'angle facial ouvert. Seulement ils ont une grande tendance à l'obésité, surtout à Taïti et Hawai. Le Zélandais, au contraire, vieillit sans prendre d'embonpoint. Les femmes sont relativement plus petites que les hommes. Cette remarque s'applique en particulier à la Nouvelle-Zélande où elles vivent presque dans l'esclavage. A Taïti leur condition étant meilleure, leurs facultés physiques et morales s'en trouvent améliorées. Au moment de la découverte, les femmes de Taïti furent considérées comme très-belles. Aujourd'hui même, malgré toutes les causes de dégradation qui ont pesé sur elles, nous pouvons encore rencontrer de très-jolies jeunes filles, des femmes grandes et belles, surtout dans la classe noble. Vous savez que leur histoire fourmille de traits de courage attribués à des amazones qui ne craignaient pas plus que les hommes d'affronter les horreurs des batailles.

La tante de la reine actuelle est l'héroïne à laquelle la dynastie Pomaré doit en grande partie la couronne.

« Je n'ai pas besoin de vous rappeler les divisions de la population en ariis ou grands chefs, princes ou rois, en raatiras ou petits chefs et propriétaires du sol, et en *mana hune* ou gens du peuple, travailleurs et prolétaires : vous savez cela aussi bien que moi, et ceux qui l'ignorent l'apprendront dans les récits des voyageurs.

« Je ne veux pas non plus parler de cette fameuse société des Aréois composée de jeunes débauchés nobles de l'un et l'autre sexe, qui avaient pour règle de conduite, le plaisir et le célibat. Les institutions de célibataires conduisent au même résultat partout. Diminution de la population, démoralisation, hostilité contre la société dans laquelle elles vivent. L'amour de la famille est le lien naturel des hommes. La vie de famille est la seule qui soit selon les vues de Dieu, et les agglomérations qui se recrutent sans se reproduire, malgré les rigueurs d'une organisation factice, ne conduisent jamais qu'au désordre, sans compter les débauches qu'elles provoquent souvent. La première loi des Aréois était de ne pas avoir d'enfants. En conséquence, les hommes et les femmes vivaient dans une promiscuité stérilisante. Si malgré ce libertinage qui frappe si habituellement la création dans sa course, une femme devenait mère, elle devait immédiatement tuer son enfant, sous peine d'être honteusement chassée de la société. De là de grandes fautes, et de grands crimes. Les lois toléraient ces atrocités ; aussi le peuple porta-t-il bientôt la peine d'une conduite aussi coupable. La population diminua rapidement et les Européens ont pu juger par eux-mêmes de la décadence de la race à laquelle ils ont, du reste, eux-mêmes con-

tribué par d'autres causes que nous étudierons plus tard. — En effet, s'écria-t-on, nous étudierons tout cela plus tard. Assez de choses sérieuses pour aujourd'hui. Nous ressemblons presque à une société savante, nous avons produit autant de théories fantaisistes. »

Là-dessus tout le monde se sépara.

III

Découverte et histoire contemporaine.

Je n'ai ni le désir, ni les moyens d'écrire l'histoire de Taïti, depuis la découverte jusqu'à nos jours; je me contenterai de rappeler, en courant, les événements principaux, de signaler les premiers rapports des blancs avec les Taïtiens et de rechercher quelle part revient à chacune des races dans les conflits qui ont jailli de leur contact. Le lecteur a déjà vu quel est le mobile qui me pousse à faire cette espèce de dépouillement des faits et gestes des blancs en présence des hommes de couleur. On a dit tant de fois, en parlant des sauvages, qu'ils étaient méchants; que, chaque fois que je touche une terre nouvelle, je me donne la tâche d'examiner si les blancs ont bien le droit de se plaindre ou si les naturels ne sont pas plutôt les victimes de la légèreté, de la déloyauté, de la violence de leurs visiteurs.

A Fernando-Poo, les colons veulent tout simplement jeter à l'eau les nègres indigènes pour les remplacer par d'autres nègres plus forts, plus actifs, et surtout plus obéissants. En Tasmanie, nous ne pou-

vons plus voir les naturels et apprécier leur conduite, on les a tués jusqu'au dernier. A la Nouvelle-Calédonie, où l'on fait aux indigènes une si terrible réputation, nous les avons vus suivre les conseils d'un prêtre qui n'agit sur eux que par la persuasion. Non-seulement ils l'écoutent, mais ils labourent, ils maçonnet, ils charpentent à son profit. A Chatam, tout en rapportant le drame épouvantable qui a ensanglanté un navire français, j'ai eu à me demander si les Français n'avaient pas eu les premiers torts, et si ces scènes de carnage n'étaient pas en définitive des actes de représailles. Tout ce que j'ai rappelé des agressions des blancs contre les Zélandais, ce que j'ai dit du traitement que leur infligent encore aujourd'hui les Anglais ne les innocentent-ils pas des actes de barbarie qu'on leur reproche ?

Aujourd'hui nous arrivons à Taïti. C'est la Nouvelle Cythère de Bougainville ; c'est la patrie du plaisir, des amours faciles, des amitiés expansives sinon bien vivaces. Qu'un Européen tombe dans ce nouvel Éden et tous les naturels vont se disputer le bonheur de devenir les *Taïos*, les amis, les frères de l'étranger. Sitôt le pacte conclu, le frère adoptif ouvre sa case à son nouveau parent, pourvoit à ses besoins, à ses plaisirs, à sa sûreté, et tout cela dans le seul but d'être aimé. N'est-ce pas là l'idéal de l'âge d'or ? Cette fois du moins, en présence d'un tel excès de faiblesse de la part des femmes, d'une complaisance des hommes si exagérée qu'elle nous paraît honteuse, les étrangers vont sans doute tenir compte de tant de bonté. Devant un tel abandon de la force, un tel oubli de la dignité humaine, les blancs témoigneront du moins un mélange de pitié et de bienveillance. Pas du tout : Nous assisterons ici comme partout à des exigences arbitraires et injustes.

Nous verrons à chaque instant l'abus de la force, et quand par hasard les sauvages, cédant à des caprices d'enfants, essayeront de prendre par surprise quelques-uns des objets nouveaux qui flattent leur convoitise, ils recevront des châtimens terribles. On veut bien qu'ils donnent, on ne souffre pas qu'ils prennent. C'est à peine si on consent aux échanges. Et voilà la justice des hommes ! Oh ! la force ! la force ! C'est donc le seul droit dans le monde ; puisque la race privilégiée, celle qui devrait donner aux autres l'exemple de la vertu, ne leur donne que l'exemple du vice. Serait-il donc vrai que cette race n'est pas sur terre pour élever jusqu'à elle les races inférieures, pour les instruire, les civiliser, mais seulement pour les remplacer ? Plus on étudie les faits qui ressortent des contacts et plus on est tenté de croire à la nécessité fatale de la substitution. Cette opinion honore peu la race blanche. Cependant elle peut se soutenir peut-être en raison du but poursuivi. Si le monde appartient à ceux qui ont la plus grande somme d'aptitudes, les moins bien doués sont frappés d'impuissance ; ils doivent céder la place et disparaître. Mais assez de réflexions. Arrivons aux faits et passons une revue rapide des voyageurs les plus célèbres qui ont visité la plus belle des îles de la Société.

En 1606, Quiros mouilla un de ses navires dans un port de Taïti. Il envoie des hommes à terre où on leur fait l'accueil le plus amical. Malgré toutes les sollicitations des blancs, malgré leur propre curiosité, les naturels refusent d'aller sur le navire. Qui ne voit tout d'abord un signe de faiblesse et de timidité ? Les Espagnols quittent le rivage à la nage sans avoir été inquiétés dans leur retraite. Probablement leur canot arrêté par un banc de corail n'avait pas pu accoster, et si les

sauvages avaient eu la moindre velléité d'hostilité, ils eussent pu attaquer facilement ces étrangers qui se trouvaient devant eux sans défense. Quiros rapporte que l'on vit parmi les naturels un chef à chevelure blonde et bouclée. Cette circonstance ne porte-t-elle pas à croire qu'un Européen avait été antérieurement jeté sur l'île par un naufrage et que la bonté native des naturels en avait fait un roi ou même un dieu. Ce chef blanc serait alors un de ses descendants.

Cent soixante ans se passent sans nouvelle communication, et en 1767, Wallis vient jeter l'ancre dans la baie de Matavaï. A la vue des blancs, les naturels accourent en poussant des cris de joie ; leurs canots se pressent contre le navire ; c'est une fête générale. Une turbulence indiscrete étonne et contrarie les blancs ; le mousquet rappelle tout le monde à la docilité et au silence. La guerre se déclare et des flots de sang coulent. Les indigènes sont tués comme des animaux embarrassants. On brûle leurs canots, on les met dans l'impossibilité de se défendre ; et battus, décimés par les armes meurtrières dont ils ne peuvent expliquer la puissance, c'est encore eux qui demandent la paix. On la leur accorde comme une grâce, quand on leur devait une réparation, et les relations amicales sont rétablies. La reine Poûria se prend d'amour pour l'égorgeur de ses sujets. Wallis jouit de toutes les prérogatives de la victoire ; aucune vengeance secrète ne vient témoigner du souvenir des injures reçues. Le navigateur, après un séjour d'un mois, quitte l'île dont il avait pris possession au nom de l'Angleterre. En voyant passer un pareil orage dévastateur, les naturels ne dûrent le supporter avec résignation, que dans l'espoir de n'avoir pas de longtemps à souffrir d'un semblable fléau.

Ils se trompaient, les malheureux ! Un an plus tard Bougainville vint à son tour prendre possession de l'île au nom de la France. Cette relâche du moins ne fut pas signalée par l'effusion du sang. Ce fut une suite de fêtes, de protestations d'amitié, de témoignages de la galanterie des blancs pour le beau sexe et de la faiblesse de celui-ci pour les aimables étrangers. Un chef poussa la complaisance si loin qu'il céda au commandant la plus jeune et la plus jolie de ses épouses. Pourquoi faut-il qu'un soupçon d'innoculation honteuse plane sur cette première expédition française ? On reproche à l'équipage de Bougainville d'avoir porté à Taïti le germe de la terrible maladie qui sévissait en Europe depuis quelques siècles et de leur avoir fait un cadeau d'autant plus dangereux que leurs habitudes de légèreté devaient en favoriser la propagation, tandis que leur ignorance en empêcherait la guérison. Bougainville se défend de cette mauvaise action en la rejetant sur Cook, qui lui-même lui renvoie l'accusation. Quoiqu'il en soit, le mal fut transporté à Taïti, les sauvages burent leur mort et la maladie de leurs enfants dans la coupe du plaisir. La génération existante frappa de stigmates honteux les générations suivantes, et la nouvelle Cythère de Bougainville n'a plus été qu'un cloaque de prostitution, où les voyageurs imprudents rencontrèrent une nouvelle source d'infection. Que de victimes n'a pas faites cette terrible maladie, pendant la première moitié de notre siècle ! Heureusement la santé générale s'améliore maintenant. Soit que les victimes des anciennes inoculations aient tari la source du mal, que la mort leur a fait expier si durement, soit que la médecine agisse plus efficacement que naguère, soit enfin que le courant d'importation ait en partie cessé et que le virus abandonné à

lui-même, ait perdu sa force de propagation, toujours est-il que les malheureuses qui sont le plus exposées par leurs habitudes dissolues, à promener le brandon incendiaire, sont en partie débarrassées de cet affreux poison.

Cook paraît pour la première fois en 1769. Il est accueilli dans tout l'archipel comme un être supérieur à l'humanité. Il devient l'arbitre des rois pendant les guerres; on lui demande son secours comme on le demanderait à un dieu. Trois séjours successifs dans l'espace de huit ans lui permettent d'étudier ce peuple et de donner sur son compte les renseignements les plus complets. Malgré tout ce qu'on a écrit depuis, les récits de ce voyageur sont encore ce qui réunit, dans une plus juste mesure, l'intérêt à l'instruction. A l'occasion de sa présence, on fait des fêtes qu'il peut suivre et raconter d'un bout à l'autre. Les danses nationales, les chants et la musique instrumentale déploient tous leurs enchantements pour le charme de ses yeux et de ses oreilles. Les cérémonies religieuses les plus augustes n'ont rien de secret pour lui. Il pénètre dans les morales interdits à la reine elle-même. Tous les grands, tous les Ariis briguent l'honneur d'être ses *tayos*. On l'eût fait roi, dieu même, je crois, s'il l'avait désiré. Eh bien! le grand navigateur, le plus estimé, le plus aimé de tous les étrangers, n'aura-t-il rien à se reprocher à l'égard d'amis si dévoués? En le croyant on se tromperait bien fort. Sans parler des petits larcins que la négligence de ses hommes avait laissé pratiquer et qu'il punit avec la plus grande sévérité, ne peut-on pas taxer de flibusterie la conduite qu'il a tenue à l'égard de la famille royale dans la circonstance suivante.

Les blancs avaient chez ces simples Océaniens la réputation d'une telle valeur qu'on faisait tout pour les

attirer, les accaparer, les adopter comme membres des districts, et les garder afin de profiter de leurs lumières et de leur courage. C'eût été pour un district une précieuse acquisition qu'un ou deux blancs, s'ils avaient pu rester avec quelques-uns de leurs ustensiles et surtout avec leurs armes. A mesure donc que les relations devinrent plus intimes entre les Anglais et les Taïtiens, quelques propositions d'embauchage durent être faites, et un jour deux matelots se sauvèrent à terre pour vivre au milieu de leurs nouveaux amis. Si mille raisons poussaient les Taïtiens à recruter des blancs, quels aiguillons durent pousser ceux-ci à essayer de changer la vie rude de matelots contre la vie douce, désœuvrée et licencieuse qui leur était offerte à terre. On ne s'étonne que d'une chose, c'est que tout l'équipage n'ait pas suivi l'exemple des deux déserteurs. Cook vit tout le préjudice qu'il pourrait éprouver des désertions et voulut couper dans la racine un mal qui pouvait le condamner à l'impuissance de continuer son voyage. Profitant de la confiance qu'il avait inspirée, il invita le roi et toute sa famille à une fête sur son navire. Ses hôtes arrivés, il les déclara prisonniers et fit savoir à terre qu'il ne les rendrait qu'alors que ses déserteurs seraient remis entre ses mains. Ce moyen lui réussit. Mais je le demande, est-ce un acte de grande délicatesse que de recourir au mensonge, à l'hypocrisie et à la violence envers des innocents pour ressaisir des coupables? Le roi qu'il séquestrait l'avait comblé de marques d'affection, et ne savait même pas que les matelots anglais eussent déserté! C'est après avoir agi avec un sang-eûne aussi arbitraire qu'on exige ensuite de la loyauté chez les sauvages, et l'auteur d'un pareil acte est Cook, le plus loyal peut-être des navigateurs de son temps. Qu'on juge après cela des procédés des autres.

Je ne veux pourtant pas contester la nécessité de l'emploi de la rigueur pour éviter les désertions. C'était pour Cook une affaire capitale, et les déserteurs avaient tant à gagner au changement de leur position, qu'il fallait leur rendre la désertion impossible. En effet, nous voyons tous ceux qui sont parvenus à s'échapper, devenir, au milieu des sauvages, des personnages d'une certaine importance. Ainsi un déserteur espagnol devient le favori du jeune roi Wahi' Adoua II. Aux Sandwich, les deux ministres de Tamea-mea le Grand, qui ont le plus contribué à affermir sa puissance, n'étaient autres que deux matelots américains.

Ceci me rappelle une anecdote qui prouve, une fois de plus, la haute opinion que les Océaniens avaient des blancs; elle m'a été racontée par celui qui en fut le héros. Le capitaine Langlois, que nous connaissons déjà pour le promoteur de l'expédition française à la Nouvelle-Zélande, s'était lié d'amitié si intime avec le roi d'une île de l'archipel Tonga, que celui-ci résolut de l'adopter pour fils et d'en faire son héritier. En conséquence, il convoqua toute la population de son royaume, et en présence des membres de sa famille, des grands chefs de l'île, de tous les guerriers dont la jalousie se taisait devant l'importance du nouveau chef qu'on leur donnait, il fit asseoir le capitaine à ses côtés sur l'autel du morai sacré, et, par une investiture faite dans toutes les règles, il lui transmit son autorité. Le frottement du nez et l'insufflation de l'haleine, l'échange des feuilles de palmier, l'application du maro ou vêtement royal, la consécration religieuse, le serment des guerriers complétèrent la cérémonie. Si le capitaine eût borné son ambition au rôle de roi polynésien, il régnerait peut-être encore paisiblement dans son île et jouirait d'une autorité à laquelle il n'avait d'autre droit

que sa condition de blanc. Ai-je besoin de joindre comme dernière preuve d'une supériorité si généralement reconnue, le traitement que ces peuples font subir aux ennemis dont les hasards de la guerre leur procurent les dépouilles mortelles. En souvenir des anciennes coutumes de cannibalisme, tous les Océaniens se partagent les cadavres et les mangent pour hériter des qualités des morts. La possession de l'œil gauche revient à celui qui a fait le plus pour la conquête de ses ennemis. En avalant cet organe, le vainqueur se persuade que l'âme du vaincu se joint à la sienne et décuple son courage. C'est ainsi que Cook lui-même devait, plus tard, succomber aux Sandwich et servir de pâture à ses vainqueurs.

L'Espagnol Bonnechea conduisit les premiers missionnaires à Taïti. Dans une relâche faite en novembre 1774, il déposa deux moines qu'il avait amenés de Lima. Il les confia aux ariis du pays qui en eurent le plus grand soin. Ces deux religieux, un jeune interprète du nom de Rodriguez et un domestique restèrent dans l'île pendant un an, et ils n'eurent jamais qu'à se féliciter de leurs relations avec les indigènes. Avec un peu plus d'ardeur de prosélytisme, avec une foi un peu plus militante, ils auraient sans doute jeté parmi ces populations bienveillantes les germes du catholicisme. Il paraît qu'ils s'occupèrent de tout autre chose que de conversions et qu'ils furent bientôt atteints de nostalgie. Aussi, quand Bonnechea repassa à Taïti l'année suivante, se hâtèrent-ils de remonter sur le navire pour regagner le Pérou. Ce fut cette fois Bonnechea que la mort retint à terre, et ses compagnons purent l'inhumer et poser une croix sur sa tombe. Entre autres vérités répandues parmi les Taïtiens par les moines espagnols, était la nouvelle de la mort de

Cook, qui ne mourut que quatre ans plus tard, et celle de la conquête de l'Angleterre par l'Espagne, qu'on attend encore. C'était sans doute dans de bonnes intentions que les moines répandaient ces pieux mensonges, mais franchement leur départ ne pouvait être une grande perte pour le pays.

A quelque temps de là, à l'occasion de la naissance d'un fils, à qui la coutume donnait la royauté pour ne plus laisser au père que le titre de régent, le roi Otou prend le nom de Pomare (lisez Pomaré). Ce surnom qui en canack veut dire *rhume de cerveau*, pourrait ne paraître que grotesque, s'il ne rappelait une expédition militaire, pendant laquelle le roi conquérant fut affecté de cette indisposition, qui devint pour lui un titre de gloire. La reine actuelle, la petite-fille du premier Pomare, s'enorgueillit avec raison de porter un nom qui rappelle les victoires, de son grand-père. L'histoire du premier Pomare présente un grand intérêt. Plus courageux que son fils, il prépara la voie de ce dernier, lequel fut plus habile. La conduite de sa femme, la belle et fameuse Hidea, surnommée la Messaline taïtienne, prouve la dissolution des mœurs, la liberté exagérée qu'on laissait au beau sexe, en même temps que l'humeur débonnaire des maris. Où nous ne voyons que l'occasion de simples querelles d'intérieur et une séparation le plus souvent amiable, nous trouverions, en retournant à la Nouvelle-Zélande, un maître qui, au moindre soupçon, infligerait, dans une mort violente, un châtement capable d'épouvanter celles qui seraient disposées à imiter la coupable.

La population avait été estimée par Cook et Forster à des chiffres qui ne peuvent nous paraître exacts quand nous les comparons à ceux de la population actuelle. Ainsi Cook croit à 100 000 habitants, Forster en compte

jusqu'à 145 000. Eh bien, en 1790, c'est-à-dire quinze ou seize ans plus tard, on ne porte plus cette population qu'à 15 ou 16 000 âmes. En 1860, un recensement aussi exact que possible, ne permet pas de compter plus de 7169 indigènes et 650 résidants européens, en tout 7719. Le recensement de 1862 est plus élevé, mais l'accroissement est dû à l'immigration. Nous sommes, comme on voit, bien loin du chiffre de Cook, et surtout de celui de Forster. A quoi attribuer ces différences? A des estimations fautives d'abord, et ensuite à une diminution rapide dans la population.

Quelle que soit l'exagération qu'on suppose dans l'estimation de Cook, on ne peut guère la porter à plus du double de ce qu'elle était réellement. On ne peut donc pas estimer à moins de 40 ou 50 000 la population au moment du séjour de ce navigateur. Il en résulte qu'en moins d'un siècle, en quatre-vingts ans à peu près, la population s'est trouvée réduite à un cinquième de ce qu'elle était. Quelles sont les causes de cette dépopulation?

On a beaucoup accusé la société des *Areois*. Certes je suis loin de contester la mauvaise influence de cette société. Cependant il ne faut pas l'accuser de plus qu'elle n'a fait. Cette société se recrutait parmi les nobles ou au moins parmi les *raatiras* ou propriétaires du sol; elle était favorisée par les *Ariis* parce qu'elle empêchait leur accroissement excessif. Mais cette société n'atteignait pas les classes véritablement prolifiques, et, en empêchant la multiplication indéfinie des grands, elle aidait peut-être même à la propagation des petits.

On a dit que toutes les populations océaniques étaient, au moment de la découverte, dans une période de décadence à laquelle les Européens n'avaient fait

qu'assister. Je ne crois pas un mot de cette proposition. Avec un examen sommaire, j'espère prouver que les Européens sont pour beaucoup, sinon pour tout, dans la décroissance des races océaniques. Pour ce qui est de Taïti en particulier, voyons un peu l'effet du rapprochement. Les naturels étaient en guerre au moment de la découverte, et cet état devait dater de loin. En se continuant, il devait détruire, il est vrai, l'équilibre entre les naissances et les morts; mais en admettant qu'il fût habituel chez ces populations, avant la présence des blancs, il faut reconnaître qu'on se battait beaucoup sans grande effusion de sang. Un royaume passait d'une famille à une autre par conquête, sans qu'il y eût beaucoup de morts à enregistrer. On se blessait avec des armes de bois et de pierre, mais on ne se tuait pas. Quand les blancs apparurent, vint avec eux la vraie guerre, la guerre meurtrière. Victimes de ces armes, qu'ils considéraient d'abord comme des dieux malfaisants, les sauvages eurent bien vite le désir de posséder ces puissants instruments de destruction. Les guerres devinrent alors réellement destructives, et la grande œuvre de mort commença. Mais ce n'était pas assez sans doute que l'introduction de la poudre parmi ces peuples, il fallait encore qu'ils puisassent dans le plaisir même des germes de mort. La syphilis fut certainement leur plus grand ennemi, et elle entraîna à sa suite la phthisie, les scrofules et tout son lugubre cortège. Après ce rapide examen peut-on demander encore d'où vient la grande diminution que l'on constate dans la population. Sans chercher des causes problématiques dans les institutions existantes, dans les vices du peuple, dans une décadence datant d'une époque inconnue, on peut, je crois, affirmer que ce qui a tué surtout la race jaune comme

toutes les autres races de couleur, c'est l'arrivée de la race blanche. Si cette race a fait tant de mal, du moins a-t-elle communiqué quelques-unes de ses qualités. L'industrie a-t-elle pénétré avec elle dans ces contrées primitives? La probité, la moralité, la sociabilité ont-elles au moins amené avec elles un certain bien-être? Jusqu'à présent on peut dire que le mal s'est précipité comme un torrent, tandis que le bien n'est venu qu'en boitant, à regret et presque inaperçu.

Nous touchons maintenant à l'époque de l'introduction du christianisme. Nous allons voir si les apôtres de la religion charitable par excellence, seront plus heureux que les navigateurs laïques. *A priori*, nous devons croire que l'œuvre des missionnaires sera plus désintéressée, que l'amour du prochain, qui les guide, leur fera chercher les moyens de moraliser, d'améliorer ces âmes neuves, et qu'une nouvelle ère va s'ouvrir pour la cinquième partie du monde.

C'est en 1797 que les premiers missionnaires anglicans font leur apparition à Taïti. On leur donne des terres à Matavaï; ils s'y établissent largement; ils obtiennent rapidement des dons volontaires qui seront plus tard transformés en tributs obligatoires; malgré leurs efforts, ils restent plus de quinze ans sans arriver à aucun résultat moral; ils ne parviennent qu'à amasser des biens terrestres; leurs propriétés se multiplient et s'agrandissent, leur bien-être augmente, leur vie matérielle devient tous les jours plus facile, mais des conversions, ils n'en obtiennent à peu près aucune. Il faut que Pomare II, surnommé depuis Pomare le Grand, vaincu par la coalition de tous les Ariis, se sauve en fugitif à Moorea et se jette dans leurs bras pour que leurs prédications commencent à opérer des conversions parmi les Taïtiens. L'histoire de

Pomare II se lie intimement à celle du christianisme. Fils du héros Pomare I^{er}, il croit pouvoir succéder sans conteste au pouvoir de celui dont il porte le nom ; mais sa bravoure est médiocre, on l'accuse même de lâcheté. Il ne peut donc s'entourer d'aucun prestige, et perd bientôt toute son influence ; tous ses chefs l'abandonnent successivement ; ses ministres même, ceux qui l'entourent de plus près, qui le connaissent le mieux et peuvent le mieux le juger, deviennent ses ennemis les plus implacables. Un jour il se trouve donc seul, vaincu, fugitif, et il emporte sa légitimité abattue d'abord à Huahine et ensuite à Moorea.

Oro, le grand dieu de tout l'archipel, abandonne celui qu'on a sacré sur ses autels. Il oublie qu'on a pris le maro rouge dans le grand morai de Raïatea pour ceindre les reins de Pomare ; il oublie qu'il a été roi. C'est alors que le proscrit, abandonné des hommes et des dieux, se tourne vers un dieu nouveau que de nouveaux hommes lui annoncent. Est-ce la foi, est-ce le désir de se venger de ses ennemis et de reconquérir le pouvoir, qui jettent l'exilé dans une nouvelle croyance ? Qui pourrait le dire ? Qui peut foniller le fond des consciences ? Cependant, quand on étudie un peu attentivement le caractère de Pomare, on voit que la dissimulation est un de ses grands défauts ou une de ses grandes qualités, et on est porté à croire qu'en se faisant chrétien, il a eu en vue plutôt ses intérêts terrestres que ses espérances dans la vie future. Quoi qu'il en soit des motifs de sa conversion, le nouveau Constantin, comme l'appelle Rienzi, poussé par une inspiration divine ou seulement par l'ambition et l'espérance de secours donnés par les Anglais, abjure la religion de ses pères et devient le plus zélé catéchumène. Les missionnaires accueillent avec bonheur le

néophyte, lui enseignent la lecture, l'écriture et les dogmes de la religion anglicane. Son exemple amène de nombreuses conversions; tous les mécontents de l'archipel se rendent près de lui à Moorea; ils deviennent de fervents protestants et les futurs auxiliaires de sa restauration. Bientôt ses partisans sont assez nombreux pour oser faire une descente à Taïti; cette fois le sort des armes lui est favorable. Grâce au courage des nouveaux convertis, et en particulier à la fameuse reine de Wahine, sa belle-sœur, il peut ressaisir le pouvoir et conquérir son titre de Pomare le Grand. Les missionnaires s'appuient sur lui pour faire leur propagande, comme il s'est appuyé sur eux pour reconquérir le trône. C'est l'alliance du trône et de l'autel. Cette alliance a, du reste, toujours existé dans l'archipel. Tous les grands-prêtres appartenaient à la famille royale, et il n'y avait de changés que le dieu et la manière de l'adorer. Jusque-là les Ariis ou rois n'avaient qu'une puissance limitée par celle de leurs voisins. Pomare, grâce à l'appui des missionnaires, rêve et réalise la monarchie de tout l'archipel, la vraie monarchie ou puissance d'un seul. Ses protecteurs, à mesure que leur influence grandit, veulent leur part de pouvoir, mais le disciple timide de la veille est le maître superbe du lendemain. Il devient assez puissant pour arrêter les empiétements du clergé et l'empêcher de s'asseoir à côté de lui sur le trône où il l'avait aidé à monter. Aussi, quand il mourut, fut-il peu regretté de ceux qui l'avaient mis sur le trône et qui auraient voulu s'élever sur ses épaules.

Pomare en mourant laissait deux enfants, un fils de quatre ans, et la reine actuelle qui en avait huit. C'était vers 1821; le fils fut proclamé roi sous le nom de Pomare III. Élevé par les missionnaires dans leur col-

lège connu sous le nom d'Académie de la mer du Sud, abandonné complètement à la direction des hommes d'église, il régna dix ans, pendant lesquels ceux-ci gouvernèrent entièrement le pays. A mesure que leur influence s'accroît, ils sapent la puissance oligarchique au profit non de celle du roi mais de la leur propre. Un moment ils sont tout-puissants, et pour conserver un pouvoir qui s'appuie surtout sur une influence morale, ils implantent dans le pays l'apparence du système représentatif. L'époque de la minorité de Pomare III fut donc celle de leur véritable règne. C'est de ce moment que datent les grands efforts faits pour arrêter la dissolution des mœurs. Sans arriver à une curation radicale de ce cancer social, ils arrêtent les actes extérieurs du libertinage, ils proscrivent les jeux nationaux, les danses et les chants qui, jusque-là, avaient toujours charmé les longs loisirs d'une population paresseuse, et le puritanisme rigide succède aux excès de la licence. Le remède fut sans doute trop héroïque pour ces natures molles et efféminées, et la diminution de la population fut plus rapide que jamais. De cette esquisse rapide, il résulte pour l'observateur que le contact immédiat du blanc avec le canack, quelle qu'en soit la nature, est toujours funeste à ce dernier. Avant l'introduction du christianisme, la licence indigène se compliquait des excès du libertinage importé, et la vitalité du peuple était viciée dans sa source. Au moment de la grande puissance des missionnaires, la rigueur incompatible avec des habitudes déréglées, les privations de toutes jouissances, parmi lesquelles quelques-unes étaient hygiéniques et eussent dû survivre, l'obligation de pratiques et de travaux auxquels une population nonchalante ne pouvait se soumettre, conduisirent aux mêmes résultats, à savoir la dépopulation. Nous verrons plus

tard que tout autre système ne réussit pas mieux. On peut donc dire avec justesse que nos coutumes, nos lois, notre pression quelle qu'elle soit, sont impuissantes non-seulement pour améliorer les races de couleur, mais même pour les laisser vivre. Un seul moyen existe de les améliorer, c'est de les laisser se régénérer par elles-mêmes en les faisant profiter de bons exemples, de bons conseils et d'une coopération individuelle. Le jeune Pomare, élevé par les missionnaires anglicans, imbu des principes de leur morale rigide, serait devenu entre leurs mains le docile instrument d'un gouvernement purement théocratique. Par suite de la création du fantôme de parlement, la puissance des chefs secondaires était neutralisée, abattue même. L'élément démocratique, adroitement mis en œuvre, devenait une force nouvelle dans des mains habiles. Enfin les étrangers furent un moment les seuls maîtres, les seuls rois de Taïti. Dumont-d'Urville raconte qu'à une ouverture du parlement où il assista, c'est à eux et non pas à la famille royale qu'on faisait la cour. C'était sans doute trop beau pour durer. Le roi enfant mourut, et cette mort fut le signal, pour les Ariis, de vives aspirations vers une puissance depuis longtemps éclipsee. La jeune Aimata, sœur de Pomare III, fut alors appelée à le remplacer. Ce nouveau règne donna au parti national l'espérance de reconquérir une puissance perdue et inspira au clergé étranger la crainte de perdre celle qui ne s'appuyait pas encore sur des bases bien solides. Cependant tout le monde salua le nouvel astre et tâcha d'en déterminer la marche selon ses vœux et ses projets.

La reine avait dix-huit ans, elle était jolie, jeune et capricieuse. Sa légèreté faisait présager une conduite aussi irrégulière que celle de son aïeule la belle Hidia,

et sa jeunesse faisait surtout pressentir de la faiblesse dans son caractère ; aussi toutes les batteries furent-elles tendues pour l'attirer dans l'un des deux partis, celui des chefs en parlant à ses sens, celui du clergé en l'exhortant à suivre l'exemple de son père Pomaré le Grand. Tous furent un peu déçus dans leurs espérances : les chefs, s'ils espérèrent un moment la réédification des morais d'Oro, durent bientôt renoncer à toute pensée de retour aux anciennes croyances ; les missionnaires, s'ils pensèrent pouvoir maîtriser cette nature ardente, durent se résigner à voir se perdre au vent leurs saintes exhortations. Couronnée sous le nom de Pomaré Wahine IV, la jeune reine, tout en se soumettant aux pratiques extérieures de la religion protestante, s'abandonna à toute la fougue de ses passions, et, libre de ses actions, elle dépassa peut-être les hauts faits de galanterie de sa grand'mère. Que faire contre les fautes d'une reine ? Malgré toute leur sévérité, les missionnaires furent contraints de fermer les yeux devant ses désordres et ceux de toute sa cour. Ils avaient bien fait promulguer une loi qui devait sauver la moralité de la nation ; cette loi est assez curieuse pour que je la rapporte ici. Tous les canacks, hommes et femmes, convaincus d'immoralité, étaient condamnés à construire une portion de la route établie autour de l'île. Cette mesure joignait à l'avantage de la punition celui de l'utilité. J'ai parcouru cette route, et je dois avouer que je l'ai vue presque partout en très-mauvais état. Cette dégradation pourrait faire croire qu'il y a peu de délits à punir. Mais quand on étudie avec quelque soin les mœurs du pays, on reconnaît vite que la loi n'atteignit jamais tous les coupables. Elle est même tombée promptement en désuétude.

La jeune Pomaré s'affranchit donc en partie du joug

des missionnaires. Continuellement entourée d'une troupe de jeunes Taïtiennes nobles, elle fit de sa cour un lieu de galanterie à l'usage des jeunes chefs et des navigateurs de passage.

Si Bougainville fût revenu, il aurait pu avec raison comparer cette reine à celle de Cythère, et véritablement la comparaison eût été assez juste. Sans être d'une beauté remarquable, elle avait les yeux les plus noirs, les plus expressifs qu'on pût voir ; ses longs cheveux bouclés étaient toujours couronnés de fleurs ; ses formes gracieuses se laissaient toujours deviner sous une robe flottante de mousseline transparente ; ses pieds, d'une finesse remarquable, se posaient nus sur des nattes admirablement blanches, et chez ses dames d'honneur on pouvait admirer des nudités qui n'auraient pas déparé le cortège de la déesse Aphrodite de l'ancienne Grèce. En un mot, c'était la cour des plaisirs, de la folie, de l'amour sensuel.

Avec un exemple pareil et partant de si haut, la moralité du peuple ne pouvait plus que retourner à son ancien état de licence. Les missionnaires en gémissaient, et pour sauver leur œuvre, pour reconquérir un pouvoir qui leur échappait, ils recoururent aux moyens extrêmes. Rappelant les chefs qu'ils avaient tenus jusque-là à l'écart, ils les flattèrent, les encouragèrent à l'émancipation et les enrôlèrent dans une ligue sainte dont l'âme était la mission. On discuta à plusieurs reprises sur la nécessité de la déchéance de la reine, et sans les rivalités qui s'entrechoquèrent, la jeune folle eut sans doute été déposée.

Quoiqu'elle conservât les apparences de son autorité, Pomare n'en était pas moins en butte à des tracasseries devenant par leur nombre de vraies persécutions. Tirillée tantôt par les chefs et tantôt par les

missionnaires, menacée par leur coalition, dans l'impossibilité de faire respecter son autorité par les étrangers, n'échappant même que par miracle aux obsessions des représentants de chaque puissance qui voulaient s'établir près d'elle en maîtres, elle fut un jour à bout de force et implora contre ses tyrans domestiques le secours d'une nation étrangère. Elle choisit celle qui avait eu, jusque-là, le moins de prétentions au pouvoir, espérant rencontrer plus de désintéressement, et, par suite, conserver plus d'indépendance. Elle offrit donc au gouvernement français de placer elle et son peuple sous sa protection. La France accepta. Certes, il fallait bien que ce fût une femme faible, pour que, souveraine indépendante en droit, elle ne crût pouvoir conserver son pouvoir, qu'à la condition de le confier à des mains plus solides que les siennes. Son père, l'homme fin, cauteleux, hypocrite même, n'eût jamais commis cette faute. Il avait favorisé les chrétiens, mais il avait eu soin de les tenir sur les marches inférieures du trône. Il avait su profiter de leurs conseils, de leur coopération, mais il n'avait jamais accepté leur joug, et il mourut alors qu'il était seul maître de tout l'archipel. Sa fille sentit sans doute que les bras des missionnaires l'avaient tellement enveloppée qu'ils allaient l'étouffer dans leurs puissantes caresses. Elle n'eut pas la force de tenter un effort suprême pour s'affranchir, et préféra à un espionnage constant, à une lutte continuelle, une tutelle avouée et consentie à des conditions bien déterminées.

Au milieu de leurs actes arbitraires et de leur puritanisme tracassier, on ne peut nier que les missionnaires aient fait de bonnes choses à Taïti. Qu'importe qu'ils aient eu en vue leurs propres intérêts en plaçant la monarchie de tout l'archipel sur la tête de Pomaré,

si cette concentration du pouvoir réalisait un véritable progrès pour le pays? Qu'importe que, manœuvrant à leur guise l'opinion publique, ils aient fait nommer un parlement qui leur était dévoué, si cette première ébauche pouvait être le germe d'un vrai gouvernement représentatif? Tous les missionnaires sont envahissants et cherchent à étendre leur influence outre mesure; ils font à l'autorité une guerre sourde et continue, au commerce une concurrence souvent mortelle, mais ils n'en font pas moins des choses utiles dans les pays nouveaux. Si leurs leçons dogmatiques ne sont pas comprises, si leur morale est peu suivie, ils n'en donnent pas moins des exemples de vie intime où le sauvage trouve beaucoup à imiter. Leurs travaux sont des modèles qui peuvent être suivis avec fruit, et à Taïti même, malgré l'extrémité à laquelle la reine se trouva réduite, on peut dire que la mission avait fait du bien.

Si donc la jeune Pomaré, au lieu de partager son temps entre les exercices religieux imposés et les plaisirs scandaleux, eût pu commander à ses propres passions, si elle eût arrêté, dès le début, les envahissements chaque jour plus intolérables des missionnaires, elle eût conquis pour elle-même l'ascendant que l'ébauche d'un gouvernement représentatif donnait aux étrangers; elle se serait entourée de ses chefs comme de ses protecteurs naturels, et, tout en profitant et faisant profiter son peuple des bonnes importations de la mission, elle n'eût jamais été réduite à se jeter dans les bras de la France et abandonner son autorité à vau-l'eau.

Je l'ai déjà dit, cette jeune fille, créée pour le plaisir, était loin de savoir son métier de reine. Au lieu de remplir les devoirs, qu'une époque de transformation rendait encore plus difficiles, agissant sous l'inspira-

tion du moment, elle s'abandonnait alternativement aux ariis et aux prêtres, et c'est pour échapper à cette double influence qu'elle crut un jour devoir prendre le parti extrême de se donner à une nation puissante, généreuse et éloignée.

Les termes du contrat consenti indiquaient de la part de notre gouvernement un bien grand désintéressement, ou plutôt un grand abandon de nos intérêts : tous les avantages sont pour Taïti ; la France n'a que les charges et les dépenses. Au reste, il ne faut pas s'étonner si cette convention est si chevaleresque ; la France a l'habitude de ne poursuivre que la gloire ; elle ne pense à ses intérêts que le lendemain, en faisant son bilan. Afin qu'on puisse juger de la justesse de mes observations, voici le texte de la demande de protection telle qu'elle a été acceptée ;

[Taïti, le 9 septembre 1842.

« Parce que nous ne pouvons continuer à gouverner par nous-mêmes dans le présent état de choses, de manière à conserver la bonne harmonie avec les gouvernements étrangers, sans nous exposer à perdre nos îles, notre liberté et notre autorité, nous, les soussignés, la reine et les grands chefs de Taïti, nous écrivons les présentes pour solliciter le roi des Français de nous prendre sous sa protection aux conditions suivantes :

« 1° La souveraineté de la reine et son autorité et l'autorité des chefs sur leurs peuples sont garanties ;

« 2° Tous les règlements et lois seront faits au nom de la reine Pomaré et signés par elle ;

« 3° La possession des terres de la reine et du peuple leur sera garantie. Ces terres leur resteront. Toutes les disputes relativement au droit de propriété

ou des propriétaires de terres seront de la juridiction spéciale des tribunaux du pays;

« 4° Chacun sera libre dans l'exercice de son culte ou de sa religion;

« 5° Les églises existant actuellement continueront d'être, et les missionnaires anglais continueront leurs fonctions sans être molestés. Il en sera de même pour tout autre culte. Personne ne pourra être molesté ni contrarié dans sa croyance.

« A ces conditions, la reine Pomaré et les grands chefs demandent la protection du roi des Français, laissant entre ses mains ou aux soins du gouvernement français, ou à la personne nommée par lui et avec l'approbation de la reine Pomaré, la direction de toutes les affaires avec les gouvernements étrangers, de même que tout ce qui concerne les résidents étrangers, les règlements du port, etc., et de prendre telle mesure qu'il pourra juger utile pour la conservation de la bonne harmonie et de la paix.

« *Signé* : POMARÉ,

Et tels et tels, grands chefs.

Ainsi, d'après cette convention, la France respecte la souveraineté de la reine, son autorité et celle des chefs. Toutes les lois doivent être faites au nom de la reine et promulguées par elle. On respecte la possession de toutes les terres, et ce respect de possession constitue un titre de propriété. Les difficultés doivent être jugées par les tribunaux indigènes; enfin on respectera non-seulement la liberté des cultes, mais encore la personne des missionnaires anglais. C'était imposer aux Français de bien grandes obligations en faveur de gens qui avaient peu de sympathie pour eux.

Pour toutes ces charges, quels sont les avantages? La direction des affaires avec les étrangers, gouvernements et résidents, les règlements de port et les mesures utiles pour la conservation de la bonne harmonie et de la paix.

En vérité, si je vois les charges, je ne vois pas les profits, si ce n'est d'avoir un port dans une mer où, sur cent navires qui iroient en relâche, il y aura peut-être un navire français.

Cette convention, toute à l'avantage de Taïti, acceptée par la reine et la plupart des chefs, approuvée par tous les résidents, n'en fut pas moins l'origine de maux de toutes sortes pour le pays. Les chefs virent, dans cet état de choses la possibilité d'une oppression directe. Ils s'étaient plaints de la tyrannie du clergé; mais qu'était une autorité dont on pouvait, en définitive, secouer les étreintes par un grand effort, en comparaison de celle qui s'appuyait sur des baïonnettes. Sans s'arrêter aux termes de la convention, ils virent une conquête pour les blancs et pour eux l'esclavage. Le peuple, grâce aux rapports existants depuis longtemps déjà avec les Anglais, entendait un peu leur langue. Les missionnaires, les résidents, tout le monde, jusqu'au consul, transformèrent à ses yeux le protectorat en compression, et une pensée révolutionnaire fermenta dans le pays. Les Anglais, qui n'avaient pas encore osé prendre Taïti, qui ne savaient même pas s'ils pourraient s'en emparer, en présence des prétentions rivales, ne voulaient pas qu'un autre peuple y entrât à quelque titre que ce fût. Ils avaient, à tout hasard, préparé leur occupation future, grâce à la coopération des missionnaires, et notre présence dérangeait toutes leurs combinaisons, détruisait toutes leurs espérances; ils poussèrent donc à l'insurrection. Un officier français,

pour couper court aux difficultés, prit possession de l'île comme colonie. Le gouvernement le désavoua, et on en revint à la simple protection, qui elle-même nous fut contestée. Alors commença cette guerre terrible où nous défendions seulement un point d'honneur, où les chefs taïtiens combattaient pour leur vieille indépendance, et où les Anglais soufflaient le feu, furieux de voir s'envoler leur espoir d'accaparement.

Au milieu de cette lutte sanglante qui devait se prolonger si longtemps, la reine, sollicitée par tous les partis, en butte à toutes les suggestions, tiraillée par les exigences de celui-ci, par les craintes de ceux-là, en proie aux regrets de s'être donné des maîtres, s'échappa un jour de nos mains et se réfugia à Raiatea, où elle attendit les événements jusqu'en 1847, époque où, grâce à la prise de Fantahua, la rébellion fut complètement anéantie.

Le gouvernement avait-il fait acte de bonne politique en acceptant le protectorat aux conditions consenties ? Étions-nous prêts, pour entrer à Taïti à quelques conditions que ce fût ? Pouvait-on faire mieux que ce qu'on a fait ?

Certes, c'était pitié que de voir la tyrannie mesquine et dure que les missionnaires méthodistes exerçaient sur Taïti. Mais avait-on besoin d'accepter le protectorat pour la faire cesser ? N'était-ce pas assumer une trop grande responsabilité ? Ne pouvait-on modérer l'ardeur des protestants en produisant des catholiques ? Aux influences politiques et commerciales, ne pouvait-on pas opposer des influences politiques et commerciales semblables ? Je crois qu'on y eût plus gagné et les Canacks aussi. Il serait advenu de ce groupe ce qui existe aujourd'hui aux Sandwick. Un gouvernement national, taillé sur le patron des gouvernements euro-

péens, serait né, aurait grandi, et enfin se serait affermi. Grotesque d'abord, il serait devenu plus raisonnable à mesure qu'il aurait fonctionné. La France pouvait imposer sa part d'influence et surtout prendre sa part des relations commerciales, et tout cela sans protectorat et sans guerre.

C'est un grand travers que de penser qu'une expédition militaire peut concilier les sympathies du peuple qui la subit en faveur de celui qui la fait. On n'entre jamais dans le cœur d'un pays, on ne conquiert des affections, on n'impose ses propres mœurs que par une invasion ou plutôt par une suite d'invasions commerciales. Qui empêchait la France, au lieu de s'établir en maîtresse à Taïti, de venir surveiller la propagande des autres et de la neutraliser par une propagande semblable, d'y porter ses produits en échange de l'huile de cocos, de la nacre et du bois de sandal? Malheureusement notre commerce, qui certes vaut bien celui des autres peuples, est rarement aidé et patronné par nos autorités militaires. Quelle protection attendre d'un officier de marine qui accuse le commerce de n'être qu'un *vol toléré*? Au faisceau bien uni des trois forces solidaires, *marine, commerce et religion*, que les Anglais abritent avec une égale sollicitude sous le même drapeau, nous n'avons bien souvent à opposer que trois forces divisées et rivales. Dans un tel état de choses, on peut donc affirmer que le gouvernement n'avait nul intérêt à accepter un protectorat coûteux, périlleux et improductif. En supposant qu'il eût le désir de prendre un jour le pays pour en faire une colonie, il n'avait pas jeté assez de germes d'influence pour y prendre racine. Il eût dû commencer par se faire mieux connaître pour se faire accepter plus tard.

Les choses avaient été arrangées autrement. Le pro-

tectorat avait été accepté. Le drapeau français flottait sur Taïti, et quand il était attaqué, nous devions le défendre. Certes, je suis loin de blâmer la guerre faite à l'occasion de la coalition des chefs. Nous nous étions avancés de manière à ne pouvoir reculer ; la guerre était forcée. Ceci ne m'empêche cependant pas d'admettre aussi la légitimité de la guerre de la part des Taïtiens. Ils combattaient pour leur indépendance ; ils voulaient chasser l'étranger du sol de leur patrie ; leur cause était sacrée. Ils se trompaient peut-être sur la nature de notre occupation, ou plutôt sur le nom à lui donner. Ils étaient excités, poussés à la révolte par les Anglais désappointés ; ils recevaient de leurs mains des armes et des munitions, je conviens de tout cela ; mais ces circonstances n'influent en rien sur la justice de leur cause ; le droit était pour eux. Il leur fallut pourtant céder à la force. La prise de Fantahua fut le signal de la soumission générale. Pomaré revint à Papeete reprendre la position qu'elle avait avant la guerre, et les Français eurent la bonté de s'en contenter. Pourquoi du moins n'avoir pas profité de la défaite de chefs pour se faire une position franche et nette, et acquérir une colonie d'une valeur relativement assez grande ? Mais non. Nous sommes redevenus simples protecteurs ; nous dépensons un million et demi par an pour faire le bonheur des indigènes, et ceux-ci nous regardent comme leurs plus grands ennemis. Notre titre de protecteurs, ils l'appellent un mensonge, et s'ils ont à exprimer des sympathies, c'est pour nos adroits rivaux.

Pourtant on ne peut pas dire qu'on ne fasse rien pour les Canacks. Des frondeurs diraient même qu'on fait trop. Examinons un peu, et nous pourrions juger en connaissance de cause.

On a divisé tout le pays en communes, on y a institué des espèces de conseils municipaux, on a ouvert des écoles, on a laissé la plus grande liberté aux diverses communions chrétiennes. Les agents de police, sous le nom de mutois, sont indigènes; la liberté d'action est aussi grande que possible; la tolérance pour les faiblesses de cœur est peut-être même exagérée. Pourquoi donc, après cela, ne sommes-nous pas adorés des naturels? D'abord, parce que nous sommes étrangers; parce que nous faisons parade de notre force en montrant trop nos soldats et nos fusils; parce que nous nous ingérons trop dans leurs affaires intérieures, en allant même jusqu'à recevoir les impôts qui viennent de leurs bourses et sont destinés à leurs besoins; parce que les anciens missionnaires leur ont inculqué des préventions contre nous, et que les missionnaires nouveaux, ceux qui devraient au moins nous réhabiliter près d'eux, les catholiques, sont les plus acharnés opposants de l'autorité légale. Du moins retirent-ils des avantages bien réels de notre présence? J'en doute fort. Libres de suivre leurs anciennes coutumes, ils continuent de demander à la terre les fruits qu'elle leur donne sans culture. Pourquoi travailleraient-ils? La vie leur vient toute seule, la vente de quelques oranges leur suffit pour payer leur impôt et acheter un pareo (vêtement), le reste vient par surcroît. Ils ont perdu leur ancien esprit de rivalité, partant, leur courage. Ils n'ont pas même l'ambition d'arriver au conseil de la commune, car ils savent que c'est le gouvernement protecteur qui seul en ouvre les portes. Que leur importe qu'on discute telle ou telle mesure dans la chambre des représentants, quand les discussions ne sont que de vaines paroles et n'aboutissent à aucun effet? Ils vont donc tous les jours, oubliant leurs an-

ciennes qualités et leurs anciens défauts, mais sans rien prendre à leur place. Ils sentent qu'ils sont pupilles à perpétuité, et n'ont de force que pour haïr leurs tuteurs, pour gémir sur la tutelle, pour désirer leur affranchissement. Eux qui aimaient tant à parler, tant à discuter sur les affaires de l'État, ils ne peuvent plus parler de la chose publique; elle marche sans eux. Ils n'ont plus que la compensation de se faire des procès. Aussi les procès pullulent et les orateurs indigènes ne tarissent pas dans leurs plaidoyers. Un orateur canack, pour dire bonjour, parle pendant une heure; qu'on juge de la longueur des discours dont les sujets sont litigieux.

La France est-elle appelée du moins à retirer plus tard des avantages réels d'une semblable position? D'abord, Taïti est-il un point stratégique important? Oui, si la navigation du Pacifique était comparable à celle de notre Océan atlantique, et encore, si la navigation était exclusivement à vapeur. Pour les navires à voiles, si Taïti est sur la route d'Amérique en Australie, elle n'est pas du tout sur le chemin de retour, les vents régnants s'y opposent. C'est donc payer bien cher un point de relâche où le nombre des navires français est jusqu'à présent insignifiant et devra l'être longtemps encore. Reste le pays considéré sous le rapport de sa production d'exportation et de l'introduction des produits de la métropole. La terre peut donner du café, du sucre, du coton, etc., sans compter les fruits qui subviennent aux besoins des indigènes. La superficie cultivable est assez considérable, bien que le centre de l'île soit condamné à rester étranger à la culture par sa nature même. Le sol est excessivement fertile, de sorte que si on pouvait entrer franchement dans la période de colonisation et instituer partout des cultures produc-

lives, on ne manquerait pas d'obtenir des récoltes largement rémunératrices. Mais comment constituer des propriétés propres à la grande culture ? Là est la difficulté.

A Taïti, comme dans toutes les îles habitées par la race jaune, la terre appartient aux ariis et aux raatiras ou petits chefs ; elle est possédée par le peuple ou mamahune qui est locataire, si ce n'est qu'il paye pour tout fermage un tribut presque volontaire en nature. C'est, je l'ai déjà dit, un état à peu près féodal. Si le propriétaire vend la terre, que deviendra le possesseur dont la jouissance est légitimée par le temps et que le chef considère comme une dépendance de la terre ? Il y a ici une difficulté presque invincible. Mais, dit-on, il y a des terres vagues. Sans doute, il y en a, d'autant plus que la population a été en diminuant depuis cent ans. Cependant il existe sur ces terres vagues, qui devraient être les premières vendues, des arbres, des mayorés, des cocotiers, etc., et des droits de jouissance attachés à chacun d'eux. Bien plus, les résidents étrangers, hostiles à notre occupation, retarderont les ventes autant qu'ils le pourront. Ils disent aux propriétaires actuels : Malheureux ! qu'allez-vous faire ? Vous avez un champ qui vous donne de quoi vivre sans travailler. Si vous le vendez, vous en dépenserez le prix en achats de futilités européennes, habits ou bijoux, ou bien, ce qui est pis encore, vous irez à Papeete jeter votre argent dans de folles orgies où vous perdrez votre santé et votre raison. Que vous restera-t-il ensuite ? rien qu'à mourir de faim ou à travailler péniblement à la journée, chez votre acquéreur et sur votre propre terre. Ces raisons ont d'autant plus de poids qu'elles sont vraies. Les conseillers ont certainement moins en vue l'avantage du Canack que le tracassé qu'ils causeront au spécu-

lateur blanc; mais quel que soit le mobile qui les pousse, leur coup porte juste.

En toutes choses, il faudrait une bonne fois prendre carrément un parti : ou protéger efficacement les naturels, leur conseiller de garder leurs terres, de les mettre en bonne culture, de s'enrichir en travaillant dessus, et attendre indéfiniment l'effet de ces bons conseils, ou bien se décider à cultiver soi-même, et alors prendre la terre en la payant, mais la prendre par force, faire de grandes plantations, produire et s'enrichir sans préoccupations de ce que deviendraient les anciens maîtres du sol ! En France, on est assez porté à ménager, comme on dit, la chèvre et le chou. Eh bien ! la chèvre meurt de faim et le chou n'en est pas moins mangé. Pendant mon séjour, un capitaliste avait acheté des terres à 20 ou 25 francs l'hectare, seulement on ne pouvait pas lui livrer tout ce qu'il avait acheté ; de là des ennuis et de 'grands retards. Il est probable que ces difficultés sont aujourd'hui aplanies. Mais viennent de nouveaux spéculateurs et les difficultés se transformeront en impossibilités.

La chaleur et l'humidité favorisant beaucoup la végétation, on avait tiré autrefois un grand parti de l'herbe des champs en y laissant vaguer des animaux dans un état de demi-domesticité. Les bœufs marqués au nom du propriétaire, récoltaient l'herbe où l'on n'aurait pu rien obtenir de la culture, et représentaient, pour ainsi dire, un capital trouvé. L'abondance et le bon marché de la viande furent tels, que les navires choisissaient de préférence ce point de relâche. Aujourd'hui tout est changé. Les animaux ne vaguent plus dans la montagne, mais la viande est chère et la relâche est abandonnée. Je sais bien que la vaine pâture a des inconvénients, mais elle a aussi des avantages

dans les pays neufs. Si les animaux dévastent les champs cultivés, le cultivateur prévient le mal par la clôture de sa propriété et se met ainsi à l'abri de toute espèce de déprédations. Pour ce qui est de l'opportunité, la question consiste à balancer les avantages de la pâture et de la culture. Je crois qu'au moment où on a supprimé la première de ces sources de revenus, l'autre ne pouvait pas encore la remplacer avantageusement. Cette suppression a donc été trop hâtive. Aujourd'hui le pays ne produit pas la viande nécessaire à sa consommation, non-seulement en vaches et bœufs, mais encore en cochons, dont la chair avait une si grande réputation de délicatesse. Les îles de sous le vent, quoique moins grandes, comblent ce déficit de production et profitent des bénéfices que procure la consommation. Cette mesure, en tous cas prématurée, n'a pas peu contribué à indisposer les Canacks contre les Français. Elle est vexatoire pour les gens du peuple et leur porte un grand préjudice.

Les anciens villages canacks sont, comme tout ce qui est soumis à l'inspiration et au caprice de chacun, très-irréguliers. Les cases sont, le plus souvent, isolées ou réunies au nombre de deux ou trois. Elles se cachent sous les mayorés destinés à nourrir leurs habitants, près du ruisseau qui les abreuve. Ce sont autant de réduits impénétrables au soleil, où les arbres forment une épaisse doublure au léger toit de feuilles. Grâce à cette disposition, on obtient une fraîcheur d'autant plus utile que la chaleur est partout excessive. Tous ces avantages d'ombre, de fraîcheur, d'isolement, de voisinage du champ de Taro ou de l'arbre nourricier, tout cela est, paraît-il, peu apprécié en hauts lieux. Une idée malheureuse de centralisation vint à la tête de l'administration. On décida que, par la chaleur tor-

ride qui règne toute l'année, la population quitterait ses retraites mystérieuses pour s'établir en rase campagne. Toutes les cases, placées à la même distance l'une de l'autre, construites sur le même modèle, placées sur la même ligne, devaient produire l'effet le plus séduisant. On les élèverait sur un soubassement de 30 à 40 centimètres, on les entourerait de fleurs européennes; elles seraient alignées comme les tentes d'un camp, et pour que chaque propriétaire ne pût pas être trompé par la ressemblance, on aurait soin de placer un numéro au-dessus de chaque porte. C'était là un idéal de village militaire. Un sergent instructeur aurait été de force à commander l'exercice à des maisons si bien rangées, si bien espacées. Ces villages nouveaux, éclos dans des têtes qui ne connaissaient sans doute que le dessin linéaire, et dont tous les goûts artistiques se bornaient à planter des jalons et faire des alignements, conquirent de prime-saut le nom le mieux appliqué, le plus expressif qu'on pouvait leur donner, on les nomma villages métriques. Quant au charme de l'imprévu, au pittoresque né du hasard, des accidents de terrain, d'un effet de lumière, du travail de l'homme ou des caprices de la nature; quant à la perspective, au sentiment du beau, comme on en fait peu de cas! Un cordeau, une case modèle ou étalon, une autre qui lui ressemble, et puis une troisième, et ainsi de suite. On est fatigué à la quatrième: on sait par cœur la porte avec son bouton de cuivre, le petit jardin avec les mêmes reines-marguerites, les mêmes dessins, les mêmes sentiers; c'est une reproduction indéfinie de la même chose par la photographie; c'est un chef-d'œuvre de symétrie, d'ordre, de répétition, et aussi de silence, comme nous verrons plus tard. Tout cela était si bien imaginé qu'on en décida la construction pour une époque déterminée.

Ce n'était pas assez de copier un unique modèle, il fallut aussi agir en même temps. Ici je m'arrête pour rapporter un bruit. La médisance est souvent d'un très-bon conseil ; je ne vois pas pourquoi on ne la ramasserait pas de temps en temps, quand elle peut donner des avertissements utiles ou quand elle fait des reproches mérités. On dit donc que le but de l'autorité, en concentrant la population, a été surtout de l'éloigner de terres qu'on voudrait tôt ou tard consacrer à la culture industrielle. Le propriétaire vendra sa terre d'autant plus volontiers qu'il en sera plus éloigné et qu'il lui sera plus difficile de la cultiver et d'en récolter les fruits. Que cette mesure ait d'autres motifs, c'est possible ; mais c'est positivement à ce résultat qu'elle doit conduire.

Si l'administration n'a eu d'autre désir que celui de faire le bonheur des Canacks, si elle n'a poursuivi qu'un but hygiénique, si elle n'a eu en vue que l'amélioration des conditions d'existence, il faut avouer que ses intentions philanthropiques ont été bien méconnues par ceux qui en devaient profiter. Chacun s'est imaginé que dans l'asile mystérieux où il était né, sous les arbres où il avait joué, aimé et vécu heureux, où il avait vu naître ses propres enfants, il était mieux que dans une tente numérotée, qui ne lui rappellerait rien qu'une injonction arbitraire, une compression étrangère. Il se trouvait si bien chez lui, dans sa case à lui, bâtie sur son terrain par son père, restaurée par lui-même. Tel oranger lui donnait les meilleures oranges du pays. L'eau de son ruisseau était la plus limpide des eaux, et ses mayorés, comme ils étaient gros ! comme ils donnaient des fruits savoureux ! Plutôt mourir que de quitter un si beau nid ! Les naturels s'obstinèrent donc à rester chez eux et refusèrent de cons-

truire les maisons métriques. N'avaient-ils pas le droit de garder leurs coutumes, leurs croyances, leurs préjugés mêmes, d'après les conventions du protectorat ? Et de quoi se mêlaient les étrangers, quand ils entraient si indiscrètement dans leurs affaires les plus intimes. Le refus fut donc général. L'administration ne s'arrêta pas en si bon chemin. Elle avait décidé et probablement aussi dessiné des villages, il fallait qu'ils fussent faits. On voulait le bonheur des Canacks, et à toutes forces il fallait que le bonheur arrivât ; on enjoignit donc de se mettre à l'œuvre. Les cases durent être terminées pour une époque fixe sous peine d'amende, de confiscation, de prison même. Il fallut donc que les habitants fissent un effort suprême. Ils se mirent à l'œuvre, pressés par le temps, et les pauvres diables, eux qui n'ont jamais su travailler beaucoup, ils travaillèrent à s'en rendre malades. Mais ce n'est pas tout : ils avaient forcément négligé les quelques travaux des champs, auxquels il doivent leur nourriture habituelle. La récolte manqua et ils souffrirent de la faim. Les malveillants parlent d'une véritable famine, je ne crois pas que les choses soient allées jusque-là, mais enfin il y a eu de grandes souffrances.

Les cases faites, personne ne les habita, chacun resta dans la vieille habitation où il a toutes ses habitudes. La force avait imposé les palais, la force essaya de les peupler. On obligea les habitants à les occuper au moins un jour par semaine. En forçant un peu le système, on brûlerait les vieilles maisons pour obliger les habitants à se réfugier dans les nouvelles. C'est ainsi qu'on respecte la liberté des Canacks. On tient tant à les rendre heureux qu'on ne les laisse même pas libres d'échapper à leur bonheur. Qu'arrive-t-il pourtant ? C'est qu'ils appellent tyrannie ce que leurs maîtres

nomment protection, c'est que cette sollicitude ridicule, à force d'être exagérée, devient la cause d'une répulsion profonde, d'une haine qui augmente tous les jours. Cette création a trouvé bien des critiques, et ce n'est pas sans raison. Elle a pourtant aussi quelques partisans, et ces derniers prétendent que d'ici à dix ans tous les villages métriques seront habités; je le crois, si d'ici là les arbres poussent et les ruisseaux sont détournés dans de nouveaux lits. Plus je cherche et moins je trouve dans la convention signée par Louis-Philippe et Pomaré le droit de l'administration à faire de pareilles créations. Ne violentons jamais les gens, même dans leurs intérêts. Un bienfait imposé devient une offense.

Je terminerai par une simple réflexion. A mon sens, le gouvernement français veut s'en tenir aux termes de la convention qui règle le protectorat, mais les autorités locales considérant que c'est de la grandeur d'âme en pure perte, du donquichotisme inutile et ruineux que de conserver une position mauvaise pour nous, sans être bonne pour personne, voudraient amener le pays à la condition de simple colonie. Qu'arrivera-t-il de tout cela? Le temps seul pourra nous l'apprendre.

Un dernier mot. Puisque je viens d'en appeler au temps, je vais le faire encore. On sait que les îles de sous le vent, Raïatera, Borabora, Wahine, etc., sont indépendantes. Elles se gouvernent assez mal, sans doute, mais enfin elles se gouvernent à leur guise. Elles ont à leur tête un roi ou une reine de la famille Pomare. Certes, ces rois sont loin d'être parfaits, les hommes sont des ivrognes et les femmes des... pis encore. Eh bien! la population a un air de vigueur, de jeunesse, de liberté que n'a pas celle de Taïti, et je parierais volontiers que dans quinze ou vingt ans elle sera partout plus

nombreuse, plus vivace qu'à Taïti, soit qu'on continue le système actuel, soit qu'on la gouverne directement. Ces îles, grâce au commerce, grâce au mouvement actuel des navires européens, auront assez de frottements avec la race blanche pour profiter doucement et sans souffrances de ses exemples et de ses conseils. Taïti, au contraire, oppressée par une trop forte dose de civilisation, continuera à s'amoindrir. La population actuelle, Moorea comprise, est de 9000 environ; qu'on la compte dans vingt ans et l'on verra. Seulement il arrivera que la population blanche se sera accrue dans une grande proportion et qu'elle comblera les vides laissés par celle de couleur. Nous sommes loin de savoir peupler une colonie comme les Anglais, mais enfin nous y arrivons, et depuis surtout que les idées pratiques descendent des régions élevées du pouvoir, tout fait croire qu'on favorisera efficacement l'émigration et la multiplication des émigrants.

IV

Promenades.

On ne connaît pas un pays pour en avoir visité les ports. Pour se faire une opinion exacte, pour en parler surtout, il faut le parcourir, l'étudier dans tous les replis de son terrain, le fouiller dans les mystères les plus secrets de ses habitudes. Sans relations antérieures, sans connaissances intimes, sans espoir d'un long séjour, je ne pouvais avoir la prétention de parler, en parfaite connaissance de cause, de toutes les ressources

du pays, de tout ce qui se fait, de tout ce qui pourrait se faire.

Je voulus cependant tirer de mon temps le meilleur parti possible et fis quelques excursions dont je vais citer deux ou trois.

On appelle Pointe Vénus l'extrémité nord-est de Taïti. Sur un petit promontoire qui s'avance dans la mer, Cooch établit un observatoire à l'occasion d'observations qu'il voulait faire sur la planète Vénus au moment où elle passerait devant le disque du soleil. C'est à cause de ces observations que cette partie du littoral reçut son nom. Le port de Matavaï se trouve tout près du promontoire. Un jour donc je me mis en route à pied, mon bâton à la main, mon cigare à la bouche, et partis avec la ferme intention d'aller jusqu'à ce lieu historique. J'y verrais d'ailleurs l'installation du phare, les quelques cases indigènes qui restent autour de cette baie célèbre où Wallis séjourna un mois et où les premiers coups de fusil répandirent la terreur et donnèrent une idée de la puissance et de la justice des européens. Je pourrais examiner quelques naturels hors de la ville où leur caractère national tend chaque jour à disparaître.

Le chemin circulaire est à peu près la seule voie dans laquelle on puisse s'engager. J'avais entendu si souvent plaisanter sur les ouvriers employés à sa construction, que je supposais voir une route impériale ; je m'attendais même à rencontrer des groupes d'amoureux condamnés à expier, dans un rude labeur, les erreurs d'une passion imprudente, les entraînements d'un moment de folie. Je ne vis rien qu'une espèce de sentier sans amoureux, sans condamnés, sans même un simple cantonnier.

Je m'engageai d'abord derrière l'arsenal et m'avancai

vers l'ouest au milieu de terres marécageuses coupées par des flaques d'eau couvertes de longues herbes, et diaprées de fleurs, où la route, si imparfaite qu'elle fût, devenait un guide indispensable. Des vaches, plongées dans ces marécages jusqu'au ventre, paissaient calmes et tranquilles et se frayaient lentement un passage à travers les tiges de goyaviers.

Tout le monde connaît le goyavier. Qui n'a goûté la fameuse gelée de goyave que l'on compare à notre gelée de groseilles, pour lui accorder une juste préférence. Cette plante est une importation américaine. Eh bien ! on peut dire que parmi les nombreux cadeaux nuisibles que les blancs ont fait aux Taïtiens, le goyavier est un des plus nuisibles. Il a trouvé le sol à sa convenance ; il y a végété avec un tel acharnement, dans les vallées comme sur les montagnes, dans les terres nues comme dans les plus épaisses forêts ; il a tout pris, tout accaparé sur une si vaste échelle, qu'on ne peut pénétrer à travers les taillis et qu'on chercherait vainement un coin de l'île où il n'ait pas pénétré. Si on veut faire une plantation, il faut d'abord arracher le goyavier, en brûler les racines et en poursuivre les moindres radicales. Malgré tous les travaux, le goyavier repousse, comme pour narguer celui qui pense l'avoir détruit. Il croît près de la plante cultivée, l'étreint de ses branches, la dépasse et l'étouffe. Cet arbre est tellement passé à l'état de plaie végétale, de calamité publique, qu'on a imaginé des machines pour en rendre l'arrachement et l'extirpation plus faciles. Si encore on pouvait en tirer parti ; mais non ; c'est à peine si le bois de chauffage qu'il produit paye les frais d'exploitation, et le fruit qui pouvait du moins servir au temps de la vaine pâture pour engraisser les cochons, tombe maintenant sur le sol sans profit pour l'homme ni pour les

animaux. J'avais la consolation de rencontrer des oranges chargés de fruits encore verts. Par malheur, les arbres sont presque toujours trop pressés pour profiter des avantages du soleil, et comme ils ne sont ni taillés, ni greffés, ni soignés d'aucune manière, les oranges sont nombreuses, il est vrai, mais elles sont de qualité médiocre. Si on espaçait convenablement les pieds, si on les cultivait, on aurait moins d'oranges peut-être, mais elles en seraient certainement meilleures et se garderaient mieux.

Les indigènes font une liqueur fermentée avec le suc d'oranges, qui leur est parfois très-nuisible. A cet effet, ils s'enfoncent dans l'intérieur et vont s'établir dans un canton où ces fruits abondent. Ils récoltent les oranges, les écrasent dans des calebasses, en font fermenter le jus, le décantent dans des bambous et en boivent jusqu'à ce qu'ils tombent ivres morts. Les scènes du plus cynique libertinage ont lieu, dit-on, pendant ces tristes orgies, et bien souvent des crimes déterminés par l'ivresse, la jalousie et les passions les plus brutales terminent ces saturnales.

Comme produit d'exportation, l'orange tient un bon rang à Taïti et donne un assez grand revenu. Tous les ans, en mars et avril, se font d'assez nombreux chargements de goëlettes de 50 à 150 tonneaux pour San-Francisco et même pour Valparaiso. La récolte, l'emballage, l'emballage fournissent du travail à un certain nombre de femmes.

On choisit pour la récolte un temps aussi sec que possible; on cueille les oranges à la main un peu avant leur complète maturité, quand elles sont vertes encore, mais quand elles ont acquis toute leur grosseur; on les emmagasine dans une grande case bien aérée; on les trie en ayant soin de rejeter celles qui sont frois-

sées; on les attache deux à deux avec une large feuille de pandanus qui les enveloppe presque complètement, et on les place par rangées dans des caisses à claire voie faites avec des branches de bourao. Le bourao fournit des tiges très-légères, très-droites, de deux à trois centimètres de décimètre; en réunissant ces tiges avec des feuilles de pandanus, on arrive assez vite, et à peu de frais, à obtenir des caisses dont chacune renferme deux ou trois cents oranges.

Les caisses faites avec soin, remplies avec un certain art, sont apportées à bord des navires, autant que possible, le soir ou le matin et quand il ne pleut pas. Là, elles sont empilées les unes au-dessus des autres, depuis la cale jusqu'au pont. Aussitôt chargé, le navire part, et on aère sa cale le plus possible. Les limons se chargent de la même manière et donnent ordinairement de plus grands profits aux acheteurs. Après huit ou dix jours de mer, on doit monter successivement toutes les caisses sur le pont, les visiter, jeter les fruits pourris, remballer les autres et continuer les soins comme auparavant. Si la traversée dure cinq ou six semaines, on devra procéder à deux ou trois visites semblables, et à chacune d'elles, on jette à la mer une partie du chargement. On est heureux quand à l'arrivée au port de destination, on a encore la moitié de ce qu'on avait embarqué.

Le prix d'un millier d'oranges rendu à bord dans de bonnes conditions est ordinairement de sept piastres ou trente-cinq francs. On les vend à San Francisco soixante, quatre-vingts ou cent francs. Si on défalque la perte, on arrive souvent à réaliser un très-faible bénéfice. Mais il faut bien savoir que ce n'est qu'un fret de retour et qu'on espère toujours conserver la plus grande partie de ce qu'on embarque. Le mode de

payement constitue à lui seul aussi un certain profit. Ce commerce est fait surtout par les deux ou trois négociants de Papeete qui complètent un chargement étranger, en raison de la place qui leur reste, et qui payent les frais d'achat et la main-d'œuvre avec des étoffes sur lesquelles ils réalisent un bénéfice net de 35 à 40 pour 100.

Les oranges sont si répandues dans toute l'île, que les matelots en relâche s'imaginent qu'elles n'appartiennent à personne et qu'ils peuvent impunément faire leurs provisions de campagne sur les orangers qu'ils rencontrent dans leurs promenades. Quelques capitaines partagent sans doute l'erreur de leurs équipages, car ils les engagent à faire cette maraude. On va donc souvent, sans scrupule, ramasser des milliers d'oranges, ce qui n'empêche pas de se fâcher ensuite bien fort, quand un naturel enlève du bord un vieux clou, un morceau de feuillard rouillé ou une bouteille vide.

Je marchais toujours devant moi, et croyais déjà approcher de la *Pointe Vénus* quand j'étais à peine à un kilomètre de Papeete. Tout chemin parcouru pour la première fois paraît long, si bien que je m'imaginai vite que j'étais fatigué. Je choisis donc pour me reposer un petit tertre bien moelleux, garni d'herbe longue et fine, et je m'assis à l'abri du soleil, mais placé cependant de manière à bien voir les alentours.

Une fois commodément assis, j'allumai un cigarre, le troisième ou le quatrième depuis le commencement de ma promenade. Les cigarres qu'on fume à Taïti sont petits et de qualité médiocre; ils viennent de Manille, et coûtent de 1 fr. 25 à 1 fr. 50 la douzaine. Le tabac indigène est préparé par les Taïtiens en grosses carottes et se vend en cet état à raison de trois ou quatre francs la livre; il est fort et peu estimé.

A ma droite, quelques maisons à la peinture verte, aux murs de planches, aux larges galeries, attiraient mes regards par leur aspect élégant. La variété des touffes d'arbustes verts qui les entouraient, leurs clôtures bien établies, témoignaient des soins et de l'entendement des propriétaires. De larges pelouses bien gazonnées donnaient la pâture à des animaux domestiques. De hauts cocotiers balançaient doucement leurs têtes et se prolongeaient en longues allées de l'autre côté du chemin jusqu'à la mer.

Le cocotier se trouve à chaque pas dans les terrains bas de Taïti et fait partie de l'ornement et du produit de la bande de terre qui règne autour de l'île, de la base des montagnes jusqu'à la plage. Aussi l'huile de cocos est jusqu'à présent le grand produit d'exportation. Je n'y ai pas vu faire l'huile, mais je suppose qu'on l'obtient comme à la Nouvelle-Calédonie. Il paraît cependant qu'il existe des machines à pulper et des presses qui rendent le travail plus facile et le rendement plus considérable. Je suis loin d'attaquer l'emploi des machines en général ; cependant pour le cas présent, il m'a semblé que le procédé mis en œuvre à Arama donnait du travail à des sauvages qui sans cela ne feraient rien et que l'extraction incomplète de l'huile permettait l'engraissement d'animaux dont la vente faisait réaliser des profits équivalents au moins à la vente de l'huile. La mécanique doit surtout venir en aide à l'homme, lorsque son travail manuel est insuffisant, et qu'il trouve à s'occuper autrement ; sans cela il est non-seulement inutile, mais même nuisible. Il concentre les bénéfices dans les mains du riche et force le pauvre à croupir dans la paresse et à mourir de faim.

Je repris bientôt ma course et après avoir traversé

un petit bois, je me trouvai tout à coup dans une immense avenue large de plusieurs centaines de pas et coupant à angle droit le chemin par lequel j'arrivais. Cette avenue convertie de hautes herbes était sillonnée par des sentiers battus, qui rendaient la promenade facile. Elle partait de la mer, gagnait la montagne par une pente insensible et avait de deux à trois milles de longueur. A son extrémité, les rochers paraissaient avoir été fendus par le coup de hache d'un géant, et le regard plongeait dans une gorge profonde, au fond de laquelle roulait une rivière et dont les parois coupées à pic étaient en partie formées de roches noires de basalte superposées en assises, juxtaposées en colonnes régulières et en partie couvertes d'une végétation vigoureuse, malgré la position hasardée de chaque arbre. Au fond, le terrain s'élevait tout à coup et présentait comme une haute muraille transversale atteignant la hauteur des parois latérales. Derrière encore, des pitons aux formes fantastiques s'élevaient verticaux, obliques, en pointes, en cônes, en cylindres, et formaient l'ensemble le plus pittoresque qu'on puisse imaginer. C'était la montagne de Fantahua, fameuse par sa hauteur, sa forme bizarre et par les événements dont elle fut le théâtre pendant la guerre de l'indépendance. Un peu à gauche était Fantahua proprement dit, et en face se développait l'ensemble des pics qu'on nomme le diadème. Ce groupe de montagnes disposées en couronne murale est un des points les plus élevés de l'île, il est complètement inaccessible. A sa vue j'abandonnai le chemin de la Pointe Vénus, que je n'aurais, du reste, pas pu atteindre dans la journée, au train de flâneur que j'avais pris, et tournant à droite, je m'avantai directement dans l'avenue, les yeux fixés sur les crêtes, qui s'échelonnaient, se cachaient et se découvraient

successivement à mesure que j'avais dans un sens ou dans l'autre. Je n'avais aucun parti pris, je ne tenais pas plus à aller ici que là, et rencontrant un panorama grandiose, je le regardai longtemps afin de le photographier dans mon cerveau.

J'avais à peine fait cinquante pas, que je vis à ma droite une case de Canacks toute neuve qui attira mon attention. Elle était oblongue avec ses extrémités arrondies. Le grand diamètre double du petit avait environ vingt mètres de longueur. Un soubassement en maçonnerie l'élevait de vingt-cinq à trente centimètres au-dessus du sol extérieur. Sur cette plate-forme, une charpente légère en bois scié supportait une toiture en feuilles de pandanus analogue à nos couvertures de chaume, mais plus mince et peut-être mieux agencée. Les parois latérales en tiges de bourao, placées verticalement à deux ou trois centimètres d'intervalle, et reliées entre elles et aux montants de la charpente par des feuilles de pandanus, figuraient les parois d'une cage. Une porte à panneaux en bois peint, avec ferrures européennes, boutons de cuivre, serrure et clef, annonçait une fermeture hors de proportion avec le peu de solidité des murs. Une cloison transversale partageait l'intérieur en deux pièces d'inégale grandeur. Au milieu de la plus grande était le foyer ; foyer tout primitif, sol et pierres. Dans la partie réservée, s'étaient les lits composés de nattes grossières. Un coffre semblable à ceux des matelots complétait l'ameublement. Poussé par la curiosité, j'entrai dans cette case et vis d'abord un indien étendu et dormant sur une natte. Il était de taille moyenne, avait le teint *jaune-brun* des océaniens, mais ne portait aucun tatouage. Mon arrivée l'éveilla. Il me salua, m'invita à m'asseoir, et parut même, en me montrant une jeune femme assise

près de lui, tout disposé à me céder sa place au foyer. L'expression de sa figure était la bonté, la faiblesse, et l'oubli de sa dignité de chef de famille. On reconnaissait à première vue, un mari complaisant, vivant de sa complaisance, et n'attachant aucune importance à des actions honteuses que tant d'autres hommes de sa race poursuivent de leur impitoyable jalousie. A la couleur de sa peau, aux formes de son corps, à la teinte de ses cheveux, à la grandeur de ses yeux, à la coupe de son visage, je reconnaissais bien un représentant de la race jaune; mais quelle différence entre ce Taïtien pusillanime, efféminé, dégradé, et mes Zélandais de 1840, à la démarche fière, aux sentiments belliqueux, à la jalousie excessive! Le climat, les institutions, les habitudes avaient amené entre ces hommes de même origine, de telles différences qu'il ne leur aurait plus été possible de vivre désormais dans le moindre contact. Notre Taïtien était vêtu d'une chemise et d'un pareo. Le pareo se compose d'une bande d'étoffe tournée autour des hanches et tombant jusqu'à mi-jambes. Autrefois le *tapa* en écorce de murier battue, faisait les frais de ce vêtement. Maintenant presque tout le monde a recours à des étoffes européennes, et le pareo est même si commode que les étrangers l'adoptent volontiers après quelques années de séjour. Les femmes, qui toutes font usage de la robe, n'ont pas renoncé pour cela à ce vêtement essentiellement national; elles le portent au lieu des jupons.

Quand l'Indien vit que je ne voulais pas comprendre ses provocations, il se recoucha et se rendormit.

Assise sur ses talons, une jeune femme allaitait un petit enfant. Elle aurait pu paraître jolie à des yeux indifférents à la couleur de la peau. Sa figure était régulière, ses yeux grands et noirs, ses dents blanches

et bien rangées, mais elle paraissait si fatiguée, si flétrie, qu'elle ne pouvait inspirer que de la pitié à un homme raisonnable. Si j'étais allé là en bonne fortune, le naïf cynisme du mari m'eût fait reculer de dégoût. Venu en simple observateur, je m'attristai seulement et sortis. Au dehors, je vis deux enfants de quatre ou cinq ans, à peu près complètement nus et assez avenants malgré leur malpropreté. Le spectacle que m'avait donné cette première habitation m'encourageait peu à en visiter d'autres; cependant en m'avancant dans l'avenue, j'espérais rencontrer quelque ménage plus exemplaire. Je fus trompé dans mon attente; je me dirigeai vainement vers d'autres cases, je ne vis plus un seul habitant. Les portes étaient closes. Le soleil seul dardait ses rayons de feu sur les tiges blanches de bourao; quelques massifs de fleurs d'Europe brillaient ça et là; de grandes herbes sauvages s'élevaient dans les environs; les cases étaient abandonnées avant d'avoir été habitées. Je voyais un village métrique, je voyais le résultat d'un travail forcé, et je me demandais tristement à quoi profiterait la sueur qu'avaient fait couler toutes ces constructions imposées à une population qui dédaignait de s'en servir.

Ma promenade me conduisit jusqu'à une route qu'à l'absence d'herbe je jugeai être plus fréquentée que l'avenue. Je la suivis en inclinant à droite et me rapprochai de Papeete où je rentrais une demi-heure plus tard.

Le long de cette route je rencontrai beaucoup de cases vieilles, mais habitées. Quelques hommes travaillaient aux alentours. Un entre autres cultivait un champ, ou mieux un marais de taro. Je connaissais cette plante pour l'avoir vue et mangée aux Sandwich. Je m'approchai donc du travailleur et le regardai faire.

Le *taro* (*arum esculentum*) se rencontre dans presque toutes les îles chaudes de l'Océanie. C'est une plante qui, arrivée à maturité, présente l'aspect d'une grosse betterave saccharifère. On la cultive dans une terre qu'on peut inonder à volonté. Pour la planter, on sépare le collet garni de ses feuilles d'un tubercule arrivé à maturité et on le fiche en terre. Un tubercule semblable à celui qu'on a cueilli se développe et atteint quelquefois le poids de cinq à six kilogrammes. Pendant sa croissance, on doit à diverses reprises le débarasser des herbes parasites qui en entraveraient le développement. C'est même une besogne assez fatigante que ces sarclages. Il faut se résigner à rester dans l'eau jusqu'aux genoux et à arracher avec les mains et des pieux en bois les herbes à racines traînantes qui s'enroulent autour de la plante. Ces mauvaises herbes sont jetées sur les berges qui entourent le marais ; c'était ce que je voyais faire à mon Indien, et il paraissait très-appliqué à son travail.

Dans toutes ces cases irrégulières, il y avait vie et animation. J'entendais les rires des enfants, les conversations des adultes ; je voyais la fumée s'élever des foyers, je voyais des animaux domestiques vaguer dans des préaux bien clos, tandis que, dans le village neuf, l'isolement m'avait frappé au cœur. Ici de nombreuses familles, agglomérées dans des cases appropriées à leurs besoins, sous des arbres protecteurs, près d'une rivière fraîche ; là-bas de belles cages brûlées par le soleil, mais aucun oiseau dedans.

Nous avions projeté, M. Bouet, le capitaine Bedat et moi une excursion dans l'ouest de l'île. Le dimanche suivant nous partîmes le matin dans un petit char-à-bancs avec l'intention de visiter Faaa, Pounavia et les campagnes environnantes. Nous devons déjeuner en

route chez un Français établi au milieu des bois et tenant un restaurant à l'usage des promeneurs. Afin d'être plus sûrs d'y trouver un déjeuner complet, nous emportâmes une partie des provisions qui devaient en faire les frais, et nous nous mîmes en route par une matinée fraîche et claire comme on n'en trouve que dans les pays chauds et montagneux. Je rappellerai quelques épisodes de cette promenade.

Nous suivions la route circulaire, et de ce côté comme dans l'est nous remarquions qu'elle est bien loin de répondre à l'idée avantageuse que nous nous en étions faite. Des trous où les roues disparaissaient, des ponts effondrés, des pentes d'un escarpement à donner le vertige, voilà ce que nous rencontrions presque partout. Avant d'arriver à Faaa, nous rencontrons l'habitation de M. Bonnefin, français qui habite la colonie depuis une vingtaine d'années. Nous voyons des échantillons de café qui nous prouvent que cette plante réussirait au moins aussi bien à Taïti qu'aux Antilles ; la petitesse des grains rappelle le café de l'Inde. De nombreux cocotiers, des plantations de canne, des essais de coton témoignent de tout ce qu'on pourrait obtenir si on se mettait une bonne fois à cultiver. Nous voyons un temple protestant où les naturels semblent se rendre avec empressement ; un ministre indigène prononçait une instruction en langue canaque et les fidèles paraissaient attentifs et recueillis. Un peu plus loin, des terres appartenant à la reine et à certains chefs, nous parurent être en bon état. Mais ce qui flatta surtout mes regards fut une jolie petite villa entourée de terres admirablement sarclées et bien encloses, où je pouvais remarquer les indices de soins supérieurs à tout ce que j'avais vu jusque-là. Les oranges, le café, le coton, les bananes, le mayoré, tout se trouvait autour d'une habi-

tation en bois qui faisait plaisir à voir. C'était une des nombreuses propriétés de M. Brander, le principal négociant du pays et un des plus grands propriétaires.

A cette occasion, je dirai comment on fait fortune partout, et comment on peut élever partout une belle et nombreuse famille, et puis, la fortune faite, la famille formée, comment on peut trouver le bonheur dans un pays où ne se rencontrent ni l'excès de luxe, ni les jouissances raffinées auxquelles l'argent donne droit d'aspirer en Europe.

M. Brander est anglais, j'ignore à quelle famille il appartient ; mais il sent l'homme bien né, ou du moins, dont la première éducation s'est faite dans un milieu convenable. Il habite la colonie depuis longtemps déjà, vingt ans peut-être, et y arriva sans argent. Cette circonstance ne l'empêcha pas de travailler, au contraire, il n'en eut que plus d'ardeur et de persévérance. Il devint vite chef d'une maison de commerce, et grâce à son intelligence et à son entente des affaires, il sut faire, sur une échelle importante, les achats d'huile de cocos, de nacre, de perles, d'oranges, etc., contre la vente des étoffes et autres produits européens. Il frêta des navires, il en acheta, en fit même construire et fut connu bientôt de tous les indigènes marquants, non pas seulement de Taïti, mais de toutes les îles de la Société et des Pomotu. L'âge était venu pour lui de se faire une famille. Certes il aurait pu, comme beaucoup d'autres Européens, risquer un mariage de la main gauche ; rien n'est plus facile dans ce pays de faiblesse et de licence. Il n'en fit rien pourtant. Il ne désirait pas seulement une union de plaisir, il voulait avoir des enfants qui pussent porter son nom. Il choisit donc une compagne avec l'intention de la rendre heureuse, de la respecter et de lui

inspirer aussi à elle le respect du mariage et de ses devoirs.

Une cheffesse parente de la reine avait épousé, quinze ou seize ans plutôt, un Anglais honorable et en avait deux filles, toutes deux cheffesses par leur naissance, chacune d'un district. M. Brander épousa l'aînée, toute jeune encore. Rassuré d'avance par l'éducation que le père avait donnée à sa fille, il ne craignit pas d'unir sa destinée à celle d'une jeune personne touchant de près à la reine, dont la conduite avait été naguère encore si légère. Confiant en lui-même pour la direction à donner à la jeune canaque, il l'épousa et fit si bien qu'elle devint une femme charmante et une digne épouse. Huit ans s'étaient écoulés depuis son mariage quand j'étais à Taïti. De ce mariage étaient déjà nés cinq enfants, plus beaux les uns que les autres. Les uns sont bruns, d'autres blonds, mais tous très-blancs de peau, ont des figures d'anges. La jeune mère a vingt-trois ans. Logée dans la plus belle maison de Papeete, elle en est le plus bel ornement. Formée par les conseils d'un mari qu'elle aime, elle est l'exemple de toutes les vertus domestiques, ce qui ne l'empêche pas d'être la plus charmante maîtresse de maison qu'on puisse rencontrer, et de faire les honneurs de son salon avec une bonne grâce, avec une aménité qui lui valent la sympathie de tous ceux qui la connaissent. M. Brander a donc trouvé à Taïti la fortune que beaucoup de Français y cherchent en vain, et quelque chose de bien plus rare aux yeux des résidents, une femme vertueuse, une famille avouable, le bonheur autant qu'on le peut avoir sur terre. A côté de lui cent autres ne rencontrent que les éléments du libertinage et ne contractent que des unions illégitimes qui leur laissent des regrets ou des remords.

M. Brander a, dit-on, aujourd'hui plus de quatre mille livres sterling de rentes. Il pourrait retourner en Angleterre où il vivrait confortablement, mais il s'en garde bien. Que deviendrait sa belle position dans la Grande-Bretagne. Ici, il est le plus riche, le plus puissant, le plus considéré, peut-être le plus heureux des résidents; et là-bas, que serait-il? Un rentier, rien qu'un rentier. J'ai vu M. Brander deux ou trois fois. J'ignore, je le répète, ce qu'il a été autrefois; mais je puis affirmer qu'aujourd'hui c'est un commerçant gentleman. Quand je comparais cet Anglais artisan de sa fortune et de son bonheur régulier à bon nombre de nos compatriotes qui, venus comme lui à Taïti depuis un certain temps, y ont vécu avec des Taïtiennes dans une condition misérable, en ont eu des enfants, auxquels ils n'ont pas pu donner leur nom, et souvent même ont quitté la colonie après avoir contribué pour une bonne part à sa démoralisation, je me disais que le sort avait bien favorisé le vrai colonisateur et, qu'au lieu de lui porter envie, tous les autres colons devraient prendre exemple sur lui et l'imiter.

Un grand village métrique, aussi neuf et aussi inhabité que celui que j'avais vu quelques jours auparavant, se présenta à mon observation. Je remarquai que sur cent cases peut-être il n'y en avait pas plus de trois ou quatre où je voyais des habitants, et ici comme là, je m'expliquais cet abandon par l'absence de l'ombre, l'éloignement de l'eau et des fruits. Pas une seule case n'avait l'abri d'un arbre.

A l'extrémité de ce village, j'admirai la maison de la cheffesse entourée d'un jardin de deux ou trois hectares plein de fleurs et de fruits. Un peu plus loin, une chapelle catholique nous attira et nous allâmes la visiter et serrer la main de son desservant prêtre français.

Charmant petit monument simple mais élégant, où le corail avait rempli les rôles divers de moellons et de pierres de taille, selon les besoins de l'architecte, cette église, surmontée d'un clocher quadrangulaire avec extrémité conique, rappelait ceux que l'on construit maintenant dans les communes rurales de France. Le desservant avait une habitation simple mais commode. Je n'en ai vu que le parloir et ne puis rien dire du reste, sinon qu'il me sembla plus que suffisant pour une seule personne. Le jardin conduisait jusqu'à la mer; il était bordé d'arbres fruitiers d'essences diverses. C'était un des points de vue les plus beaux du littoral. Une petite digue en corail, se contournant d'une manière gracieuse, renfermait un certain espace du lagon qu'elle transformait en une grande salle de bains en marbre. Je félicitai M. le curé sur la beauté de son ermitage. Il alléguait sa pauvreté pour s'excuser de l'exiguité de l'hospitalité qu'il nous offrait; je crus remarquer pourtant que bien des gens aisés se contenteraient d'une pauvreté pareille, et nous patîmes.

J'ai déjà dit que les lagons intérieurs contenaient beaucoup de poissons. Je suppose que les Canacks pêchent avec des lignes et des filets; n'ayant vu aucun engin rappelant ceux dont nous nous servons, je ne puis faire que des conjectures à cet égard, mais j'ai été témoin d'une pêche qui m'a paru très-ingénieuse. Dans le cours de notre promenade, pendant laquelle nous n'avions pas vu moins de deux lieues de littoral, nous avons pu remarquer cinq à six sociétés d'hommes et de femmes qui pratiquaient cette pêche.

Tout le monde connaît une seine et sait ce que l'on appelle seiner, ou traîner la seine de manière à ramasser le poisson qui nage près du fond. Les Canacks me donnèrent le spectacle d'un trainage. Seulement

ils n'avaient pas de seine, et voici comme ils la remplaçaient. Avec des branchages bien feuillus, ils construisent une espèce de guirlande grosse comme le corps d'un homme environ et longue de deux ou trois cents mètres; ils placent à la partie moyenne une nasse en tiges flexibles où le poisson peut entrer, mais d'où il ne peut plus sortir. Sur cette longue tresse flottante se placent les pêcheurs hommes et femmes, de distance en distance. Les extrémités et le milieu où est la nasse sont confiés aux hommes les plus habiles. On entre en pêche dans un certain ordre : on décrit un demi-cercle, on marche pendant quelque temps devant soi, contre le vent, puis on se rapproche de terre, de manière à ce que la nasse reste dans l'angle le plus reculé de la portion d'eau circonscrite par les pêcheurs. Quand cette nasse arrive à terre, elle est presque toujours pleine de poisson. Un trainage dure une heure au moins. La traîne est manœuvrée par huit ou dix personnes, et les pêcheurs marchent enfoncés dans l'eau jusqu'à la poitrine. Ce spectacle m'intéressait et je le suivis depuis son commencement jusqu'à la fin. Une fois la pêche finie, la bande que j'avais suivie dans tout son travail se réunit à l'ombre de grands arbres, où deux ou trois personnes avaient fait d'avance un assez grand feu. Le bois mort git en si grandes quantités à chaque pas, que cette première partie des apprêts d'un repas est bientôt faite. Les Canacks, qui se préparaient à festiner sur l'herbe, firent tant d'instances pour nous retenir près d'eux, que nous aurions eu mauvaise grâce à refuser; je m'assis donc adossé à un arbre, au vent du foyer pour éviter les bouffées de fumée, et je regardai.

Quelques beaux poissons avaient été pris. On en prépara de suite un certain nombre. Un entre autres

me fut montré tout vivant, et la Canaque qui le tenait m'annonça qu'elle allait le faire cuire à mon intention. A cet effet, elle l'enveloppa dans cinq ou six larges feuilles bien vertes et bien épaisses; puis elle lia le tout avec une tresse en herbes. Le poisson étant aussi bien empaqueté que possible, elle le jeta au milieu du brasier, mais dans une position où elle put le voir, le surveiller, le retourner et le changer de place. Le malheureux poisson passa brusquement de vie à trépas, et de l'eau, il sauta pour ainsi dire dans le feu. Je ferai remarquer en passant que cette mort subite au milieu d'une bonne santé est la condition la plus favorable pour qu'il soit savoureux. En même temps que les poissons, on avait jeté sur le brasier des fruits de l'arbre à pain ou mayorés. Cet arbre est un des plus beaux végétaux de l'île; gros, haut et large comme un de nos plus grands chênes, il porte des fruits qui, au lieu d'être petits comme les glands, sont gros comme des melons moyens. Enveloppé d'une écorce verte, dure et raboteuse, ce fruit renferme la pulpe la plus blanche, la plus savoureuse qu'on puisse voir. La seule préparation est la cuisson ou torréfaction dans un four ou sur des charbons ardents. L'écorce se charbonne, mais en ouvrant cette croûte noire on trouve une fécule qui invite à manger. Un petit fruit analogue aux marrons, si ce n'est qu'il est plus long, cuisait aussi à côté des mayorés. Appuyées aux pieds des arbres, des noix de cocos vertes gisaient en monceaux, ou se tenaient tout ouvertes à la disposition des convives altérés. Il faut l'adresse des sauvages pour ouvrir aussi proprement les cocos. Un petit coup sec donné sur une pierre fêle le sommet de la noix, et les doigts disposent une ouverture suffisante pour qu'on puisse boire le lait dans le vase même où il s'est formé. Une noix de coco vide avait

été remplie d'eau de mer et placée de manière à ce que chacun des convives put y puiser un assaisonnement destiné à combattre la fadeur des aliments.

Quand les mayorés et les poissons eurent été tournés et retournés un certain nombre de fois on décida que tout était cuit. Alors la femme, qui avait commencé à s'occuper de moi, s'approcha encore et étendit cinq à six larges feuilles qui devaient me servir de nappe et de serviette. Bientôt elle apporta entre deux petits bâtons le poisson qu'elle m'avait destiné et qui était alors entouré dans une carapace de charbon. Mon poisson sur une feuille, mon mayoré et mes marrons sur une autre, une noix de coco ouverte à la portée de ma main, l'eau de mer à ma disposition, et me voilà à table devant des mets auxquels je ne pouvais reprocher ni les excès d'assaisonnement, ni les raffinements de l'art culinaire européen. Seulement j'étais au moins aussi embarrassé, devant ce festin primitif, que l'eussent été les Canacks devant une table servie à la mode européenne. Je n'avais ni couteau ni fourchette, ni rien qui put m'en tenir lieu, et je regardais mes voisins d'un air assez piteux, épiant leurs mouvements, afin du moins de pouvoir les imiter. Eux cependant s'étaient déjà mis à la besogne. Grâce à deux petits morceaux de bois cassés avec art, ils fendaient leurs mayorés, enlevaient la croûte charbonneuse de leurs poissons, épluchaient leurs marrons, et prenant habilement les parties intérieures de chaque met, ils mangeaient à belles dents, sans se préoccuper de moi. Je les admirais, je voyais comme quoi il faut peu de chose à un homme pour bien dîner, et je me prouvais, par l'exemple que j'avais sous les yeux, que les services d'argenterie, le linge damassé, la vaisselle de porcelaine, etc., sont de vaines superfluités; mais en atten-

quant je ne mangeais pas. Ma pourvoyeuse avait même, je crois, feint de ne pas s'apercevoir de mon embarras. A la fin pourtant elle eut pitié de moi. Avec deux morceaux de bois cassés exclusivement pour moi, elle ouvrit mon poisson. Jamais chair de poisson ne fut plus appétissante. Elle en fit autant de mon mayoré, et la fécule la plus blanche était moins blanche que la pulpe de ce fruit. Je me décidai à me servir de mes bûchettes et aussi de mes doigts, et j'arrivai à manger du meilleur appétit que j'aie eu de ma vie. Je bus le lait de deux ou trois cocos, j'assaisonnai mon poisson avec l'eau de mer, et tout marcha au mieux. Mes amphitryons mangeaient eux comme font des sauvages; les poissons se succédaient et les mayorés aussi. Cependant, je dois le dire, il y avait une distance énorme entre leur appétit et la voracité des Nouveaux-Zélandais, entre leur méthode simple mais propre de prendre leur repas et la malpropreté des autres. D'où venait cette différence, ce raffinement d'un côté et cette gloutonnerie de l'autre, dans des peuples de la même race? Du climat, sans doute, de la fertilité du pays que chaque variété habite, de la différence dans les moyens de se procurer la nourriture.

En quittant nos aimables Taïtiens, nous leur abandonnâmes quelques-unes des provisions que nous avions apportées de Papeete, et ils nous accompagnèrent de toute espèce de vœux de bonheur.

Notre retour à Papeete ne s'effectua pas dans d'aussi bonnes conditions que le commencement de la promenade. Les nuages s'étaient condensés autour des montagnes depuis le matin. Nous voyions bien un épais rideau d'un blanc grisâtre nous voiler les hauteurs qui se détachent vigoureuses du ciel quand le temps est clair; mais comme nous avions du soleil, de la chaleur

et du calme, nous ne pensions pas que la pluie pût venir, nous n'étions occupés qu'à nous plaindre de la chaleur. Vers le soir pourtant, la brise s'éleva, le temps se couvrit, les feuilles frissonnèrent, l'air se rafraîchit, et les nuages s'abattirent des hauteurs dans la plaine avec la rapidité et le bruit d'une avalanche de neiges qui tomberaient du haut des Alpes. Notre attention fut attirée par le refroidissement subit, l'obscurité croissante, le bruissement des arbres, le grondement lointain de la nue. Nous voyions qu'il allait tomber une pluie tropicale, c'est-à-dire une de ces pluies à traverser tous les abris, à inonder les chemins, à transformer les rivières les plus tranquilles en torrents les plus impétueux; nous savions cela; nous voyions qu'un moment de plus et nous serions mouillés jusqu'aux os. Il est vrai qu'il n'y avait pas d'orage à proprement parler, on ne voyait pas d'éclair, on n'entendait pas le tonnerre; mais la position pouvait cependant présenter quelques dangers. Notre cheval pouvait être entraîné par un torrent, passer à travers un pont délabré, glisser dans une pente rapide et nous jeter dans un précipice. Bref, nous devions faire une halte. Nous avisons un hangar où nous mettons notre cheval à l'abri, et une grande case remplie d'indigènes, où nous entrons accueillis par les saluts de toute l'assemblée.

J'ignore jusqu'à quel point la journée du dimanche avait provoqué cette réunion; mais bien que la population ne fût pas catholique, elle paraissait profiter du jour de fête pour s'amuser. Des hommes et des femmes assis ou étendus sur des nattes se livraient, je puis dire avec fureur, aux oies de la conversation. C'est plaisir de voir causer un Canaek, il ne tarit jamais. Celui qui a la parole ne la cède pas, et celui qui est condamné à écouter veut toujours parler; si bien que

souvent tout le monde parle à la fois. Cependant il faut reconnaître que les femmes cèdent toujours la préséance aux hommes; quand ceux-ci parlent, elles écoutent ou bien elles s'éloignent afin de parler entre elles, et de n'être pas condamnées à écouter sans rien dire, ce qui ne leur paraît pas une petite corvée. Des jeunes filles dansaient, s'interrompant souvent pour causer, rire et jouer avec des jeunes gens. L'orchestre était tenu par deux jeunes garçons qui chantaient en s'accompagnant sur un instrument peu harmonieux, mais assez bruyant. Il se compose d'un long bambou gros comme le bras. Une bande d'écorce large comme le doigt est soulevée dans une grande partie de son étendue, et deux petits chevalets éloignent cette bande du cylindre d'où on l'a enlevé; avec un bâton léger on frappe sur cette corde tendue; on a alors une espèce de monocorde primitif, d'où sortent des sons sourds ou éclatants, selon la manière de frapper. Les jeunes danseuses sont loin de reproduire les danses célébrées autrefois par Cook et les autres voyageurs. On dit pourtant que quelquefois on danse encore la upa-upa, qui se termine par les désordres les plus cyniques et les plus scandaleux. Moi, je n'ai vu rien que de très-décent et même de trop peu accentué pour offrir de l'intérêt. Les jeunes filles avaient bien leur inévitable couronne de feuilles et de fleurs, mais elles ne sortent pour ainsi dire pas sans cela. Cette coiffure est un besoin pour elles, elles la renouvellent chaque fois qu'elles font une nouvelle sortie. La couronne est cueillie aux premiers buissons venus, tressée tout en marchant et placée sans miroir, sans apprêt et avec un succès constant.

Au lieu de la demi-nudité d'autrefois, au lieu du léger pareo de tapa entourant les hanches pour dissi-

muler des trésors dont le voile même augmenterait le charme, nous voyions nos danseuses enveloppées de la tête aux pieds dans un immense peignoir en étoffe légère, c'est vrai, mais dont l'ampleur cachait complètement toutes les formes. Cette robe est à peu près le seul vêtement des femmes. Par-dessous il y a bien encore le pareo comme souvenir de l'ancien costume ; mais la robe se trouve maintenant chez toutes les femmes, à la ville comme à la campagne, chez les pauvres comme chez les riches. Celles que je voyais dans le moment étaient en indienne ; ailleurs j'en aurais vu en calicot blanc, et en allant jusqu'au salon de Mme B..., j'en aurais trouvé en mousseline claire.

Je dois avouer qu'avec ce vêtement la danse nationale n'avait plus d'attraits. Comme elle se compose surtout de gestes et de poses cadencés, la souplesse du corps ne peut-être appréciée qu'à la condition de n'être pas voilé. Ce n'était plus l'ancienne danse et ce n'était pas encore la danse nouvelle. Je regardai patiemment ce spectacle quelque peu grotesque et triste, malgré le bruit qu'on faisait autour de nous, parce que la pluie tombait au dehors et que nous devions attendre que le temps se rassérénât pour que les chemins devinssent praticables.

J'appris alors que les danses qui ont lieu chez la reine ont encore quelques-unes de leurs anciennes allures, et on m'engagea à les aller voir. Je savais que la bonne Pomare, qui a maintenant passé la cinquantaine, est, pour les jeunes filles qui composent sa cour, d'une faiblesse qui s'explique par le souvenir de sa vie passée. Celui qui tient à conserver sa santé se prive d'aller visiter cette Circé polynésienne dans la crainte d'éprouver ce qui advint aux compagnons d'Ulysse.

Je désirais pourtant voir la reine tout en ne me

souciant pas de me faire présenter chez elle, parce que les gens qui se respectent redoutent son entourage et les propos qui résultent de cette fréquentation. Le hasard me vint en aide et je la vis deux fois : un jour, comme elle sortait du temple protestant, un autre jour chez un négociant français. De taille au-dessus de la moyenne, très-grosse et d'une démarche qui a pu être gracieuse, mais qui n'est plus que lourde, la figure brune, les yeux noirs avec un regard doux et mélancolique, les cheveux d'un noir de jais, Pomare paraît avoir de cinquante à cinquante-cinq ans. N'étant plus soutenue dans la vie par l'attrait du plaisir, la grande préoccupation de sa jeunesse, elle paraît soucieuse et on dirait, à la voir, qu'elle gémit en secret de la position politique qu'elle s'est faite à elle-même. Comme elle est déchue en effet de son ancienne majesté ! Nous sommes passés à côté d'elle, nous l'avons saluée comme nous aurions fait pour une simple marchande endimanchée. Elle nous a rendu notre salut comme on le rend à des égaux, et cependant quand ses ancêtres paraissaient devant leurs sujets, ceux-ci se prosternaient, se découvraient la tête et le corps, et n'osaient regarder leurs souverains.

Quand je la vis chez le marchand, elle était en négligé. elle avait même oublié ses souliers. Mais qu'importe cela ? Son peignoir était long et quand on lui voyait les pieds, on pouvait en admirer la beauté. Elle venait d'acheter un peigne. Le marchand m'engagea à lui offrir la main, ce que je fis volontiers en lui disant simplement « bonjour Pomare. » Elle me répondit par « bonjour Monsieur » en me tendant la main. Pour se débarrasser du peigne qu'elle venait d'acheter, elle le ficha dans ses cheveux, comme fait un coiffeur pendant les travaux de son métier.

Tous les voyageurs, pour si peu qu'ils restent à Taïti, doivent aller faire une visite au fort de Fatahua. C'est une espèce de pèlerinage, et je puis certifier qu'on y devrait bien gagner des indulgences, car on a assez de mal à monter jusque-là.

La vallée de Fatahua sépare Papeete de Matavaï. C'est à sa partie la plus déclive que commence le village métrique dont j'ai parlé plus haut. C'est dans le fond de la vallée qu'il faut se rendre pour gagner le fort. On suit d'abord le bord d'une rivière dont le murmure s'augmente de la pente et des obstacles qu'elle rencontre. Le sentier, soit qu'il s'approche ou s'éloigne de l'eau, est toujours étroit, taillé dans une muraille de basalte ou troué dans un fouillis de goyaviers au milieu desquels s'élèvent des orangers aux fruits innombrables. Un grand champ de cannes à sucre s'étend à gauche du chemin, puis viennent des prairies, des bois et enfin la gorge de la montagne dans laquelle il faut s'engager bravement malgré les épines et les fondrières. Je ne voudrais pas chercher à décrire les divers spectacles qui se présentent successivement aux regards. Ces grandes murailles de pierre noire aux blocs superposés, aux colonnes parallèles, on les dirait des restes de constructions humaines, si les hommes pouvaient faire des travaux si gigantesques. Ces arbres qui semblent avoir été attachés sur le rocher et qui végètent pourtant de manière à prouver qu'ils ont trouvé assez de terre dans les fentes où leurs racines ont pénétré; ces montagnes dont les cimes semblent s'éloigner à mesure qu'on monte pour se rapprocher d'elles; cette couronne de pierre qu'on appelle le diadème et qui paraît tout aussi haute vue du fort que de la grève; cette cascade qui sort d'un trou de la roche de basalte, se jette dans l'espace et s'en va retomber à mille mètres

au-dessous, sans que son long ruban blanc se soit ni détourné ni éparpillé ; tout cela ne peut se décrire, il faut l'avoir vu et le revoir encore, pour bien s'en rendre compte et pouvoir en parler avec un peu d'ordre.

Le fort est bâti sur un petit plateau qui se trouve le long de la montagne au côté droit de la vallée. Les visiteurs sont reçus par un sergent chef du poste qui leur fait toujours le plus cordial accueil. Sur l'emplacement du fort, qui se compose de deux ou trois petits bâtiments et de quelques murs crénelés, se tenaient les révoltés les plus opiniâtres de la guerre de l'indépendance. On ne pouvait, croyaient-ils, arriver jusqu'à eux que par la vallée de Fatahua. Le sentier conduisant au plateau était étroit, et ils pouvaient fusiller tous les imprudents qui s'aventureraient dans un tel passage. Ils étaient donc bien tranquilles dans leur forteresse, persuadés qu'elle était inaccessible. Les Français s'y frayèrent pourtant un chemin, et pour cela ils escaladèrent la montagne à revers. Ce fut un travail si extravagant qu'en les voyant, les Canacks n'en croyaient pas leurs yeux. Ils étaient pourtant pris, et leurs ennemis désormais placés au-dessus d'eux étaient les maîtres de leur vies ; ils se rendirent. Je visitai ce plateau supérieur où les Français apparurent comme des oiseaux qui se posent après un vol au milieu des nuages. De là je vis la rade de Papeete, Moorea avec ses nombreux accidents de terrain, et les vastes espaces de la mer. J'ai visité tous les recoins où la garnison cherche successivement à s'installer, à gratter un peu la terre pour y planter des fraisiers, à tenter l'acclimatation des arbres et des légumes d'Europe. J'ai même rapporté du liège pris sur un chêne planté depuis l'occupation, et une branche de chêne blanc d'une assez belle venue. J'ai cueilli des roses derrière les murs du

fort. Je me suis glissé en rampant à plat ventre sur les pierres glissantes qui forment le bassin d'eau glacée, d'où s'échappe la cascade. J'ai monté le long de la montagne par des escaliers taillés dans le roc et roides comme des échelles de meuniers. J'ai vu là haut, un arbre dont la tige, coupée devant moi, laissait échapper une sève rouge comme du sang et suitant de la blessure par petits jets intermittents; on eût dit les battements d'une artère au moment de la contraction du cœur. La vie de cette plante plus parfaite que celle de ses voisines paraissait se rapprocher de la vie animale. De tout ce que j'ai vu dans cette promenade, rien ne m'a laissé peut-être un souvenir aussi présent que l'aménagement de la chambre du sergent commandant le poste. Un lit d'acajou avec des rideaux, une commode, un secrétaire et une glace haute de près de deux mètres sur un de largeur. Je m'extasiais de voir à deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, dans un vrai nid d'aigle, une telle magnificence. On me dit que l'arrivée de ces meubles datait du passage d'un gouverneur qui y était venu chercher la fraîcheur et le silence. Aux questions indiscretes que je fis sur le goût extraordinaire d'un militaire pour un pareil luxe dans un simple campement, on sourit et on me laissa entendre qu'il n'était pas seul.



CHAPITRE IX.

LE RETOUR.

I

Atouaï.

J'ai quitté Taïti. Le Ferdinand de Lesseps m'emporte vers la France où j'espère rentrer bientôt. Nous avons pris, il est vrai, le chemin des écoliers; au lieu d'aller directement au cap Horn, il nous faut d'abord visiter Valparaiso, gagner le Pérou, y prendre un chargement de salpêtre, et retourner en France après un long détour.

J'ignore si j'écirai jamais les souvenirs de cette fin de voyage; en tout cas, la bande ouest de l'Amérique du sud est si différente des pays dont j'ai parlé jusqu'à présent, qu'elle ne peut faire partie de la même étude. Aujourd'hui j'ai terminé mes expériences sur le procédé de pêche que j'avais imaginé. Elles ont réussi autant que les circonstances l'ont permis. A d'autres le soin de continuer mes travaux et d'en profiter; moi, j'ai fait ma tâche. J'ai, pendant mon voyage, vu et

étudié quelques colonies océaniques; j'ai exprimé mon opinion touchant les terres et les hommes qui les habitent, je terminerai ce livre par quelques réflexions générales sur la colonisation et sur les diverses méthodes que j'ai vu mettre en œuvre. Enfin je me demanderai ce que l'Européen aurait pu faire, s'il avait été animé par le seul amour de l'humanité, par le désir d'être véritablement utile aux races océaniques et surtout à la belle race jaune de la Polynésie.

Afin d'avoir tous les éléments des diverses comparaisons que je veux établir, j'ai besoin de dire quelques mots des îles Sandwich ou Hawaï. C'est vers cet archipel que s'est dirigé le *Gustave* en quittant Taïti. C'est à Oahou qu'il doit se ravitailler, compléter son équipage, se mettre enfin en état de faire sa véritable pêche; jusqu'à présent il n'a fait que des saisons intermédiaires. J'ai visité une seule des îles Hawaï et il y a déjà longtemps de cela. Cependant ce que je sais de ce pays me permettra, j'espère, de le comparer à ceux que nous venons de passer en revue et où vit la même race.

Vers la fin de septembre 1839, en revenant du détroit de Béring, le navire *la Ville de Bordeaux* passa quelques semaines en rade de Waïmea à Atouaï.

Une fois à quelques milles du port nous hissons le pavillon de nation et celui de pilote. Nous espérons qu'on nous répondrait par un signal quelconque, et pourtant aucune couleur ne fut hissée. Nous sûmes même plus tard que notre arrivée avait causé un grand émoi dans l'île. Le navire étant très-grand, paraissait être une frégate; les manœuvres s'y faisant avec une grande précision et une certaine promptitude, les insulaires se persuadaient qu'ils avaient devant eux un navire de guerre français; et comme il y avait eu pré-

cédemment quelques difficultés entre les missionnaires de diverses communions, ils s'imaginaient que nous venions faire acte d'hostilité. Tout le monde fut donc saisi de crainte. Dans un fortin, qui commande la rade, on aurait, en cherchant bien, trouvé quelques canons en assez mauvais état, et une centaine de fusils rouillés. Le commandant appela les insulaires à la défense de la citadelle; mais, n'ayant pas d'armée permanente, il n'avait d'autre moyen que de ramasser des hommes de bonne volonté parmi les curieux qui nous regardaient manœuvrer. Or la bonne volonté fut médiocre. Chaque homme capable de porter un fusil préféra, à un service désagréable derrière les murs d'un fort délabré, une promenade sur la montagne, et le commandant n'eut d'autre ressource que de courir après les déserteurs. Le fort resta donc tout seul. Pour nous, ennuyés de ne voir personne, nous restions condamnés à l'ouïoyer. A la fin pourtant, s'approchèrent quelques pirogues, et une heure plus tard, le navire était entouré de plusieurs centaines de canots. Tous les Hawaïens voulaient nous voir, tournaient et retournaient autour du navire, caquetaient tellement que nous en étions assourdis. C'était un spectacle curieux que tous ces hommes nus, à la couleur bronzée, qui, de loin, paraissaient assis dans l'eau sans autre soutien que la mer. A mesure qu'ils s'approchaient, on reconnaissait qu'ils étaient sur les lisses d'embarcations si étroites qu'ils n'auraient pu entrer à l'intérieur.

Ces petits canots, qu'ils nomment *canouts*, sont faits avec des arbres creusés, et leurs extrémités, effilées comme des têtes de marsouins, se relèvent gracieusement en une pointe perpendiculaire à leur direction. Les plus grands ont un gaillard en bois jaune et lui-

sant à leurs deux extrémités, ainsi que des parois latérales admirablement ajustées; les petits sont d'un seul morceau de bois; tous sont faits avec un art qui étonne d'autant plus qu'on ne sait à quels outils on doit ces petits chefs-d'œuvre. Il serait à peu près impossible de tenir la mer dans de pareils esquifs sans craindre de chavirer, s'ils n'étaient équilibrés au moyen d'un balancier, ou poutrelle en bois léger, placée parallèlement à la pirogue et unie à elle au moyen de perches disposées en arcs de cercle. Grâce à cet artifice, l'embarcation est assez solide si celui qui la monte a soin de s'appuyer du côté du balancier; cependant elle chavire encore quelquefois, et le sauvage, après l'avoir vidée avec une calebasse, tout en nageant à côté, remonte dedans avec la plus grande facilité. Longues quelquefois de sept à huit mètres, elles sont à peine plus larges que lorsqu'elles n'en ont que deux ou trois. Conduites à la voile ou à la pagaie, elles portent jusqu'à dix et douze hommes et atteignent une grande vitesse. Les petites sont montées par un seul homme qui les dirige toujours à la pagaie et qui s'aventure au milieu des brisants avec la plus grande sécurité. Enfin quelquefois on en accouple deux qui servent alors aux grands voyages ou à la guerre. C'est une disposition analogue à toutes celles de l'Océanie, c'est-à-dire que les payeurs ou rameurs sont dans les pirogues, tandis que les guerriers, les passagers et les provisions sont sur un pont intermédiaire, ou espèce de radeau. Toutes ces embarcations sont très-légères. Quand le sauvage rentre chez lui, il rapporte la sienne et la remise sous un hangar construit à cet effet. Les plus belles que j'aie vues, valaient de 40 à 50 piastres; les autres sont moins chères; cependant elles ont toujours une valeur d'autant plus grande que le bois qui sert à leur cons-

truction ne se trouve que dans les îles du sud, Mawi et Hawaï.

Au milieu des curieux qui nous entouraient, je pouvais voir quelques naturels mettant du moins le temps à profit en pêchant. Le poisson qu'ils recherchaient se tenait près du fond, et ils employaient un moyen très-ingénieux pour faire parvenir l'appât à la profondeur voulue. Leurs lignes, composées d'une petite ficelle en liber de mûrier à papier tordu entre les doigts, sont très-fortes quoique fines. A leur extrémité est fixé un hameçon en os ou en fer, bien aiguisé. L'hameçon étant muni de son appât on enroule la ligne autour d'une pierre dont on a fait provision sur la plage, et on laisse tomber le tout à l'eau ; la petite pelote se déroule, et aussitôt que la pierre se détache, l'appât est happé par un poisson. Le pêcheur sent des secousses, il tire à lui lestement et jette sa proie dans le fond du boat.

Un des canots qui nous entouraient s'approcha plus près de nous que les autres, et un des hommes qui le montaient s'élança à bord. Il nous fit entendre à plusieurs reprises qu'il était pilote et qu'il allait nous conduire au mouillage. Le capitaine, ne comprenant pas ses indications, préféra envoyer une pirogue à terre, et une heure plus tard, nous avions à bord un vieil Anglais nommé William qui nous mouilla en lieu convenable.

Le père William était à Atouaï depuis une trentaine d'années. Il avait assisté aux dernières guerres qui avaient précédé la conquête par Tamea Mea. Il était considéré par les habitants comme un compatriote, et lui-même avait presque oublié qu'il était né loin de là. Qu'avait-il été trente ans plus tôt, alors qu'il était jeune et imgambe ? je ne l'ai jamais su. Matelot probablement, il avait déserté, s'était fixé à Atouaï au mo-

ment où l'île était indépendante, y avait vécu de son travail, s'y était marié et avait vieilli doucement sans que sa condition d'étranger lui portât préjudice, ni lui donnât de grands avantages. En vieillissant, il devint infirme ; affecté de diabète et d'amaurose, il traînait péniblement ses soixante-dix ans, et pour vivre dans la modeste aisance où je l'ai vu pendant notre relâche, il fallait, ou qu'il eût amassé quelques économies pendant sa vie active, ou qu'il eût reçu du chef de l'île des terres dont il tirait profit. Nous ferons bientôt avec lui une plus ample connaissance.

Quand le navire fut mouillé, que les voiles furent serrées et que toute la population se fut bien assurée de nos intentions pacifiques, l'excès de confiance remplaça l'excès de peur. Le pont fut littéralement couvert d'indigènes dont le bavardage devint si bruyant que nous ne pouvions plus nous entendre. Le mot *canacka* revenait à chaque instant sur leurs lèvres, comme celui de maoury à la Nouvelle-Zélande. Nous faisons même une remarque qui, sans nous donner d'inquiétudes, nous donnait cependant à penser. Pour monter à bord, les sauvages avaient abandonné leurs canots et ne se préoccupaient nullement d'être à près de deux milles de terre, sans aucun moyen de transport. Nous nous figurions qu'ils désiraient rester indéfiniment avec nous, et comme la présence d'une pareille population supplémentaire pouvait affamer le navire et y déterminer des désordres, le capitaine, avant de se rendre à terre, voulait s'en débarrasser. Il fit donc signe à tous les visiteurs d'avoir à déguerpir au plus vite, et ceux-ci, avec une docilité exemplaire, montèrent sur les lisses et se jetèrent à l'eau, comme une troupe de loups marins quitteraient un rocher à l'approche des chasseurs. Aucun ne s'approcha des canots, ils partirent

à la nage et gagnèrent l'île en moins d'une heure. On pouvait dire avec vérité qu'ils nageaient comme des poissons. Il n'était pas venu une seule femme. Je vis là les résultats de l'influence des missionnaires. A la licence native avait succédé une sévérité excessive peut-être.

Bientôt nous descendîmes à terre accompagnés de William, qui nous proposa de nous servir d'interprète. Nous n'avions pas mis les pieds sur la plage que nous étions littéralement portés par la foule qui se pressait autour de nous. Notre pirogue avait été saisie par quarante ou cinquante bras vigoureux, au moment où elle arrivait dans les rouleaux qui eussent pu compromettre notre débarquement, et on l'avait traînée sur le sable hors de l'atteinte de la houle. Pendant que nous marchions vers la case du bon Anglais, les curieux étaient si nombreux que nous ne pouvions marcher. Les jeunes filles surtout tenaient à s'indemniser de la privation qu'elles s'étaient imposée en ne venant pas à bord ; elles nous suivaient à nous toucher, frôlaient nos habits, nous pressaient les mains, puis se retiraient un peu honteuses, et tout en riant, tout en répétant mille fois de suite *Parani, Parani* (Français), elles semblaient se faire un devoir et un plaisir de nous escorter.

Ce ne fut qu'à la case de William que nous pûmes nous débarrasser un peu de toutes ces importunités ; j'avais jeté un premier coup d'œil sur cette population, et mes impressions étaient les suivantes :

Grands, bien faits, avec tous les muscles bien dessinés, les jeunes gens font plaisir à voir : leur peau jaune n'a rien de désagréable ; quelquefois elle tourne au brun, d'autres fois aussi elle tire sur le blanc, et sa douceur au toucher, son reflet brillant rendent leurs

corps nus bien autrement beaux que les corps maigres, étiolés et blafards des Européens couverts habituellement de vêtements ; les cheveux sont noirs et frisés quand on leur laisse une longueur suffisante ; malheureusement on les coupe souvent d'une manière assez disgracieuse en laissant une simple couronne ou une touffe sur le sommet de la tête. Les hommes âgés sont obèses en général ; mais leur taille leur permet de porter leur embonpoint avec une certaine aisance, avec dignité même. Nous étions surtout entourés de jeunes filles pendant notre premier trajet, et je pus juger tout d'abord de la beauté de quelques-unes. Les cheveux relevés et fixés avec des espèces de résilles, la figure rieuse et ouverte, la bouche admirablement meublée, avec des lèvres charnues, le nez un peu fort sans être jamais épaté, les yeux noirs et bien fendus offraient un ensemble des plus séduisants ; les seins peu développés et fermes comme des globes de marbre, le corps souple, moelleux, les jambes et les bras bien modelés, les pieds petits, les mains délicates, tout cela réalisait bien à mes yeux le type que j'avais rêvé pour les Polynésiennes. Comment se fait-il qu'à vingt-cinq ans de là, me retrouvant en face de la même race à Taïti, je n'aie plus été, à beaucoup près, aussi flatté de l'aspect des femmes ? Cela tient-il à ce que la dégradation marche avec une rapidité désastreuse, ou tout simplement parce que j'ai vingt-cinq ans de plus et que je ne vois plus avec les mêmes yeux, ne juge pas avec le même enthousiasme qu'autrefois ? Je l'ignore ; mais j'ai gardé des jeunes filles d'Atouaï un très-doux souvenir, et celui que j'ai emporté dernièrement de Taïti est plutôt pénible qu'agréable. Les quelques femmes âgées que je pus voir me parurent toutes d'un embonpoint exagéré ; elles étaient obligées d'écarter les jam-

bes pour marcher. Heureusement pour elles et pour ceux qui étaient condamnés à les regarder, à l'encontre des jeunes filles, elles étaient complètement vêtues.

Sans vouloir passer en revue tous les costumes de l'archipel, je vais en quelques mots parler de ceux que j'ai vus. Tous les Canacks qui étaient sur les canots et qui ont pu, du navire où ils étaient restés par curiosité, retourner à terre à la nage, n'auraient pas pu supporter des vêtements longs et embarrassants, encore moins des vêtements lourds et chauds que le climat exclut. En effet, vus de loin, ils paraissent complètement nus. A mesure qu'ils se rapprochent, on reconnaît qu'ils portent une ceinture enveloppant les hanches et passant entre les jambes pour couvrir les parties sexuelles. C'est là, à proprement parler, le vêtement national primordial ; c'est le maro qu'on trouve chez tous les représentants de cette race, et qui déjà indique chez elle un commencement de civilisation. Les Mélanésien (Australiens, Calédoniens), quand ils portent une ceinture, sont loin d'avoir quelque chose d'aussi décent que le maro des Polynésien. Sous ce vêtement simple, commode et surtout exigü, les belles formes des Canacks se développent à ravir. Je n'ai vu à Atouaï ni bossu ni boiteux, je n'ai pas vu de ces maigreurs malades que les lambeaux d'habits dissimulent mal dans nos villes. Tous les hommes, au contraire, jusqu'à l'âge de trente ans, auraient pu servir de modèles aux peintres et aux sculpteurs.

J'ai rencontré assez fréquemment deux autres vêtements : le premier consiste en une pièce d'étoffe longue d'un mètre cinquante et large de soixante centimètres à peu près, avec un trou au milieu pour le passage de la tête. On dirait qu'on a pris modèle sur la chasuble des prêtres catholiques ; il est surtout porté par les

jeunes gens. Les hommes faits et les vieillards portent un grand morceau d'étoffe agrafé sur l'épaule droite, comme on nous représente les anciens Grecs. Quand un beau vieillard, drapé dans les plis de son manteau, s'avance d'un pas majestueux, la tête abritée sous un large chapeau de paille, et portant à la main un long bâton en bois rouge, il a toute la dignité d'un sénateur romain ou celle d'un évêque dans une procession des grands jours de fête. Le maro de l'homme est remplacé chez la femme par une ceinture plus longue et plus large qui tombe flottante jusqu'aux mollets; c'est le pareo des Taïtiens. Les jeunes filles se contentent souvent de ce seul vêtement, le haut du corps restant complètement nu; quelques-unes cependant, plutôt par coquetterie que par décence, portent en écharpe une bande d'étoffe qui couvre un sein et laisse l'autre à découvert. Les extrémités de l'écharpe sont cachées sous la ceinture. Leurs cheveux frisés sont relevés avec des tresses ornées de plumes, et constituent une coiffure très-élégante. La mode, qui pénètre partout, a déjà remplacé ce costume pittoresque par une longue robe ou peignoir qui n'est retenu par aucune ceinture. J'ai retrouvé la même robe à Taïti vingt-cinq ans plus tard. Un chapeau de paille tressée complète ce vêtement nouveau. Il faut qu'une femme soit vraiment belle pour ne pas paraître affreuse avec ce costume, surtout si on y joint une paire de gros souliers de matelot. C'est pourtant là la toilette des belles dames; ajoutons aussi que c'est surtout celle des femmes âgées, et que si celles-ci mettent une certaine affectation à cacher des charmes d'une autre époque, c'est sans doute par un juste sentiment de leur décadence. Sous leur chapeau de paille grotesque, avec un éventail en feuille de cocotier à la main et leur figure vieillotte,

ridée et noirâtre, elles ressemblent assez à certains quadrumanes qu'on exerce à la danse.

L'étoffe nationale se compose du liber du mûrier à papier, arbuste assez commun dans l'île, et avec lequel on fait de véritables objets d'art. Cette seconde écorce, a ses fibres noyées dans une gomme abondante; on en superpose des morceaux de diverses grandeurs, on les bat et on réduit le tout en feuilles qui atteignent quelquefois une grande dimension (cinq à six mètres) et une certaine finesse. C'est avec cette étoffe qu'on fait les ceintures, les manteaux et les robes; elle a le frou-frou du papier, bien qu'elle ait plus de consistance. Elle a été si bien battue et séchée, qu'elle peut aller à l'eau sans craindre aucune désagrégation; enfin on en fait de véritables tapis peints de couleurs brillantes, rouge, jaune et verte, qui ont un certain attrait de curiosité pour les Européens.

Si la mode a changé la forme des vêtements, elle a aussi introduit des étoffes étrangères : le calicot, les indiennes à fleurs, etc., se substituent à l'écorce du mûrier nommée *tapa*, et dans quelques années peut-être cherchera-t-on vainement les produits de l'industrie indigène. Les hommes d'un certain rang portent des habits européens en drap, des pantalons en coton, des chemises de pacotille; seulement le costume n'est jamais complet : tel se pavanant avec une redingote n'a rien dessous; tel autre porte une chemise pour tout vêtement. Ces importations enlèvent aux habitants leur aspect pittoresque; mais on les favorise afin de créer des besoins et de faire naître dans la population le goût du travail.

La case de William, où nous étions entrés pour attendre l'audience des autorités locales, est semblable à toutes celles que nous pouvions voir, et dont une

centaine constituaient le village. Elle se composait de trois bâtiments distincts renfermés dans une enceinte de piquets fichés en terre. Celui où nous entrâmes était l'habitation proprement dite; il était construit avec de longues perches placées verticalement et reliées entre elles à l'aide de tresses de pandanus très-artistement faites et appliquées avec une grande symétrie. De grandes nattes d'une certaine finesse, étendues le long de ces perches, complétaient les parois latérales. La porte était en bois et composée de deux parties, comme les portes coupées des maisons de nos paysans. Deux ou trois petites ouvertures carrées donnaient de l'air et du jour dans l'intérieur. Deux grands bancs garnis de nattes, et placés le long des parois, servaient de sièges et au besoin de lits; enfin le sol en terre battue était couvert de plusieurs nattes superposées dont les supérieures étaient très-fines et très-propres. Les chevrons longs et minces étaient réunis aux perches des parois latérales à l'aide des tresses dont j'ai parlé, ainsi qu'une pièce supérieure qui avait toute la longueur de la case. Les pignons avaient la même construction que les pans latéraux. Tout l'ensemble avait huit ou dix mètres de longueur sur quatre ou cinq de largeur; une cloison en nattes, mobile inférieurement, et relevée au milieu comme le sont les portières en étoffe, séparait la case en deux pièces, la première où nous entrâmes d'abord et qu'on pouvait appeler le salon, la seconde qui était la chambre à coucher de l'Anglais et de sa femme; deux lits recouverts de nattes et de tapa composaient les meubles principaux du ménage anglo-polynésien. Tout était simple, mais d'une propreté recherchée. Deux malles placées au bout des lits renfermaient la garde-robe commune; on voyait qu'un Européen vivait là. Dans une autre case construite

avec les mêmes éléments, mais de forme circulaire comme une ruche, étaient déposés certains ustensiles de cuisine dont je parlerai plus tard; enfin une dernière plus petite que les autres servait d'habitation aux domestiques.

Afin de nous mettre bien au courant de la position du pays et de nous diriger dans notre conduite ultérieure, M. William nous prévint que l'île était commandée par une femme en qualité de vice-reine ou gouvernante. En deux mots, voici son histoire :

Le roi Tamea-Mea III, jeune homme d'une vingtaine d'années, avait une nourrice qu'il aimait beaucoup. Le gouvernement d'Atouaï était vacant : il le donna au mari de sa nourrice. Ce gouverneur jouit peu de sa grande position ; il était mort depuis cinq ou six mois au moment de notre relâche, et sa femme avait été conservée dans son gouvernement, jusqu'à ce qu'un délai suffisant lui permit, en se remariant, de mettre son nouveau mari à la tête des affaires. Nous allions donc être présentés à la gouvernante; seulement on vint nous annoncer qu'elle était encore à la promenade. Forcés d'attendre, nous cherchâmes à interpréter son absence, et il nous vint dans l'idée que sa prolongation pouvait bien être l'effet d'une exagération de peur. En voyant le navire qu'elle supposait, comme tout le monde, un navire ennemi, la pacifique dépositaire de l'autorité était montée à cheval, et, suivie de sa petite cour, elle était allée se réfugier dans un asile à peu près inaccessible à des étrangers. Des courriers étaient partis pour la ramener; mais la peur l'avait poussée si loin, qu'elle ne devait rentrer que plus tard.

Apprenant qu'il y avait un missionnaire américain tout-puissant dans le pays, le capitaine se décida, avant tout, à lui faire visite. Nous voilà donc de nouveau en

route à travers le village pour gagner une petite colline où nous voyions, entouré de cocotiers et d'arbres à pain, un charmant petit cottage bien blanc, bien propre, avec jardin clos de murs; par devant, large grille pour pénétrer à l'intérieur, orangers et bananiers dans le jardin et quelques fleurs empruntées sans doute à la montagne; un petit perron de cinq ou six marches conduisait à la porte de la maison peinte en vert, qu'une pensée de retraite et d'isolement semblait avoir éloignée à dessein du village qu'elle dominait. Nous rencontrâmes, sur notre route, des monceaux de grosses briques de terre qu'on faisait sécher au soleil avant de les employer. J'ai su depuis que, sous l'inspiration du missionnaire, les Canacks préparaient les matériaux d'un nouveau temple. Tout le monde sait comment se font ces briques : on pétrit de l'argile mêlée à des herbes longues, on leur donne une forme, puis on les superpose de manière à ce qu'elles puissent avoir le contact de l'air et de la lumière, et on attend. Elles sèchent et se durcissent assez complètement pour servir à faire des murs qui, grâce à un revêtement en chaux ou en plâtre, deviennent très-solides. Comme nous traversions le champ qui servait d'atelier, s'offrit à nos regards une apparition toute fantastique : une jeune fille à la figure plus brune peut-être que celles que j'avais vues jusque-là, mais d'une régularité parfaite, d'un galbe délicieux, couverte d'une longue robe blanche, parut tout à coup devant nous, puis s'échappa entre deux monticules de briques pour reparaitre à vingt ou trente pas plus loin d'une manière aussi subite, et disparaître aussi soudainement. On parle des apparitions de fantômes blancs pendant la nuit et de la foule de sentiments qu'ils inspirent; mais ces apparitions nocturnes ne pourraient jamais arriver au degré de

surnaturel que celle-ci revêtit à nos yeux. L'air chaud du milieu du jour, dans les régions tropicales, paraît danser devant le promeneur; la terre, les arbres, les corps blancs surtout reçoivent verticalement les rayons du soleil, et deviennent, à leur tour, autant de foyers de rayonnements, si bien qu'on ne regarde rien dans cet air si splendidement embrasé sans cligner l'œil, sans se mettre un écran devant le front; malgré tout, on ne regarde jamais avec les yeux grands ouverts, on ne distingue pas bien ce qu'on voit. Quand cette tête brune apparut, quand ses yeux brillants comme des diamants, enchâssés dans des cercles d'ébène, eurent lancé sur nous un regard rapide et scrutateur, quand sa bouche entr'ouverte nous eut montré des dents d'un blanc de lait; quand cette robe flottante eut, par son mouvement rapide, laissé une traînée de lumière dans l'espace qu'elle venait de traverser, nous restâmes fascinés par cette apparition. Je la suivis tant que je pus la voir, je lui fis signe de nous attendre, je hâtai le pas pour l'atteindre; mais semblable à un revenant de l'autre monde, elle paraissait se jouer de ma curiosité; elle passait comme une ombre, sans nous faire le moindre geste; elle nous regardait seulement, souriait, disparaissait et réapparaissait un peu plus loin; elle nous précéda ainsi jusqu'à la maison du missionnaire.

Comme un feu follet qui conduit les voyageurs jusqu'aux lieux habités et s'évanouit, elle parut s'évanouir aussi derrière un dernier monticule de briques. Ne la voyant pas s'échapper de cet abri, je crus cette fois la surprendre et l'arrêter au moins un moment par le pan de sa robe : je cours donc, j'avance la tête avec anxiété, j'allonge la main en même temps que je dirige mes regards dans le lieu où devait se

trouver ma fée malicieuse, mais je fus complètement trompé, je ne vis rien, pas même l'empreinte de ses pas; j'avais été le jouet d'un lutin; je fus du moins tenté de le croire, jusqu'à ce qu'on m'eut appris l'histoire de cette jeune fille. Son père, cipaye venu de l'Inde depuis une vingtaine d'années, avait épousé une canaque. Il avait eu de cette union une petite fille, et cette enfant avait grandi capricieuse, fantasque, extravagante; elle ne frayait pas avec les jeunes filles de son âge; elle se croyait d'une autre race et faisait fi d'elles. Poussée par la curiosité, elle avait voulu nous voir, mais elle se serait bien gardée de se mêler au cortège qui nous avait accompagnés sur la plage. Elle aimait le mystère, et il lui fallait, dans sa rencontre avec nous, une mise en scène en rapport avec la tournure de son esprit.

Je me hâte, pour en finir avec cette jeune fille, de rassurer le lecteur qui pourrait croire que, simple fille de l'air, elle a disparu complètement. Non. La belle Indienne abandonna bientôt sa sauvagerie: les jours suivants, nous pûmes causer avec elle, et elle devint une de nos meilleures amies.

Le missionnaire était chez lui, et je crois même pouvoir dire qu'il nous attendait. Il savait que, d'après les renseignements de William, nous aurions vite jugé nécessaire d'aller lui faire visite.

L'honorable M. Samuel Witneh était à Atouaï depuis vingt ans. Homme de quarante-cinq ans, grand, maigre, à l'allure raide et compassée, très-froid au premier abord, il avait besoin d'être un peu étudié pour être jugé favorablement. Sa femme, créature timide et malade, de quarante ans, paraissait avoir été créée exclusivement pour soigner la maison, fabriquer des gâteaux et faire le thé. Aussi après nous avoir fait,

dans cette mesure, les honneurs de chez elle, disparut-elle pour ne plus revenir.

Le capitaine expliqua les motifs de sa relâche, et comme il laissa voir, dans sa conversation, qu'il possédait et pouvait céder des outils de menuisier, le digne M. Samuel nous promit des chèvres et s'engagea à user de son influence auprès de la gouvernante pour qu'elle nous procurât tout ce qui pouvait nous être nécessaire. Il nous tint parole et, grâce à lui, notre relâche fut agréable et fructueuse.

Nous étions entrés dans une première chambre qui pouvait passer pour un parloir, un salon, voire même une salle à manger, ouvrant sur deux perrons par deux larges portes vitrées à deux battants. Elle avait, de plus, quatre portes intérieures qui communiquaient sans doute aux chambres à coucher, au cabinet de travail et à un corridor conduisant à la cuisine, placée à côté du principal corps de logis. Tout était simple, mais propre, et annonçait des connaissances spéciales chez le constructeur. M. Witneh nous dit que c'était lui et un ouvrier anglais qui avaient suffi aux nécessités complexes de toute cette construction. Je compris alors l'importance qu'il attachait à la possession d'outils spéciaux, et je pus m'assurer plus tard que, dans les échanges faits, notre capitaine fut, à beaucoup près, le plus désintéressé.

Le missionnaire nous donna quelques renseignements sur les productions de l'île, et surtout sur le nombre et la nature des animaux domestiques nouvellement importés. Souvenons-nous que nous sommes en 1839, et que tout doit être bien changé depuis ce temps-là. Il y avait dans la montagne des chèvres assez nombreuses, quelques bœufs y vivaient dans un état de demi-domesticité, et c'est le missionnaire qui nous

parut être sinon l'unique, du moins le principal propriétaire de tous ces animaux. Il n'y avait pas longtemps que leur importation avait été faite, cependant nous pûmes avoir un bœuf. M. Witneh avait journellement du lait. On faisait du beurre chez lui, et nous dûmes à son obligeance d'avoir une part de ses provisions journalières. Les chevaux, en petit nombre encore, étaient réservés aux personnages importants du pays, au missionnaire, par exemple, à la gouvernante, au grand juge, au commandant du fort. J'ai vu plus tard la gouvernante monter à cheval et elle avait une tenue si grotesque que je ne puis laisser passer cette occasion d'en parler. Sa robe était assez large pour que la dame pût, sans crainte d'exposer aux regards les puissantes colonnes qu'on appelait ses jambes, se planter à califourchon sur sa monture. Condamnée par prudence à cette position, sinon élégante du moins solide, elle n'en prenait jamais d'autre. Cependant, pour sauver le décorum et éviter de laisser voir si peu que ce fût d'un mollet recommandable surtout par son ampleur, elle se faisait envelopper les jambes par de longues bandes d'étoffe qui les transformaient en énormes saucissons ficelés. Ainsi accourée, elle enfourchait un cheval doux d'allures, vulgaire de formes, et, tout en trottant assez lourdement, elle ne paraissait pas exempte d'une certaine inquiétude. Ses compagnons de promenade, aussi mauvais écuyers qu'elle, partageaient ses craintes et sa tournure bizarre.

L'heure solennelle de notre audience arriva. Prévenus que tout était prêt pour nous recevoir, nous nous rendîmes au Gouvernement. Le palais se composait d'un grand bâtiment construit comme la case de l'Anglais, mais où se déployait un véritable luxe de tresses et de nœuds de toutes sortes, pour assujettir la char-

pente. Une cour d'honneur était environnée d'une palissade en bois. Nous pénétrâmes par une large porte dans la salle d'audience, immense halle garnie de nattes partout, et qui en contenait surtout sur le sol, une telle épaisseur qu'on paraissait marcher sur un sommier élastique, tant les pieds plongeaient dans cette moelleuse surface. Quelques grandes fenêtres laissaient à l'air une circulation facile; seulement toutes les ouvertures du palais étaient pleines de curieux. Notre arrivée était décidément un grand événement, et nous faisions autant de sensation qu'en ferait à Paris une députation de Siam ou du Japon. On nous fit asseoir sur un banc de bois peint, destiné sans doute aux visiteurs de distinction, car il était seul de son espèce dans la salle. En face de nous, un fauteuil de construction américaine, avec siège en latanier et peinture semblable à celle du banc sur lequel nous étions, attendait, sur une espèce d'estrade composée d'un surcroît de nattes, qu'on vint remplir sa vaste capacité. Le populaire s'était précipité derrière nous en flots pressés. Chacun se plaçait debout ou couché le long des murailles. Bien qu'il courût dans cette foule un bourdonnement analogue au lointain grondement de la mer, on pouvait encore s'entendre; bientôt même le bruit cessa complètement; la gouvernante venait d'entrer. C'était une femme de quarante ans environ, grosse comme un tonneau, marchant assez péniblement, empêtrée qu'elle était dans les plis d'une robe de soie noire, et alourdie encore par de gros souliers à clous qu'elle avait cru de sa dignité de joindre à son costume; elle avait même daigné mettre des bas. Une grande bande de soie verte l'enveloppait deux ou trois fois au niveau des hanches, comme souvenir du vêtement national sans doute. Ses cheveux étaient relevés et fixés

au moyen d'un de ces énormes peignes de buffle découpés, que portaient encore les femmes du peuple en Europe, et dont elle se faisait presque une couronne. Arrivée près de nous, elle nous salua avec bienveillance, nous donna la main et s'assit sur son fauteuil. Sa suite se composait de trois dames d'honneur vêtues aussi de robes de soie, chaussées de gros souliers, coiffées de peignes de corne moins hauts que le sien, bien mises enfin, mais plus modestement que leur supérieure. Elles s'assirent sur les nattes autour du fauteuil et quelques minutes plus tard elles étaient couchées. Derrière elles, des jeunes filles vêtues de la simple ceinture de tapa, mais ornées de leur jeunesse et de leur beauté, tenaient en main de grands éventails ou de longs bâtons garnis de plumes. Leur office consistait à chasser les mouches qui s'aventuraient à attaquer la peau de leur respectable maîtresse. Deux nous furent immédiatement attribuées, et j'en éprouvai pour mon compte une satisfaction d'autant plus grande que, jusque-là, je n'étais occupé qu'à me donner des soufflets sans parvenir complètement à me mettre à l'abri des piqures des moustiques. Toutes ces suivantes étaient belles et gracieuses; leurs charmes nus s'épanouissaient sous les regards, et en vérité les emprunts faits à la civilisation, tels que les souliers de la gouvernante, étaient loin de la grâce des jolis pieds nus qui paraissaient s'appuyer à peine sur les nattes où les jeunes filles marchaient. Une d'elles était moins favorisée dans ses fonctions. Elle tenait un vase de bois recouvert de feuilles, et était condamnée à recevoir les *crachats* de la gouvernante, et à les conserver comme des reliques précieuses. Il y avait là un vrai tableau à faire et, à part les figures principales que je puis attaquer, puisque la mienne en faisait partie, tout en eût été char-

mant. La case était admirablement bien faite; toutes les pièces de bois, si petites qu'elles fussent, étaient sculptées. Toutes étaient entourées de tresses qui devenaient de nouveaux ornements. Les nattes foisonnaient; elles se transformaient en tapis de pieds, en sièges ou canapés, en tentures, en cloisons; elles répondaient enfin à tous les besoins. L'assistance, composée de menu peuple en grande partie, présentait des hommes nus, aux torses herculéens, aux membres d'un modèle admirable, aux corps pouvant servir de types de force, et en même temps aux bonnes grosses figures presque imberbes qui étaient autant de types de bonté. Des jeunes femmes avec leurs enfants nus pendus au sein et dont aucun voile jaloux ne cachait la régularité des formes, des jeunes filles admirables de contours et de grâces, parmi lesquelles brillaient surtout celles que nous venons de voir armées des éventails, variaient et complétaient le tableau. Il y avait bien quelques vieillards obèses. Il y avait aussi quelques vieilles femmes ridées, aux yeux rouges et éraillés, mais je m'arrêtai peu sur ces restes d'une autre génération. Je faisais comme on fait souvent dans la vie, je regardais devant moi, et m'occupais surtout de l'avenir.

La gouvernante, quoiqu'elle ne fût pas belle alors, avait dû l'être cependant vingt ans plus tôt, et il lui restait un air de bonté qui inspirait la sympathie. Je ne trouvais en vérité rien à lui reprocher, si ce n'est qu'elle avait perdu ses dents incisives supérieures et qu'en écoutant le discours de l'ami William, elle engloutissait sa main tout entière dans son énorme bouche. Je présumai pourtant qu'elle se livrait à cette vilaine pantomime pour dissimuler des bâillements déterminés par l'ennui d'écouter William. Quant à la perte de ses incisives, on m'en expliqua plus tard la

cause. Quand la mort frappe une famille, quand un malheur public s'abat sur la nation tout entière, les signes de deuil, afin d'être sans doute plus profonds et plus durables, doivent être imprimés sur le corps; on a recours au tatouage des bras, des lèvres, de la langue et de certaines parties du corps dépendant de la nature du deuil qu'on veut rappeler. On se brûle la peau avec des charbons ardents. Enfin on se fait casser une ou plusieurs dents. La gouvernante avait épuisé sur sa bouche tous les genres de mutilations. Elle était en grand deuil, et cela pour toute sa vie.

Cependant l'audience suivait son cours. William expliquait longuement le but de notre relâche. Je pus remarquer combien la langue canaque était pauvre aux longues périphrases auxquelles, l'interprète devait avoir recours, pour dire que nous venions faire de l'eau et acheter quelques provisions fraîches. A la fin pourtant, on s'entendit. La gouvernante mit l'île à notre disposition, nous promit toutes sortes de provisions, offrit même d'envoyer son cuisinier chez William où nous devions rester pendant quelque temps, afin que notre diner fût plus délicat, et elle leva la séance officielle en se laissant glisser du fauteuil où elle trônait avec répugnance, pour s'étendre à plat ventre sur ses nattes dans une position que l'habitude lui rendait beaucoup plus commode. Avant de prendre congé, nous causâmes assez gaiement de choses diverses, et le capitaine, qui se piquait de galanterie, retira de son doigt une bague ornée d'un brillant de la plus belle eau, et l'offrit à la dame, qui l'accepta avec une exclamation de plaisir. Pour posséder ce bijou, elle eût donné, j'en suis sûr, tout ce qu'on ne pensait même pas à lui demander.

De retour chez le vieux pilote, nous nous installâmes,

le capitaine et moi. La gouvernante pourvut elle-même, de son garde-meuble, à notre bien-être; elle envoya en particulier pour moi un épais matelas de tapa d'une souplesse et d'une fraîcheur admirables. Chaque feuille de ce lit étrange avait deux mètres de long sur un de large et était d'une grande finesse. Il y avait les unes sur les autres assez de ces feuilles pour fournir une épaisseur de trente centimètres environ. Elles étaient retenues ensemble par des piqûres analogues à celles des matelas de laine, et Mme William m'assura que cette délicate prévenance de la gouvernante en ma faveur, annonçait qu'elle m'avait pris en amitié toute particulière.

Les travaux du navire commencèrent immédiatement. On amena des pièces à eau dans la rivière; on les remplit, et au moment où les matelots s'apprêtaient à faire la première drôme de pièces pleines pour retourner à bord, une bande de jeunes Canacks se mirent en tête de les conduire à bord à la nage. Ce fut pour eux une partie de plaisir que de traverser, en poussant les pièces devant eux, le long trajet qui séparait la terre du navire. A les voir de loin sauter sur les tonneaux, plonger au-dessous, les pousser tout en causant, comme auraient pu faire à terre des tonneliers roulant des fûts vides, nous pouvions reconnaître qu'ils étaient presque devenus des amphibies. Je puis dire avec certitude qu'il n'existe nulle part des nageurs plus habiles que ces insulaires. Ils nagent déjà qu'ils marchent à peine; et les vieillards, qui ne marchent pour ainsi dire plus, nagent encore. L'usage des bains est général et habituel. Les adultes se baignent régulièrement deux fois par jour et cela toute l'année. Les enfants passent la moitié de leur vie dans l'eau. Ils se livrent surtout à un exercice aussi plein de dangers que d'at-

traits, qu'on pourrait appeler le bain à la planchette. Quoique le temps soit constamment beau et que la direction des vents alisés prévienne les grands troubles dans la mer, il n'en existe pas moins le va-et-vient régulier de la vague qui produit le bruit sourd et retentissant que l'on peut appeler la respiration de l'Océan, et ces longues collines d'eau qui semblent naître au bout du rayon visuel, pour escalader la côte aux pieds de laquelle elles expirent en avouant leur impuissance.

Le bain à la planchette est pour les enfants un défi continuels à ces murs grondants et mobiles. Des gamins de cinq ou six ans ne craignent pas de tenter ce jeu qu'une simple maladresse pourrait rendre mortel. Voici ce qu'ils font : tenant dans les mains une planche en bois léger, de soixante centimètres de longueur sur quinze ou vingt de large, ils s'avancent à la rencontre du premier rouleau en marchant sur le sable. A l'arrivée du flot, ils plongent dedans la tête la première, et le dépassent sans être entraînés. Ils marchent alors droit au second, au troisième, et ainsi de suite, en nageant devant eux, quand ils ont perdu pied. Ils arrivent ainsi jusqu'à l'endroit où la mer commence à lever. Ils s'allongent alors sur le rouleau au moment où il se forme, placent la planchette à plat sur l'eau et, s'appuyant dessus comme le ferait un curieux accoudé sur la balustrade d'une fenêtre, ils s'en viennent noyés dans la vague avec la tête seule à l'air, sans faire un seul mouvement, et finissent par être lancés sur le sable au moment où la vague se déploie et meurt en crachant son écume. Le gamin se relève alors, secoue sa crinière comme un caniche et recommence une autre course. Tout autre qu'un sauvage serait roulé, meurtri et tué au bout de quelques secondes.

Tous les matins, au lever du soleil, la gouvernante

avec ses dames d'honneur, ses suivantes et les employés de sa maison, se rendait en longue robe de tapa sur le bord de la rivière, et là, sans ôter aucun vêtement, tout le monde se jetait à l'eau et prenait un bain d'une heure. C'était comme une vraie troupe de Tritons et de Néréides. Toute cette société nageait sans effort, debout, comme nous marchons sur terre, ou bien couchée sur le dos, sur le côté, sur le ventre. De temps en temps, je voyais une jeune fille grimper sur un des rochers de la rivière pour se reposer un moment; et puis, soit pour reprendre son bain, soit pour échapper à une agacerie qui lui déplaisait, elle se laissait glisser les pieds les premiers, sans bruit, sans faire jaillir une goutte d'eau et nageant au fond de la rivière, elle allait reparaitre à vingt-cinq ou trente brasses de là. Secouant alors gracieusement la tête, elle rejetait ses cheveux en arrière et se mettait à nager de nouveau. Chaque soir une nouvelle séance de natation réunissait encore l'élite de la société. J'assistais souvent à ces bains, j'y prenais même part, et je pus constater que, malgré les nudités qu'on laissait voir, tout se passait avec la plus grande convenance. Je remarquai même que lorsque nos matelots venaient partager les plaisirs de la natation avec le gros de la population, les Canacks étaient scandalisés de les voir complètement nus et s'éloignaient d'eux. Le maro leur paraît aussi indispensable qu'à nous notre vêtement complet.

Je fus un jour témoin d'une scène qui m'a prouvé une fois de plus que la décence est une vertu commune à tous les Canacks. Deux époux étaient sur un des bords de la rivière qui avait là environ deux cents mètres de large; ils voulaient la traverser pour gagner le village. Or, il n'y avait qu'un petit canot tout juste assez grand pour contenir une personne. Nos deux in-

digènes appartenaient à la classe élevée du pays. Le mari était le directeur des sucreries du roi. Il était habillé à l'européenne. Il prit donc le canot et traversa la rivière à la pagaie. Sa femme, chaussée de bas et de souliers, vêtue d'une robe d'indienne et coiffée d'un chapeau de paille, ne pouvait exposer toute cette belle toilette aux atteintes de l'eau. Elle ôta donc ses bas et ses souliers et s'avança dans la rivière en relevant sa robe au fur et à mesure que l'eau venait voiler ses charmes. Arrivée au point où elle perdait pied, elle enleva tout à fait la robe, en fit un paquet et s'avança en nageant debout d'une seule main, tandis que l'autre tenait ses habits au-dessus de sa tête. Tout alla bien jusqu'à ce qu'elle atteignit la rive opposée. Mais alors quelques-uns de nos matelots se mirent à épier indiscrettement ses mouvements. Les hommes sont ainsi faits, ils n'auraient pas regardé la femme qui se serait promenée nue, ils voulaient tourmenter celle qui se cachait. Pour échapper à cet indécent espionnage, la pauvre femme restait dans l'eau. Heureusement je la tirai d'embarras en faisant partir les matelots. Elle sortit alors en laissant glisser sa robe sur son corps à mesure que l'eau diminuait de hauteur, et bientôt elle put reprendre sa course à côté de son mari.

Les rapports des Canacks avec les Européens poussent, tous les jours, à l'introduction de nos vêtements. Il paraît même qu'aujourd'hui toute la population porte nos tissus de laine, de coton et même de soie. En 1839, on était loin encore d'un tel déploiement de luxe. Cependant, nous avons vu la gouvernante et ses compagnes avec des robes de soie. Le grand juge portait une redingote noire, un chapeau de paille et le maro. Le commandant du fort avait un paletot de coton, et l'intendant des jardins du gouvernement s'épanouis-

sait sous une chemise d'indienne à fleurs ; l'impulsion était donnée. Aux moindres occasions, l'exemple parti d'en haut serait suivi par tout le monde. Possesseurs de plusieurs habits, nous devions être l'objet de l'envie et des sollicitations de tous ceux qui devaient s'enrichir avec notre garde-robe. On fit donc des échanges, et chacune des parties contractantes crut faire et fit en effet d'excellents marchés. J'eus ma part dans les transactions. Je possédais un habit noir naguère encore le plus bel ornement de ma toilette, mais alors râpé, déchiré même ; un marchand d'habits ne m'en aurait pas offert cinq francs. Un Canack le vit, le trouva brillant et frais, et me l'échangea contre deux nattes d'une grande dimension et d'une extrême finesse. J'étais enchanté de l'échange, et mon Canack paraissait dans le délire du bonheur quand il parvint à passer ses bras nus dans les manches trop étroites de mon habit.

Nous nous procurions des provisions fraîches, en les échangeant contre de l'huile. Les naturels paraissaient attacher un grand prix à cette substance, et pour une livre d'huile de baleine bien noire et de basse qualité, on nous donnait trois ou quatre poulets, deux ou trois canards ou même un cochon de moyenne grosseur. J'ignore à quel emploi ils destinaient l'huile, bien qu'en vérité, il ne soit guère possible d'admettre qu'on ait pu lui donner un autre usage que l'éclairage. C'est du moins l'opinion qui me vint quand j'eus pu étudier l'éclairage indigène. Le système employé donnait peu de lumière et tant de fumée qu'il annonçait, sous ce rapport du moins, une industrie bien peu avancée. Il existe une noix, grosse à peu près comme une châtaigne ; qui contient une pulpe très-huileuse. Pour l'usage, on enfle cinq ou six de ces fruits avec des fibres ligneuses bien sèches et on plante cette bougie impro-

visée sur un morceau de bois fiché en terre; on allume l'extrémité supérieure des fibres faisant l'office de mèche, l'huile monte par capillarité, et brûle avec une flamme fuligineuse. On a tout juste assez de clarté pour dissiper un peu les ténèbres de la nuit. C'est quelque chose d'analogue à la chandelle de résine de notre Midi.

Nous devions partir d'Atouaï avec des provisions fraîches en si grande abondance, que, pour économiser l'eau nous fûmes plus tard obligés d'abuser des poulets rôtis, du porc frais et des gigots de cabris. C'est la seule fois que je me sois trouvé à la mer dans une telle abondance, qui n'eut que l'inconvénient de ne pas durer assez longtemps. Eh bien ! c'est avec un petit baril de mauvaise huile et des outils qui nous étaient peu utiles, que nous nous sommes procuré tout cela. Si nous avions eu des étoffes ou des habits confectionnés, nous eussions pu faire encore de meilleures affaires. Je recommanderais cette île aux baleiniers, si vingt-cinq ans ne s'étaient écoulés depuis cette relâche; cependant il est certain qu'on aurait aujourd'hui encore des provisions à meilleur marché à Atouaï qu'à Oahou.

Pour montrer avec quelle facilité on pouvait se procurer des provisions à peu de frais, je citerai le fait suivant. Nous avions pour cuisinier un Gascon causeur et vantard. Un jour il descendit à terre et alla se promener à deux kilomètres environ du village où nous restions. Ce qu'il fit et dit là, je l'ignore, mais je suppose qu'il se fit passer pour un personnage d'importance, car un indigène, séduit par ses belles paroles et probablement aussi par de vaines promesses, lui offrit un cochon pesant plus de cent livres. Notre homme daigna accepter le cadeau, mais à la condition qu'on

l'amènerait au port, ce qui fut fait immédiatement. Le voilà donc revenant fier comme un Gascon qu'il était et traînant à sa suite l'homme et le cochon. Arrivé au point où les transactions régulières s'opéraient, il amarra l'animal par les quatre pattes, le mit dans une pirogue, donna une majestueuse poignée de main à son nouvel ami et s'en alla à bord, tout fier de son adresse et de son savoir-faire. J'ignore si le Canack fut aussi enchanté que lui, mais je n'ai pas appris qu'il ait fait de réclamation. Je doute fort qu'un Polynésien puisse jamais obtenir chez nos paysans français un aussi beau succès d'éloquence. Si j'ai rapporté ce fait, c'est surtout pour montrer la naïve générosité de ces populations que les blancs traitent quelquefois si mal et auxquelles ils font, en retour de leur affectueuse hospitalité, de si pernicious cadeaux. Je ne tarirais pas si je voulais rapporter tous les traits de bonté dont je fus témoin. J'en citerai deux encore qui me sont personnels. Je me promenais un jour à l'extrémité du village et suivais un sentier étroit au bas d'une falaise toute garnie de figues de Barbarie. Ce fruit est assez gros et doux et agréable aux Sandwich. Il faisait chaud et je ne voyais rien autre chose qui pût me désaltérer. Mais comment arriver, sans me piquer, au milieu des épines les plus aiguës ? Dans mon impuissance j'en étais réduit à me dire, comme le renard, que les raisins étaient trop verts. Quelques jeunes Canacks passèrent près de moi ; devinant mes désirs et mes craintes, ils grimpèrent comme des chats le long des rochers, allèrent me chercher des figues et me les offrirent, heureux qu'ils étaient de me les voir accepter. Je trouvai dans ma poche un *medio chilien* valant quelques sous et l'offris à ces bons jeunes gens ; ils n'acceptèrent pourtant que sur mes vives instances. A leur embarras, je devi-

nais qu'ils se considéraient comme trop payés de leur complaisance. Un autre jour, je passais par la grande chaleur du jour encore, près d'une case, où une famille canaque était assise. Le mari m'invita à entrer pour me reposer, ce que je fis volontiers, tant je souffrais de la chaleur. La femme s'absenta aussitôt, et revint quelques minutes plus tard, apportant un énorme melon d'eau ou pastèque qu'elle déposa devant moi. J'en coupai une tranche que je mangeai avec plaisir, et n'ayant rien à donner à ces braves gens, je laissai mon couteau près du melon et me retirai. J'étais à peine rentré de ma promenade, que la Canaque arriva me rapportant mon couteau et le melon que j'avais à peine entamé. J'eus une peine infinie à lui faire accepter une petite pièce de monnaie, et elle se retira en m'invitant à plusieurs reprises à l'aller voir de nouveau. Le lendemain nous étions partis et avions dit adieu pour toujours à Atouāi.

J'allais et venais, le plus possible matin et soir, quand la chaleur était le plus supportable, et je tâchais d'étudier au moins le pays pendant les quelques jours qu'il m'était donné d'y séjourner. C'est là que je vis pour la première fois des champs de taro (*arum esculentum*), les arbres à pain ou mayorés, la canne à sucre, l'ananas, la patate douce, le pandanus et quelques autres plantes tropicales dont j'ai oublié les noms. J'entrais souvent dans les cases, et partout j'étais bien accueilli. Je pus voir souvent les indigènes pendant leurs repas, et la manière dont ils remplissent cette fonction m'a paru assez intéressante pour que je croie devoir la faire connaître.

L'alimentation habituelle se compose de taro. J'ai déjà dit ailleurs comment on cultive cette plante, je vais expliquer ici comment on la prépare pour le repas.

On remplace les cheminées et les fourneaux plus ou moins économiques de nos pays par un système de cuisson facile à appliquer et qui donne des résultats bien supérieurs à toutes les inventions dont nous jouissons. On fait, dans la terre ou plutôt dans un sable léger et sec, un trou en rapport avec les objets qu'on veut faire cuire ; on le remplit de bois sec, que l'on recouvre de pierres volcaniques dont le pays abonde, on met le feu au bois qu'on laisse brûler jusqu'à ce qu'il ne forme plus qu'une masse de charbons mêlés aux pierres. On tire alors de côté, à l'aide d'une perche, une partie des pierres, de manière à les partager et à en laisser la moitié environ dans le fond du trou qui forme la sole du four ; les objets destinés à la cuisson ont été préparés à l'avance. Si c'est un cochon ou un chien qu'on va mettre au four, on l'a vidé avec soin, et sans lui enlever la peau, on l'enveloppe dans une double ou triple couche de feuilles vertes. On l'étend sur les pierres chaudes ; on rejette par dessus la portion qui a été mise de côté et on recouvre le tout avec de la terre. La pièce de viande cuite à l'étouffé, juste milieu entre le rôti et le ragoût, acquiert une saveur délicate ; elle est tendre et sapide en même temps ; elle contient tout son jus sans que ce jus ait l'aspect du sang cru. Je n'ai jamais rien mangé de comparable à cette viande bien cuite, si ce n'est peut-être le mouton du Chili, rôti en plein air, devant un feu ardent.

Je ne voudrais pas me poser en frondeur de tous les raffinements apportés dans nos procédés culinaires. Certes, quelques plats européens ont un vrai mérite ; mais si l'on osait comparer un rôti fait dans le fer-blanc ou la fonte à l'aliment exquis qu'on retire d'un four de pierres volcaniques, on serait vite convaincu de l'immense supériorité de la cuisine sauvage sur le rôti

perfectionné. C'est comme si l'on comparait les charmes qui s'étalent fièrement au grand jour sur la poitrine des jeunes Canaques avec les formes trompeuses que recèlent certains corsets et où tout est dû à un végétal complaisant.

Ces fours ne servent pas seulement à cuire la viande dans les grandes occasions et pour les repas de gala, ils reçoivent aussi la nourriture habituelle, qui est, comme je l'ai dit, de la plus grande simplicité. Le taro en fait la basse et sert à préparer le fameux poë dont je vais indiquer la confection. Quand les tubercules ont été bien cuits dans le four de pierres, on les écorce et on écrase la pulpe sur une pierre plate ou sur une large pièce de bois, à l'aide d'un pilon aussi en bois. A mesure que se forme la pâte, on ajoute de l'eau, et l'on arrive à avoir une bouillie épaisse que l'on place dans de grandesalebasses et qu'on laisse fermenter. Il se développe une saveur légèrement acide qui rend l'aliment agréable et digestif.

Les repas sont au nombre de quatre par jour, ce qui n'empêche pas de manger des fruits dans les intervalles. Les cocos, en particulier, cueillis au moment où la pulpe forme une espèce de crème, sont mangés entre les repas. A cet effet, on casse le fruit en le frappant sur une pierre, on boit le lait dans la coquille même, et la pulpe est enlevée avec l'ongle du pouce qu'on paraît laisser pousser à cette seule fin.

Chaque repas se prend sur une natte et est servi de la manière suivante. Une grandealebasse pleine de poë est placée au milieu de l'assemblée. Autour de cette pièce principale, de petitesalebasses contenant l'une le poisson, une autre du sel, et une dernière l'eau fraîche destinée à la boisson, complètent le service. Chaque convive lave ses mains dans une cuvette en

bois, très-élégamment faite et dont la forme et la grandeur rappellent les cuvettes du Japon.

On ne prend jamais un repas sans procéder à cette opération préalable. La manière de manger en est sans doute la cause principale. Mais on peut dire aussi que cette coutume est une conséquence de l'extrême propreté des indigènes. Je n'ai pas vu dans toute l'Océanie un seul peuple aussi propre ; et cette pratique est en parfait accord avec les bains fréquents, l'élégance des cases, la blancheur des nattes, les soins de toilette, etc. Une fois les mains lavées, chacun s'assied autour du poë ; on découvre la calebasse, qui n'est jamais apportée sans être couverte de feuilles ; et alors commence une manœuvre qu'il faut voir pour la bien comprendre. Chacun fléchissant les deux derniers doigts et le pouce de la main droite, et tenant l'indicateur et le médius allongés, plonge verticalement ces deux doigts dans la pâte dont, à l'aide d'un petit mouvement de rotation, il emporte une partie qui se ramasse en boule. Portant alors les doigts dans sa bouche, il les en retire parfaitement débarrassés de la pâte qu'ils contenaient. Le plus souvent, les doigts ne vont pas directement du vase à la bouche. Le mangeur cause, plaisante, ou enfin est préoccupé d'une idée quelconque. Les doigts chargés paraissent s'incliner spontanément dans un sens, puis dans un autre, de manière à ce que la pâte ne tombe pas, et ne perde pas même la forme arrondie. Qu'on suppose une bouillie comme celle qu'on donne aux enfants chez nous, et qu'on place un Français à côté, pour qu'il la mange sans cuiller, et l'on verra comment ce malheureux se tirera d'affaire. Eh bien ! un Canack mangeant le poë le fait si adroitement, si proprement, qu'il donne en vérité à chacun le désir d'en faire autant. De temps en temps, il appuie la pulpe

d'un doigt mouillé sur le sel et en porte un grain à la bouche. De la main gauche, il prend un petit poisson séché ou grillé, et les divers aliments suivent leur destination avec un ordre qui fait plaisir à voir. Tout, jusqu'au boire, se fait bien et proprement. La calebasse passe de l'un à l'autre des convives, mais elle effleure à peine les lèvres de chacun. On boit une seule gorgée et on passe à son voisin. Quand ce repas léger est terminé, le bassin, qui a servi au lavement des mains, recommence son office. Les calebasses disparaissent emportées par la femme ou un enfant, et, sans presque changer de position, toute la famille fume dans la même pipe. Ces pipes sont toutes des produits indigènes et ne manquent pas d'originalité. Elles se composent d'un morceau de bois recourbé, mais dont le tuyau est presque aussi gros que le foyer. Tout cela a été creusé je ne sais comment. Mais le tuyau est percé de part en part, si bien que lorsqu'on fume on doit boucher avec le doigt l'extrémité du tube opposée à celle par où on aspire. Un enfant charge la pipe, l'allume, et la présente au chef de la case; celui-ci, après avoir aspiré deux ou trois bouffées en quelques secondes, passe l'instrument de plaisir à sa femme; de là, il va aux enfants par rang d'âge, et j'ai même cru remarquer que dans les cases où il y avait des domestiques, ceux-ci profitaient de la communauté de la pipe comme ils avaient eu celle du poë. Mais je dois dire que cela ne se fait que chez les petites gens. Les grands, au contraire, sont très-fiers d'établir une grande distance entre eux et leurs serviteurs. Ainsi la gouvernante dînait toujours seule et personne de sa suite ne pouvait manger en sa présence. Cependant c'était une ancienne nourrice; mais la position à laquelle on l'avait élevée en faisait une per-

sonne nouvelle, presque une personne sacrée ou tabouée. J'ai goûté le poë à plusieurs reprises, je l'ai trouvé très-agréable, mais je m'en suis toujours privé parce que je ne savais pas le manger avec les doigts et que je n'avais pas de cuiller sous la main.

Grâce aux provisions fraîches de l'île, grâce à celles que nous faisons venir du bord (vin et liqueurs, etc.), grâce enfin aux prévenances dont la population nous accablait, nous avions une vie large et abondante chez le papa William. La gouvernante, aux heures de nos repas, venait souvent nous voir; elle s'asseyait à notre table, oubliait alors l'étiquette, buvait à plein verre, versait du vin à ses dames d'honneur, qui se tenaient modestement derrière elle, mais qui n'en allongeaient pas moins volontiers la main quand elle leur offrait les reliefs de ce qui lui était servi, et souvent la grosse commère oubliait assez les règles de la tempérance, pour craindre la rencontre du missionnaire pendant son retour au palais. Ce n'était pas sans raison, du reste, qu'elle craignait le contrôle relatif à ses écarts de régime. La mission américaine avait alors sur toutes les îles de l'Archipel une autorité despotique; elle commandait à la cour; et tous les représentants de l'autorité royale dans les îles éloignées étaient soumis à un espionnage qui faisait connaître leurs moindres peccadilles.

Tous les habitants paraissaient eux-mêmes sous une certaine impression de crainte à l'endroit du missionnaire. J'avais lu que les danses de la Polynésie étaient curieuses, et j'étais très-désireux de les voir, comme aussi d'entendre leurs chants nationaux. A toutes mes sollicitations, les naturels, hommes, femmes, jeunes ou vieux ne répondaient que ces mots : *missionary tabu*, le missionnaire le défend, et j'étais obligé de me con-

tenter de cette réponse. On me proposait bien de me chanter des cantiques traduits en canack et ajustés sur de la musique américaine. C'était une assez triste compensation. Une seule fois je fus témoin d'une danse indigène exécutée par deux jeunes filles qui se faisaient accompagner par le chant de leurs compagnes. Les danses sont plutôt une suite de poses érotiques, lascives même, qu'une danse véritable. C'est une pantomime très-expressive, ayant de l'analogie avec ce que j'ai vu depuis à Taïti et à la Nouvelle-Zélande, sinon que c'était moins brutal que dans ce dernier pays et moins passionné que dans l'autre. La quasi nudité des danseuses, la souplesse de leur corps, la mobilité d'expression de leur figure, les gestes fortement accentués de leurs bras, leur donnaient un charme qu'on chercherait vainement dans les mouvements bien cadencés, mais trop vifs, trop peu expressifs des peuples civilisés. Je le répète, je n'ai vu ce spectacle qu'une seule fois, et encore nos danseuses paraissaient craindre fortement d'être découvertes. Il se serait agi pour elles d'une punition grave et longue. C'est surtout aux travaux publics que l'on condamne les coupables d'infraction aux lois de la décence et de la moralité. Il existe dans l'île des sucreries appartenant au roi. Les employés supérieurs sont des nobles, mais les ouvriers sont les corvéables et les condamnés. Ce sont des espèces de travaux forcés. On y condamne à des temps variables depuis quelques jours jusqu'à des années.

Le tempérament amoureux des indigènes se prête difficilement aux exigences du protestantisme qui s'est imposé à tout l'Archipel depuis un certain nombre d'années. Aussi la population s'est-elle recouverte d'un vernis d'hypocrisie qui gâte un bon naturel et qui pourrait en imposer à un observateur superficiel sur

l'état moral du pays. En fouillant au fond des choses, on voit que les Canacks sont toujours, à peu près, les mêmes. Si pendant le jour nos matelots éprouvaient d'assez rudes rebuffades à leurs avances galantes, ils se rattrapaient quand le soleil avait quitté l'horizon. Chaque soir nous pouvions voir les jeunes filles rôder autour de notre case et s'échapper bientôt emmenant avec elles les objets de leur choix, à qui elles allaient donner sans doute des instructions pratiques sur les coutumes du pays. Il faut pourtant reconnaître que les femmes faciles sont là, comme partout, en nombre limité. Bien des conquérants eurent à raconter des exploits dont les objets, qu'on croyait d'abord différents, se trouvaient être ensuite les mêmes. Une anecdote qui fut racontée sur le gaillard d'avant, après notre départ, m'a montré l'adresse de certaines femmes et la naïveté avec laquelle les marins élèvent une rencontre de peu de valeur à la hauteur d'une grande bonne fortune. Quatre matelots avaient obtenu ce que des soldats appelleraient une permission de dix heures. Ils devaient passer la soirée à terre, et ne retourner à bord que par la dernière embarcation du soir. Ils se promirent donc de profiter de leur temps pour faire des études psychologiques, et se préparer quelques textes aux récits des nuits de mer. Seulement ils n'avaient rien à offrir aux belles insulaires qui voudraient bien faire une promenade nocturne avec eux, et grand était leur embarras. Enfin, l'un d'eux ouvrit son coffre, et en sortit une chemise de coton bleu à raies. Il la déchira en quatre morceaux et la partagea avec ses camarades. Voilà donc, la nuit venue, nos quatre gaillards flânants autour des cases, s'éloignant et se rapprochant les uns des autres, et enfin se perdant de vue pour ne se retrouver qu'à minuit à l'embarcation.

Heureux et fiers de la manière dont ils avaient employé leur temps et placé leur morceau de chemise, ils ne tarissaient pas dans les récits de leurs aventures. Chose étonnante ! un bonheur semblable était échu à chacun des quatre amis. Il avait rencontré une bonne grosse canaque de facile composition, il avait causé avec elle pendant assez de temps pour avoir le droit de lui offrir son cadeau, et au moment où il allait reprendre l'entretien interrompu, un bruit soudain, la peur d'une surprise, l'arrivée d'un mari ou d'un frère avait séparé les amoureux, qui n'avaient pas pu se retrouver dans la soirée. C'était dans la bouche de chacun des conteurs, la répétition de la même histoire, si ce n'est que les rendez-vous n'avaient pas eu lieu tout à fait aux mêmes heures. Malgré les petits ennuis d'un bonheur incomplet, chaque vainqueur était dans l'enchantement et prétendait qu'à coup sûr sa propre conquête valait à elle seule plus que les trois autres. Heureuse naïveté ! bonheur à bon marché ! Le lendemain, un autre matelot, excité par le récit des quatre amis, se promenait aussi, en quête d'aventure ; il avise une case entourée de bananiers, à l'entrée de laquelle se tenait une indigène. Il s'approche et s'apprête à lui conter fleurette ; alors la commère tire de sa robe un morceau de la fameuse chemise déchirée la veille. Le matelot regarde en riant et fait entendre à son interlocutrice qu'il sait d'où lui vient l'étoffe. C'est une des victimes de la nuit, se dit-il à lui-même, je vais tâcher de supplanter l'objet de son caprice. Mais ce n'est pas tout : la belle lui montre un second morceau de chemise, puis un troisième, et enfin le quatrième ; elle avait tout accaparé. Elle lui fait entendre qu'elle a cru gagner quatre chemises dans ses quatre conversations, mais qu'elle a été volée et n'a eu

en définitive que quatre loques dont elle ne saura que faire. Aussi, furieuse du tour qu'on lui a joué, tourne-t-elle le dos au matelot qu'elle laisse tout ébahi. L'anecdote courut dans l'équipage, on plaisanta les amoureux sur la vertu de leur commune maîtresse, et ils furent les premiers à en rire.

J'ai hâte de détruire la mauvaise impression que l'anecdote précédente a pu produire relativement à la fidélité des Canaques en en rappelant une autre où la facilité des mœurs des habitants d'Atouaï, si elle se joue des prescriptions du missionnaire et des peines édictées contre les péchés galants, s'éloigne du moins d'une promiscuité fâcheuse qui prend vite les allures de la prostitution.

Deux membres de l'équipage avaient reçu l'hospitalité dans une case, où se trouvaient deux jeunes filles de quinze à seize ans. Je n'ai pas besoin de dire que ces deux jeunes hawaïennes étaient jolies. Une femme n'est jamais laide à seize ans. De fait, nos deux Français trouvaient les Canaques charmantes. Ils recevaient d'elles, avec le plus grand plaisir, ces petits soins, ces actes de complaisance, qui rendent si doux les rapports entre l'homme et la femme. Les jeunes filles les éventaient, éloignaient les moustiques de leurs visages, allumaient leurs pipes, leur apportaient un coco frais tout ouvert, et que sais-je encore, ce qu'elles ne faisaient pas? Tout cela avec un éternel sourire, avec une bonne grâce, une bonté, un empressement qui eût amolli des cœurs de rocher; et je dois constater que nos compatriotes avaient une grande disposition à se laisser attendrir. C'était donc entre eux quatre, un échange continu de bons procédés, de douces paroles, d'innocentes caresses. Mais on n'allait pas plus loin, et en vérité nos compatriotes, sans croire

à une pureté angélique chez les filles de leurs hôtes, respectaient assez leur jeunesse, pour se garder d'attaques directes et coupables. Aussi, quand la nuit aurait rendu certains larcins possibles, se rendaient-ils dans la portion de la case qui leur était réservée et les jeunes filles allaient se coucher près du lit de leur mère.

Tout était donc pour le mieux, si le démon de la curiosité ne se fût emparé des petites filles d'Ève. Elles voulurent voir comment dormaient les étrangers. Les voilà donc au milieu de la nuit quittant les nattes où l'œil fermé de leur mère ne les surveillait plus, se glissant avec précaution sous la cloison qui séparait les deux pièces, s'approchant des hôtes endormis, et à la clarté douteuse de la lune, étudiant la nature de leur sommeil. Examen fait, il paraît qu'elles ne furent pas encore contentes. Aussi se mirent-elles à chatouiller doucement les pieds des dormeurs qui se réveillèrent en sursaut. Figurez-vous d'ici un jeune homme de vingt-cinq à trente ans, se plantant sur son séant en se frottant les yeux, dans un demi-sommeil, et au pied de son lit, un petit lutin accroupi, qui regarde en souriant, moitié craintif, moitié encouragé par l'obscurité, par sa jeunesse, par ses désirs, et vous concevrez ce qui dût bientôt arriver. Les jeunes gens s'éveillèrent tout à fait; les mains se rencontrèrent, les nouvelles Ruth furent attirées par leurs Booz, et la nuit fut la complice des fautes commises. Je ne veux pas essayer de justifier complètement ces amoureux; mais il faut reconnaître qu'ici la jeunesse fut la grande coupable. Aucun désir de cadeau, aucun amour de lucre n'avait provoqué cette aventure. Un sentiment tendre l'avait inspirée, il l'entretint pendant toute la relâche. Ces liaisons ne pouvaient être éternelles et ne furent pas même très-durables; mais exemptes de mauvaises

pensées d'exploitation, elles laissèrent pour longtemps un doux souvenir au cœur de chacun des amants.

Quand on a visité un pays aux mœurs si douces, aux amours si faciles, pendant sa jeunesse, on s'en souvient toute sa vie avec plaisir. J'ai trouvé pour mon compte à Atouaï, de si bonnes âmes, des êtres si naïvement tendres et prévenants, si peu atteints par la dépravation des coureurs de mers, que si je me faisais l'idée de la patrie de l'innocence, c'est sur cette île que je la placerais. C'est si rare la bonté désintéressée, que je ne puis me lasser de parler de celle des dignes insulaires que je n'ai vus malheureusement qu'en passant. Le fait suivant sera une nouvelle preuve à l'appui de cette proposition.

Un jour, je rentrais d'une longue promenade, fatigué et tourmenté par une migraine intense. Notre bonne hôtesse, Mme William, s'aperçut de ma souffrance, et m'attirant près d'elle avec une amicale insistance, elle mit ma tête sur ses genoux et entreprit ma guérison à l'aide d'un massage analogue à celui qu'emploient les magnétiseurs. Elle me chanta à mi-voix et d'un ton monotone une chanson canaque, me posa doucement les mains sur les tempes, me fit des passes et des frictions légères toujours dirigées dans le même sens, et... bientôt je n'entendis, je ne sentis plus rien, je dormais profondément. A mon réveil, j'étais complètement guéri.

Le massage est employé dans tous les archipels polynésiens ; on ne l'applique pas seulement à la guérison des indispositions semblables à celle dont je viens de parler, il fait partie du traitement de presque toutes les maladies, et compte dans certaines affections chroniques des succès qui feraient la fortune des méthodes savantes de nos écoles.

Dans mes promenades journalières je visitais souvent le temple et l'école.

Le premier de ces deux établissements, construit comme les cases du pays, mais sans qu'on ait cherché à imiter le luxe de décoration que j'avais remarqué dans le palais du gouvernement, n'était qu'une grande halle oblongue très-simple, garnie de nattes d'un bout à l'autre, et de haut en bas, avec une chaire près d'une extrémité, et une grande galerie à l'autre. Le dimanche la population du village s'y pressait pour entendre les prédications du ministre et les chants des jeunes filles.

J'ai assisté à ces offices et je ne puis pas dire que j'aie été transporté d'enthousiasme par les chants religieux. J'avoue même que mes souvenirs se rapportent seulement à quelque chose de beaucoup plus trivial. Nous avons reçu du ministre deux places réservées sur un banc placé au-dessous de la chaire. Nous étions par conséquent en vue, et nous avons même appris plus tard que nous étions les sujets principaux du discours du missionnaire. On nous citait comme des exemples de dévotion, d'obéissance aux prescriptions de la religion, etc., etc. Il y avait bien à rabattre les trois quarts au moins sur les éloges qu'on faisait de nous; mais nous n'en devenions pas moins des modèles à suivre, et les Canacks ne cessaient de nous regarder. Cette persistance d'admiration fatigua à la fin ceux qui en sont l'objet, et nous arrivâmes vite à ne plus trouver notre position tenable. Il faisait chaud, nous étions perchés sur un banc comme point de mire de tous les assistants. Nous ne comprenions pas un mot de ce qui se disait ni se chantait autour de nous. Que faire alors? s'ennuyer, bailler, dormir ou faire des sottises; c'est le dernier parti que nous primes. Au moment où le missionnaire, dans un passage des plus pathétiques,

rappelait au peuple que nous avions traversé toute l'étendue des mers pour venir nous jeter aux pieds de l'Éternel dans un temple de paille; pendant que les auditeurs, surexcités par les paroles du prédicateur, nous regardaient avec un redoublement d'intérêt, un énorme Canack placé dans la tribune des chanteurs (c'était le maître de chapelle) s'avança pour mieux nous voir. Il était vêtu d'un habit noir trop étroit et trop court, si bien que ses bras restaient forcément écartés, et aussi les hasques de son habit; en s'allongeant, il fit un tel effort que l'habit craqua et se sépara dans toute la longueur du dos. Le capitaine, en voyant ce malheur, m'apostropha en me disant : « Docteur, docteur, ton habit qui est déchiré. » En effet, c'était mon ancien habit qui, ne pouvant se prêter suffisamment aux exigences matérielles de son nouveau propriétaire, succombait sous son défaut d'élasticité. En voyant la figure grotesque du Canack qui se dépitait de cette énorme déchirure, nous fûmes pris tous deux de fou rire et ne pûmes échapper à l'embarras de notre position délicate qu'en inclinant la tête dans nos mains pour nous soustraire, en partie du moins, à la curiosité du public. Tout prend fin pourtant. Une heure plus tard nous racontions l'aventure à l'esprit fort Willam qui nous plaignit en riant.

L'école nous ménagea des surprises plus sérieuses et plus intéressantes. Nous avions promis notre visite pour huit ou neuf heures du matin. Une heure auparavant, quelques écoliers de douze à quatorze ans se rendirent sur les falaises qui environnaient le village, et firent retentir les échos des sons rauques de cornets en terre cuite, qu'on pourrait appeler cornets à bouquins; c'était à ce signal que les écoliers se réunissaient. A notre arrivée dans l'école, vaste hangar sans

bancs ni tables, nous trouvâmes plus de deux cents enfants des deux sexes. Nous vîmes là des exercices qui nous firent pardonner au ministre toutes les petites tracasseries qu'il infligeait à la population. Tous les enfants savaient lire, tous écrivaient assez correctement, avec de la craie sur des tableaux noirs. Tous savaient calculer. Aux questions de géographie et d'histoire que nous adressâmes, des réponses exactes nous furent données par des enfants de dix ou douze ans. En complimentant le maître, nous reportions notre pensée dans nos villages français, et nous nous demandions quels seraient les vainqueurs d'un concours où seraient d'un côté les fils du peuple qui se dit le premier du monde, et de l'autre les petits sauvages à peine habillés.

II

Histoire des Sandwich.

Pendant tout le jour nous étions l'objet de la curiosité des indigènes, à ce point que les abords de la case de William étaient encombrés; nous étions les premiers Français qui eussent mouillé à Atouaï, et le dernier navire d'une certaine dimension qui fût venu sur la rade de Waïmea, était un américain; il y avait de cela 18 ans. Je pus voir des jeunes filles plus blanches que leurs compagnes paraissant avoir seize ou dix-sept ans et dont la naissance avait, disait-on, un rapport direct avec le séjour des étrangers dans l'île. Tous les habitants voulaient donc nous voir. On arrivait en vé-

ritable procession. Après une famille, c'était une autre, et ainsi de suite. Il vint même sur des pirogues de guerre des naturels de *Nihilau* poussés par le seul désir de voir les étrangers blancs. Nous n'étions pourtant pas des hommes complètement nouveaux pour eux. Ils savaient que tous les jours des navires semblables au nôtre mouillaient à Oahou. Mais beaucoup de naturels ne devaient jamais aller à la capitale de l'Archipel. Ils avaient sous la main une occasion peut-être unique et ils en profitèrent presque tous.

Chaque soir, débarrassés de la foule importune des visiteurs, nous pouvions respirer à notre aise. Presque toutes les soirées furent employées par moi à écouter notre hôte me racontant l'histoire des îles Hawaï. Le capitaine n'était pas de toutes nos conversations; il s'était vite créé des relations intimes. Il allait apprendre l'idiome canack avec les jeunes indigènes et me laissait, le plus souvent, aux prises avec notre vieux pilote dont je devinais autant les gestes que je comprenais les paroles. Je me rappelle encore une soirée où, étendus sur une natte, nous étions, le pilote et moi, occupés à fumer et à prendre le frais à deux pas de sa case. Le ciel étincelait d'étoiles; la lune montait radieuse et se réfléchissait dans l'eau, en une longue bande d'argent. Une légère brise du large venait jouer parmi les tiges flexibles des bananiers, et, en rasant nos têtes, elle nous préservait des bouffées de chaleur que le sol pouvait encore exhiler. A l'apathie causée par la chaleur du jour, avait succédé une vivacité d'esprit produite par le frais du soir. Nous causions avec gaieté; nous admirions, avec un charme secret, le spectacle d'un ciel pur se mirant dans une mer tranquille. Tout en suivant de l'œil les farandoles des jeunes filles qui se livraient à de folles courses sur la grève, pour

fuir ou attirer leurs adorateurs, nous nous transportions en pensée sur ces hautes montagnes aux pieds desquelles nous étions couchés, ou vers les sources du fleuve qui bruissait à nos pieds, ou sur les milliers d'îles qui peuplent la mer océanienne, ou enfin dans ces milliers de mondes dont l'Océan céleste était diapré; nous nous perdions volontiers dans des réflexions fantaisistes, sur une foule de problèmes dont la solution nous paraissait impossible.

Parfois quelques jeunes Canaques venaient encore rôder autour de nous, mais ces visites ne nous fatiguaient plus comme celles de la journée; loin d'être aussi bruyantes, elles avaient l'attrait du mystère. C'était le plus souvent de petites troupes de jeunes filles revenant du bain. Leurs longues robes de tapa blanc dessinant leurs formes, ou s'arrondissant en ballons, selon que le vent les soumettait à ses divers caprices, leur prêtaient mille aspects bizarres. Je me sentais flatté de la curiosité que j'inspirais, et j'admirais en même temps ce sentiment naturel de pudeur qui rendait leur allure craintive et furtive. En effet, elles s'avançaient bien lentement, allongeaient timidement la tête, nous écoutaient, nous regardaient et se mettaient à fuir; revenant ensuite en faisant un ou deux circuits, elles s'asseyaient sur un tertre et chantaient. Leurs chants graves et monotones se mêlaient au grondement de la mer, et ajoutaient aux charmes de cette délicieuse soirée. Nous voyions quelques-uns de nos jeunes Français s'approcher d'elles avec mille précautions, pour les mieux entendre sans doute; mais à leur approche, elles semblaient s'envoler comme une nichée d'oiseaux timides, et disparaissaient derrière les buissons pour se réunir un peu plus loin. Insensiblement pourtant, les chants s'affaiblirent, les groupes dimi-

nuèrent et bientôt la dernière robe blanche disparut. Tous nos jeunes matelots s'étaient eux-mêmes échappés et quelques rires français se croisant dans l'obscurité avec de petits cris canacks, m'annoncèrent qu'une fois derrière les bananiers, à l'abri de la lumière indiscreète de la lune, la farouche modestie faisait place à une douce familiarité.

Resté seul avec mon vieux camarade, je le remis sur mon sujet favori, l'histoire de l'Archipel, et de sa conversation, je tirai à peu près le récit suivant :

Un gros oiseau déposa un œuf dans la mer, et cet œuf devint, dit-on, une des îles Hawaï. Cette île fut bientôt habitée par des génies puissants et surtout par la déesse du feu, la puissante Pelé. C'est à elle, ou plutôt aux volcans qu'elle fit sortir des eaux, qu'on doit la naissance de toutes les autres îles du groupe. Un jour, arrivèrent sur une grande pirogue, un homme, une femme, un cochon, des poules et un chien. Ils venaient de terres éloignées qu'ils nommaient Taïti. Leurs descendants peuplèrent le groupe. Ils vécurent en bonne intelligence avec les génies qui les y avaient précédés, jusqu'à ce que, pour une cause qu'on ignore, ceux-ci déterminèrent un déluge qui fit périr toute la population. Une seule montagne, le Mouna-Kea, fut respectée par les eaux, et c'est sur son sommet que se sauvèrent les quelques hommes qui servirent de noyau à la population actuelle.

Telles sont les origines plus ou moins fabuleuses du pays. Les traditions orales, les seules qui aient régné jusqu'en ces derniers temps, ne peuvent remonter bien haut, et si un événement important comme un déluge et l'arrivée d'hommes venant de Taïti, se conserve dans la suite des générations, les événements intermédiaires tombent vite dans un oubli complet. L'état actuel des

îles, l'existence des volcans en ignition, la nature du sol et des pierres, la forme des montagnes, etc., ne permettent pas de douter de la nature volcanique du groupe et par conséquent de son mode de formation. Cet archipel paraît en même temps plus jeune que certains autres groupes de l'Océanie, et tout porte à croire que la tradition qui fait venir la population de Taïti, groupe de même nature, mais probablement plus vieux, est l'expression de la vérité. Dans les souvenirs des indigènes se rencontrent toujours quelques blancs considérés comme dieux, comme rois, ou au moins, comme prêtres, ou chefs d'un rang supérieur. Ici nous trouvons un certain *Pao* arrivé des contrées lointaines avec des dieux auxquels il bâtit un temple et dont il devient grand-prêtre. Plus loin, nous avons souvenir de sept blancs qui deviennent sept chefs, se marient avec des filles du pays et donnent naissance à une suite de chefs de nature et de rang supérieurs.

Ces sept chefs paraissent appartenir à l'expédition de l'espagnol Gaëtan qui découvrit en 1542 un groupe qu'il nomma *Iles des Amis* ou *Iles des Jardins*, et qui ne doivent être autre chose que les îles Hawaï, découvertes depuis par Cook en 1778 et qu'il nomma *îles Sandwich*.

Le groupe s'étend du dix-neuvième au vingt-troisième degré de latitude nord, et du cent cinquante-septième au cent cinquante-neuvième degré de longitude est. Sa direction générale est sud-est et nord-ouest. Il se compose de onze îles dont cinq grandes, trois petites et trois qui ne sont que des écueils.

La première en partant du sud est la plus grande du groupe, celle à laquelle se rapportent surtout les légendes relatives à la mythologie. Oahou ne vient dans l'ordre de position et d'importance territoriale qu'après Hawaï et même Mawī, mais ses ports sont les meil-

leurs de tous ceux du groupe. Celui d'Honolulu surtout offre une si grande sécurité que Tamea-mea le Grand, quand il eut réuni tout l'Archipel sous son sceptre, n'hésita pas à choisir cette île pour la capitale de ses états. Il y a encore en faveur de Oahou comme capitale sa position centrale. En effet, si on néglige les îlots, on trouve que Oahou est au milieu du groupe et qu'il a au sud Hawaï et Mawi, au nord Atouaï et Nihilau.

Atouaï, qui a pour moi une certaine importance, puisque je l'ai habitée pendant quelques semaines, est presque circulaire; elle a 80 milles de circonférence à peu près; sa montagne centrale est très-élevée et est boisée presque jusqu'à son sommet où s'ouvre le cratère d'un volcan éteint. Le nombre des habitants est évalué à 10,000 sans compter cinq ou six cents qui habitent les parties à peine accessibles. Ces six cents marrons, préférant la liberté avec la misère à la civilisation que les missionnaires apportent escortée de la sévérité des lois nouvelles, sont les seuls représentants de l'ancienne société canaque. Ils considèrent comme étrangère la famille du conquérant Tamea-mea; ils veulent rester indépendants et conservent sur les sommets élevés où ils végètent, la religion et la constitution de leurs pères. Je n'ai pas à exprimer mon opinion sur leur compte, mais je constate seulement leur isolement, et puis prédire pour un temps relativement court une différence bien grande entre cette population alpestre et la population riveraine qui profite de toutes ses relations avec les autres îles.

La rade de Waï-mea a une grande illustration, celle d'avoir reçu les vaisseaux de Cook au moment de sa découverte. C'est Atouaï qui a été vue la première par le célèbre navigateur, et c'est là qu'il a mouillé pour la

première fois. La rivière dans laquelle nous nous baignions tous les jours, et qu'on nomme rivière de Waï-meā, est célèbre dans l'Archipel à cause de son volume, de la limpidité et de la fraîcheur de ses eaux. Le fort, que nous avons trouvé en si mauvais état, fut construit par des flibustiers russes. Eux partis, Tamouri, le dernier roi d'Atouāi, y avait fixé sa résidence et y entretenait une garnison fixe ; depuis la conquête, il est dans le plus misérable état.

De tous les dieux dont le nombre et le rang étaient considérables, les deux plus célèbres étaient Pelé, déesse des volcans, et Taïri, dieu de la guerre. C'était surtout à ces divinités que Tameā-meā adressait son culte. Mais à côté et au-dessous d'eux il y en avait beaucoup d'autres, habitant de préférence certains lieux sacrés, ou même les corps des idoles qu'on leur dédiait. Les anciens rois ou héros du pays étaient eux-mêmes divinisés ; enfin, parmi les êtres de la création, on adressait un culte à quelques oiseaux et surtout au requin. Le requin, cet ogre de la mer, est redouté et par suite divinisé dans beaucoup d'îles de l'Océanie. A Taïti en particulier, il recevait un culte tout particulier, et c'est sans doute de ce pays qu'on l'a apporté aux Sandwich.

Le *Karāi-pahoa*, idole de bois vénéneux dans lequel on mettait de l'eau qui devenait une boisson mortelle, était une divinité infernale.

La réception idolâtre qu'on fit à Cook eut pour cause une légende religieuse dont je dirai deux mots pour terminer ce que je sais de l'ancienne mythologie des Hawaïens.

Rono-Akoua, chef de Hawaï, dont les générations suivantes firent un dieu, avait une épouse très-belle. Un homme monta sur un rocher, vit la femme, la

trouva belle et lui dit : « *Okaiki-rani-ari-opouna*, » ton amant te salue, daigne le garder; éloigne l'époux, celui-ci te restera toujours. Rono, entendant ce discours, entra en fureur et tua sa femme. Puis il devint fou de douleur, et il parcourait l'île comme un furieux, attaquant tous les hommes qu'il rencontrait. A la fin il partit sur un grand canot pour les pays lointains; mais avant son départ, il institua des jeux en l'honneur de son épouse, la malheureuse victime de sa fureur insensée, et il annonça qu'il reviendrait dans les temps futurs sur une île flottante, qui porterait des cochons, des chiens et des cocotiers.

Le 20 janvier 1778, Cook mouilla dans la baie de Wai-mea à Atouaï. Il eut avec les naturels les relations les plus amicales et les quitta bientôt pour gagner la côte nord-ouest d'Amérique. Un an plus tard, il revint et mouilla sur la côte occidentale d'Hawaï. C'était justement là que se célébrait le culte de Rono. Les naturels et surtout les prêtres qui voyaient dans cette apparition la réalisation d'une ancienne promesse, se persuadèrent que le dieu Rono revenait parmi eux, firent un dieu de Cook, lui adressèrent leurs prières et comblèrent son équipage de preuves d'amitié, de vivres et de plaisirs de toutes sortes. Le roi lui-même était tout disposé à admettre la divinité de Cook; et n'était qu'il s'inquiétait un peu de la grande quantité de vivres que mangeaient ses compagnons, il eût été tout disposé à l'adorer dans le temple où jusque-là on n'avait eu que son idole. Il paraît qu'un moment Cook se laissa diviniser; mais bientôt le rôle de Dieu le fatigua, il reprit celui d'homme et d'homme chez lequel les défauts l'emportent sur les qualités.

Après avoir quitté Hawaï, il fut obligé d'y retourner au bout de quelques jours, pour réparer des avaries

qui s'étaient produites sur ses vaisseaux. Des ateliers furent installés à terre, des contacts plus intimes que jamais s'établirent forcément entre les Anglais et les indigènes. Les premiers devinrent de plus en plus exigeants; les autres commencèrent à concevoir des sentiments hostiles. Mis en présence d'objets nouveaux qui les flat'aient d'autant plus qu'ils n'en avaient jamais vu de pareils et qu'ils en trouvaient l'application pour leurs besoins, ceux-ci commirent des larcins qu'on aurait dû prévenir par une sévère surveillance et qu'on punissait avec une rigueur incompatible avec les cadeaux dont on avait été comblé. Quand les Anglais avaient reçu assez de provisions fraîches pour affamer l'île, quand ils avaient pris des libertés qu'on n'accorde qu'à ceux qu'on préfère à tous, ou qu'on craint le plus, quand le chef de l'expédition était adoré comme un dieu et tous ses compagnons considérés comme des divinités d'un ordre inférieur, n'est-ce pas une honte de les voir tirer des coups de fusil à quelques malheureux qui volaient des clous, ou bien envoyer des boulets et de la mitraille sur des canots de chefs, parce que des pillards inconnus ont volé une pirogue du bord?

En examinant de sang-froid les événements qui ont accompagné la mort de Cook, on s'étonne qu'il n'ait pas été tué plus tôt et surtout que sa mort n'ait pas été accompagnée de celle de tous ceux qui l'accompagnaient. Il faut bien admettre qu'au sentiment de bonté qui caractérisait les sauvages, il se joignait celui d'une crainte superstitieuse. Rappelons les faits en deux mots. Cook a fait mitrailler la veille deux pirogues pleines de naturels et où se trouvait un chef d'importance, et le lendemain, il ose, avec quelques hommes d'escorte, aller à terre, non pas pour demander pardon de sa barbarie, non pas même pour provoquer des ex-

plications, mais tout simplement pour enlever le roi et sa famille. Le roi, vieillard dont la bonté avait été tellement excessive à l'égard des étrangers, qu'il craignait une famine après leur départ, ne sait, à la sommation que Cook lui fait de le suivre, que pleurer et se mettre en marche. Il emmène même ses fils, et sans le courage de sa femme, sans les larmes qu'elle verse sur la lâcheté de son mari, sans le cri d'indignation qu'elle pousse, sans l'amour de la vengeance qu'elle fait passer au cœur de ses concitoyens, le roi s'en allait sur le navire. Un caprice l'aurait probablement emmené pour le montrer plus tard comme une curiosité aux habitants de Londres, ou bien le vieillard serait mort de nostalgie à bord; tout cela pour une embarcation qu'on n'avait pas pu soustraire à des voleurs. C'est absolument comme si, quand des picks-pockets nous enlèvent notre montre, nous avions la fantaisie d'enlever la reine d'Angleterre, jusqu'à ce que l'objet volé nous fût rendu. Le cri de guerre fut donc poussé par le peuple, en ligné de l'ingratitude et de la méchanceté des étrangers; mais le premier acte d'agression fut encore l'œuvre de Cook. Il tua d'un coup de fusil un Hawaïen qui le menaçait. Une décharge de tous les fusils du détachement compléta la déclaration de guerre, et les sauvages en tuant Cook d'un coup de pōhoa et d'un coup de lance n'agirent que dans le cas de légitime défense. Si quatre soldats furent tués, trois autres blessés, ainsi que l'officier qui commandait le détachement, ces faits s'expliquent par l'irritation des premiers moments de désordre occasionnés par l'attaque. Transportons la scène à la Nouvelle-Zélande, où vit la même race, douée d'un tout autre courage, et nous aurons un combat à outrance qui ne finira qu'avec le dernier des Anglais. Mais ici, on avait

affaire à un peuple essentiellement doux et superstitieux. Cook mort, sa divinité devient moins contestable que jamais; et si ses concitoyens ont de la peine à recouvrer ses dépouilles mortelles, c'est que les naturels les conservaient comme de précieuses reliques.

A la cour d'Hawaï, au moment du séjour de Cook, se trouvait un jeune homme, le neveu du roi, qui devait devenir le conquérant de toutes les îles, et s'appeler *Tamea-mea le Grand*. Jusque-là, chaque île avait un *arii-rahi* ou chef suprême, des *ariis* subalternes ou *rana-kiras* et des *canacks* ou *tanatas* ou peuple. C'est, comme on le voit, une constitution semblable à celle qu'on trouve à Taïti, à la Nouvelle-Zélande, et on peut dire, dans tous les groupes de l'Océanie. Il paraît cependant que le chef de Hawaï avait une suprématie morale sur les chefs des autres îles, probablement parce que cette île, ayant été la première habitée, avait envoyé des colonies dans les autres îles, et que ces expéditions étaient commandées par des membres de la famille du chef de Hawaï. Je fais cette réflexion pour expliquer jusqu'à un certain point, la légitimité de la conquête de tout l'Archipel par *Tamea-mea*, qui était le neveu du roi *Tarii-opou*, et pouvait à ce titre faire accepter une autorité appuyée, du reste, sur la force et le génie.

L'arrivée de *Tamea-mea* à la toute-puissance mérite quelques réflexions. Chez les *Canacks*, la légitimité était très-respectée; cependant ce respect devait avoir des bornes. *Kau-ke-ouli*, fils et successeur de *Taraï-opou*, voulut faire le tyran ridicule. On ne pouvait le regarder sans risquer d'être puni de mort. Il était comme on nous représente les rois féroces et burlesques de l'Asie et de l'Afrique. Son cousin *Tamea-mea*, qui avait su se faire aimer du peuple, qui avait

partagé toutes ses terres en autant de lots qu'il avait d'amis, et qui, au moyen d'une culture relativement très-supérieure, était arrivé à récolter de grandes quantités de fruits, devint tout naturellement le chef du parti des mécontents. Il combattit son cousin, le vainquit, s'empara de sa fille, et en l'épousant il couvrit d'un voile de légitimité les vrais titres qu'il avait à la puissance, la volonté et le talent.

En 1790, Tamea, déjà maître de Hawaï et de Mawi, fit une conquête bien plus importante que les précédentes en s'emparant, à la suite de scènes de trahison et de flibusterie, de deux Américains, les maîtres *Davis* et *Yong*. Ces deux hommes, ouvriers et militaires, firent l'éducation du peuple pour le maniement des armes à feu, dont l'emploi commençait à se répandre, enseignèrent les professions manuelles, construisirent des maisons et des navires, et allèrent même jusqu'à donner au roi des conseils relatifs au gouvernement et à sa conduite privée. En retour de tout le bien qu'ils firent dans l'Archipel, de simples prisonniers de guerre qu'ils étaient, ils devinrent citoyens canacks, époux et pères de famille, propriétaires de larges étendues de terre et de belles habitations, ministres du roi et ses conseillers intimes. S'ils furent souvent en butte à l'envie des indigènes, cela se conçoit; on jalouse toujours les étrangers. S'ils voulurent à plusieurs reprises quitter leur patrie d'adoption, ils furent toujours si considérés et si estimés du roi qu'en définitive ils restèrent près de lui, persuadés qu'en retournant en Amérique ils retomberaient du haut d'une grande position pour n'être plus que ce qu'ils avaient été jadis, de simples matelots.

Les relations de Tamea-mea avec Vancouver présentent quelque chose de très-curieux. De part et d'autre

on voit qu'on se connaît mieux qu'à l'époque de Cook et qu'on dédaigne d'obtenir par surprise, par fraude et par force, ce qu'un intérêt réciproque suffit pour faire accorder. Cependant, au milieu de démonstrations amicales plus ou moins sincères, survient un acte de la plus grande importance et qu'on explique seulement en admettant que les deux parties contractantes avaient l'intention de se tromper. Le roi finit par déclarer, lui et tous les habitants de l'Archipel, comme sujets anglais. Certes, un homme de la valeur de Tamea-mea, qui n'avait pas craint de combattre son roi légitime pour arriver au pouvoir, qui avait attaqué tous les chefs des îles voisines pour étendre sa puissance, qui réalisait la monarchie universelle comme un Canack pouvait la rêver, lui, l'ami et le protégé des deux divinités les plus puissantes du ciel, lui, pour qui Pelé et Taïri, les dieux du feu et de la guerre, avaient combattu, il n'allait pas se soumettre à une nation dont il ne connaissait que quelques représentants. Mais fin comme un sauvage, il voulut bien accorder tout ce que Vancouver lui proposait, dans l'espoir d'obtenir des canons, des fusils, des navires, enfin tout ce qui pouvait donner de l'importance à son pays, quitte ensuite à revenir sur une souveraineté accordée à la légère, si jamais on voulait faire de cette convention autre chose qu'un hochet de la vanité britannique. En somme, ce fut toujours sur lui-même et sur le courage de son peuple qu'il s'appuya pour favoriser une révolution qui pût élever la nation au niveau où il voyait les nations étrangères. Aussi, malgré une investiture flatteuse pour Vancouver, le roi, qui ne voyait là qu'un acte de courtoisie ou même un mensonge adroit, ne voulut jamais admettre dans ses états que des individus isolés, assez nombreux pour

être utiles au pays, trop faibles pour lui porter ombre. C'était tout ce qu'il fallait pour enseigner des professions européennes, pour modifier petit à petit les habitudes, les caractères et le sang même des indigènes. Mais accepter l'invasion d'une force armée, organisée, commandée, avouée par l'Angleterre, eut été à ses yeux une grande faute, et il en repoussa toujours l'idée, quelques avantages qu'il eût pu du reste en retirer. Il se sentait la force de remplir sa tâche à lui seul. Seulement il concevait toute la supériorité que les Européens avaient sur ses concitoyens, et il voulait initier ceux-ci à la civilisation, sans pour cela leur faire perdre dans leur pays la position de maîtres chez eux. Ce grand homme a eu la bonne fortune d'arriver à son but. Il a réuni sur sa tête les couronnes de toutes les îles en employant plutôt les agents que les hommes nouveaux. Pendant les trente années de son règne il sut réunir une petite flotte de plus de vingt goélettes armées et bien commandées, construire des forts dans les ports, où les navires étrangers pouvaient mouiller, former une armée sachant manœuvrer les armes européennes, mettre les terres en bonne culture, naturaliser les arbres, les légumes, les fruits d'autres pays, acclimater partout les chèvres, les vaches, les chevaux, habituer ses concitoyens aux transactions commerciales, leur faire comprendre le prix de l'argent, et quand il mourut, en 1819, il pouvait dire qu'il avait été seul la cause et l'artisan de la révolution; lui seul l'avait conçue, voulue et exécutée.

Cette révolution sociale si importante et opérée par un homme du pays, sans autres moyens qu'une volonté puissante et des instruments européens qu'il sut faire mouvoir, mais auxquels il ne fut jamais soumis, le pays ne l'a pourtant pas supportée sans en souffrir.

Cook avait estimé la population de tout le groupe à 200 000 âmes en 1779. Cinquante ans plus tard, c'est-à-dire en 1830, on ne l'estimait plus qu'à moitié environ, et la diminution continuait toujours. J'ignore si nous devons attribuer une grande créance aux supputations faites un peu à la légère par le navigateur anglais. Il a dû y avoir des erreurs analogues à celles qui ont eu lieu à Taïti. Mais quoi qu'il en soit des chiffres, toujours est-il que la population a diminué et que, parmi les causes de diminution, doivent figurer en première ligne les conquêtes de Tamea-mea. Une substitution de dynastie, des suppressions de royaumes ne s'accomplissent jamais sans de nombreuses victimes. Joignons surtout à la guerre elle-même l'usage des nouvelles armes. Les canons et la mitraille sont autrement meurtriers que le pahoā, la fronde ou le javelot.

Si la guerre eût été la seule cause de la diminution de la population aux Sandwich, les vides devraient être comblés depuis longtemps. Tamea-mea finit sa conquête vers 1804, et depuis ce moment il n'a été que civilisateur. Les peuples des îles étant sous la main d'un chef puissant, il n'y eut plus aucune guerre particulière. La population devrait donc s'être accrue, et nous devrions avoir au moins un chiffre équivalent à celui qu'a trouvé Cook. Or tout le monde s'accorde à admettre une grande différence. Nous aurons donc à rechercher si, depuis la mort du grand organisateur, il n'y a pas eu de nouvelles causes de dépopulation.

La mort de Tamea-mea fut le signal d'un deuil général. Le papa William se souvenait de cet événement comme s'il eût daté de la veille, et il me le racontait avec une émotion dont je ne l'eusse pas cru capable. « Quand le grand roi mourut (me dit-il), la désolation

se répandit dans Hawaï; les hommes pleurèrent, les femmes se couvrirent le corps de brûlures et de plaies. On immola des cochons, on détruisit des cases, car le grand roi, le vainqueur de tout l'Archipel n'était plus. La main qui avait pesé sur la tête de tant de rois était désormais glacée. »

Le bruit de sa mort frappa son peuple de stupeur. Ses fidèles serviteurs, ses compagnons d'armes restèrent plongés dans l'affliction et ses anciens ennemis s'émurent. Le géant était mort; qui désormais porterait ses armes? Qui le remplacerait dans les combats et dans les conseils? Qui soutiendrait le poids d'un empire si vaste, dont la mer séparait les nombreuses conquêtes. Rio-rio, son fils, était bien jeune et bien impuissant. La reine-mère Kaou-manou, la favorite des femmes de Tamea-mea, était trop plongée dans la douleur. Couchée à plat ventre dans la case royale et entourée de toutes les autres femmes ses compagnes et ses servantes, elle faisait retentir l'air de ses gémissements. Une liqueur corrosive violette portée par des épines aiguës sous la peau de ses lèvres, de ses seins, de sa langue, devait témoigner de son deuil éternel. Elle pleurait, car elle n'était plus qu'une veuve, elle naguère l'épouse préférée du grand roi. Elle pleurait, car elle ne devait plus le voir que plus tard dans les nuages, elle qui le voyait chaque jour, qui chaque jour lui préparait le poë et lui versait le kava. Elle pleurait, car désormais elle ne le verrait plus jouer au houramaïta, où il était toujours vainqueur, ni affronter les fureurs de la mer en se baignant au milieu des brisants de la côte. Elle pleurait, car il ne devait plus revenir près d'elle, chargé des dépouilles des vaincus, avec son pallium garni de fleurs rouges, son pahoa teint du sang de ses ennemis, et ses mains pleines des armes enlevées

pendant l'horreur des combats. Elle pleurait, et à de rares intervalles, soulevant faiblement sa tête, elle gémissait ainsi son chant de deuil :

Auwe, Auwe, le grand Tamea est mort.

Mort est l'ami de mon cœur dans la tempête et dans le calme.

Mort est le vainqueur de tous ses ennemis.

Mort est l'ami et le protégé des dieux.

Celui qui calma la fureur de Pelé avec une mèche de ses cheveux taboués, il est mort, il est parti et ne reviendra plus.

Celui que le puissant Taïri rendait toujours vainqueur, il est mort et ses ennemis sont dans l'allégresse.

Celui qui perçait les rochers, qui arrêtait la lave des volcans, il est mort.

Il est mort, et ses amis se roulent dans la poussière; ils oublient de manger et de boire; ils se tament la langue, les lèvres et les bras; ils coupent leurs cheveux; ils arrachent leurs dents; ils fendent leurs oreilles, car le grand roi, le roi puissant est mort.

Et les femmes de Hawaï gémissent et tendent les mains vers les nuages; elles se déchirent le sein et oublient d'allaiter leurs fils; elles se traînent sur leurs genoux jusqu'au morai de leur roi; elles font retentir le *kirau-ea* de leurs lamentations; elles deviennent folles, car le grand Tamea-mea est mort.

Et les chefs ont quitté le pallium; ils ont fait couler leur sang avec leur pahoā; ils ont parcouru Hawaï comme des fous; ils ont tué ceux qu'ils rencontraient sur leur passage; ils ont brisé leurs pahoas; ils ont cessé de se baigner dans les lacs salés; ils ont couvert

d'un manteau de tapa la tête de Taïri, le dieu de la guerre, car le plus grand des Ariis est mort.

C'est ainsi que la veuve du grand roi pleurait sa perte, et toute la population s'associait à sa douleur.

Rio-río, le fils aîné de Tamea-mea, lui succéda dans le gouvernement de l'Archipel hawaïen, sous le nom de Tamea-mea II. Indolent, sans capacité, ou à peu près, il n'aurait certes pas pu soutenir un fardeau si lourd, s'il eût voulu s'affranchir de la tutelle des anciens ministres de son père. Sentant son impuissance, il eut, du moins la raison de laisser les autres gouverner sous son nom.

L'émigration blanche avait déjà pris une grande proportion, pendant les dernières années du règne de Tamea-mea. Honolulu, capitale du royaume, se couvrait d'habitations européennes, et les spéculateurs venaient un peu de partout, tenter fortune et apporter au peuple, nouvellement admis dans le concert de la civilisation, leur contingent de bonnes et mauvaises innovations. La liberté des rapports sexuels favorisa aux Sandwich comme dans toute l'Océanie la propagation de la syphilis, et on doit certainement attribuer à l'invasion de cette terrible maladie une grande part dans la diminution de la population.

A la grande révolution sociale qui s'était opérée sous la puissante impulsion de Tamea-mea devait succéder une révolution morale qui, malgré les maux passagers qu'elle a produits, a déjà donné des fruits d'une prodigieuse fécondité et est appelée certainement à élever ce peuple à un rang convenable parmi les nations.

De toutes les pratiques religieuses, le tabou était celle qui jetait le plus d'embarras dans les relations des indigènes entre eux et avec les étrangers. Tamea-

mea, bien qu'il eût toujours résisté aux sollicitations des ministres protestants anglais qui l'engageaient à changer de religion, avait cependant affranchi son peuple d'une grande partie des entraves que le tabou apportait dans la pratique ordinaire de la vie. Son fils décida de s'en débarrasser complètement. Cette mesure importante et toute démocratique faillit cependant lui coûter son trône. Heureusement son premier ministre Karaï-Mokou, vieux compagnon du père, sauva le fils en battant et tuant le chef de la rébellion, grand-prêtre de Oahou et cousin du roi. Le premier pas était fait; encore quelque temps, et Rio-rio avec la reine-mère et les principaux membres de sa famille se feraient chrétiens; leur exemple entraînerait de nombreuses conversions; les idoles tomberaient et le peuple hawaïen adopterait les croyances nouvellement apportées. Un fait frappe surtout dans cette révolution religieuse : Karaï-Mokou, le premier ministre, sentant que le règne de l'ancienne religion est passé, veut aussi se faire chrétien; mais on se demande pourquoi il résiste aux sollicitations des ministres protestants et saisit l'occasion de l'arrivée de *l'Uranie* pour se convertir au catholicisme. Tout porte à croire que déjà les ministres protestants commençaient à exercer sur le pays la pression qui s'est appesantie depuis sur toute la nation, et que le vieux chef, en embrassant le catholicisme, espéra un moment, à l'aide de ses nouveaux coréligionnaires, neutraliser le despotisme du protestantisme. Il fut trompé dans son attente : les missionnaires catholiques se firent trop attendre. Quand ils vinrent à Oahou, ils trouvèrent la place prise par leurs ennemis. Le protestantisme trône seul jusqu'à présent dans tout l'Archipel.

Les missionnaires ont contribué pour beaucoup à la

diminution de la population, en changeant trop subitement les mœurs du pays. Si, en proscrivant l'usage du kava et de toutes les liqueurs fermentées, ils ont en partie fait disparaître les scènes d'immoralité dégoûtante qui se passaient en présence de tout le peuple, n'est-ce pas à l'usage trop exclusif de l'eau et des boissons mucilagineuses qu'on doit attribuer l'affaiblissement général de la race, la diminution de la fécondité et certaines maladies comme le diabète, l'obésité, etc. Dans toutes les institutions humaines, le mal se trouve à côté du bien. Si les chants nationaux, si les danses érotiques avaient des inconvénients réels, leur interdiction subite et les peines sévères appliquées aux transgressions des nouveaux règlements, n'ont-elles pas arrêté, en paralysant l'initiative individuelle, l'élan général imprimé par les exemples et les conseils de Tamea-mea? L'amélioration d'un état social a surtout besoin pour s'effectuer d'une grande spontanéité dans les mouvements du peuple en travail de civilisation. Il y a donc à regretter pour les Hawaïens qu'ils aient été si rigoureusement comprimés par la sévérité des ministres protestants. Cependant, il serait injuste de nier tous les progrès exécutés, de méconnaître les conquêtes faites en si peu de temps sur la barbarie. Quand les missionnaires mirent le pied sur Oahou, la langue n'y était que parlée; on n'avait aucune notion des sciences, de l'histoire des autres peuples, de rien enfin de ce qui était étranger à l'Archipel, si ce n'est quelques traditions orales relatives aux peuples de la même race vivant sur les autres groupes de l'Océanie. Les missionnaires arrivent, ils écrivent la langue, font un dictionnaire et une grammaire; bientôt les Canacks apprennent à lire, à écrire, à compter; encore un jour, et ils composent et impriment des livres qui se répandent

dans l'Archipel. J'ai vu à Atouaï des bibles, des traités de géométrie, des manuels d'histoire imprimés à Oahou, et j'étais là en 1839. Or, il y avait déjà longtemps que toutes ces choses se faisaient; depuis, j'ai lu une histoire de l'Archipel dont l'auteur est Canack. A son style mystique, on reconnaît un élève des protestants. Quand on réfléchit que le fils d'un sauvage a pu composer un pareil ouvrage, et qu'une génération s'est à peine écoulée depuis que la révolution a commencé, on reste pénétré d'admiration devant un changement si soudain et si complet.

L'éducation politique se fait avec la même rapidité. Un parlement est nommé par la nation; un gouvernement représentatif fonctionne, et maintenant que les grandes puissances sont d'accord pour respecter l'indépendance des Sandwich, cette nation va progresser par elle-même en faisant seulement appel aux idées et aux hommes de l'Europe qui viendront se fonder dans ses idées et dans sa population. Ici du moins, la race ne peut plus être anéantie et remplacée par une autre race; on peut même supposer que ses progrès ultérieurs seront rapides et qu'elle donnera un démenti à l'opinion générale qui veut que toutes les races de couleur disparaissent au contact de la race blanche. Il est vrai que, par une grâce particulière, les frottements ont été doux, les invasions de blancs individuelles et l'introduction des idées a été opérée par la parole et non par l'épée.

III

Dernières réflexions : Conclusion.

Nous avons fait dans le cours de ce voyage connaissance avec des hommes de races assez éloignées les unes des autres. De Fernando-Poo où nous avons trouvé des nègres amenés sans doute par l'isolement à une dégénérescence qui les différencie complètement des nègres de la côte voisine, nous sommes allés en Tasmanie où nous n'avons plus rencontré que le souvenir d'une variété de la race mélanésienne. Les Anglais, en prenant la terre des Tasmaniens, ont eu vite raison de peuplades misérables vivant sans habitations, sans vêtements et sans travail. Plus tard, nous étions à la Nouvelle-Calédonie, où une autre variété de la race mélanésienne se trouve aujourd'hui en présence des Français. Aura-t-on à constater ici la disparition de la race inférieure en présence des blancs? L'avenir le dira. Malgré les efforts de la philanthropie française, nous pouvons présumer d'avance que les exigences de la civilisation seront funestes à des hommes si peu faits pour jouir de ses bienfaits. Le Calédonien est pourtant supérieur à ce qu'était le Tasmanien, et je suis persuadé que la France, en prenant possession du pays, a pris l'engagement moral de relever les indigènes, de les instruire, de leur enseigner les devoirs et leur montrer les avantages de la vie civilisée. Nous allons voir une nouvelle expérience de la coexistence de deux races très-éloignées l'une de l'autre, vivant côte à côte,

et cela dans les conditions que notre gouvernement rendra les meilleures possibles. Jusqu'à présent ce fait, lorsqu'il s'est présenté, a toujours amené un des résultats suivants : mélange des races et production d'une race métisse participant des deux origines, ou absorption d'une race dans l'autre et retour à un des types primitifs, ou suppression pure et simple de la race inférieure.

Dans le cas présent, les deux races sont bien éloignées pour que les unions sexuelles puissent se faire. Je sais bien qu'il existe déjà quelques enfants de blancs et de Calédoniennes bien supérieurs à leurs mères, mais ce ne sont là que des faits particuliers. L'amélioration de la race par métissage se ferait donc si longtemps attendre qu'on ne peut vraiment pas y compter. Il arrivera donc probablement que les deux races vivront sans se mêler. Eh bien ! malgré le bon vouloir des blancs en faveur des indigènes, malgré l'horreur que nous inspirerait la méthode d'extermination qui a si bien réussi ailleurs, il n'en résultera pas moins fatalement des souffrances dépendant du voisinage. A mesure que le courant de l'émigration s'établira, à mesure que le nombre des blancs augmentera, les noirs seront refoulés et gênés dans leurs mouvements. Leur enlever des terres bien qu'elles soient incultes, leur imposer des vêtements comme mesure d'hygiène, les obliger à travailler dans leur propre intérêt, c'est les contraindre à une vie nouvelle qui les froisse, les fatigue et souvent les fait mourir. L'Européen fera de vains efforts pour respecter l'indigène ; il n'en sera pas moins pour celui-ci un étranger, un envahisseur, un maître, et le maître, c'est le plus grand ennemi. Si, par impossible, nous arrivions vite à instruire les Calédoniens, à les transformer en un

corps de nation bien homogène, soyons persuadés que le premier usage qu'ils feraient de la puissance qu'ils nous devraient, serait de nous chasser de chez eux, et même de nous exterminer s'ils n'avaient pas d'autres moyens de se débarrasser de nous. Il y a ici avant tout incompatibilité, mépris d'un côté, envie de l'autre, et, par suite, impossibilité de mélange et d'assimilation. Que faire pour sortir des impasses dont on est partout entouré?

La question doit être envisagée sous le double point de vue des intérêts des noirs et de ceux des blancs. Supposons d'abord que nous n'ayions à nous occuper que des Calédoniens, et voyons ce qu'ils ont été jusqu'à présent et ce qui a été fait pour améliorer leur sort. Ils vivaient depuis une époque indéterminée en suivant leurs coutumes héréditaires; ils obéissaient à leurs inspirations et à leurs caprices; ils se battaient, se tuaient, se mangeaient sans qu'à leurs yeux, personne eut le droit de venir s'interposer dans leurs affaires. Leurs mœurs de cannibales étaient traditionnelles: on s'était toujours battu dans leur pays pour faire des esclaves et pour manger les morts; leurs dieux leur prescrivaient même ces pratiques, qu'on trouve, du reste, à peu près chez tous les peuples enfants. Contents de leur état, ils se croyaient parfaitement le droit de combattre ceux qui viendraient leur imposer des réformes pouvant diminuer leurs jouissances.

Les tentatives faites pour leur amélioration peuvent être divisées en deux classes, des actes de charité et des actes de philanthropie.

Des missionnaires, au risque d'être mangés, les évangélisèrent, leur enseignèrent les lois de la morale, les éléments des arts utiles. Ces messagers de paix établis au milieu des tribus anthropophages, y couru-

rent de grands dangers; quelques-uns même furent victimes de leur zèle apostolique. D'autres plus heureux se sont bien installés dans le pays, ont pu cultiver la terre, élever des bestiaux, semer quelques germes d'instruction parmi les sauvages, et se faire en somme une vie très-suffisante, bien que toujours accidentée. Quant aux résultats obtenus, on ne peut pas dire qu'ils aient répondu à ce qu'on avait fait d'efforts et de sacrifices. Peut-être aurait-on obtenu plus tard des améliorations véritables; mais cela n'aurait pu venir que dans un avenir bien éloigné.

Un moyen, selon moi, plus efficace que la seule prédication, consistait à pousser au milieu de ces populations, afin de partager les hasards de leur existence, des individus isolés appartenant à la race blanche, il est vrai, mais ne devant conserver avec elle aucuns points d'attache officiels; ils auraient été presque toujours reçus comme des êtres supérieurs, comme des législateurs, des prêtres, des dieux même, ainsi que le prouve l'histoire mythologique de tous les groupes océaniens. Le pays sur lequel le caprice aurait poussé ces exilés serait devenu pour eux une patrie nouvelle; ils lui auraient donné, en retour de son hospitalité, leurs connaissances en industrie, en agriculture, en morale; et leur sang, en se mêlant au sang indigène, en eût favorisé la régénération; c'eût été de la philanthropie, mode d'amélioration complètement différent de la charité. Dans un cas, en effet, un supérieur donne à un inférieur sans que les différences de niveau tendent à disparaître; dans l'autre, au contraire, se réalise la vraie fraternité humaine. Un homme supérieur s'unit par les liens du sang à d'autres placés loin de lui dans l'échelle sociale. Pour les élever, il s'abaisse; il vit de leur vie, et en leur communiquant ses

connaissances, il favorise les efforts individuels, l'initiative propre à chacun de ceux dont il a pris charge. Il y avait par endroits quelques-uns de ces représentants isolés de la société européenne. Nous nous souvenons encore de l'Anglais d'Iande, entre autres. Cette infusion lente et presque insensible de sang étranger et d'habitudes nouvelles relève une race sans lui imposer aucune pression, aucune souffrance. L'exemple des Sandwich, où il a été pratiqué en grand, prouve assez qu'il est bon ; seulement ce moyen n'agissant que lentement partout, eût demandé en Calédonie plus de temps qu'en beaucoup d'autres pays. La nation n'y était pas encore née, la population se composait de petites tribus hostiles les unes aux autres, et ne pouvait espérer que des avantages bien fugitifs des adoptions qu'elle ne faisait que par hasard et de loin en loin.

En dehors donc de l'action officielle des nations européennes, les Calédoniens avaient peu à attendre pour leur transformation et de la charité des missionnaires, et de la coopération de leurs concitoyens adoptifs. Mais, quoi qu'il dût arriver de ce double mouvement civilisateur dû aux uns et aux autres, la France, en prenant possession du pays, est venue l'arrêter ou du moins en modifier considérablement l'action. Grande puissance continentale, elle avait sans doute besoin d'espace, de terres, de bois, de ports ; il lui fallait un pays où elle pût créer une colonie puissante et un bon établissement pénitentiaire. La Calédonie sembla lui présenter les avantages qu'elle cherchait : elle la prit, et fit bien. A son défaut, une autre nation n'eût pas manqué de le faire. Si la création d'une colonie dans ce pays éloigné doit être avantageuse, ce que je crois fermement, autant vaut-il que le profit soit pour nous que pour d'autres. Seulement, il faut bien établir ce point fondamen-

tal : la France a pris possession de la Calédonie dans son propre intérêt et nullement dans l'intérêt des indigènes, pour avoir un lieu sûr et éloigné où elle pût déposer ses immondices sociales, pour avoir un établissement qui pût un jour lutter avec ceux de nos heureux voisins. Sous ce point de vue, cette création est digne d'éloges; mais si le Calédonien est et doit rester en dehors de toutes les prévisions de l'avenir, qu'en fera-t-on? Rien, rien, rien. Le seul bien qu'on puisse lui faire, si notre établissement marche d'un mouvement analogue à ce qu'on voit dans les colonies anglaises, sera de ne pas lui faire de mal, de ne pas le repousser trop brusquement. Si on veut déboiser raisonnablement, faire des routes partout, vendre des terrains à des prix convenables aux résidents avec obligation de résidence, la colonie prospérera, et les indigènes deviendront.... hélas! il faut le reconnaître, ils deviendront ce qu'ils pourront, c'est-à-dire peu de chose d'abord, et ensuite rien du tout. Le voisinage du blanc produira sur eux son effet habituel, et en amènera forcément la diminution d'abord, et ensuite la disparition. Ici certainement les blancs n'iront pas à la chasse des noirs comme on l'a fait ailleurs; on ne les tuera pas à coups de fusils pour un simple vol de moutons; on ne leur prendra pas les terres qu'ils aurontensemencées, mais enfin ils devront subir les exigences qu'un voisinage de plus en plus immédiat leur imposera. Ils devront respecter les propriétés des nouveaux venus; les terres incultes leur seront enlevées et ils ne pourront plus dans la suite y vaguer comme des fauves. Pressés, resserrés par de nouvelles gens et de nouvelles habitudes, il leur faudra renoncer à la vie errante et sauvage qui leur plaît tant jusqu'à présent; ils devront se civiliser ou mourir à la peine; ce sera pour eux une position forcée.

Or, tout fait présumer qu'ils ne pourront pas supporter un changement aussi radical, et que c'est la mort qui les attend, ou du moins qui attend le plus grand nombre.

La race jaune polynésienne, bien supérieure à la précédente, a aussi plus de droits à un traitement fraternel de la part des blancs. Nous l'avons vue dans trois groupes éloignés les uns des autres. Dans chacun de ces groupes, elle a revêtu des caractères différents, et dans chacun elle a eu une fortune différente aussi.

A la Nouvelle-Zélande, malgré leur nombre, malgré leur beauté physique, leur énergie, leur courage, les Maourys sont destinés à mourir prochainement devant la logique inflexible des Anglais. La plus grande cause de leur faiblesse est l'absence d'esprit de nationalité. Sur les îles les plus fertiles du monde, dans le climat le plus salubre, par la température la plus convenable, sur un sol capable de nourrir une nation puissante et compacte, il ne s'est trouvé que des peuplades rivales, dans un état continu de guerre entre elles. Si les Maourys avaient eu la bonne fortune de subir une conquête indigène comme les Hawaïens, si un Tamea zélandais avait anéanti la puissance de tous ses rivaux, la nation se serait constituée et eût pu former un peuple respectable que les blancs auraient été forcés de respecter. Les Anglais, au lieu de fomenter les guerres intestines, comme ils n'ont pas manqué de le faire, auraient-ils pu favoriser la concentration du pouvoir dans les mains d'un seul indigène? Sans doute la chose eût été possible; mais devaient-ils le faire? Étaient-ils moralement obligés de le faire? C'est là une tout autre question, et ils répondraient tous par la négative.

La race anglo-saxonne a besoin d'espace pour ré-

pondre aux exigences de son expansion. Elle fait valoir, pour prendre les terres mal occupées, les nécessités résultant de sa fécondité, et elle s'appuie, dans toutes ses prises de possession en Océanie, sur cette proposition qui, si elle n'est pas rigoureusement juste, est au moins très-spécieuse. « Il vaut mieux, pour l'harmonie du monde, que la Nouvelle-Zélande soit peuplée par la plus belle race blanche que par la plus belle race de couleur. » De là découle la nécessité de supprimer tous les obstacles à son établissement et à sa multiplication. La cause des Maourys a été perdue le jour où ils ont laissé entrer chez eux des amis armés et assez nombreux pour devenir dangereux. Alors se sont trouvés en regard, d'un côté la discipline, de l'autre le nombre. Le résultat ne pouvait être douteux, et il se dessine de plus en plus tous les jours. Je l'ai déjà dit, la guerre est une lutte à mort. Les Anglais pourront éprouver de grandes pertes tant qu'il restera un seul Zélandais ; mais un jour, ils tueront le dernier, et alors la Nouvelle-Zélande sera la plus belle colonie du monde, en attendant qu'elle en devienne une des plus belles nations.

Plus avancés que les Maourys, les Taïtiens et les Hawaïens devaient avoir une destinée différente, et en effet leur histoire est loin de présenter les tristes phases qui se déroulent à la Nouvelle-Zélande.

Dans les deux groupes des tropiques se rencontrent deux faits analogues qui auraient dû amener des conséquences complètement semblables, et nous devrions avoir à compter aujourd'hui deux monarchies constitutionnelles nouvelles, établies chez des hommes de race jaune, par un effort spontané de ceux-ci, et où l'élément blanc ne serait venu que comme adjuvant, aide et conseil

Si l'absolutisme est bon pour un peuple, c'est surtout lorsqu'il sort de l'enfance et qu'il a besoin de se constituer. Tous les éléments homogènes disséminés çà et là doivent être rassemblés par une main puissante, être agrégés, fondus et coordonnés convenablement pour former un corps d'une certaine vitalité. A Taïti, Pomare I^{er}, grand guerrier, fraya le chemin à son fils, et celui-ci réalise, par son savoir-faire, la concentration de pouvoir qui le rend maître des Iles de la Société. Si cette conquête n'est faite que sous des inspirations étrangères, Pomare II n'en est pas moins le maître et le seul maître du groupe. Si, à l'âge où il aurait dû avoir toute son énergie, il avait employé son temps à créer une armée et une marine comme faisait Tameamea, au lieu de s'abrutir dans des travaux littéraires qu'il faisait mal et dans des excès de boisson qui hâteraient sa mort, il aurait laissé en mourant une monarchie constituée et en bonne voie de progrès. Taïti était dans des conditions aussi favorables à l'établissement d'un royaume fort que Havaï. La famille royale jouissait d'une grande illustration; le peuple avait de la vénération pour les dépositaires de l'autorité, et enfin le pouvoir était aux mains d'un homme jeune encore. Seulement il faut reconnaître que la position n'était pas identiquement semblable à celle où se trouvait Tameamea. Aux Sandwich, la révolution avait été faite par un homme de génie qui avait suffi seul aux difficultés de sa position. A Taïti, elle était surtout l'œuvre des missionnaires étrangers; elle avait amené de grandes rivalités dans les rangs de l'aristocratie. La victoire était venue au roi par accident; le pouvoir lui restait par surprise, par astuce. Ce n'était pas là une puissance bien assise, une puissance fondée sur l'amour de ses partisans, sur l'éclat de grandes actions. Le roi

était accepté par les uns comme pis aller, par d'autres comme prince légitime, par d'autres enfin comme partisan de la religion nouvelle. N'ayant rien d'un héros, il ne sut inspirer autour de lui aucun enthousiasme, et ceux mêmes qui l'avaient porté au trône ne l'y conservaient que pour ne pas tomber dans de pires mains. Un dernier malheur frappa cette nation naissante, ce fut la mort de Pomare dans un moment où personne ne pouvait le remplacer. Tout était encore neuf dans ce nouvel édifice, et les rouages étaient loin d'être assez bien ajustés pour marcher seuls. Aussi qu'arriva-t-il ? Son successeur, enfant de quatre ans, est soumis à une tutelle sacerdotale. Cet enfant, en butte à la tyrannie des prêtres, la plus sourdement opiniâtre des tyrannies, meurt lui-même pendant qu'on le façonnait au rôle de roi fainéant. Par une nouvelle fatalité, la légitimité et le jeu des intérêts contraires mettent sur le trône une jeune fille qui ne pouvait aspirer qu'à l'empire des grâces. Une usurpation par un homme supérieur eût sans doute sauvé le pays, mais l'usurpateur manqua. Certes si, au lieu d'être une femme faible et adonnée au plaisir, le chef de l'État eût été un homme courageux et persévérant, il eût suivi les errements de Pomare II, il eût profité des bienfaits du clergé sans subir son joug ; le gouvernement représentatif aurait pris racine et se serait régularisé ; toutes les Iles de la Société seraient restées sous un seul et même sceptre et eussent constitué une monarchie semblable à celle des Sandwich ; la religion chrétienne se serait répandue spontanément, sans pression, sans préférence en faveur d'une communion au préjudice des autres ; les nations européennes, par crainte les unes des autres, eussent respecté une indépendance qui eût tiré sa force de cette rivalité même ; enfin, le chef de l'État ne fût jamais ar-

rivé à la plus dure des extrémités, celle d'appeler des étrangers pour gouverner à sa place et lui conserver l'ombre de son autorité. Jamais protectorat ne fut plus paternel, plus bienveillant et surtout plus coûteux pour celui qui l'exerce que notre protectorat de Taïti ; et cependant la reine a perdu son indépendance, et avec elle tout son prestige de reine océanienne. Sa faiblesse a amené tous les maux dont le pays a déjà souffert, sans compter ceux qui l'attendent. Le clergé anglican, furieux d'avoir travaillé plus d'un demi-siècle pour accaparer un pays qui lui échappe, au point de vue politique du moins, fait toujours à l'autorité française une opposition ouverte ou sourde qui nous gêne dans l'établissement de notre prépondérance. Les nations rivales, quand même elles n'auraient pas d'intérêt dans la question, n'en voient pas moins le protectorat avec jalousie. Enfin la France elle-même, liée par les conventions antérieures, ne peut rien faire qui lui soit véritablement profitable. Pour ce qui est de conquérir l'affection des indigènes, il n'y faut pas même songer. Jamais vaincu n'eut de reconnaissance envers son vainqueur, et ce n'est que justice. Les Taïtiens ont du reste une raison particulière de se plaindre de leur destinée. Quand ils se comparent aux Hawaïens, auxquels ils se croient supérieurs, combien ne doivent-ils pas être humiliés de subir une tutelle étrangère, tandis que leurs frères de l'autre tropique se gouvernent eux-mêmes et deviennent tous les jours plus respectés des nations européennes ?

Nous arrivons enfin aux Sandwich, et c'est avec plaisir que l'esprit se porte sur un pays qui semble entre tous être béni par Dieu. Sa population, pour être de la même race que les Maourys et les Taïtiens, semble n'avoir que les qualités qu'on rencontre dans les deux

autres groupes et leur avoir laissé les défauts. Moins féroces que les Zélandais, les Hawaïens n'en sont pas moins courageux, ainsi que le prouvent les guerres de Tamea-mea et de ses prédécesseurs. Doux et affables, ils n'ont ni la nonchalance des Taïtiens ni leur goût excessif pour les plaisirs de l'amour. Réunis en une seule nation par le grand homme de la fin du dix-huitième siècle, ils se sont civilisés spontanément sans pression étrangère, sans obligations imposées trop vite, sans les tiraillements qui arrêtent la marche des progrès. Profitant des leçons et surtout des exemples de quelques blancs que le hasard avait conduits chez eux, ils n'eurent jamais avec les étrangers, sinon avec les missionnaires, des frottements assez rudes et assez prolongés pour en éprouver de grandes souffrances. Si les ministres de l'Évangile leur imposèrent des pratiques au-dessus de leurs forces et des privations en désaccord avec leur vie antérieure, ils parvinrent en partie à s'affranchir d'un joug excessif, et tout porte à croire que ce rigorisme ridicule a fait son temps. Si les premières jouissances qu'ils eurent au contact des Européens leur tournèrent un peu la tête; si, un moment, ils voilèrent leur raison sous la soie de l'Inde et la noyèrent dans les flots de l'alcool de l'Europe, ils arrivèrent bientôt à voir la pente fatale où ils s'engageaient et s'arrêtèrent à temps. Aujourd'hui, ce pays est déjà digne de marcher à côté des vieilles sociétés, dont il n'a pas encore toutes les qualités, mais dont il est loin aussi d'avoir tous les vices.

Pour me résumer, je terminerai ce que j'avais à dire des populations de race jaune par la proposition suivante :

La race jaune, dite polynésienne, est douée d'une grande perfectibilité; ses aptitudes se développent vite;

son éducation est rapide et elle peut arriver spontanément à un assez grand degré de civilisation en empruntant seulement des exemples et des modèles aux blancs. A part les trois groupes où nous avons été en rapport avec cette race et où elle a eu des destinées si différentes par suite de la différence de ses relations avec la race blanche, elle existe encore sur d'autres groupes dans l'Océanie, et partout où elle se trouve, la civilisation naîtra dans un délai déterminé si les Européens ne viennent pas entraver son évolution. Espérons qu'un sentiment de véritable fraternité guidera les blancs dans leurs relations avec ces jeunes populations. Espérons qu'on se contentera de leur donner des conseils et des exemples dont les Polynésiens savent si bien profiter.

Reprenant maintenant la colonisation au point de vue purement européen, nous aurons de nouveaux intérêts à prendre en considération. Afin d'envisager mon sujet sous toutes ses faces, je me poserai d'abord les questions suivantes :

1° Qu'est-ce qu'une colonie?

2° Toute nation doit-elle chercher à fonder des colonies? et à quelle époque de sa vie?

3° Quels sont les avantages de la colonisation pour les colons, pour les indigènes, pour la mère patrie?

4° Comment doit-on faire pour qu'un courant d'émigration s'établisse et persiste?

Si on peut souvent se plaindre de l'injustice des guerres actuelles, si on peut contester leurs rares avantages et gémir sur leurs fréquents désastres, c'était, paraît-il, bien pis encore dans les temps anciens. Après des guerres où deux nations avaient joué leur existence, les vaincus, quand ils n'étaient pas réduits en esclavage, fuyaient, emportant leurs vieillards, leurs enfants

et leurs dieux, comme le pieux Énée, et s'en allaient sur une côte déserte fonder une nation nouvelle. Mais si désert que soit un pays, on y trouve toujours des autochtones, et les flots de population errante s'abattaient sur des contrées dont ils tuaient les habitants ou qu'ils réduisaient en esclavage. C'est ainsi que sont nées presque toutes les nations de l'Europe. C'est ainsi que se sont répandus dans tous les recoins de l'ancien monde les arts, les sciences, les habitudes.

Les invasions des Barbares sous l'empire romain peuvent-elles être considérées comme des exemples de colonisation? Ce sont plutôt des migrations de peuples nomades qui, fixés dans les territoires envahis, mêlés et confondus avec les populations primitives, n'avaient plus aucune attache avec les pays d'où ils venaient. La marche de ces peuples était une inondation; leur établissement une superposition d'une population sur l'autre, et le résultat une fusion, un métissage.

L'Asie, berceau commun de tous les hommes, jetait alors ces bandes armées sur l'Europe et les éparpillait partout. Aujourd'hui l'émigration n'est plus que la sortie du trop-plein de la population d'un pays pour peupler une terre nouvelle. Il y a, comme on voit, loin de cet écoulement lent, réglé sur la production humaine de la contrée qui émigre et sur les besoins de celle qui reçoit les émigrants, à un déplacement en masse, à la translation complète d'une nation.

Une colonie, c'est donc l'établissement en pays lointain d'une partie de population que la mère patrie envoie, soutient et aide jusqu'à son émancipation.

On ne peut pas dire *a priori* que toutes les nations doivent coloniser, parce que toutes, à un moment donné, ne renferment pas en elles tous les éléments de la colonisation; mais on peut dire que toutes doivent

désirer arriver à la période d'évolution qui rend l'émigration nécessaire et la colonisation féconde, parce que c'est une période de force et d'exubérance.

Une des premières conditions de la force d'un peuple, c'est son agglomération sur un espace relativement restreint. Si l'Inde et la Chine ont des populations agglomérées nombreuses sans être fortes, leur faiblesse s'explique par des raisons complètement indépendantes du nombre. Tant que le sol, répondant au travail de ses habitants, donne des fruits en rapport avec leur augmentation, il n'y a pas nécessité de lui enlever les bras qui le cultivent; mais la production a des bornes, et si les hommes continuent à se multiplier sur un espace limité, la disette se ferait sentir au milieu de l'abondance. D'un autre côté, une nation doit toujours s'accroître sous peine de tomber en décadence. Lors donc que les moyens de production, si perfectionnés qu'ils soient, atteignent leur apogée, l'émigration devient nécessaire, indispensable même. Ce n'est pas qu'on ne puisse coloniser avant cette époque sans véritable danger; cependant on ne doit le faire alors qu'avec discrétion. Bien plus, la colonisation doit toujours être en rapport avec l'augmentation de la population, et se tenir dans des limites telles, que la mère patrie ne s'en trouve pas affaiblie. Comme exemple d'une émigration exagérée, est-il besoin de rappeler l'Espagne, que l'Amérique a épuisée de manière à la rendre inférieure aux autres peuples européens, à la tête desquels elle marcha pendant quelque temps.

La France est-elle aujourd'hui dans de bonnes conditions pour coloniser? Oui, si toutefois elle peut perdre un certain chiffre de ses habitants sans qu'il se fasse de vide chez elle, sans même qu'il y ait de véritable temps d'arrêt dans l'accroissement de sa

population. Nous n'en sommes pas encore à ne savoir où nous placer. Chez nous, bien des terres ont besoin de bras, et de grandes surfaces attendent les premiers efforts de l'homme, aidé des puissants moyens d'action que l'industrie actuelle met à notre disposition. Si donc nous pouvons coloniser, nous n'y sommes pas forcés par une agglomération exagérée sur notre sol, et la colonisation ne peut nous être avantageuse qu'à la condition d'être accompagnée et poussée même par un accroissement considérable de population. D'un autre côté, pour augmenter notre prépondérance dans le monde, donner à notre marine marchande l'extension qui lui manque et que nous devons atteindre, conserver notre position relative parmi les nations civilisées, et nous faire accepter par les étrangers comme un des premiers peuples du monde, nous devons désirer la prospérité de nos colonies et chercher à créer de nouveaux établissements. Nous devons donc faire des vœux pour que l'accroissement de la population continue sa marche ascendante. Sommes-nous aujourd'hui à une époque de fécondité heureuse, ou plutôt ne suivons-nous pas une pente fatale qui pourrait, en s'aggravant, nous obliger à renoncer à tout espoir d'établissement d'outre-mer ?

Il faut bien le savoir et bien le redire : ce qui contribue le plus à rendre les Anglais bon colonisateurs, c'est leur fécondité. Les nombreuses familles étendent les liens de la solidarité, déterminent naturellement des relations commerciales dans tous les points du globe et donnent des forces collectives contre lesquelles la force individuelle ne peut lutter. Une nombreuse famille est un don de la Providence. Les Anglais l'acceptent avec bonheur, et ils répandent leurs enfants par tout le monde dans l'intérêt de tous et de chacun.

Naguère encore la population de la France, malgré les fléaux venus du ciel, pestes, inondations, famines; malgré les fléaux venant des hommes, guerres, accidents de toute sorte, s'accroissait dans une grande proportion. En est-il de même aujourd'hui? Il suffit d'ouvrir les yeux pour voir le contraire. La fécondité n'est plus qu'une faculté triviale, qu'on laisse au peuple comme on lui laisse le besoin d'une religion. Le peuple seul, dit-on, peut avoir beaucoup d'enfants. N'ayant rien à leur donner que la vie, il ne partage pas son bien en mourant. Mais comment les riches se résigneraient-ils à pressentir la pauvreté pour leurs fils, dans un moment surtout où les besoins de la vie augmentent et où leur satisfaction devient de plus en plus coûteuse, comme si les fils des riches étaient destinés ou plutôt condamnés à ne se servir ni des membres ni de l'intelligence qu'ils ont apportés en naissant? Il me semble pourtant que la richesse oblige et que ses obligations doivent être de contribuer à la force et à la prospérité du pays. Or, pour que la patrie soit forte et prospère, que lui faut-il? Beaucoup de citoyens bien constitués et bien portants. Je serais pourtant tenté de pardonner à certaines gens ce raisonnement homicide, persuadé que beaucoup se vantent d'une stérilité volontaire pour masquer une véritable impuissance due à des excès antérieurs. Mais les exemples venus d'en haut se répandent vite. S'il n'y a plus en France de vrais grands seigneurs, il n'y a plus guère non plus de pauvres, de simples prolétaires. Tout le monde est riche à un degré quelconque, et tout le monde fait le raisonnement dont j'ai parlé. Le propriétaire d'une chaumière et d'un arpent de terre n'a qu'un enfant, afin de ne partager ni sa terre ni sa chaumière. Eh bien! je le dis avec une triste conviction, cet état de

notre société est un signe très-grave du temps actuel. A cette stérilité provoquée pourra succéder une stérilité véritable, et alors, adieu notre puissance, adieu notre influence au dehors, notre richesse au dedans. Quand une population cesse de s'accroître, elle touche au moment où elle va diminuer, et elle ne peut se régénérer que par une infusion de sang étranger.

Tout est soumis à la mode en France. Aujourd'hui, nous en suivons une pernicieuse, celle de nous marier tard, celle d'exalter même le célibat comme un état supérieur en jouissances actuelles pour les uns, en espérances de jouissances éternelles pour les autres. Chassons ces pensées d'anéantissement, revenons à une morale plus saine, plus vraie, plus naturelle; souvenons-nous que si la population est la force de la patrie, elle ne se recrute que dans la famille, et que les familles les plus nombreuses sont aussi les plus fortes. Ne tarissons pas à sa source le fleuve de la vie, ayons des enfants, ayons-en beaucoup, et Dieu nous aidera à les élever. Donnons, s'il le faut, plus de pouvoir au père de famille, non pas sur la personne de ses enfants, ceux-là doivent être libres arrivés à l'âge adulte, mais pour la disposition de son bien, et chacun, comptant moins sur les autres et plus sur soi-même, l'initiative individuelle augmentera, les mariages deviendront plus nombreux et plus prolifères, et la population, prenant un grand accroissement, la France pourra essaimer sans danger.

Je sais bien qu'il existe, dans notre société, de grandes raisons de dépopulation auxquelles ne peuvent rien les pères de famille; c'est à l'opinion publique, le grand maître de l'époque, à remédier à cet état fâcheux de nos institutions. Sans parler du célibat du clergé et surtout de ces phalanges nombreuses du

clergé régulier, sans répéter les accusations souvent exagérées qu'on adresse à leur moralité, ne serait-ce pas éviter aux prêtres des privations souvent au-dessus des forces humaines et de grandes causes de chute, que de les inviter à prendre part aux charges et aux jouissances de la famille ? Sans nous arrêter sur le célibat forcé de ces pauvres filles qui, ne trouvant ni maris ni travail productif, sont forcées, pour échapper à la misère ou à la honte, de se jeter dans les congrégations, où, malgré les services qu'elles rendent, elles consomment leur vie dans des regrets inutiles ou des aspirations irréalisables ; sans nous plaindre du préjudice que porte à l'accroissement et à l'amélioration de la population une armée permanente de six ou sept cent mille hommes, l'élite physique de la nation ; sans rechercher s'il est bien convenable de voir tant de jeunes gens employés, par toute la France, à des travaux de femmes, je ne puis que déplorer ces vices de la société française actuelle, et déclarer hautement que si nous voulons nous lancer hardiment dans la colonisation, nous devons changer toutes ces habitudes désastreuses.

Si l'armée était moins nombreuse, si les militaires qui ont atteint trente ans pouvaient se marier, pense-t-on que notre armée serait moins courageuse ? pense-t-on que nous serions moins forts, que nos soldats auraient moins l'amour de la patrie ? Si nous avions un clergé marié, si nous fermions tous les couvents, pense-t-on que les mœurs générales auraient quelque chose à perdre ? S'il est vrai que les membres du clergé soient des modèles de vertu, ce que je veux bien admettre, en les enlevant à la reproduction, ne se prive-t-on pas des germes les plus précieux ? On cherche par d'heureux croisements, par d'intelligentes sé-

lections à améliorer les diverses races d'animaux, et on paraît prendre à tâche d'enlever à la production humaine l'élite physique de la population par le célibat de l'armée, et l'élite morale par le célibat des prêtres. Mais ne craint-on pas la dégénérescence de l'espèce humaine? En vérité on dirait qu'on fait tout ce qu'on peut pour que la bonne et belle semence se perde au vent. Si les religieuses, que tout le monde s'accorde à appeler des anges de charité, devenaient des mères de famille, en seraient-elles plus mauvaises pour cela? ou plutôt, ne trouveraient-elles pas tout naturellement, dans les soins qu'elles donneraient à leurs propres enfants, l'occasion de répandre, à juste titre, les trésors de dévouement qu'elles prodiguent le plus souvent à des ingrats? Sorties presque toutes des classes laborieuses, elles quittent le monde parce que le monde ne leur présente pas assez de garanties de bonheur honnête, parce que la vie y est entourée de pièges et de pentes perfides. Offrons ~~aux jeunes filles~~ une vie modeste, mais suffisante, un bonheur décent uni à un travail modéré, et elles resteront dans la société, elles deviendront d'honnêtes mères de famille, au lieu d'aller s'étioler derrière les murs d'un cloître, où, à force de prier pour le prochain, elles ne trouvent plus rien à dire que quelques médisances. Si tous les jeunes gens qui s'efféminent derrière des comptoirs et sur des établis de couture, laissent l'aiguille et le mètre au sexe faible, s'en allaient faire l'apprentissage de la vie dans des voyages de longs cours, portaient nos produits industriels aux étrangers et leur demandaient les leurs, n'apprendraient-ils pas le commerce aussi bien que confinés dans une atmosphère viciée par le gaz et l'encombrement? ne rempliraient-ils pas mieux le rôle que la Providence assigne à l'homme, celui d'agrandir cha-

que jour son champ d'observations, de se répandre par toute la terre et d'y chercher partout le travail et le bonheur? Si j'avais besoin de faire vibrer de nouvelles aspirations aux cœurs des jeunes gens avides de l'inconnu, je joindrais une raison toute hygiénique à celles qui militent en faveur des voyages pendant les premières années de la vie adulte. La vie extérieure convient si bien à l'homme que, malgré les dangers auxquels ils sont exposés, les marins et les voyageurs ont une meilleure santé que les hommes condamnés à la vie sédentaire. Quelques maladies constitutionnelles assez graves pour amener une mort prématurée, sont amoindries, guéries même par les voyages sur mer. C'est donc par suite d'une peur ridicule, d'un calcul mal fait, d'un raisonnement vicieux que le jeune homme reste sous la jupe de sa mère, ou dans l'atmosphère viciée des villes, au lieu de s'exposer aux hasards et aux bonnes fortunes des mers et des voyages.

Si le célibat des hommes devenait une honte, croit-on que les femmes déploieraient tant de luxe pour trouver des maris, ou, ce qui est plus malheureux, pour rencontrer des amants? Notre société est malade, et les hommes qui accusent les femmes d'une grande partie des maux qui existent, sont aveugles. Ils ne veulent pas voir que nous seuls, nous sommes coupables. Nous représentons la force, la puissance, le vouloir sur la terre; et après avoir poussé le sexe faible dans une voie périlleuse, après avoir excité chez elle, l'amour du luxe, le désir exagéré de plaire, nous nous plaignons des fautes que nous lui avons fait commettre. Sachons-le bien, le grand vice anti-social de l'homme est l'inconstance, la femme n'a contre elle que sa faiblesse.

L'homme a aussi bien mangé la pomme que la

femme, seulement il n'a fallu rien moins que le grand tentateur pour décider Ève à pécher, tandis que l'homme poursuit avec frénésie la recherche du fruit défendu. Sachons-le donc une bonne fois : la femme pêche presque toujours par faiblesse, tandis que l'homme.... mais je m'arrête, j'ai malheureusement trop raison. Les hommes sont les seuls coupables des vices sociaux. C'est à eux d'en guérir la société.

Je suppose un moment cette révolution sociale complètement effectuée. Je suppose que l'homme ne craint plus d'avoir une nombreuse famille, parce qu'il sait que l'éducation de ses enfants ne sera pas ruineuse ; il sait qu'à défaut d'écus, il leur laissera l'exemple de son travail, des relations d'affaires avec des parents disséminés dans des contrées lointaines, enfin un chemin tout tracé devant eux. Alors la colonisation deviendra forcée. Ce sera une bienheureuse nécessité, et de son fait seul sortira pour nous une immense puissance, une grande prépondérance dans le monde et une augmentation de population qui se fera dans une progression inadmissible aujourd'hui. Je l'ai déjà dit, la mode mène la nation française ; je désire ardemment qu'elle se porte vers la voie que j'indique ; une fois l'impulsion donnée, le reste ira tout seul.

Les avantages de la colonisation doivent être étudiés selon qu'ils s'appliquent aux indigènes, aux colons et enfin à la mère patrie.

Je n'ose en vérité pas revenir sur le sort des indigènes et parler du bonheur qui les attend par suite de l'arrivée d'idées nouvelles apportées par des hommes nouveaux, c'est presque se moquer de la vérité. L'arrivée d'un peuple chez un autre, dans quelque condition que ce soit, est toujours signalée par une conquête, et si l'indigène doit profiter un jour des idées nouvelles,

il commence par en souffrir, et cela pendant longtemps, il en meurt même souvent.

Est-il besoin de se demander s'il est plus avantageux de s'établir dans un pays habité ou dans celui qui ne l'est pas encore ? Dans les vastes déserts, où le pionnier pousse ses bestiaux devant lui et se fraye un chemin à travers les arbres qu'il abat, il a bien plus ses coudées franches que s'il lui faut compter avec d'autres hommes établis sur le sol avant lui. Les terres vierges de tout contact humain sont bien rares, si même il en existe, et si une nation veut coloniser, elle doit se résigner à rencontrer partout des hommes sur son passage. Mais les autochtones sont plus ou moins forts. S'ils sont complètement sauvages (certaines tribus américaines, les Australiens, etc.), on les pousse devant soi à peu près comme des animaux gênants, et ils deviennent ce qu'ils peuvent. Si la nation est déjà constituée, on doit compter sur une guerre certaine. Quand les deux races qui se heurtent ne sont pas trop dissemblables de formes et de couleur, quand elles peuvent arriver à confondre leur langue, leur religion, leur costume, la fusion se fait. Un peuple nouveau sort de leur union, et il naît avec une vitalité plus grande. Quand les deux races ne peuvent se confondre par suite de l'éloignement des constitutions, de la différence trop grande des croyances religieuses et des habitudes de la vie, les deux peuples vivent en ennemis ou déclarés ou dissimulés, mais toujours en ennemis, jusqu'à ce que l'un des deux anéantisse ou chasse l'autre, ou bien jusqu'à ce qu'une nouvelle invasion crée un nouvel adversaire contre lequel les races antérieurement hostiles se réunissent.

Nous avons un exemple du grand nombre de couches humaines, qui peuvent se superposer, dans notre colo-

nie du nord de l'Afrique. La côte d'Afrique n'a pour autochtones que des nègres. Or, sans vouloir établir avec une rigueur historique, toutes les révolutions qui ont eu lieu dans ce pays, nous pouvons constater six ou sept invasions qui ont toutes laissé des traces différentes, mais qui n'ont pas constitué un peuple de même sang, de même esprit, de même mouvement. Les Phéniciens fondent Carthage et donnent naissance à cette république brillante, un moment la rivale de Rome. Puis le pays devient une possession romaine, et jamais il ne fut si productif. C'était, comme on sait, un des greniers de la capitale du monde. Les Vandales, chassés de l'Espagne, traversent la Méditerranée et vont culbuter les Romains qui reviennent et sont chassés de nouveau par les Goths. Après ceux-ci viennent les Arabes, puis les Turcs, et enfin les Français. La civilisation de notre pays pourra-t-elle s'implanter dans un pays jonché de cinq ou six civilisations superposées? De ce contact pourra-t-il naître, par le mélange des sangs, un peuple nouveau? Ce n'est pas probable. Vainement le vainqueur prendra un costume analogue à celui du vaincu, vainement il accordera à ce dernier des droits égaux aux siens, des préférences mêmes. Il sera toujours le vainqueur, toujours l'étranger, toujours l'ennemi.

Quand la fusion des races n'est pas possible, il reste au colon la ressource de repousser l'indigène, et s'il résiste, de le tuer. Ce procédé est barbare, mais il est radical, et on se demande s'il n'est pas dans les voies de la nature comme un des moyens de procéder à l'amélioration de l'espèce humaine. En effet, si le but peut être atteint en soignant les races d'élite, n'y arrive-t-on pas aussi en supprimant les races inférieures?

Comme la ruche essaime, quand sa population est trop forte et qu'elle a ses alvéoles pleins de miel, une nation doit fonder des colonies quand elle est riche, quand les produits industriels encombrant ses magasins, quand sa population se coudoie sur son sein. De plus, il faut qu'elle reste forte et féconde en hommes et en choses, si elle veut que ses colonies soient prospères et qu'il lui en revienne du profit. Faut-il rappeler ici le reproche qu'on fait en général aux colonies, de coûter à la mère patrie plus qu'elles ne lui rapportent ? Ce reproche est jugé et mis à néant depuis longtemps. Tout le monde sait que celles qui rapportent plus qu'elles ne coûtent sont de rares exceptions et qu'elles touchent à leur émancipation. Les colonies ne sont pas créées au profit du gouvernement de la mère patrie, mais, en partie du moins, au profit de ses commerçants, de ses industriels, de ses producteurs ; et voilà pourquoi une colonie qui coûte au budget le double ou le triple de ce qu'elle rapporte, peut encore être très-avantageuse au pays qui l'a fondée.

Mais la mère patrie ne peut retirer des avantages réels de ses colonies qu'à la condition, ai-je dit, d'être forte. Voyons ce qui arrive à l'Allemagne. Certaines de ces provinces envoient en Amérique, en Océanie et ailleurs de nombreux émigrants. Cette émigration date de loin et durera sans doute longtemps encore. Tout le monde s'accorde à considérer les Allemands comme les meilleurs colons du monde : pourquoi cette émigration ne porte-t-elle aucun profit au pays qui l'a produite ? Tout simplement parce que les Allemands ne constituent pas une nation forte et compacte. Ces émigrants portent leur patient labeur, leur beau type physique, leur fécondité par tout le monde, et les provinces où ils sont nés s'épuisent à les produire et à les disséminer.

Parcourons tous les pays neufs, nous y voyons partout des Allemands sans voir un seul point du globe qui leur appartienne. Ce qui prouve qu'en outre d'une population exubérante il faut encore un gouvernement fort pour qu'une nation essaime avec profit.

Je ne voudrais pas me hasarder à dire à notre gouvernement ce qu'il aurait à faire pour favoriser la colonisation : les *conseilleurs* ne manquent jamais. Il y en a eu beaucoup avant moi, il y en aura encore beaucoup après ; et les choses n'en iront pas moins malgré les conseils comme elles ont été toujours. J'ai pourtant confiance dans la pensée qui dirige la société française, parce que c'est celle d'un homme éclairé. Je suis persuadé qu'il réalisera les espérances que la saine pratique peut concevoir, s'il peut rompre enfin avec la routine et les vieux errements. En tout cas, j'espère en lui, et si quelqu'un doit amener une révolution heureuse dans notre système colonial, c'est celui dont la haute raison est appréciée partout.

J'ai besoin de me résumer et de chercher à faire ressortir un enseignement de la comparaison des systèmes anglais et français que j'ai vus en œuvre. J'énoncerai donc les quelques propositions suivantes pour conclure et terminer ce livre.

1° A part les conditions climatiques qui doivent toujours être aussi bonnes que possible, la configuration des côtes qui doit être favorable à la navigation, la fertilité du sol, la richesse minière du pays, etc., on doit toujours choisir de préférence, pour y fonder une colonie, un pays inhabité, ou au moins habité par une race peu avancée en civilisation.

2° A une administration compliquée, on doit toujours préférer une administration simple, entretenant peu

d'employés. Est-il nécessaire d'insister sur ce point ? Pour qu'une colonie nouvelle reçoive un nombreux courant d'émigration, n'est-il pas de la plus grande importance que chacun y ait la plus grande somme possible de liberté ? Avec la liberté, se développe l'initiative individuelle, qui procure le travail et rassemble les éléments de la fortune.

3° Le gouvernement de la métropole doit avant tout rendre le travail de chacun facile et productif. A cet effet, il doit construire les routes, les canaux, les ports, les chemins de fer, etc. Les riches monuments servant au déploiement de la puissance, aux cultes, etc., ne doivent venir que longtemps après. La force armée doit être représentée par le moins de soldats possible. L'armée qui doit être nombreuse est celle des travailleurs, le reste est superflu, quelquefois dangereux. En Australie et à la Nouvelle-Zélande, les courants d'émigration, favorisés dans le principe par des sacrifices d'argent bien employé, se sont établis avec une rapidité merveilleuse, et l'administration actuelle n'a plus rien à faire pour les entretenir, si même elle ne doit pas de temps en temps en modérer la marche.

Les travaux de première installation sont-ils plus coûteux, faits par des prisonniers que par des hommes libres ? Je ne veux pas discuter cette question. Qu'il importe que le travail des condamnés soit coûteux s'il remplit plusieurs buts importants. Or, la déportation débarrasse la métropole de ses mauvais sujets. Les condamnés sortent toujours des prisons plus mauvais qu'ils n'y étaient entrés. La déportation en corrige un grand nombre ; on couperait donc court à la récidive en adoptant comme mesure générale ce qui demeure éternellement à l'état d'essai. Le travail dans les prisons nuit au tra-

vail libre dans la mère patrie. Dans une colonie nouvelle, au contraire, le travail des condamnés appelle le travail libre, le facilite et le rend plus fructueux. Doit-on chercher à faire des économies sur des dépenses moralisantes et qui ont de si beaux résultats?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE VI.

L'ILE CHATAM.

I.	<u>Arrivée à Chatam. Découverte. Etat actuel.....</u>	<u>1</u>
II.	<u>Le vieux chef et la jeune fille.....</u>	<u>12</u>
III.	<u>Conquête. Le Jean-Bart.....</u>	<u>18</u>
IV.	<u>M. Bockett.....</u>	<u>29</u>
V.	<u>La chasse.....</u>	<u>56</u>

CHAPITRE VII.

NOUVELLE-ZÉLANDE.

I.	<u>Contrée en voie de transformation.....</u>	<u>87</u>
II.	<u>Akaroa en 1840.....</u>	<u>105</u>
III.	<u>Akaroa en 1864.....</u>	<u>140</u>
IV.	<u>Colonisation de la Nouvelle-Zélande.....</u>	<u>154</u>

CHAPITRE VIII.

TAÏTI.

I.	<u>Arrivée à Taïti.....</u>	<u>177</u>
II.	<u>Paradoxes sur l'histoire ancienne.....</u>	<u>200</u>

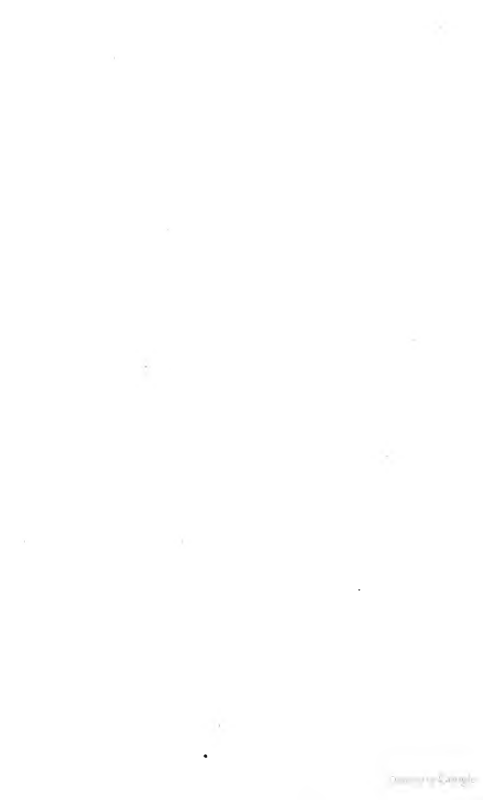
III. Découverte et histoire contemporaine.....	219
IV. Promenades.....	255

CHAPITRE IX.

LE RETOUR.

I. Atouaï.....	283
II. Histoire des Sandwich.....	326
III. Dernières réflexions. Conclusion.....	347

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.





Legatorio di ...
Ginepro Mont
Fu de



